

Florida Keys 02 Le mystère de Moon Bay

Graham, Heather

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLACK
ROSE

Heather Graham
Le mystère
de Moon Bay

Leona Karr
Perdue dans
la tempête

HARLEQUIN

BLACK
ROSE



Heather Graham
Le mystère
de Moon Bay

Leona Karr
Perdue dans
la tempête

HARLEQUIN

HEATHER GRAHAM

Le mystère de Moon Bay

éditions Harlequin

Prologue

Alex étouffa son cri juste à temps lorsque son pied heurta le gros coquillage, mais elle trébucha et tomba en avant, emportée par son élan. Etalée dans le sable, le souffle coupé, elle maudit l'obscurité.

Il ne restait que quelques heures avant l'aube. Dans une poignée de minutes, l'œil de l'ouragan Dahlia serait passé et ses vents à 160 km/h se déchaîneraient de nouveau.

Et elle était là, au bord de l'eau, à la merci des éléments...

Se rétablissant d'un bond, elle chercha son oxygène, prête à repartir. Pas le temps d'examiner son pied. Sa prière passait en boucle dans sa tête : « Je vous en prie, faites que j'atteigne la base ; je vous en prie... »

Un froissement, dans les buissons derrière elle.

L'assassin était tout proche.

Elle devait reprendre sa course, se réfugier dans la base de loisirs. Mais était-ce encore un abri sûr ?

Il fallait qu'elle y pénètre sans être vue et qu'elle atteigne le coffre placé derrière le comptoir d'accueil. Dedans, un Smith & Wesson. Personne ne l'avait pris, elle en était quasiment sûre.

« Bouge ! » Qu'attendait-elle ?

Il n'y avait personne pour l'aider, personne en qui avoir confiance.

Elle ne pouvait compter que sur elle-même — si désespéré fût son désir de croire en un homme, au moins...

C'est alors qu'elle le vit. Si près qu'elle le reconnut, malgré la nuit.

Len Creighton, gisant à plat ventre dans le sable.

Un autre cadavre, songea-t-elle, en proie à une panique croissante. Elle s'était demandé où il avait disparu. Eh bien, elle le savait, maintenant. Un filet de sang coulait le long de son visage. Les vagues venaient se briser sur ses jambes, parmi les paquets d'algues rejetées par la marée. Déjà des petits crabes avaient accouru, évaluant de leurs yeux fureteurs ce qu'ils espéraient être leur prochain repas.

Un hurlement s'étrangla dans sa gorge. Au-dessus d'elle, les nuages se déchirèrent, nimbant la plage d'une clarté blafarde.

C'est à cet instant que le premier homme jaillit des buissons.

— Alex ! lança-t-il. Viens !

Le souffle court, il lui faisait signe, scrutant les lieux d'un œil aigu. Et il tenait à la main un fusil sous-marin chargé de son harpon.

— Alex, il faut que tu me fasses confiance. Dépêche-toi. Vite !

— Non !

Il pivota sur ses talons au son de la seconde voix.

Un deuxième homme. Qui pointait un Glock sur le premier.

— Ne l'écoute pas, Alex. Viens avec moi.

Les deux hommes se faisaient face.

— Alex !

Cette fois, elle ne sut trop lequel des deux l'interpella. Peu de temps auparavant, elle avait encore confiance en chacun d'eux. Elle en avait aimé un. L'autre avait été à deux doigts d'emporter son cœur, ces derniers jours.

— Alex !

Il y avait un corps à ses pieds. Celui d'un collègue, d'un ami. Elle aurait dû s'agenouiller, chercher un signe de vie malgré l'évidence. Mais l'un des deux hommes devant elle était un meurtrier. Elle était incapable d'en détacher son regard. Les secondes s'écoulaient, et elle restait là, pétrifiée.

Son cœur le refusait. Ce ne pouvait être ni l'un ni l'autre.

Surtout pas lui.

Elle n'arrivait plus à penser. Elle les contemplait sans comprendre, ses yeux incrédules passant de l'un à l'autre. Chaque fibre de son être lui hurlait qu'aucun d'eux ne pouvait être un assassin.

Mais les faits étaient là.

Les vagues venaient mourir sur ses pieds. Elle connaissait si bien ces eaux... Mieux que sa poche.

Eux aussi.

Non, pas ces eaux. Pas cette île. Rares étaient ceux qui la connaissaient aussi bien qu'elle.

Il n'y avait qu'une chose qu'elle pût faire, même si c'était une folie. La tempête s'était momentanément apaisée, mais l'océan était d'un calme trompeur. Ses lames demeuraient mortelles. Les courants seraient sans pitié.

Et cependant...

Elle n'avait pas d'autre choix.

Se tournant vers les flots, elle plongea. Tout en nageant pour sauver sa vie, l'idée lui vint que, quelques jours plus tôt, elle n'aurait pas cru cela possible.

C'était alors que tout avait commencé. A peine quelques jours plus tôt...

Nageant à perdre haleine, elle ne se retourna pas. Quelque chose fila sans bruit, tout près d'elle, trait noir dans un chaos bleu gris. Une balle ? Un harpon ?

On dit que, dans ses derniers instants de sa vie, tout le passé d'un homme défile devant ses yeux.

Elle ne voyait pas aussi loin.

Le sien ne remontait qu'à un matin récent, près des lagons aux dauphins, lorsqu'elle avait découvert le premier corps, sur la plage.

Celui qui avait disparu.

— La première chose à retenir est qu'ici, à Moon Bay, nous considérons les dauphins comme nos invités. Lorsque vous nagerez parmi eux, ne cherchez pas à les suivre : d'abord ils sont infiniment plus rapides que vous, ensuite ils disparaîtront en un clin d'œil, et enfin ils n'aiment pas ça. Laissez-les venir à vous. Ils le feront, vous verrez. Ce sont des créatures sociables. Nous ne les forçons jamais à se mêler à nous. Ce sont eux qui le décident. Tous les animaux de la lagune savent comment quitter la zone de jeux. Quand ils le font, c'est leur choix et nous devons le respecter. Ce n'est que s'ils s'approchent de vous que vous pouvez les caresser au passage. De préférence à l'avant de leur aileron. Et contentez-vous de les caresser. N'essayez pas de presser ni de gratter, d'accord ?

La voix d'Alex McCord était douce et naturelle, elle l'espérait du moins, tandis qu'elle s'adressait au petit groupe rassemblé devant elle. Et elle s'était répandue en sourires. Dans un premier temps, en assurant aux deux gamines et à l'adolescent — qui avait tout du trublion — qu'elle n'était pas un flic mais qu'il fallait qu'ils respectent les règles.

Quelques autres sourires, plus sincères, avaient été adressés aux deux des cinq adultes qui se tenaient au bord du bassin : la mère du garçon et le père des filles.

Puis il y avait eu ceux à tel point forcés que ses zygomatiques commençaient à lui faire mal.

Parce qu'elle n'arrivait pas à en croire ses yeux.

Le monde fourmillait d'îles. Et, ces temps-ci, d'îles qui proposaient toutes sortes d'activités ludiques avec les dauphins.

Alors, que diable David Denham faisait-il là, sur la sienne, affichant soudain la plus grande curiosité pour ses animaux ? Qui plus est lorsque son expérience réduisait la sienne à des barbotages de colonie de vacances : il nageait avec les requins blancs de la Grande Barrière de corail, photographiait les baleines dans le Pacifique, nourrissait les requins-citrons au large d'Aruba et filmait l'accouplement des raies à Grand Cayman. Pourquoi était-il là ? Il y avait des mois qu'elle ne l'avait pas vu, qu'elle n'avait pas entendu parler de lui ni même pris la peine de lire un article le concernant.

Mais il était là. Le Roi des Océans. Plongeur, photographe, récupérateur sous-marin hors pair. Avec son mètre quatre-vingt-huit, son bronzage permanent, ses larges épaules, ses traits parfaits, son regard bleu profond fixé sur elle comme s'il buvait chacune de ses paroles, même si ses questions révélaient une connaissance des dauphins aussi pointue que la sienne.

Sa contrariété eût été moindre si elle n'avait pas été aussi impatiente d'être avec l'autre homme, un concentré de séduction virile — et qui semblait également la trouver à son goût. John Seymore, ex-Navy SEAL — l'unité d'élite de plongeurs de combat —, qui cherchait à créer un centre de plongée dans les Keys. Au physique, c'était une version blonde de David, doté de craquants yeux vert clair. Il avait fait partie du groupe de plongée, la veille, et, dans la soirée, au bar du Tiki Hut, il lui avait appris qu'il s'était également inscrit pour la nage avec les dauphins. Il ne savait presque rien de ces derniers, avait-il avoué, mais il les adorait.

Ils avaient pris un ou deux verres ensemble, avaient dansé... Et elle avait caressé l'idée d'aller plus loin.

Mais à présent... David était là, gâchant les promesses d'un mirage qui avait à peine eu le temps de se former.

Ils étaient divorcés, cela dit. Elle était donc parfaitement libre de faire ce qu'elle voulait, et qu'elle envisage de nouer une liaison avec un autre homme ne devait en aucun cas la mettre mal à l'aise. Après tout, elle doutait fort que son ex-mari fût resté chaste une année entière.

— Ce sont vraiment des créatures exceptionnelles, disait Laurie Smith, sa collaboratrice et amie.

Avait-elle cessé de parler, obligeant ainsi sa partenaire à prendre le relais ? Tant mieux, en fait. Elle commençait à craindre d'offrir d'elle une image de démonstratrice blasée, ce qu'elle n'était pas. Elle avait travaillé avec toutes sortes d'animaux au cours de sa carrière, mais jamais elle n'en avait trouvé de plus intelligents, plus vifs, plus dignes de respect que les dauphins. Les chiens étaient formidables, les chimpanzés aussi, mais les dauphins, eux, étaient magiques.

— Au moins ne font-ils pas pitié comme les rats de laboratoire... D'un autre côté, on ne peut pas dire qu'amuser le touriste ait grand-chose à voir avec la recherche scientifique !

Ces propos acerbes étaient le fait du dernier membre du groupe, Hank Adamson — à qui elle devait porter la plus grande attention. Aux antipodes des allures de surfeur de David ou de John, il avait une silhouette longiligne, des cheveux couleur sable, et arborait les lunettes de soleil les plus tendance du marché. Il était beau dans le style mince et sec, et pouvait être d'une extrême civilité ; tout comme il pouvait se montrer cruel. C'était le reporter local, mais il travaillait également pour des magazines de voyages et autres guides touristiques. S'il l'estimait justifié, il pouvait ruiner sans le moindre état d'âme la réputation d'un hôtel, d'un restaurant, d'un parc à thème ou d'un

night-club. Trempée dans un humour particulièrement acide, sa plume lui avait acquis une certaine célébrité dans tout le pays.

Aux yeux d'Alex, c'était un prétentieux insupportable, mais Jay Galway, le directeur de la base de loisirs Moon Bay, comptait énormément sur une critique positive de sa part.

Si, la veille, Adamson semblait avoir apprécié l'activité de plongée, Alex s'attendait à tout instant à une attaque en règle. Telle que celle-ci.

— Le lagon offre de nombreux choix aux animaux, monsieur Adamson. Ils peuvent à leur gré jouer ou se retirer dans leur aire privée. Par ailleurs, nos dauphins sont tous nés en captivité — à l'exception de Shania, mais celle-ci a été si gravement blessée par l'hélice d'un bateau qu'elle n'aurait pas survécu en pleine mer ; nous avons tenté une fois de la relâcher, mais elle est revenue aussitôt. Les dauphins sont des créatures incroyablement intelligentes, et je crois qu'ils sont aussi curieux de notre comportement que nous du leur.

Elle reporta son attention sur l'ensemble du groupe.

— Bien. Une expérience particulière vous tenterait-elle ?

— Oui, je veux me laisser tirer accroché à l'aileron d'un dauphin, répondit Zach, le garçon.

— O.K., nous pouvons commencer par là. Tu veux être le premier ?

— Je peux, c'est vrai ?

Elle sourit. Le gosse n'était peut-être pas un démon, après tout. Les dauphins avaient un effet incroyable sur les gens. Un jour, elle avait eu la charge d'un groupe d'adolescents difficiles venu d'un centre d'éducation spécialisée. Au début, ils s'étaient comportés de manière exécrable, mais, une fois dans l'eau, ils s'étaient métamorphosés en anges.

— Absolument. Un ou deux dauphins ?

— Deux c'est plus cool, tu verras, conseilla David en gratifiant le gosse d'un sourire de connaisseur.

— Alors deux.

— Très bien. A l'eau ! Au milieu, face à la mer. Tu gardes tes palmes, mais ni masque ni tuba pour le moment.

Les autres observèrent tandis que le garçon s'avavançait dans le lagon et tendait les bras de la manière indiquée par Alex. Celle-ci fit signe à Katy et Sabra, et les deux femelles obéirent à son ordre tacite, flèches d'argent glissant sous la surface de l'eau.

S'accrochant fermement à chaque aileron, Zach se laissa tracter pour un tour du lagon avec le sourire ébahi d'un enfant de deux ans devant une sucette géante. Il finit sa course au ponton flottant, où son attelage le déposa pour être dûment récompensé d'un petit poisson. Zach rayonnait.

— Ouah, c'est d'enfer ! s'exclama-t-il. Je n'ai jamais vécu un truc pareil !

— Je peux être la suivante ? demanda l'une des filles.

Tess. Une adorable petite fée aux yeux de biche et aux cheveux noirs. Un peu plus tôt, Zach avait cherché à l'impressionner. Tess opta pour un seul

dauphin, et Alex choisit Jamie-Boy.

Chacun eut droit à son tour. John Seymore se montra plus calme que les enfants, mais à l'évidence tout aussi ravi. Même Hank Adamson, en dépit de son scepticisme et de sa propension à chercher à tout prix quelque chose à critiquer, y prit un plaisir manifeste.

Alex eut peur que David soit refuse, estimant la balade indigne de lui, soit se livre à quelque action d'esbroufe. Dieu sait ce qu'il pouvait tirer d'un dauphin aussi bien dressé que l'étaient les siens. Mais, en homme bien éduqué, il se plia de bonne grâce à l'exercice, et sortit de l'eau avec une souplesse qui n'avait rien à envier à celle des animaux. Seul point agaçant : John Seymore et lui avaient semblé avoir beaucoup de choses à se dire pendant qu'elle était occupée avec les autres.

Tout à coup, David se laissa couler. Il disparut si longtemps sous l'eau que les parents des trois enfants se mirent à craindre qu'il ne se soit noyé.

— Vous êtes sûre qu'il va remonter ? s'affola Ally Conroy, la mère de Zach.

— Je le connais, répondit Alex, arborant un autre de ces sourires factices qui menaçaient de lui craqueler le visage. Il peut retenir sa respiration aussi longtemps qu'un dauphin.

David refit enfin surface. Macy, la photographe du centre, regarda Alex et haussa les épaules. La vente de photos finançait une partie de leurs recherches, mais elles savaient l'une comme l'autre que David ne leur en réclamerait pas.

John et lui reprirent leurs bavardages à l'écart tandis qu'Alex montrait au reste du groupe comment toucher et caresser les dauphins.

Elle n'entendait pas ce qu'ils se disaient, mais cela la chiffonnait. Pour couronner le tout, Hank Adamson se joignit bientôt à eux. Une furieuse envie la saisit de leur crier de se taire, mais elle n'en fit rien de peur de se ridiculiser. C'était, à l'évidence, une conversation entre mâles. Ils devaient parler de plongée ou de quelque activité bien virile.

Pourquoi cela la gênait-il autant ? David était sorti de sa vie. Non. David ne sortirait jamais de sa vie.

Cette pensée l'irritait. Elle avait su voir que leur relation n'en était plus une, et que le temps n'y changerait rien. Ils s'étaient séparés. Elle ne regrettait pas cette décision.

Simplement, il réapparaissait à un moment où, engagée dans un flirt, elle vivait les instants les plus excitants depuis leur divorce... Et Jon et lui semblaient s'entendre comme larrons en foire.

— Hé, lui murmura Zach à l'oreille, l'œil brillant. Ils ne font pas attention. On ne pourrait pas prendre leur place avec les dauphins, les filles et moi ?

Elle aurait aimé accéder à sa demande. Mais peu importait à quoi était occupé Adamson, il demeurerait un journaliste. Et de ce qu'il allait écrire dépendait l'avenir de Moon Bay.

— J'aimerais bien te dire oui, répondit-elle, mais ce ne serait pas juste.

— Zach, tu peux prendre ma place.

Elle ne s'était pas aperçue que David s'était rapproché. Elle se tourna vers lui.

— Les filles vont se sentir lésées, objecta-t-elle.

— Moi aussi je cède mon tour.

A sa grande surprise, cette déclaration venait de Hank Adamson, qui affichait un large sourire.

— J'adore voir ces gosses s'amuser. N'ayez crainte, je vous rédigerai une bonne critique.

— J'abandonne également le mien, dit John Seymore, l'air amusé.

— Un tour de rab pour les plus jeunes ! proclama-t-elle.

Le temps alloué avec les dauphins toucha bientôt à sa fin. Alex récita son laïus habituel concernant la restitution des palmes, des masques et des tubas, indiqua où se doucher et où se trouvait la documentation sur ses protégés.

John s'arrêta pour la remercier, le sourire plus charmeur que jamais.

— J'ai bien envie de renouveler l'expérience, du moins s'il y a une place de libre dans un groupe. Je n'ai rien contre les caresses, fussent-elles avec un dauphin.

Elle lui rendit son sourire et hocha la tête.

— Je crois que j'ai un ticket avec leur gardienne, ajouta-t-il d'une voix douce.

— Je le crois aussi, confirma-t-elle.

Sur ce, il tourna les talons et s'en alla. David était juste derrière lui. Il avait dû entendre chacun de leurs mots. Une lueur énigmatique brillait dans son regard outremer.

Si seulement il n'était pas encore plus sexy tout mouillé, avec ces mèches noires emmêlées retombant sur son front, ces épaules luisantes... Si seulement il n'avait pas ce parfum si familier, si irrésistible — subtil composé de savon, d'eau de toilette, d'odeur corporelle, d'embruns et d'eau salée...

— C'était un excellent programme, déclara-t-il. Vraiment.

Il ne lui serra même pas la main, comme les autres, avant de s'éloigner. Ne la toucha même pas.

Elle sentit ses joues s'enflammer.

— Merci, répondit-elle, alors qu'il était déjà trop loin pour l'entendre.

— Ça va ?

Alex se retourna vivement. Laurie la regardait d'un air inquiet.

— Comme un poisson dans l'eau ! répliqua-t-elle.

Laurie sourit et inclina la tête, les mains sur les hanches.

— Pauvre chérie ! soupira-t-elle. Deux des types les plus canons que j'aie vus depuis longtemps te font du gringue, et toi, on dirait que tu es tombée dans un nid de guêpes.

— David ne me fait pas du gringue, crois-moi.

— Tu n’as pas vu de quelle façon il te regardait ?

— Tu te fais des idées, je t’assure.

Laurie fronça les sourcils.

— Je croyais que votre divorce s’était fait en douceur.

— Tellement en douceur que je parierais qu’il ne s’en est pas rendu compte, rétorqua-t-elle d’un air pincé, avant de faire un geste vague de la main. Il était quelque part dans les Caraïbes quand j’ai rempli les papiers. Il n’a pas appelé, n’a pas protesté. Il m’a juste dépêché son avocat, à qui il avait recommandé de me laisser faire ce que je voulais et de me donner ce que je voulais. Je suis passée si vite de l’état de femme mariée à celui de divorcée que j’en ai eu le vertige.

— Eh bien, ça prouve au moins qu’il ne te détestait pas.

— Il ne m’a jamais dit qu’il me détestait.

— Euh... Tu veux un conseil ?

— Non.

— C’est parce que tu n’es jamais allée dans un endroit comme le Deux de Cœurs, dit Laurie en souriant.

— Pardon ?

— C’est ce nouveau club où je t’ai dit que j’allais l’autre soir, répondit-elle avec impatience. A Key Largo. C’est un concept qui se développe dans tout le pays : le Speed Dating. Tu entres, tu passes d’une table à l’autre et tu discutes pendant une dizaine de minutes avec la personne qui s’y trouve. L’idée n’est pas mauvaise. Je veux dire, il y a des mecs bien, pas forcément des tarés. Certains sortent d’une rupture, comme moi. D’autres viennent là par curiosité. Imagine que tu croises l’homme idéal dans un centre commercial. Vous ne vous parlez pas. Pas question de l’aborder et de lui dire : « Hé, tu es beau, tu as l’âge qu’il faut. Tu es hétéro ? Tu sors avec quelqu’un ? Tu as des enfants ? Tu aimes l’eau ? Parce que sinon ça ne marchera pas vingt-quatre heures, toi et moi... » Au Deux de Cœurs, au moins, tu sais que les gens sont là pour la même raison que toi. Les préférences sexuelles, le statut marital, tout ça est mis d’emblée sur le tapis. Tu ne te fais pas baratter par un type qui se prétend libre, et qui te plante là trois heures après de peur de se faire pincer par sa femme.

Alex la considéra d’un air hébété une bonne demi-minute. Laurie était un beau parti avec ses cheveux blond scandinave, son sourire espiègle, son charme et sa spontanéité. Jamais il ne lui serait venu à l’esprit qu’elle peinait à se trouver des petits amis. Aux yeux d’Alex, Moon Bay était un endroit parfait. Elle disposait d’un pittoresque petit bungalow au milieu d’une végétation subtropicale. Une domestique venait chaque jour pour le ménage. Il y avait le Tiki Hut pour les soirées cosy, un buffet dans le pavillon pour chaque repas, une bibliothèque modeste mais bien tenue, et toutes les chaînes câblées dont on pouvait rêver. D’un autre côté, songea-t-elle avec une pointe de remords, ce n’était pas parce qu’elle avait passé son temps à soigner un cœur meurtri que les autres devaient être aussi heureuses de leur célibat

qu'elle l'était.

Elle haussa un sourcil, consciente d'avoir peut-être un peu négligé les sentiments des personnes censées être ses amis.

— Et... comment s'est passée cette soirée au Deux de Cœurs ?

— C'était sinistre. Tu veux des détails ?

— Oui, mais bougeons d'abord d'ici.

C'était l'heure des cocktails. De l'autre côté des lagons, le Tiki Hut commençait à se remplir : gens de retour de parties de pêche et de sorties de plongée sous-marine en faible ou moyenne profondeur, auxquels s'ajoutaient les adeptes du farniente sur les plages ou près de la piscine. Non loin d'elles, Hank Adamson était en grande conversation avec son patron, Jay Galway. Le journaliste pointait le doigt vers les lagons.

Elle n'avait plus envie de sourire, ni de se défendre. Encore moins de lécher les bottes de ce plumitif. Avec eux se tenait Seth Granger, un habitué des lieux, richissime retraité qui s'était piqué de devenir un expert en récupération sous-marine. Après s'être inscrit pour les séances de plongée et de natation, il s'était plaint de ce que celles-ci manquaient d'aventure. Depuis longtemps, Alex se retenait de lui dire que lorsqu'on ne savait pas apprécier la beauté des coraux, mieux valait s'abstenir de plonger. L'incroyable richesse de formes et de couleurs de ces récifs continentaux, les seuls des Etats-Unis, valait bien une rencontre avec des pirates ou une quelconque chasse au trésor.

S'il tenait vraiment à parler récupération ou aventure, il n'avait qu'à alpaguer David, un de ces soirs. En ce qui la concernait, ils faisaient la paire.

Jay Galway semblait essayer d'attirer son attention. Elle feignit de ne pas s'en apercevoir.

— Allons à la plage de l'autre côté de l'île, proposa-t-elle en levant le camp. Tu me diras tout de ta soirée ratée.

— M. Galway te fait signe, lui fit remarquer Laurie en courant derrière elle. Je crois qu'il veut te parler.

— Alors dépêche-toi, lui enjoignit Alex.

Elle se retourna, rendit à Jay son signe comme si elle n'y avait vu qu'un salut amical, puis pressa le pas.

Les lagons aux dauphins se trouvaient juste après la courbe que formait l'île, du côté ouest, à l'opposé de sa rive atlantique. Ici, pas de route maritime : on était dans la partie est des Middle Keys. Un canot effectuait une navette régulière entre l'île et plusieurs autres « Keys », et un petit ferry venait accoster cinq fois par jour. Moon Bay n'avait que quelques années d'existence. Avant d'être achetée par une grosse société germano-américaine, ce n'était rien d'autre qu'une bande de sable plantée d'arbres où les gens du coin venaient pique-niquer ou jouir d'un peu de solitude.

La partie ouest était toujours magnifiquement sauvage. Les plages de sable blanc s'étiraient entre une eau d'une limpidité cristalline et une riche végétation de palmiers et de d'espèces florales. Alex adorait s'y isoler, surtout le soir. Si ses visiteurs étaient libres d'y venir, peu d'entre eux, Dieu merci, le

faisaient après une certaine heure. Les incondtionnels du bronzage appréciaient l'endroit, mais dès la fin de l'après-midi ils ne songeaient plus qu'à soigner leurs coups de soleil.

Il était presque 18 heures, et celui-ci dispensait encore sa chaleur malgré son déclin dans le ciel. L'eau était calme, paresseuse, et ses vaguelettes venaient déposer une écume frémissante sur le sable. Les palmiers bruissaient derrière les deux jeunes femmes tandis qu'elles marchaient d'un pas souple, et une agréable brise marine rafraîchissait l'air.

C'était une journée splendide. Les ouragans et les tempêtes grondaient peut-être sur l'Atlantique ou plus au sud, dans le Golfe, mais ici tout était serein. Quelques rares nuages ponctuaient la voûte azurée, et la température était à présent délicieuse.

Alex s'arrêta et s'assit sur le sable. Laurie l'imita. L'une et l'autre portaient le T-shirt noir et le short assorti qu'un logo Moon Bay, couleur coquille d'œuf, identifiait comme leur tenue de travail. D'un tissu léger, l'ensemble était confortable et pas provocant pour deux sous. La base de loisirs était un établissement familial.

Un endroit génial à faire tourner après l'échec de son mariage, et qui offrait tout ce dont elle avait besoin : un travail qu'elle adorait, la mer, le sable, le soleil, la solitude.

Trop de solitude.

Et maintenant... David était là. Qu'il aille au diable ! Elle n'allait rien changer à ses projets. Elle ferait exactement ce qu'elle avait prévu. Se doucher, s'habiller sexy, se maquiller... siroter des *piña coladas* et danser au Tiki Hut. Flirter sans retenue avec John Seymore. Et ignorer le fait que toutes les célibataires de l'endroit n'auraient d'yeux que pour David.

Fini. C'était fini. Leurs chemins s'étaient séparés...

— Alors ? fit Laurie.

— Pardon. Quoi ?

— Tu veux toujours que je te raconte, pour le Deux de Cœurs ? Ou préfères-tu rester là en silence, à côté de moi, à te maudire d'avoir divorcé d'un tel beau mec ?

— Pas du tout, protesta Alex.

— Pas du tout quoi ? Que je te raconte ? Ou bien... Euh, quoi, au fait ? Tu es bien divorcée, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Je veux dire, je n'en éprouve aucun regret. C'était nécessaire.

— Pourquoi ?

Alex resta muette. « Pourquoi ? Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre ? Nous vivions sur deux planètes différentes ? Ou tout simplement... à cause d'Alicia Farr ? » Non, c'était ridicule. C'était plus compliqué que ça, comme le sont la plupart des choses. C'était son besoin à lui d'aventures à tout prix, à elle d'être une bonne dresseuse de dauphins. C'était...

— Oh ! Seigneur, s'étrangla Laurie, les yeux écarquillés. Il était... violent ?

— Non ! Ne sois pas ridicule.

— Mais alors...

— Nous avons juste des conceptions différentes de la vie.

— Hmpf ! fit Laurie en repoussant de l'orteil un petit crabe vers la mer. Quelle qu'ait été la sienne, je m'y serais pliée volontiers. Mais il faut dire que je suis passée par le Deux de Cœurs, pas toi... Au fait, je croyais que tu voulais savoir ?

— Pardonne-moi. Je suis une amie lamentable. Je dois être sous le choc. Je vis des choses tellement sympas avec John... et voilà que débarque David.

— Et alors ?

— C'est embarrassant.

— Mais David et toi êtes divorcés, où est le problème ? Profites-en avec John. Il est canon, lui aussi. On ne peut pas en dire autant des types que j'ai vus dans cette boîte.

— Il devait y en avoir de bien, non ?

— S'il y en avait, je ne les ai pas rencontrés. Mais revenons à ton triangle amoureux.

— Il n'y a pas de triangle amoureux, fit Alex en souriant. Revenons plutôt à toi. Tu es superbe, pétillante de vie, douce, intelligente. Le bon numéro finira par se présenter.

— Y a pas l'air d'y avoir grand-chose à jeter, chez ce John Seymore. Tu savais que c'était un ex-Navy SEAL ? Mais bon. Apparemment, lorsque mon « bon numéro » se présente, c'est avec toi qu'il veut sortir.

Alex haussa un sourcil, surprise.

— Je ne m'étais pas rendu compte que... que...

— Tu ne t'en es pas rendu compte parce que je ne lui ai adressé pour la première fois la parole qu'aujourd'hui. Et puis voilà que se pointe ton ex.

— Qui est aussi libre qu'on peut l'être.

— C'est ton ex. Donc, pas touche.

— Je te le répète, il est libre.

— Il est du genre dont on ne se décroche pas.

— Je m'en suis décrochée. Simplement... j'ai été son épouse. Ce qui fait de moi... Je ne sais pas ce que ça fait de moi. Si. Ça fait de moi une femme embarrassée.

— Tu es toujours amoureuse de lui.

— Non, je t'assure. C'est juste que...

— Depuis ton divorce, tu n'aurais eu pour seule compagnie que des animaux de mer ? ironisa Laurie.

— Le fait est qu'aucune de nous deux n'a eu de petit ami depuis... euh... très longtemps, reconnut Alex.

Avec un soupir dépité, Laurie posa ses mains sur ses genoux et y cala le menton.

— Tu crois que c'est dû au fait que nous avons choisi de vivre sur une île

reculée où les touristes sont en général mariés, et les membres du personnel des étudiants boutonneux ?

Alex éclata de rire.

— Peut-être. Mais on penserait qu'avec le soleil, les bateaux, l'île, la pêche... Oh, et puis zut !

— Que veux-tu dire par « oh, et puis zut » ? Au moins il y a du piment dans ta vie, avec ce fameux triangle. Un mari, un amant...

— Un ex-mari, et une rencontre toute fraîche.

— Un ex-mari et un presque nouvel amant, rectifia Laurie. En concurrence pour la même femme. Et tu connais les hommes, dès qu'il est question de compétition. Tous les ingrédients sont là pour la jalousie, le...

Sa voix se brisa, et elle regarda Alex les yeux écarquillés, telle une biche prise dans les feux d'une voiture.

— Oh ! Seigneur..., lâcha-t-elle d'une voix blanche.

Son expression était de pure horreur. Alex fronça les sourcils.

— Quoi ? Allons, Laurie. Crois-moi, ce n'est pas si grave que ça. Tu crois qu'ils risquent d'en venir aux mains ? Non, jamais. Quand nous étions mariés... David n'y faisait même pas attention. Il s'en moquait. Je ne le vois vraiment pas s'emporter après quelqu'un.

— Oh ! mon Dieu...

— Laurie, tout va bien, je t'assure. Il n'arrivera rien entre David et John.

Laurie secoua vigoureusement la tête, puis se leva lentement en tendant le bras, le doigt pointé devant elle.

— Oh ! Seigneur, Alex, regarde.

Alex se leva à son tour, l'air inquiet.

— Mais qu'y a-t-il ?

Laurie avait toujours l'index pointé devant elle. Alex s'aperçut alors que ce n'était pas elle qu'elle fixait depuis quelques secondes, mais quelque chose dans son dos.

Elle se retourna.

Et vit le corps sur la plage.

2

— J'ai lu des articles sur vous dans des magazines de plongée, dit John. Un, surtout, au sujet de votre travail avec les grands blancs... Impressionnant. Je dois avouer que je suis surpris de vous voir ici. Vous devez vous ennuyer un peu, non ? En tout cas c'est un plaisir de vous rencontrer.

— Merci, dit David.

John Seymore lui inspirait de la sympathie. Une carrière militaire abandonnée depuis peu avait doté ce bel homme d'une musculature naturelle ; malgré sa blondeur californienne et son sourire facile, il y avait en lui quelque chose de blasé qui trahissait son âge, et certainement une vie à la dure. Ses souvenirs, soupçonna David, devaient être du genre à faire se dresser les cheveux sur la tête. Son apparente décontraction cachait sans doute un tempérament d'acier.

Ils avaient bavardé lors de la séance de baignade avec les dauphins, et lorsque Seymore avait proposé de prendre un verre au Tiki Hut, David avait accepté de bon cœur. L'homme était curieux de savoir ce qui amenait un expert tel que lui dans cette charmante petite base touristique.

— Je connais les gens ici, répondit-il. Le directeur, Jay Galway, est un amateur d'émotions fortes. Il a participé à plusieurs de mes expéditions. J'aime venir à Moon Bay, mais c'est la première fois que j'y séjourne vraiment. Les bungalows sont parfaits. L'endroit est idéal pour décompresser. Il offre tout le confort souhaitable, et cela dans un cadre magnifiquement sauvage. Et vous ?

— Oh, l'eau est mon élément, mais elle l'a toujours été dans un cadre professionnel, pas pour le plaisir. Je viens de la côte Ouest. J'ai laissé derrière moi la vie militaire et aussi, je dois l'avouer... les affres d'un divorce.

— Dites-moi, comme retraité de l'armée, vous devez vous la couler douce, non ?

Seymore éclata de rire.

— Je gagnais bien ma vie sous l'uniforme, mais pas assez pour toucher une retraite de pacha. En revanche, mon temps m'appartient désormais. J'offre mes services comme consultant. Pendant toutes ces années de service, je me suis constitué un bon carnet d'adresses. En fait, j'avais besoin d'un break. J'ai trouvé ce site sur le Net, et jusqu'ici je n'ai pas à m'en plaindre.

Accoudé au bar, Seymore avait les yeux tournés vers les lagons. Il n'y avait plus personne, mais il semblait fixer quelqu'un avec attention...

Une personne aux traits si délicats, si parfaits, que sa beauté éclatait même lorsqu'elle sortait de l'eau, dépourvue de tout maquillage, les cheveux gardant leur éclat même dégoulinant d'eau de mer.

David sentit monter en lui quelque chose qu'il n'aimait pas. La colère, la jalousie. Et l'instinct ancestral de protéger ce qui était à lui. Sauf qu'Alex n'était plus à lui.

Il n'avait aucun droit sur elle. Passé le choc initial, ce matin, une lueur hostile avait brillé dans ses yeux chaque fois qu'ils avaient croisé les siens.

Il baissa la tête. « C'est toi qui as rempli les papiers, ma chérie. Sans même une parole. Juste un document légal... Mais ce n'est pas pour toi que je suis venu. »

O.K., c'était un mensonge. Il lui aurait été impossible de ne pas venir après avoir reçu d'Alicia ce message qui avait tant piqué sa curiosité. Il s'était attendu à trouver cette dernière sur l'île, même si une sirène d'alarme s'était déclenchée sous son crâne quand il avait tenté sans succès de la rappeler. Il n'était pas excessivement surpris de ne pas la voir, mais cela le tracassait.

Et maintenant, voilà que son vieil instinct protecteur se réveillait !

Il tenta de mettre cela sur le compte de son anxiété au sujet d'Alicia. Mais peut-être n'y avait-il aucun problème ici. Elle avait pu prendre d'autres arrangements et décider d'agir seule. Peut-être aussi quelqu'un était-il mort à cause de ce qui se passait ici.

Son malaise le reprit, implacable.

Quoi qu'il se fût passé entre Alex et lui, en bien ou en mal, il ne parvenait pas à se détendre. Il s'agissait de sa femme, bon sang ! Enfin, de son ex... Il se demanda s'il pourrait un jour l'accepter. S'il pourrait un jour la regarder et ne pas croire qu'ils formaient encore un couple.

S'il cesserait un jour de l'aimer.

Une bouffée d'impatience l'envahit. Il détestait ces idiots qui passaient leur temps à se languir pour des êtres qui ne voulaient pas d'eux. Ça n'avait pas été son cas. Sa vie ne l'avait pas permis.

Cela ne signifiait pas qu'elle ne hantait pas ses jours et ses nuits. Ni qu'il n'avait pas envie de casser la figure de tous les hommes qui s'en approchaient. Ni qu'en la voyant, en la regardant bouger, en croisant ses énigmatiques yeux bleu-vert, il ne brûlait pas d'exiger qu'elle lui dise ce qui avait pu aller à ce point de travers pour qu'elle le rejette ainsi.

Mais, pour l'instant, tout cela était secondaire. D'ailleurs, Alex allait penser qu'il n'était ici que pour retrouver Alicia Farr, pour partager ce qu'elle avait pu découvrir. Dans son esprit, il ne serait animé que par la recherche d'un trésor, quel qu'il fût. Par l'aventure avec un grand A. Non, elle ne croirait jamais qu'il était ici essentiellement pour elle, pour sa sécurité. D'autant moins que le danger était impalpable, invisible...

— Bien, fit-il, avant d'avaler une longue gorgée de sa bière. Donc, vous

avec vécu une rupture difficile. On dit qu'il faut se montrer prudent après un mauvais divorce, ne pas sauter n'importe où les yeux fermés.

— Certes, répondit John avec un demi-sourire. Mais on dit aussi que lorsqu'on fait une chute de cheval il faut remonter immédiatement en selle. Quoi qu'il en soit, cela fait à peu près un an que je suis divorcé. Et vous ?

— Même chose.

John Seymore le dévisagea, sans se départir de son sourire ironique.

— Pour être franc, c'est un peu pour ça que je voulais vous payer ce verre. Je savais que vous étiez marié à notre chère dresseuse de dauphins. J'avais vu son nom et sa photo dans l'un de ces magazines. Je suppose que je voulais m'assurer que je ne m'immisçais pas dans une affaire de famille.

David sentit sa mâchoire se crisper. Le petit con. Surtout, rester courtois. Seigneur ! il détestait ça.

S'appuyant à son tour au comptoir, il contempla le lagon.

— Notre vie conjugale a pris fin il y a un an, dit-il avec détachement. Alex est indépendante.

Que pouvait-il dire d'autre ? C'était la vérité. Il ne pouvait qu'espérer que son amertume ne se remarque pas. Les mots eurent pourtant quelque mal à sortir de sa bouche. D'accord, il reconnaissait qu'il se méfiait de tout le monde ces dernières heures, mais ce type se méfiait également de lui. Quoi ? Un ex-Navy SEAL, un homme qui connaissait la plongée mieux que quiconque, serait venu se reposer dans une base de loisirs pour touristes ? Avec son expérience ?

Une idée lui vint, qui le fit sourire. Il se targuait d'être honnête, mais la vérité souffre parfois une petite entorse.

— Enfin, ajouta-t-il, c'est du moins ce qu'elle croit.

— Que voulez-vous dire ? demanda Seymore.

David fit un geste évasif de la main.

— C'est une des raisons de ma présence ici. Il y a un petit vice de forme dans les termes de notre divorce. Je voulais qu'elle le sache, et que nous trouvions un moment pour nous réunir avec son avocat afin de régler ça. Mais, hé...

Il posa une main sur l'épaule de Seymore.

— Ce n'est qu'un détail, vraiment. Bon, je vais aller me prendre une bonne douche pour me débarrasser de tout ce sel. Merci pour la bière.

Seymore acquiesça, l'air un peu troublé.

— Oui, euh... Je crois que je vais en faire autant.

— La prochaine fois, c'est ma tournée.

Sur ces mots, David posa son verre et quitta le Tiki Hut.

* * *

C'était bien un corps humain. Alex et Laurie ne pouvaient plus en douter, malgré les algues qui s'y collaient.

Alex s'avança pour y jeter un œil, mais son amie l'arrêta aussitôt en lui saisissant le bras.

— Attends ! Si elle est morte et que tu la touches, tu risques de détruire des indices.

— Tu regardes trop la télé, lança Alex en se dégageant.

Elle s'arrêta néanmoins à quelques mètres du corps. L'odeur était à peine supportable. Il était impossible que cette femme fût encore en vie. De longues mèches blondes emmêlées lui dissimulaient à moitié le visage.

Alex voulait en avoir le cœur net.

Se détournant, elle inspira à fond et bloqua sa respiration. Puis elle s'approcha du corps, s'accroupit et chercha le pouls au niveau du cou. Un crabe émergea de l'enchevêtrement d'algues et de cheveux. Elle poussa un cri.

— Qu'y a-t-il ? fit Laurie.

— Un crabe, couina-t-elle.

Son estomac commençait à se révolter. Elle serra les dents et déglutit. La peau de la femme était froide. Le pouls inexistant. Elle se releva et se hâta de rejoindre Laurie.

— Elle est morte. Je reste là. Va chercher du secours.

— Je ne vais pas te laisser seule ici avec un cadavre.

— Très bien. Tu restes, et j'y vais.

— Tu ne vas pas me laisser seule ici avec un cadavre !

— Laurie...

— Elle est morte. Elle n'ira nulle part. Nous allons toutes les deux aller chercher de l'aide.

— Oui, mais si quelqu'un... Si un enfant tombe dessus...

— Quoi ? Tu crois peut-être que je vais m'allonger sur ce corps pour le cacher ? Il n'y a rien d'autre à faire que de se dépêcher.

— Ça ne me fait pas peur d'être seule avec un cadavre.

— Ça devrait. Et si la personne qui l'a mise dans cet état était toujours là, quelque part ?

Alex réprima un frisson. Non, c'était ridicule. Elle secoua la tête.

— Laurie, elle a échoué là depuis... Depuis un autre endroit. Elle est restée un bon bout de temps dans l'eau.

— Ah bon ? Ni toi ni moi ne sommes des expertes.

— Laurie, cette... puanteur met du temps à se développer.

— Allons, dépêchons-nous. Nous ne serons pas longues, et elle ne va pas s'envoler.

— Bon, d'accord. Allons-y.

Elles remontèrent en courant le chemin qu'elles avaient pris, et quelques minutes plus tard furent en vue du Tiki Hut. Laurie ouvrit la bouche pour crier. Alex plaqua aussitôt sa main dessus.

— Non !

Laurie gigota pour se libérer.

— Alex ! Tu as touché le cadavre avec cette main ? Elle a peut-être succombé à une maladie contagieuse !

Alex devait reconnaître qu'elle n'avait pas songé à cette possibilité. Elle grimaça, avant de rétorquer :

— Nous ne pouvons pas nous mettre à crier au mort. Ça ne ferait que provoquer la panique.

Elle scruta le Tiki Hut. Les mères qui avaient participé à la nage avec les dauphins étaient là. Leurs enfants avaient apparemment quartier libre. Elle aurait aimé voir John Seymore. En tant qu'ancien Navy SEAL, il saurait quoi faire.

Elle aurait même aimé voir David, M. Compétence en personne. Calme, concentré, un puits de force face à n'importe quelle situation.

— Il faut trouver Jay.

Prenant Laurie par le coude, elle l'entraîna le long du Tiki Hut, remontant le chemin de pierre bordé de fleurs qui menait au hall d'accueil du centre. Elles se ruèrent à l'intérieur. Heureusement, il n'y avait aucun client. Agé d'une trentaine d'années, mince, affable, Len Creighton était à son poste derrière le comptoir. Son sourire de bienvenue se figea lorsqu'il vit leurs têtes.

— Len, il faut que je voie Jay. Où est-il ?

D'un coup d'œil par-dessus son épaule, il lui désigna le bureau.

Elle s'y dirigea et entra sans frapper. Personne.

— Il n'est pas là.

— Je vais l'appeler sur son pager.

Sa voix, d'une douceur de soie, s'accordait à merveille à la musique d'ambiance qui passait en sourdine.

Quelques instants plus tard, Jay Galway, l'air juste un peu contrarié, fit son entrée dans le hall d'accueil.

Grand, mince, le cheveu noir et lisse, le nez patricien, les lèvres fines, il avait une beauté aristocratique que ne démentaient pas ses yeux gris expressifs. Alex aimait beaucoup son patron. Ils étaient amis, et il l'avait toujours soutenue dans ses décisions, même lorsqu'il ne les approuvait pas. Ils se connaissaient déjà avant qu'elle ne vienne travailler à Moon Bay. En fait, c'était lui qui, ayant été informé de son divorce, lui avait proposé ce job.

Il s'arrêta devant le comptoir, impeccable dans son costume Armani, et la dévisagea.

— Que se passe-t-il donc de si grave ?

Quelques clients venaient d'entrer, et s'avançaient vers eux.

— Il faut que je te parle, Jay. En privé, ajouta-t-elle en indiquant Len d'un regard appuyé.

— Je n'ai rien à cacher à Len.

Alex étudia ce dernier. N'y avait-il pas davantage entre les deux hommes que ce qu'elle savait ? Non qu'elle y attachât une quelconque importance...

— Il y a un corps sur la plage, annonça-t-elle à voix basse.

— C'est la vérité, souffla Laurie derrière elle.

Jay la considéra comme si elle n'avait plus toute sa tête.

— Nous sommes en Floride, ma chérie. Des corps, il y en a plein les plages.

— Je te parle d'un cadavre, Jay.

— Un cadavre ? s'exclama-t-il.

Tout le monde se tourna vers lui.

— Désolé, s'excusa-t-il aussitôt.

Il lui prêta enfin toute son attention, les yeux plissés. Sans tourner la tête, il lança à son collaborateur :

— Len, pas un mot, compris ? Ce reporter ne doit pas être loin. Nous n'avons pas besoin qu'il vienne fourrer son nez dans cette histoire.

Alex n'en croyait pas ses oreilles.

— Quelqu'un est mort, Jay. La publicité, on s'en fiche. Veux-tu appeler le bureau du shérif... s'il te plaît ?

— O.K. Len, appelle-les et dis-leur d'envoyer quelqu'un des homicides.

— Des homicides ? s'étonna Laurie. Mais... peut-être qu'elle s'est simplement noyée.

— Il faudra quand même une enquête, expliqua Alex sans quitter Jay des yeux.

Le comportement de son chef l'intriguait. Nul ne savait ni qui était cette morte, ni d'où elle venait, ni même s'il y avait un assassin en liberté sur l'île, et il paraissait parfaitement détendu.

— Montre-moi, dit-il enfin.

— Allons-y.

Len fit mine de les suivre. Jay l'arrêta.

— Toi, tu restes là. Et toi, Alex, fais en sorte que nous ayons l'air de nous promener.

— Jay, vraiment, parfois...

— Alex, tu veux semer la panique à Moon Bay ?

— D'accord. O.K. On se promène.

Ils quittèrent le hall d'accueil, Alex ouvrant la marche, suivie de Jay, Laurie sur leurs talons. Ils longèrent le chemin entre les fleurs, dépassèrent le Tiki Hut — inhabituellement calme à cette heure —, et contournèrent les lagons.

— Alex, moins vite, la pria Jay. Nous sommes censés faire une balade, je te le rappelle.

Elle se retourna sans ralentir le pas.

— Jay, nous sommes en short, et toi en costume Armani et souliers cirés. A qui veux-tu faire croire ça ?

Il émit un borborygme agacé, mais ne discuta pas.

Ils atteignirent la plage de sable blanc. La température avait baissé, et la brise marine était toujours aussi douce.

Alex se figea brusquement. Jay faillit lui rentrer dans le dos. Comme dans une comédie, Laurie le heurta à son tour.

— Qu'y a-t-il, bon sang ? grogna-t-il.

— Il n'est plus là, lâcha Alex dans un souffle.

— Qu'est-ce qui n'est plus là ?

— Le corps.

Laurie contempla les tas d'algues, là où précédemment gisait la femme. Elle aussi était stupéfaite.

— Il... Il n'est plus là, marmonna-t-elle.

Sans même tourner la tête, Alex sentit le regard froid de Jay planté telle une vrille dans son dos.

Elle se mit à arpenter la plage, examinant le sable et l'eau, à l'affût de n'importe quel signe indiquant où le corps avait été déplacé.

— Qu'est-ce qu'il y a, Alex ? lui cria Jay. Tu as vu un cadavre, mais il est allé chercher un meilleur endroit pour bronzer, c'est ça ?

Elle s'arrêta net et pivota vers lui.

— Il a bougé, dit-elle en revenant sur ses pas.

— Ton cadavre a pris la poudre d'escampette ?

Elle poussa un soupir impatient.

— Jay, il était là.

— C'est vrai, Jay, assura Laurie. Il était là.

Ils tournèrent tous les trois la tête au bruit d'un moteur. Une vedette se dirigeait vers eux. Le shérif Nigel Thompson était venu en personne.

Alex appréciait Nigel. Il était l'image même du vieux shérif sudiste : grand, robuste, la petite soixantaine, des yeux bleu pâle et des cheveux de neige. En temps ordinaire, sa présence rassurait.

C'était également un homme foncièrement sceptique.

Sceptique devant les explications des mineurs délinquants. Sceptique devant la consommation d'alcool déclarée des auteurs d'accidents de bateaux. Il était toujours poli, n'abusait jamais de son pouvoir, mais il était dur et les gens du coin le savaient.

Coupant le moteur, il laissa la vedette accoster sur son erre, puis sauta de l'embarcation.

— Où est le corps ? demanda-t-il sans préambule.

Jay se tourna vers Alex.

— Alors ?

— Il était là, répondit-elle, le menton haut, désignant du doigt l'endroit à Nigel.

Le shérif considéra les paquets d'algues et releva les yeux.

— Là ?

— Je vous le jure.

Il leva lentement un sourcil.

— Alexandra, j'étais sur le point de m'asseoir pour dîner lorsque j'ai reçu

ce coup de téléphone. Dites-moi que ce n'est pas une mauvaise blague.

— Ça doit en être une, et Alex se sera laissé piéger, dit Jay qui, s'il ne semblait pas fâché contre elle, ne cachait pas son irritation.

— Bon, soupira Nigel. Puisque je suis ici, autant me dire ce que vous avez vu.

— Une touriste qui n'a rien trouvé de mieux que de donner à notre amie la peur de sa vie, suggéra Jay.

— Elle était morte, répliqua Alex. Nigel, vous me connaissez depuis des années. Vous croyez que j'aurais inventé ça ?

— Non, reconnut le shérif. Mais je ne vois pas de corps.

— Il était là, à cet endroit précis, dit-elle avec une véhémence contrôlée. Je m'en suis suffisamment approchée pour... J'ai cherché le pouls. Elle était morte.

— En tout cas elle en avait l'air, glissa Laurie.

Alex réprima une grimace. Son amie cherchait certes à l'aider, mais elle ne faisait qu'entretenir le doute.

— Elle *était* morte.

— Morte de quoi ? s'enquit Nigel.

— Je n'ai pas procédé à une autopsie, répondit-elle d'un ton abrupt, pour le regretter aussitôt.

— Il n'y avait rien, aucun détail permettant de le déterminer ? poursuivit Nigel sans se formaliser.

Elle secoua la tête.

— Si elle avait échoué là avec une corde autour du cou, je l'aurais vu. Désolée, je n'ai aucune compétence en médecine légale, mais je sais reconnaître un cadavre quand j'en vois un.

Elle marqua une pause et plongea son regard dans le sien.

— Je vous jure qu'il y avait ici une femme morte, empêtrée dans les algues.

Le shérif soupira, regarda le sable, la mer, puis reporta les yeux sur elle.

— Je ne vois aucune trace, Alex.

— Elle était là, martela-t-elle.

— Alex, je ne suis pas en train de dire que ce n'est pas arrivé. Mais il est possible que quelqu'un se soit payé votre tête.

— Non, dit-elle d'une voix ferme.

— Dans ce cas, que s'est-il passé ? Pourquoi n'est-elle pas là ?

— Je n'en sais rien. Le corps était trop éloigné de l'eau pour avoir pu être emporté par les vagues... Je crois que quelqu'un est venu et l'a déplacé.

— Il aura agi vite, observa Nigel.

— Je vous le dis, il était ici. N'y a-t-il pas un moyen de vérifier ? Il va bientôt faire nuit. Ne pouvez-vous pas pulvériser quelque chose pour voir s'il y a des traces de sang dans les algues ou dans le sable ? Effectuer des prélèvements ? Faire venir des hommes pour vérifier que les seules

empreintes ici sont les nôtres ?

— Même s'il y en avait des dizaines d'autres, cela ne prouverait rien. La plage est accessible à tout le monde.

— Il y a sûrement quelque chose à faire, insista-t-elle.

— A moins que le corps ne réapparaisse... Sérieusement, Alex, le plus probable est que cette femme n'était pas morte. Peut-être était-elle inconsciente, et elle sera revenue à elle pendant que vous étiez au pavillon. L'une de vous aurait dû rester sur place.

Alex se tourna vers Laurie, qui prit aussitôt un air offusqué.

— Hé, comment aurais-je pu savoir qu'un cadavre pouvait se lever comme ça et s'en aller ?

— Un cadavre ça ne bouge pas, bougonna Jay. S'il l'a fait, c'est que ce n'en était pas un.

— Nous tournons en rond, soupira Alex.

— Tout cela est ridicule, reprit-il. Tu me traînes jusqu'ici, tu empêches Nigel de dîner... Et pourquoi ? Parce que tu as vu une femme évanouie, qui avait d'ailleurs peut-être besoin de ton aide. Mais je crois plutôt à l'œuvre d'un mauvais plaisant, et tu es tombée dans le panneau.

Alex leva les deux mains, exaspérée.

— O.K. Très bien. Il n'y a rien que je puisse dire ou faire pour vous convaincre. Nigel, je suis désolée pour votre dîner. Je vous le revaudrai. Je vais prendre une douche.

— Attendez, dit-il. Voilà ce que nous allons faire : je vais dresser une liste de tous les passagers qui ont débarqué sur l'île aujourd'hui. Vous, Jay, vous établirez celle des clients du centre. Nous vérifierons ensuite s'il manque quelqu'un.

Alex se tenait aussi muette et immobile qu'une statue.

— Alex, c'est tout ce que je peux faire en l'absence de corps, expliqua-t-il patiemment. Nous ne sommes pas à New York, ni même à Miami. Je n'ai pas les moyens techniques ni les hommes pour passer les lieux au peigne fin, surtout avec la marée montante. Alex, s'il vous plaît. Je ne me moque pas de vous. Simplement, il n'y a pas de corps.

Il se tourna vers Jay.

— Commencez votre liste, Jay. Je m'occupe des passagers du ferry. Et, Alex... Pas un mot de tout ceci, d'accord ?

Elle fronça les sourcils, intriguée.

— Ne va pas alarmer les clients avec cette histoire de fou, O.K. ? renchérit Jay.

— En fait, précisa le shérif, je pensais que s'il y a vraiment eu un corps et que quelqu'un l'a dissimulé, ça peut être un sujet de conversation très dangereux.

— Il a raison, fit Jay, l'index pointé sur elle. Motus et bouche cousue. Pour ta propre sécurité.

— Oh, ça va, j'ai compris.

Nigel se retourna, scruta un moment la plage, puis secoua la tête et commença à s'éloigner.

— Où allez-vous ? demanda Jay.

— Vérifier les registres du ferry.

Arrivé à la vedette, il la repoussa dans l'eau, grimpa dedans et leur adressa un au revoir de la main.

Jay reporta son attention sur Alex et Laurie.

— Pas un mot, vous m'entendez ? Pas un. Même s'il y avait eu dix cadavres sur la plage, Alex, ils n'y sont plus. Alors on se calme, vu ?

— Vu, Jay. Pas un mot, fit Alex d'une voix dure en passant près de lui.

— Dis donc, je suis ton patron, au cas où tu l'aurais oublié.

Elle poursuivit son chemin, Laurie sur ses talons.

— Et tu me dois une nouvelle paire de chaussures ! cria-t-il dans son dos.

Elles furent très vite hors de portée de voix.

— Alex, il y avait vraiment un corps, n'est-ce pas ? demanda Laurie sur un ton trahissant son incertitude.

— Oui.

— Peut-être... Je veux dire... N'aurais-tu pas pu te tromper ?

— Non.

Elle se tourna vers elle.

— Je vais me prendre une douche bien chaude et deux comprimés d'aspirine. On se verra plus tard.

Laurie acquiesça, la mine toujours hésitante.

— Je suis désolée. Jay a le chic pour toujours tout déformer.

— Je sais. N'y pense plus. A tout à l'heure.

Alex emprunta le sentier qui s'enfonçait entre palmiers et hibiscus avec une seule idée en tête : retrouver son petit bungalow.

Sortant sa clé magnétique de sa poche, elle l'inséra dans la serrure et ouvrit la porte.

La climatisation bourdonnait et le ventilateur tournait dans le séjour aux murs blancs, meublé de rotin. La fraîcheur était délicieuse. Elle gagna la petite cuisine, alla prendre dans le réfrigérateur un conteneur à rafraîchir le vin, en dévissa le couvercle et se dirigea vers la véranda, impatiente de se relaxer dans un des fauteuils extérieurs. Ouvrant les doubles portes vitrées, elle sortit, goûtant la douceur de la brise vespérale et le bruit hypnotique d'un autre ventilateur.

Mais à peine s'était-elle laissée tomber dans un fauteuil qu'elle se crispa et se redressa, les yeux fixés de l'autre côté de la balustrade ouvragée, trop stupéfaite pour crier. Puis elle poussa un soupir de soulagement en reconnaissant la silhouette qui se détachait dans le crépuscule.

David.

Vêtu de son seul caleçon de bain, il s'avança jusqu'à la balustrade, ses larges épaules luisant dans la pénombre, et croisa les bras sur son torse. Il était

très calme, et pourtant, comme toujours, il émanait de lui une grande énergie, celle d'un félin capable à tout moment de se déplacer à la vitesse de l'éclair.

Son cœur eut un raté. La scène avait un côté si familier. Combien de fois, le voyant ainsi, n'avait-elle pas marché vers lui, où qu'ils fussent, et glissé les mains sur son dos nu ? Elle adorait alors sa manière de lui répondre, de refermer ses bras autour d'elle.

Et combien de fois cela les avait-il menés beaucoup plus loin ? Elle se rappela le jour où, tout juste sorti de l'eau, il parlait à une caméra de télévision tout en l'enlaçant par la taille. Il s'était soudain tourné vers elle, une lueur lascive dans les yeux. Il s'était excusé, souriant, et l'avait emmenée à l'écart. Lorsque, le souffle court, ils avaient enfin trouvé un endroit privé, ils avaient éclaté de rire et s'étaient débarrassés du peu de vêtements qu'ils portaient.

Il se mouvait avec une puissance languide, une grâce de danseur. Le timbre de sa voix devenait velours. Le plus léger effleurement de ses doigts diffusait en elle des milliers de rayons de sensualité pure. Et elle avait été si désespérément, si follement avide de les connaître tous...

Mais cela, c'était à l'époque où il attachait une grande importance à sa présence auprès de lui.

Ici, il ne souriait pas. Son regard d'un bleu profond était empreint d'une extrême gravité. Elle l'avait également déjà vu aussi froid et distant, avec cette lueur presque prédatrice dans les yeux.

— David ! dit-elle d'un ton sec.

Elle écarta le passé, se força à oublier les moments intimes pour ne se souvenir que de ce qu'avait été sa vie lorsqu'elle avait décidé de poursuivre sa propre carrière et qu'il avait commencé à voyager sans elle. Parti des journées entières, des semaines, des mois... sans même un coup de téléphone. Parce qu'il était avec son véritable amour. La mer.

— Alex. Je t'attendais.

— Je vois ça. Eh bien, ravie de te voir ici. Sur ma véranda. Dans mon espace privé. C'est super.

Sa voix n'aurait pu être plus acide.

— Merci.

Ce merci était aussi enthousiaste que son accueil. Mais il n'y eut aucun doute sur le sérieux des paroles qu'il prononça ensuite :

— Je voudrais que tu me parles de ce corps que tu as trouvé sur la plage... Et qui a disparu.

3

— Pardon ?

— Tu m'as très bien entendu. Parle-moi de ce corps.

Quittant la balustrade, il alla prendre place dans le fauteuil voisin du sien. Il était proche, trop proche. Elle se sentit aussitôt sur la défensive et, bien malgré elle, troublée. Ils étaient séparés depuis un an et les traits rudes de son visage, la ferme élégance de ses mains et de ses doigts, qu'il croisait à présent sur ses cuisses, lui étaient encore trop familiers.

Elle se laissa aller contre son dossier, l'étudiant avec une dignité hautaine qu'elle espérait convaincante.

— Que fais-tu sur ma véranda ? Il y a un salon pour les clients.

— Oh, je t'en prie. Je suis sûr que tu as paniqué. Et que Jay s'est comporté comme un trou du cul.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Alex, tout ce que je veux, c'est t'aider.

— Si tu veux m'aider, quitte cette île.

— Est-ce que je te mets mal à l'aise ?

— J'ai l'air mal à l'aise ?

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Je t'ai manqué, hein ?

Elle se pencha en avant, posa le rafraîchisseur à vin sur la table en rotin et se prépara à se lever.

— Tu as pris une chambre, je suppose. Pourquoi n'irais-tu pas t'habiller ?

— Ah, je vois. Tu ne supportes pas la vue de mon torse nu. Ça te donne des idées, c'est ça ?

— Ça me laisse totalement froide. Maintenant va-t'en, s'il te plaît.

Son sourire s'estompa.

— Ne t'inquiète pas. Je sais que tu veux que je parte. Je n'ai pas oublié que tu m'as envoyé les papiers du divorce sans même un mot pour les accompagner.

— Pour quoi faire ? Que restait-il à dire ?

— Hmm. Laisse-moi réfléchir. Peut-être les raisons pour lesquelles tu me quittais.

Elle se leva de son fauteuil.

— Tu veux la vérité ? Je n'en pouvais plus. J'étais tellement amoureuse de toi... Tu étais tout pour moi. Seulement mes minables dauphins n'offraient guère d'intérêt à tes yeux, et l'accord selon lequel nous consacrerions du temps à mes recherches était oublié dès lors qu'il y avait une épave à explorer ou des requins à étudier. Puis est venu le jour où je t'ai dit que tu étais libre de partir alors même que tu étais censé rester pour m'aider. Et tu es parti. Et c'est devenu un mode de vie. Tout se résume à ça. Tu étais parti bien avant que je ne t'envoie ces papiers. Peu à peu, j'ai fait mon deuil de toi. J'adore travailler avec les dauphins. Oh, ce n'est peut-être pas comme de découvrir un galion espagnol ou de localiser un yacht coulé depuis dix ans. Mais j'aime ça. Tu aurais certainement voulu, ou du moins préféré, un autre genre de femme. Une jolie potiche qui t'aurait suivi partout, ou... une personne aussi obsédée par les trésors que tu l'es. Alors s'il te plaît, va dans ta chambre et enfile quelque chose, ou bien va faire un saut au Tiki Hut, je suis sûre que la compagnie n'y manque pas.

Elle se retourna vers le bungalow, espérant qu'il la retiendrait. Non parce qu'elle voulait être près de lui... mais parce qu'il était au courant, pour le corps.

Elle se demanda soudain comment. Cette question lui procura une sensation déplaisante.

— Alexandra, je comprends que tu sois en colère, quoi que j'aie fait ou pas. Mais je te le jure, tout ce que je cherche maintenant à faire, c'est t'aider.

Elle virevolta sur elle-même.

— Comment sais-tu, pour le corps ? Jay m'a intimé l'ordre de n'en parler à personne.

Il inclina la tête.

— C'est son assistant, Len, qui a parlé.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Tu l'as dragué, lui aussi ?

Il haussa lentement un sourcil. Elle regrettait déjà sa pique. Laquelle pouvait laisser entendre que... que c'était par jalousie qu'elle avait voulu reprendre sa liberté. Mais ce n'était pas pour ça.

Dieu merci, David ne releva pas.

— Je crois qu'il n'a pas pu s'en empêcher. Il a dû se dire qu'il me connaissait, et que j'étais assez intelligent pour ne pas le répéter. Il m'a expliqué que vous étiez tous sortis jeter un œil à un cadavre, mais qu'à votre arrivée celui-ci avait disparu. J'ai d'ailleurs entendu Jay lui confier cette partie-là.

Elle l'étudia un long moment, immobile.

— Vois-tu, si je suis revenue ici, c'est pour être seule.

— Alors parle-moi. Ensuite je te laisserai tranquille.

— C'est curieux. La plupart des gens tiqueraient. Les histoires de cadavres qui disparaissent, ça n'existe qu'au cinéma. Mais toi... on dirait que

tu penses qu'il *aurait dû* y en avoir un.

— Je n'ai pas dit ça.

Alex pressa les doigts sur ses tempes.

— Ecoute, je... Je ne peux pas.

Il s'approcha si brusquement d'elle qu'elle sursauta.

— Alex, je t'en prie. S'il y avait un cadavre et que tu l'as vu... il est possible que tu sois en danger.

Elle soupira.

— Pas si personne n'est au courant.

— Si moi je le suis, d'autres peuvent l'être aussi.

— Tu as dit que Len ne t'en a parlé que parce qu'il te faisait confiance.

— Des gens ont pu nous entendre.

— Que veux-tu au juste ?

Il n'était plus qu'à quelques centimètres d'elle. Il portait encore l'odeur du sel et de la mer, et c'était à perdre la tête. Elle détourna les yeux.

— Je ne veux rien. Je me fais beaucoup de souci. Alex, ne comprends-tu pas ? Tu es peut-être en danger !

Ses mains lui enveloppèrent les épaules, et ce fut subitement comme par le passé.

— Il faut que tu m'écoutes.

Ces mots, elle les connaissait. Ces mains, elle les avait déjà senties là. Le souvenir de son torse plaqué contre le sien lui noua les entrailles. Elle ne voulait pas croire que c'était uniquement à cause de cette sensualité si unique qu'elle avait été aussi amoureuse de lui. Il y avait eu des moments où son sourire avait été si prompt, et ensuite si brûlant, que d'un simple effleurement du doigt sur son bras...

— David, laisse-moi, dit-elle en reculant d'un pas.

Il plissa les yeux, le regard dur. Un regard qui signifiait qu'il avait l'intention d'aller au bout de ce qu'il avait en tête.

— Parle-moi, Alex.

— Très bien. Oui, Jay s'est comporté comme un trou du cul. Oui, je suis convaincue d'avoir vu un corps. Celui d'une femme. Blonde. A part ça... je n'ai pas bien vu son visage. Elle gisait dans un angle bizarre, couverte d'algues. A notre retour sur la plage, plus rien. Même Laurie, qui avait été la première à la voir, s'est demandé si elle n'avait pas rêvé. Mais elle ne s'en était pas approchée, contrairement à moi. De toute façon, il n'y avait plus de corps. Tu es content ?

Il n'en avait pas du tout l'air. Pendant un moment, il parut même ébranlé. Elle eut envie de lui toucher le visage. Mais c'était toujours David. Aussi solide qu'un roc.

— S'il te plaît, est-ce que tu veux bien me laisser seule ?

C'est d'une voix étrange, enrouée, qu'il répondit :

— Je ne peux pas te laisser seule. Pas maintenant.

Pourtant, contredisant ses paroles, il quitta la véranda, pour s'éloigner dans le sentier qui desservait les autres bungalows et le bâtiment principal.

Elle le suivit des yeux, en proie à une envie aussi soudaine qu'inattendue de pleurer.

— Bon sang, dit-elle tout bas, j'avais tourné la page. Et voilà que tu reviens, que tu me rends folle, que tu me fais douter de moi... Tout en ne me faisant pas douter de moi.

Elle se rendit alors compte que la nuit tombait.

Et qu'elle avait peur.

David lui avait presque fait oublier... Peu importait ce que pouvaient dire les autres, elle avait vu un corps sur la plage. Ce qui, en soi, était déjà très perturbant. Et ce corps avait disparu.

Regagnant l'intérieur du bungalow, elle verrouilla les portes vitrées derrière elle tout en scrutant les ombres qui prenaient possession du paysage. Puis elle tira les rideaux et alla vérifier que la porte d'entrée était bien fermée.

Enfin, après avoir avalé coup sur coup deux verres de vin, elle parvint à se convaincre de prendre une douche.

* * *

Assis à une table du Tiki Hut, David observait Alex, la mine sombre. Il discutait depuis un moment avec Jay Galway, qui, naturellement, n'avait pas évoqué la découverte faite par cette dernière sur la plage. Le centre se viderait de ses clients si le bruit courait qu'un mystérieux cadavre avait été trouvé pour disparaître aussitôt. Et cela, Galway ne le supporterait pas.

Au fil de leur conversation, il l'avait questionné l'air de rien sur ses clients, sur les épaves englouties et les dernières nouvelles maritimes. Avec le même détachement, Jay lui avait répondu que la saison estivale battait son plein, et que la plupart de ses hôtes étaient des touristes venus là pour nager avec les dauphins ou plonger près des récifs. Ce qui était, bien sûr, la vocation de la base de loisirs.

Depuis qu'il avait quitté Alex, David s'était douché, changé, avait passé quelques coups de téléphone, mais cela ne l'avait pas empêché d'arriver avant elle.

Si elle avait noté sa présence, elle s'était bien gardée de le montrer, se dirigeant droit vers la table où bavardaient John Seymore et Hank Adamson. Il eut la nette impression qu'une partie de sa jovialité et des petites attentions dont elle entourait Seymore était en fait un message qui lui était adressé et qui disait : « Fiche-moi la paix, je fais ce que je veux. »

Jusqu'où cela irait-il ?

D'accord, d'une manière ou d'une autre il aurait été jaloux. Sauf qu'à présent il se faisait un sang d'encre à son sujet.

Le corps d'une femme blonde avait été trouvé sur la plage, et il n'avait

plus de nouvelles d'Alicia Farr, qui elle aussi était blonde.

Il ne parvenait pas à s'ôter cette coïncidence de la tête.

D'après ce qu'il avait pu entendre, Jay était convaincu qu'il s'agissait d'une mauvaise blague, ou qu'Alex avait simplement cru morte une vacancière endormie. Il rejetait la seconde possibilité : intelligente comme elle l'était, elle ne se serait pas éloignée du corps sans s'être assurée au préalable qu'il ne montrait plus aucun signe de vie.

Une mauvaise blague ? Peut-être.

Un cadavre ne se levait pas, mais il pouvait être déplacé.

Si tel avait été le cas, il l'avait été par quelqu'un se trouvant sur l'île. Ce qui le confortait dans l'idée qu'Alex était en grave danger. Après tout, ce que Len lui avait dit, il avait pu le dire à d'autres.

A un ex-Navy SEAL ? Pourquoi pas. Le prototype du héros blond. Du reste, quelle était la véritable raison de la présence de John Seymore à Moon Bay ?

— Alors ?

— Pardonnez-moi. Que disiez-vous ?

Jay avait continué à parler sans qu'il prête attention.

— Eh bien, s'agit-il d'un reportage photographique ou d'une récupération d'épave ?

— Euh, quoi ?

— Votre prochaine expédition, dit Jay.

— Ah, oui... En fait, j'étais sur quelque chose, mais ma principale source semble s'être tarie.

« Soit elle s'est tarie, songea-t-il, soit elle a été tuée pour venir échouer sur la plage de Moon Bay, avant de se volatiliser comme par magie. »

Son attention fut de nouveau accaparée par Alex.

Les musiciens jouaient une rumba. Elle s'était levée et ondulait dans les bras de Seymore. La tête rejetée en arrière, elle riait à ce qu'il lui disait. Ses yeux étaient des pierres précieuses. Elle était si belle, en hauts talons, dans cette robe à dos nu jaune tendre qui rehaussait à la fois son bronzage et sa silhouette élancée. Ses longs cheveux étaient détachés, et leur blondeur naturelle avait quelque chose d'irréel dans la lumière des torches qui éclairaient les lieux dans la nuit.

Ces dernières étaient destinées à éloigner les insectes, inévitables avec la luxuriante végétation environnante. Mais elles conféraient à toute chose un éclat magique.

Il se tourna vers Jay.

— Vous êtes sûr de n'avoir entendu parler de rien en particulier ?

— Moi ? s'esclaffa Jay. Je ne suis qu'un parasite ! Mon plus grand plaisir est de goûter à l'aventure par l'intermédiaire de professionnels tels que vous.

— Eh bien je suis ouvert à toute proposition, en ce moment. Si vous entendez parler de quoi que ce soit, tenez-moi au courant.

— Vous serez le premier informé, assura Jay, solennel.

— Intéressant que vous me disiez cela, observa David, avec la présence à Moon Bay de Seth Granger, prêt à sortir son portefeuille.

Et au Tiki Hut en cet instant précis, réalisa-t-il. Grand et massif, Granger affichait une forme étonnante pour ses soixante et quelques printemps. Il bavardait au bar avec Ally Conroy, la mère de Zach. Elle était d'au moins vingt ans sa cadette, mais, par des bribes de conversation saisies le matin, David savait qu'elle était veuve et peinait à élever seule son fils. Si Seth n'était pas un homme très populaire, Ally semblait lui offrir l'admiration qu'il recherchait tant. Qui sait ? Peut-être étaient-ils faits pour s'entendre.

— Seth... Eh bien, vous savez, il est toujours à l'affût d'un bon plan où placer ses dollars. Pourquoi pas, après tout ? Il est riche, il aime la mer, et il voudrait profiter de sa retraite pour se faire un nom. C'est pas beau, ça ? Du fric à gogo, aucune connaissance, mais il veut être là où ça se passe dans l'exploration d'épaves.

— Bah ! fit David en haussant les épaules. La plupart des expéditions ont besoin de sponsors.

— Oui, n'est-ce pas ? Moi aussi, c'est ce que j'aimerais faire. Oh, j'ai une bonne place ici, je ne le nie pas. Mais si j'avais ses moyens... Ou votre réputation ! Je suis sûr que toutes les grandes sociétés du coin seraient prêtes à vous financer, même pour une chasse à la licorne des mers.

— Vous me connaissez, dit David d'un ton distrait. Tout ce qui touche à la mer...

Alex était à présent pratiquement collée à John Seymore sur la piste de danse.

— Excusez-moi.

Il se leva et marcha vers le couple. Alex n'allait pas apprécier, mais si John Seymore était bien le type cool et sympa qu'il prétendait être, il aurait la courtoisie de s'effacer.

Il lui tapa gentiment sur l'épaule. L'autre s'écarta en souriant, grand seigneur.

Alex darda sur David un regard venimeux. Mais elle n'allait pas faire d'esclandre au Tiki Hut. Elle se glissa entre ses bras.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

— Je danse.

— Je ne veux pas danser avec toi.

— Je suppose que tu n'as pas encore eu le temps de parler avec John Seymore, dit-il, ignorant son objection.

— Lui et moi n'avons fait que ça.

— Eh bien, il se trouve que je lui ai fait part d'une des raisons pour lesquelles je suis ici.

— Ça a quelque chose à voir avec moi ?

— Absolument.

Elle arqua l'un de ses délicats sourcils.

— Je sens que tu vas me le dire, que je le veuille ou non.

— Nous ne sommes pas divorcés.

— Ne sois pas ridicule, répliqua-t-elle d'un ton tranchant. J'ai rempli les papiers, tu les as signés.

— Je n'ai pas très bien compris moi-même, mais il semble qu'il y ait un petit vice de forme. Je ne dois pas avoir signé partout où il le fallait. Les papiers n'ayant pas été correctement remplis, la décision a été déclarée nulle et non avenue. Je sais quelle femme occupée tu es, mais je crains qu'il te faille trouver un moment pour rectifier cette situation avec mon avocat.

Elle ne fit même plus semblant de danser. Immobile sur la piste, elle le dévisagea avec stupéfaction. Ses bras étaient toujours autour d'elle, et des mèches de ses cheveux soyeux et parfumés glissaient sur ses doigts. Il savait qu'il devait s'écarter, mais il n'en fit rien.

— C'est impossible !

— Désolé.

— Je ne... Je... Je ne peux pas...

— Ecoute, Alex. Je sais combien il te tient à cœur d'être totalement débarrassée de moi. Mais, en cet instant, nous sommes toujours mari et femme.

Il se demanda si un éclair n'allait pas le foudroyer sur place. Rien ne se passa. Dieu devait avoir eu pitié.

— C'est... C'est impossible, répéta-t-elle.

— Je suis navré.

Quelque chose changea au fond de ses yeux vert océan.

— Je vais trouver un moment pour voir ton avocat.

— Parfait. Je vais le prévenir. Bien. Joli Cœur t'attend, je vais donc te rendre ta liberté. Mais avant cela, Alex, je t'en conjure, sois très prudente, tu m'entends ?

Elle s'écarta, fouilla son regard, puis secoua la tête.

— David, je comprends pourquoi tu es ici, et, franchement, je suis surprise que tu te sois donné la peine de songer à ce qui m'arrangerait le mieux. Mais je ne saisis pas ce soudain intérêt. Où est Mlle, euh... Quel est son nom déjà ? Ah oui, Alicia Farr. La mince mais pulpeuse diplômée de Harvard !

Sa question fit courir un doigt glacé le long de son échine. « Elle est sans doute ton cadavre disparu, ma chérie. »

— Alex, je crains que tu ne sois en danger.

Sa voix, réalisa-t-il, était devenue dure et froide.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Tu es le seul à croire que j'ai bien découvert un corps. Pourquoi ?

Il hésita un instant.

— Parce que je te connais. Tu n'es pas une idiote. Tu as dû l'examiner de près pour n'avoir aucun doute.

— Eh bien, merci du compliment. Si seulement Nigel Thompson pouvait penser comme toi... Je n'ai pas réussi à le convaincre que, même si ça paraissait invraisemblable, qu'il y ait eu un corps et qu'il ait été déplacé n'était *pas* impossible. Bon, je peux quitter la piste de danse, maintenant ?

Il la relâcha. Mais à la seconde où elle allait s'éloigner, il la saisit par le bras. Elle releva les yeux. Il y lut de la vulnérabilité, presque de la faiblesse. Son parfum l'enveloppait, le caressait...

— Ne fais confiance à personne, dit-il.

— Certainement pas à toi, en tout cas, répliqua-t-elle.

D'un geste brusque, il la fit pivoter vers lui.

— Ça suffit, maintenant ! Je commence à en avoir assez.

— Oh, vraiment ?

— J'ai eu droit à ma leçon de morale. C'est ton tour, à présent. Tu as interprété de manière erronée un bon nombre de situations. Jamais je ne t'ai donné de raisons de douter de moi. Mais, pour toi, un coup de fil ou une communication radio ce n'était pas suffisant. Il fallait que je fasse quelque chose avec quelqu'un. Et tu sais quoi, Alex ? Cette suspicion systématique finit très vite par lasser.

— Navrée, mais de toute façon c'est fini, non ? En recevant les papiers du divorce tu as pensé : « Vas-y, ma chérie, fonce. Tu étais probablement ravi de te débarrasser d'un fardeau tel que moi. Et voilà que tout à coup tu te transformes en chevalier servant, résolu à me protéger d'un danger qui n'existe pas ?

— Alex, tu me connais. Tu sais le genre d'homme que je suis. Bon sang, déteste-moi autant que tu voudras, mais, pour cette fois, fais-moi confiance.

— Il y a beaucoup de monde ici. Je ne crois pas courir le moindre danger au Tiki Hut. Quant à te faire confiance...

Un étrange sourire étira ses lèvres.

— Quoi ?

— Je trouve juste plutôt amusant que tu te montres soudain aussi désireux de jouir de ma compagnie. Quand je pense à toutes ces fois où... Mais bon, laissons tomber.

Il la considéra un moment avec curiosité.

— De quoi parles-tu ?

— Ça n'a plus d'importance, c'est du passé.

— Non, ce n'en est pas, s'insurgea-t-il.

De nouveau, il attendit d'être frappé par la foudre. Mais s'il faisait cela, c'était parce qu'il craignait vraiment pour la vie d'Alex.

Elle agita une main résignée devant elle.

— Tout est du passé, sauf les prises de bec, murmura-t-elle.

— Peut-être est-ce justement ce qui nous a manqué.

— Quoi, les prises de bec ? Tu veux dire que nous aurions dû nous disputer plus souvent ?

Pour bizarre que cela parût, c'était presque une conversation, songea-t-il. Une vraie.

C'est le moment précis que choisit John Seymore pour faire son retour et lui taper sur l'épaule.

— Puisque vous êtes sur la piste et que vous ne dansez pas...

— Et c'est une salsa, fit observer Alex.

— Une salsa ? fit John. Je ne suis pas trop sûr de savoir danser ça, mais...

— Moi si, repartit David en souriant, pour prendre de nouveau Alex dans ses bras. Je vous la rends au prochain morceau.

— Depuis quand dances-tu la salsa ? s'enquit-elle tandis qu'ils commençaient à bouger.

— Depuis qu'un ami a épousé une Cubaine.

Elle parut surprise, mais il savait vraiment ce qu'il faisait. Jamais il n'aurait imaginé que les leçons de la femme de son ami donneraient des résultats si rapides. Mais Alex n'était pas en reste. Elle devait avoir affiné ses talents en travaillant ici.

Au bout d'une minute, toutefois, il se demanda ce qu'il y avait gagné. Certes, ils formaient un beau couple sur la piste, il le savait. Mais le tempo était rapide, rendant toute conversation impossible. Sur la dernière note, il réussit un parfait renversé, ce qui lui valut un regard épaté de sa partenaire. C'était au moins ça.

De fait, elle s'attarda dans ses bras quelques longues secondes, les yeux levés vers lui, avant de réaliser que le morceau était fini et que les clients du Tiki Hut les applaudissaient. Il ne put réprimer un sourire lorsqu'elle se redressa et le repoussa d'une main.

— Merci, dit-elle sèchement, avant de s'éloigner à la hâte.

— Vous êtes vraiment un homme aux talents multiples.

Se retournant, il vit la jeune et jolie assistante blonde d'Alex, appuyée au rustique bar de bois.

— Merci.

— Vous dansez le cha-cha-cha ?

— Mais oui.

— Vous m'invitez ?

— Avec plaisir, répondit-il, galant homme.

C'est sans détour qu'elle lui demanda, tandis qu'ils évoluaient sur la piste :

— Pourquoi vous êtes-vous séparés, tous les deux ?

— En fait, répondit-il, je ne sais pas vraiment.

— Moi je le sais. Ça ne doit pas être une mince affaire de s'occuper de vous.

— Pensez-vous ! Je suis le plus indépendant des hommes. Je ne suis peut-être pas un cordon-bleu mais je sais cuisiner, je connais tous les programmes d'une machine à laver, et je n'oublie jamais de rabattre la lunette quand je vais

aux toilettes.

Elle éclata de rire.

— Vous alors !

— N'est-ce pas ce que vous vouliez dire ?

— Ce que je voulais dire, c'est que vous n'avez besoin de personne. Ça doit être coton pour une femme de trouver ce qu'elle peut faire pour vous.

Ce qu'elle disait n'avait pas grand sens, mais elle était sincère, et elle l'amusait.

Lorsque le morceau prit fin, il regretta d'avoir voulu à tout prix montrer à Alex l'étendue de ses talents : toutes les femmes ou presque du Tiki Hut lui demandèrent de danser avec elles.

Et, quelque part au milieu d'un mambo, il se rendit compte qu'elle s'était éclipée en douce. De même que John Seymore.

* * *

Juste au moment où une éclaircie se produisait enfin dans sa vie, voilà que David y revenait sans prévenir et fichait tout en l'air ! ruminait Alex tandis que, le bras négligemment posé sur ses épaules, John la raccompagnait à son bungalow.

— Il me coûte de le dire, fit-il d'un ton détaché, mais vous avez fait sensation, tous les deux. Dansiez-vous souvent ensemble, quand vous étiez mariés ?

— Non. A la vérité, nous n'avons pas fait grand-chose ensemble — à part plonger à la recherche de trésors, affronter les grands blancs ou d'autres activités du même genre.

— Bizarre.

— Qu'est-ce qui est bizarre ?

— Le ton sur lequel tu parles. Tu aimes pourtant tellement la mer, toi aussi.

— En effet. Mais les requins, ce n'est vraiment pas ma tasse de thé. Chaque fois que j'ai accompagné toute cette bande d'accros à l'adrénaline, je mourais de trouille. Mais je ne voulais pas passer pour une lâche. J'aime la mer, c'est vrai. Mais je préfère de loin les créatures amicales.

— Tu es amoureuse de tes dauphins, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules. Tout en appréciant le contact chaleureux de son bras, elle se sentait un peu mal à l'aise.

A cause de David. Qui lui disait qu'ils étaient toujours mariés. Mais ils ne l'étaient plus. Depuis un an. Par quelque bout qu'on prenne les choses. Il ne s'agissait que d'un détail de procédure. Elle ne devait pas y attacher d'importance.

Sauf que...

Elle avait des principes. Elle avait été élevée dans la foi catholique.

Maudit soit-il ! Il savait à coup sûr comment elle réagirait. Qu'elle estimerait que c'était mal d'être avec un autre homme, et que...

Mais lui ? Combien d'autres femmes avait-il connues ces douze derniers mois ? Bon sang, que lui arrivait-il ? Pourquoi se souciait-elle de ce qu'il pouvait dire ou pas ? Pourquoi le fait de le revoir la troublait-il autant, alors qu'elle savait que son assurance et son charme n'étaient qu'un simple aspect de sa personnalité ?

— Oui, je les adore, reconnut-elle, se rendant compte qu'elle était restée un long moment silencieuse. Ce sont des animaux extraordinaires. Ce qui me plaît le plus, c'est qu'ils semblent nous étudier comme nous les étudions. Quelquefois leur attrait pour l'homme, surtout en pleine mer, peut leur faire courir des risques inconsidérés. Mais le plus étonnant est sans doute la richesse de la communication entre eux et nous.

— Ils sont incroyables, c'est vrai. J'ai pu observer la manière remarquable dont l'U.S. Navy les utilise. Oh, je n'ai jamais personnellement travaillé avec eux, mais j'ai vu de quoi ils sont capables.

Ils étaient arrivés chez elle. Etrangement, ses pensées étaient restées centrées sur David — elle regrettait de ne pouvoir comprendre les mâles de sa propre espèce aussi bien que ceux de ses delphinidés. Puis elle les avait reportées sur John, dont elle trouvait la compagnie d'autant plus stimulante qu'elle savait que David en était agacé.

A présent, malgré la lumière allumée sous sa véranda, il lui semblait que les ombres de la nuit l'environnaient de toutes parts, et elle se rappela le corps sur la plage. Non qu'elle l'eût oublié, mais, en dépit de toute sa détermination, les doutes des autres avaient fini par la contaminer.

Etait-elle folle de penser que la femme était morte ?

Ou l'était-elle plus encore maintenant, de tâcher de garder le silence comme le lui avait demandé Jay ?

Ils avaient gravi les deux marches de sa petite véranda, avec sa jolie balustrade de bois ouvragé, et se tenaient immobiles devant sa porte. John devait attendre qu'elle l'invite à entrer. Le matin même, elle s'était dit que si cet instant se présentait, elle le ferait.

Une fois de plus, elle voua son ex-mari aux gémonies. Son presque ex-mari.

Elle leva la tête et sourit. Les fossettes de John se creusèrent, mais son sourire était un peu contrit.

— Tu me plais vraiment beaucoup, dit-il.

— Toi aussi, murmura-t-elle.

Des cheveux blonds, un visage de couverture de magazine, des épaules carrées, des bras...

Elle s'y abandonna. Il chercha sa bouche, et elle accepta son baiser. Sans toutefois pouvoir s'empêcher de l'analyser. Ses lèvres étaient fermes, doucement exigeantes. Ses doigts se glissaient dans ses cheveux et sa langue

était chaude, excitante en diable...

Au plan physique, il était formidable.

Si elle pouvait juste oublier un peu David...

Mais elle ne le pouvait pas. Pas en le sachant ici, sous son nez.

Elle s'écarta et lui caressa la joue.

— Tu restes encore un moment à Moon Bay, n'est-ce pas ? dit-elle à voix basse. Tu m'intéresses beaucoup, mais la journée a été si longue, si chargée...

— Je peux rester autant de temps qu'il le faudra.

Il sonda son regard, avant d'ajouter en souriant :

— J'aurais aimé entrer, mais je comprends parfaitement. Enfin, parfaitement c'est beaucoup dire. Je suis déçu, j'avais espéré passer la nuit avec toi.

Alex sentit le rouge lui monter aux joues.

— Je ne cherchais pas... Je ne voulais pas suggérer que...

— Tu ne l'as pas fait. Tu es juste la femme la plus fascinante que j'aie rencontrée depuis des siècles, et... euh, eh bien, bonne nuit. Je ne suis pas loin.

— Je... En fait, je sais que tu as parlé à David. Nous sommes divorcés. Il y a juste un ridicule problème technique.

— Les problèmes techniques ne me dérangent pas.

— Moi non plus.

— Mais si ce problème devait être davantage que technique, je me retirerais sur-le-champ.

Ces mots lui firent l'apprécier davantage encore. Il se refusait à entrer dans une sordide relation triangulaire, ou à jouer les seconds rôles.

— Il n'est que technique, je t'assure.

Elle voulait le convaincre de sa sincérité, mais en était-elle elle-même convaincue ? Que voulait-elle au juste ?

— Eh bien...

L'attirant à lui, il déposa un chaste baiser sur son front. Puis il redescendit les marches et s'éloigna sur le sentier qui s'enfonçait dans la verdure.

Elle le regarda disparaître. La nuit devenait oppressante et les ombres fantasmagiques. Déverrouillant rapidement la double porte vitrée, elle entra dans le bungalow, en proie à une sourde colère. Depuis qu'elle vivait ici, c'était la première fois qu'elle avait peur.

Même si l'image avait pu être estompée par les doutes instillés en elle, elle revoyait nettement le corps sur la plage. Et ce corps avait disparu.

Après avoir reverrouillé les portes, elle s'assura que la porte d'entrée et les fenêtres étaient toutes bien fermées, s'efforçant de ne pas céder à la panique.

Que David aille mille fois au diable ! S'il n'avait tenu qu'à elle, John Seymore serait ici avec elle. Elle n'aurait pas peur des ombres, ni du fantôme d'une morte.

S'engageant dans le couloir qui menait aux deux chambres, elle pénétra dans la première, qui lui tenait lieu de bureau, vérifia de nouveau la fermeture de la fenêtre et jeta même un coup d'œil dans le placard.

L'affirmation de David selon laquelle elle était en danger lui mettait les nerfs en capilotade. Mais la pièce ne présentait aucune menace apparente.

Elle gagna finalement sa chambre, procéda aux mêmes vérifications, se prépara pour la nuit et se faufila entre les draps.

Elle demeura un long moment immobile.

Loin de la rassurer, la veilleuse qu'elle gardait allumée dans la salle de bains ne faisait, ce soir, qu'accentuer les ombres. Et les bruits habituellement si apaisants du ressac sur le sable et de la brise dans les arbres échouaient à la rasséréner...

Un coup sourd la fit violemment sursauter dans son lit et elle faillit hurler. En un clin d'œil, elle fut debout. On aurait dit qu'un objet lourd était tombé sur le toit.

Elle se figea, aux aguets, et attendit... attendit...

Son imagination lui avait-elle joué des tours ? Le bruit pouvait être venu d'ailleurs.

Ou n'être jamais survenu.

Réprimant un soupir de frustration, elle sortit de sa chambre à pas de loup, longea le couloir et gagna la cuisine. De là, elle avait vue à la fois sur le séjour et sous la véranda, par les portes vitrées. Les rideaux étaient entrouverts. Les avait-elle laissés ainsi ?

Le bruit avait paru provenir du toit. Le séjour de chacun des bungalows était équipé d'une cheminée à feu de bois. La Floride avait beau être un Etat ensoleillé, une belle flambée au cœur de l'hiver était souvent très appréciée. Mais le conduit était bien trop étroit pour permettre à un homme de passer.

Elle était donc en sécurité. Il n'y avait rien.

Elle avait laissé les bruits ordinaires de la nature l'effrayer parce qu'elle était encore sous la tension des événements de la journée.

Une noix avait dû tomber d'un cocotier. Néanmoins, juste histoire d'en avoir le cœur net... elle s'approcha de la double porte, veillant à rester dissimulée derrière les rideaux, puis jeta un œil par l'interstice...

Et hurla.

Tout le monde était parti, songea Laurie. D'abord Alex et John, puis David. Il restait bien encore quelques groupes, mais le Tiki avait l'air vide. Les musiciens s'étaient rabattus sur un calypso. Agréable, mais quelque peu soporifique.

Alex était folle. Comment avait-elle pu divorcer d'un type comme David Denham ?

Jamais elle n'avait mis les pieds au Deux de Cœurs. Car si elle l'avait fait, elle serait à coup sûr toujours mariée.

Peut-être pensait-elle ne jamais passer une soirée dans ce genre de boîte. D'un autre côté, vu la manière dont elle attirait le regard des hommes, elle n'en aurait sans doute jamais besoin.

Laurie regretta de ne pas posséder ce... truc, quel que fût le nom qu'on lui donnait. Avec l'âge, peut-être ? Sauf qu'elle n'avait que trois ans de moins qu'elle. Mais la vie n'était peut-être pas aussi parfaite pour Alex qu'il y paraissait.

— Vous vieilliez tard, dites-moi.

Elle tressaillit. C'était Hank Adamson. Elle n'avait pas noté sa présence au Tiki Hut, mais l'endroit était tellement bondé un peu plus tôt que ce n'était guère surprenant.

De l'autre côté du bar, elle aperçut Jay Galway en conversation avec Seth Granger et quelques clients. Il se tourna vers elle, roula des yeux et se fendit d'un large et faux sourire. Traduction : elle était censée se montrer aussi charmante que possible et sortir le grand jeu.

Elle lui répondit par un discret hochement de tête et, conformément aux ordres, sourit à pleines dents. Hank tira la chaise en vis-à-vis de la sienne et s'y assit.

— Ça vous ennuie si je me joins à vous et si je vous pose quelques questions ?

— Pas du tout.

Dans son style dégingandé, il était en fait très séduisant, réalisa-t-elle.

— Vous semblez méfiante, dit-il en souriant.

— Vraiment ? Eh bien, tout le monde sait que vous avez une plume redoutable.

— Je me suis converti à l'ordinateur, vous savez, répliqua-t-il, caustique.

— D'accord. Je veux dire, vos critiques...

— Honnêtement, vous n'avez pas à avoir peur. Je ne suis pas venu ici pour un simple article. J'ai l'intention de rédiger un reportage détaillé sur cet endroit.

— Ce reportage, il sera positif ou négatif ?

— Positif, négatif... Objectif, disons.

— Vous savez, c'est le paradis, ici.

— Tout à fait, répondit-il, tout sourires. Moon Bay semble tenir toutes ses promesses. C'est ça le plus important. Un petit établissement « papa-maman » peut mériter une critique très élogieuse si le service est à la hauteur des attentes.

— Hum, nous ne sommes pas exactement un établissement « papa-maman ».

— Si l'on veut. En tout cas, jusqu'à présent j'en ai eu pour mon argent, et c'est ce qui compte.

Le sourire de Laurie s'épanouit.

— C'est un endroit génial. J'adore Moon Bay. Je ne dis pas ça parce que j'y travaille, mais pour passer des vacances de rêve, on ne peut pas trouver mieux.

— Avec le bonheur et le bien-être du client constamment à l'esprit du personnel ?

— Oui, bien sûr...

Laurie baissa soudain les yeux sur ses mains.

Seigneur, et si c'était vrai ? S'il ne s'était pas agi d'un canular, sur la plage ? Si Alex avait eu raison, et qu'une femme était morte... Si l'assassin était revenu, sachant que le cadavre avait été rejeté par la mer, pour le faire disparaître ?

— Qu'y a-t-il ?

Tout à coup, elle sut pourquoi Hank Adamson était considéré comme très fort dans sa partie. Il réussissait par des questions apparemment anodines à vous faire livrer le fond de vos pensées.

— Hein ? fit-elle d'un air innocent.

— Vous alliez me dire quelque chose. Avez-vous le sentiment que parfois, peut-être, la direction ne se préoccupe pas autant qu'elle le devrait de la sécurité ? N'ayez crainte, je ne citerai pas votre nom.

Laurie le fixa, un demi-sourire flottant sur ses lèvres.

— Eh bien...

Elle se pencha en avant, approchant sa tête de la sienne. Il l'imita, espérant à l'évidence quelque sordide révélation.

Elle se redressa.

— Désolée. Je n'ai rien de mal à dire sur Moon Bay.

Adamson se rencogna sur son siège, visiblement déçu, et secoua la tête.

— S'il se passait quelque chose, quelque chose de grave, pensez-vous que les employés en seraient informés ?

— Comme quoi ? La visite du Président ou un truc de ce genre ?

— Non, comme l'implication de Moon Bay dans...

— Un trafic de drogue ? Ici ? Non. Jamais.

— Je ne pensais pas à cela, se hâta-t-il d'assurer.

Elle eut un petit rire doux.

— L'immigration clandestine ? Avec Jay, pas de danger. Il ne recruterait pas un illégal même si sa vie en dépendait.

— Il ne s'agit pas de cela non plus.

— Alors, où voulez-vous en venir ?

— Je ne sais pas. J'espérais que vous, vous le sauriez.

— C'est absurde. Nous sommes dans une base de loisirs spécialisée dans les activités avec les dauphins et leur étude. Que voudriez-vous qu'il s'y passe ?

En dehors de l'échouage et de la disparition d'un cadavre sur la plage.

— Le nom d'Alicia Farr vous dit-il quelque chose ?

— Bien sûr. C'est une sorte de commandant Cousteau au féminin. Pourquoi ?

— Vous l'avez déjà rencontrée ?

— Non. Je sais qu'elle est plus ou moins amie avec Alex, et qu'elle a travaillé avec David Denham. Ainsi qu'avec Jay Galway, ai-je cru comprendre.

— Donc, elle n'était pas ici ces deux dernières semaines.

— Pas à ma connaissance. A moins qu'elle ne se soit cachée dans les buissons.

Laurie commençait à prendre plaisir à ce petit bavardage. Deux ou trois « spécial Tiki Hut » l'avaient rendue légère sans la soûler pour autant. Et elle se sentait à même d'affronter un passage sur le gril par un type comme Hank Adamson.

— Elle est censée être ici ?

— Des bruits ont circulé, mais je pense qu'ils étaient infondés.

— C'est aussi mon avis.

— Vous êtes sûre qu'elle n'est pas ici ? insista-t-il.

— Il y a des bungalows privés, vingt en tout. Huit sont attribués au personnel, et douze sont loués. Mais c'est une île, et le service de chambre est le seul moyen d'obtenir de la nourriture. Il existe bien une petite épicerie-bazar, mais... Honnêtement, il serait très difficile pour quelqu'un de se cacher dans un des bungalows. Les employés ne cessent d'aller et venir, sans parler des plombiers et autres... Je suis à peu près sûre qu'elle n'est pas venue. Nous sommes dans les Middle Keys, il y a plein d'endroits reculés sur les autres îles. Peut-être se trouve-t-elle sur l'une d'elles. Navrée de vous décevoir... Vous vouliez écrire un papier sur elle ?

— Non. Mon article concerne Moon Bay. Mais vous savez ce que c'est : il arrive que les reporters aient vent d'une grosse histoire alors qu'ils sont sur un truc de routine.

— Autrement dit, vous auriez été ravi de tomber sur Alicia Farr ici, c'est ça ?

— Ça aurait été intéressant. Vous connaissez son visage, n'est-ce pas ? Vous sauriez la reconnaître si vous la voyiez.

— Bien sûr, répondit Laurie avec un haussement d'épaules. J'ai lu des tas d'articles sur elle, et elle passe régulièrement à la télé.

Elle porta la main à sa bouche pour couvrir un bâillement.

— Oups, désolée.

Si Adamson lui plaisait bien, elle n'était pas dupe. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas elle mais ce qu'elle savait. Et elle n'avait nullement l'intention de tout lui dire. On lui avait intimé de ne pas souffler mot du cadavre sur la plage, et elle s'y tiendrait.

Elle se leva.

— Si vous voulez bien m'excuser. Le samedi est une grosse journée, avec les gens de Dade County qui débarquent pour le week-end et les locaux qui envahissent le restaurant. C'est chaque fois la cohue.

Il s'était levé en même temps qu'elle.

— Merci, dit-il d'une voix calme et posée.

— Je vous en prie. Cet endroit est vraiment fantastique. Je ne vous mens pas. Ce n'est pas pour garder mon job que je dis cela. Quant à Alex, eh bien... elle est formidable.

— C'est ce que l'on m'a dit... Puis-je vous raccompagner à votre bungalow ?

— Je n'ai pas droit à un bungalow. Enfin, pas encore. J'ai une chambre dans le cottage commun. Il suffit de remonter le chemin en direction de la route. C'est à deux pas.

Le sourire candide, elle s'approcha de lui et murmura :

— Interrogez donc d'autres employés. Vous verrez que tout ce que je vous ai dit est vrai.

Il eut la grâce de rougir. Sur un signe de la main elle s'éloigna, passant à côté d'un couple de danseurs visiblement éméchés. Après tout, songea-t-elle, aucun des deux n'était censé devoir prendre le volant.

Elle continua à entendre la musique longtemps après avoir quitté le Tiki Hut. Le chemin étant éclairé par des petites lampes dissimulées à des endroits judicieux, elle n'avait aucune raison de craindre quoi que ce soit. Et cependant...

Une fois le Tiki Hut loin derrière et la musique à peine perceptible, la nuit lui sembla plus obscure que d'ordinaire. Un jour, son père lui avait montré que par temps dégagé on pouvait voir les lumières de Miami, pourtant distante d'une centaine de kilomètres. Mais ce soir le ciel était couvert. C'était la saison des orages, se rappela-t-elle, même s'ils avaient bénéficié de plusieurs

jours d'affilée de beau temps.

Des beaux jours, oui. Deux ou trois avec une mer d'huile, les autres avec de belles vagues... Mais il ne fallait pas un courant très fort pour qu'un objet — un corps humain, par exemple — soit rejeté sur le rivage.

Elle s'arrêta soudain, vaguement consciente d'avoir entendu un froissement non loin d'elle, et ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque.

Elle se retourna d'un bond, mais ne vit rien. Autour d'elle la végétation n'était plus qu'ombres noires et denses.

Une image d'horreur lui traversa l'esprit, celle d'un cadavre la suivant sur le sentier...

— Ne sois pas ridicule, se morigéna-t-elle à mi-voix.

Mais... un bruissement dans les feuilles...

Elle scruta l'obscurité dans la direction d'où il provenait, le cœur battant la chamade. Lentement, elle tourna sur elle-même, cherchant à percevoir la nuit.

Le bruit se répéta. Elle pivota vivement et fouilla de nouveau des yeux la végétation.

Un gros opossum en sortit en se dandinant, pour traverser le sentier sans se presser.

Laurie laissa échapper l'air qu'elle retenait dans ses poumons, rit de sa propre frayeur, puis se remit en route. C'est alors qu'elle heurta une masse sombre — et, avant que son esprit engourdi ne réagisse, des bras se refermèrent sur elle.

* * *

— Alex, pour l'amour du ciel !

La voix de David était assourdie par les portes de verre, mais son impatience était manifeste. Elle était si soulagée de voir que c'était lui qu'elle ne prit pas la peine de réfléchir et lui ouvrit.

Ce qui ne l'empêcha pas de l'incendier.

— Non mais ça ne va pas, la tête ? Espèce d'abruti ! Qu'est-ce que tu fais là ? J'ai failli mourir de peur !

Il entra dans la pièce. Il faisait sombre ; la seule lumière provenait des lampadaires situés sur le passage de l'autre côté du bungalow. David était toujours à se pâmer, dans son léger pantalon noir, sa chemise de soie rouge et sa fine veste de lin.

Elle grimaça devant sa propre tenue : un vieux T-shirt marine délavé au logo de Moon Bay. Et déplora sa longueur minimale. Idiote. Même s'ils n'avaient pas été mariés et ne connaissaient pas chaque centimètre carré de leurs anatomies respectives, ils passaient leur temps en maillot de bain. Alors pourquoi ce T-shirt lui donnait-il l'impression d'être si nue ? Et si vulnérable ?

Il traversa le bungalow, vérifia la porte de devant, fureta autour de lui.

— Y a-t-il un autre moyen d'entrer ici ?

— Du genre : « Sésame, ouvre-toi ! » ?

— S'il te plaît, Alex.

— Non, il n'y a que les portes de devant et de derrière, comme tu le vois.

Ignorant sa réponse, il se dirigea vers le petit couloir qui desservait les chambres et la salle de bains.

— Hé ! protesta-t-elle.

Elle commença à le suivre mais s'arrêta. La chambre était le dernier endroit où elle voulait se trouver seule avec lui.

Quelques instants plus tard il était de retour.

Elle eut un léger fonceur de sourcils en remarquant ses cheveux ébouriffés. Allumant la lumière dans la cuisine, elle l'examina avec plus d'attention. Il paraissait sur le qui-vive, et lui faisait penser à un requin, se déplaçant avec une nonchalance trompeuse autour de sa future proie.

— Je peux savoir ce que tu fais ? s'enquit-elle.

— Il y avait quelqu'un qui rôdait autour de ton bungalow. Il regardait par les fenêtres. J'ai tenté de le poursuivre... mais il m'a échappé.

— Si quelqu'un m'épie ici, c'est toi.

— Alex, dit-il en levant les deux mains, je suis sérieux.

— Moi aussi je suis sérieuse.

— Ecoute, je m'inquiète pour toi.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Non, *toi*, écoute ! Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi, d'accord ? Vice de forme ou pas, nous ne sommes plus mariés. J'aurais pu ne pas être seule ici.

— Hum, te connaissant, ça m'étonnerait.

Il était beaucoup trop sûr de lui.

— Tu m'as suivie, l'accusa-t-elle. Tu m'as suivie alors que j'étais en compagnie d'un autre homme tout à fait capable de me protéger si je courais le moindre danger.

— Alex, je ne connais pratiquement rien de ce type, et toi non plus. Mais le plus important, ajouta-t-il doucement, la voix grave, c'est qu'il est ici question de vie ou de mort.

Tout à coup, elle avait devant elle l'homme qu'elle connaissait par la télévision, les interviews, et même — dans une existence antérieure — sa vie privée. Le pro. Exsudant la maîtrise et l'autorité. Inébranlable dans ses convictions.

Sans trop savoir pourquoi, elle frissonna.

— Aurais-tu l'extrême obligeance de me donner quelques explications ?

Il la considéra un long moment, avant de répondre, d'un ton tranquille :

— Moins tu en sauras, mieux ce sera.

— Pourquoi ? Tu penses réellement que je suis en danger ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que tu as trouvé un corps sur la plage. Un corps qui a ensuite

disparu.

Elle secoua la tête.

— Nous avons déjà parlé de ça. Jay et le shérif sont tous les deux persuadés qu'on m'a joué un mauvais tour.

— Mais toi tu sais que c'est vrai.

Elle regretta amèrement sa décision de se tenir le plus loin possible de lui. Parce qu'elle le connaissait. Elle savait qu'il la croyait. Il n'avait pas besoin de l'avoir lui-même constaté *de visu* : il la croyait.

— Il doit y avoir une raison pour que tu en sois tellement convaincu, dit-elle froidement.

— Tu nous fais un peu de café ?

— Non.

— Ça t'ennuie si j'en fais ?

— Oui.

Mais elle savait qu'il n'avait cure de sa réponse. Avec une mine d'enfant gâté, il entra dans la cuisine. Son bras frôla le sien, et elle éprouva comme une sensation de brûlure. Il ne parut pas le remarquer.

Il tendit la main vers le placard mural.

— Au cas où tu l'aurais oublié, je suis chez moi, dit-elle en s'interposant pour l'écarter d'un geste sec. Je m'occupe du café. Toi, tu parles.

— A quoi ressemblait-elle, la femme sur la plage ?

Elle se retourna et le regarda.

— Euh... C'était une blonde.

— Tu ne l'as pas reconnue ?

Sans lui demander son accord, il prit la verseuse et mit en route le café.

— La reconnaître ? fit-elle, hébétée.

— Oui, est-ce que tu as une idée de qui ça pouvait être ?

— Non. Son corps formait un angle bizarre. Et elle avait des cheveux... assez longs, qui lui couvraient le visage. J'ai cherché son poulx au niveau du cou, et... il était impossible de se tromper. Elle était bien morte.

— Mais tu t'es laissé convaincre que ce n'était peut-être pas le cas, qu'elle avait ensuite pu se relever et s'en aller.

Il y avait une note de déception dans sa voix.

— Le shérif était là, rappela-t-elle. Il ne cachait pas son scepticisme. Il n'y avait pas de corps. Qu'étais-je censée faire, hein ?

Lui tournant le dos, il ouvrit une porte.

— Les tasses sont ici, grogna-t-elle en en sortant deux d'un autre placard.

Il servit le café. Il prenait le sien noir, aussi fut-elle surprise de le voir gagner le frigo, d'où il retira distraitemment une boîte de lait pour en verser un trait dans sa tasse à elle.

Elle accepta celle-ci sans mot dire et l'observa, de nouveau mal à l'aise dans son T-shirt informe face à sa tenue impeccable. Mais il était ridicule de

se soucier de ce genre de choses quand il était question d'un cadavre, se raisonna-t-elle aussitôt.

— Tu as parlé de ta découverte à Joli Cœur ? demanda-t-il d'un ton détaché tout en remettant le lait dans le frigo.

— Je n'aime pas ta façon de parler.

— Désolé. Moi je n'aime pas ce qui est en train de se passer.

— Serais-tu jaloux, par hasard ?

— Je ne cherche pas à m'immiscer dans ta vie, si c'est ce que tu veux dire. Simplement je n'aime pas ce qui se passe.

— Tu n'as encore rien expliqué, David.

— Tu lui en as parlé ? insista-t-il.

Elle eut un soupir exaspéré.

— Non. Mais ça ne signifie pas que je ne le ferai pas. Pour l'instant... eh bien, j'attends. Le shérif doit nous recontacter pour nous faire savoir si quelqu'un a été porté manquant sur l'un des ferries ou dans les Middle Keys. Jay et lui m'ont un peu fait passer pour une idiote, aujourd'hui, mais Nigel Thompson est un type qui a les pieds sur terre. Bien. La timidité ne fait pas partie de tes défauts, et Dieu sait si tu en as. Alors accouche. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je crains de connaître l'identité de ton cadavre, dit-il froidement, ses yeux d'un cobalt profond dans le contrejour de la lampe fixés sur elle.

Le cœur d'Alex s'arrêta de battre.

— Qui ?

— Alicia Farr.

— Alicia ? s'écria-t-elle. Mais que... Que serait-elle venue faire ici ? Qu'y a-t-il d'excitant pour une femme de sa réputation dans un endroit comme Moon Bay ? Cette question vaut d'ailleurs également pour toi.

Elle s'interrompit soudain, scrutant son visage.

— Ah, je vois. Génial. Tu n'es pas venu ici pour me parler de ce vice de forme concernant le divorce. En fait, tu es venu y retrouver Alicia.

— Non.

— menteur. Sors d'ici... tout de suite.

— Je ne suis pas venu ici seulement pour ça.

— David, je vais appeler la sécurité.

Il haussa un sourcil, sachant très bien qu'à Moon Bay la sécurité consistait en deux flics à la retraite heureux de se promener le soir dans des voiturettes de golf rafistolées. Il n'y avait jamais eu de véritable problème à Moon Bay. Jusqu'à ce jour. Et, même là, ce n'était pas à eux que l'on avait fait appel, mais au shérif.

— David, fiche-moi le camp.

— Alex, vas-tu m'écouter ? Alicia est probablement morte.

Un frisson glacé lui remonta le long de l'échine. Comment pouvait-elle être jalouse d'un cadavre ?

Mais elle avait été jalouse d'Alicia. Celle-ci était — ou avait été — une

femme libre d'esprit, intelligente, belle, érudite et curieuse, et d'une passion pour les expéditions à risques qui égalait presque celle de David.

Se pouvait-il qu'elle soit morte ? Ce serait terrible.

Mais elle avait du mal à prendre la chose au sérieux. Pour l'instant, elle se sentait trahie. Ça lui avait plu que David la piste ainsi comme un désespéré, elle devait bien se l'avouer.

— Alex ?

Malgré sa soudaine hébétude, il lui semblait sentir sa voix s'insinuer sous sa peau.

Il s'approcha d'elle, posa sa tasse de côté et referma les mains sur le haut de ses bras. Sa proximité physique, son regard pénétrant, tout cela lui était si familier. Trop familier.

— Bon Dieu, Alex, je ne veux pas que tu finisses comme elle, d'accord ?

Ils parlaient de vie et de mort, et tout ce qu'elle sentait c'était la texture de sa veste, la chaleur qui émanait de lui. Elle huma son odeur, se rappela la manière dont ses mains se déplaçaient sur sa peau. Ils n'étaient qu'à un battement de cœur l'un de l'autre. Elle sentit quelque chose réagir en elle et les pointes de ses seins durcir. Beaucoup trop de parties de son corps touchaient le sien.

Il fallait qu'elle l'écarte d'elle. Sur-le-champ.

Au prix d'un gros effort, elle le repoussa. Puis elle se glissa sur le côté, le dos au comptoir contre lequel il l'avait acculée.

— Parle, David. Mais fais vite. J'ai un groupe de plongée à 9 heures demain matin, je dois donc être au quai à 8 heures.

Sa voix était distante, tendue. Elle aurait dû se faire du souci pour Alicia. Après tout, elle l'avait connue. Admirée, même. Mais elle ne l'avait pas aimée.

Pour autant, cela ne signifiait pas qu'elle lui souhaitait du mal. Alors pourquoi n'était-elle pas plus touchée ? Elle était juste trop abasourdie pour accepter la possibilité de sa mort.

— Alicia m'a appelé il y a quelques semaines. Tu te souviens de Danny Fuller ?

— Bien sûr. Il venait souvent ici. Il était charmant.

Dynamique octogénaire, l'homme avait été l'un des pionniers de la plongée sous-marine et avait contribué au développement des meilleurs équipements sur le marché. Il adorait les dauphins, ce qui l'avait naturellement rapproché d'Alex.

— J'ai été très triste d'apprendre qu'il était mort il y a un mois à l'hôpital de Miami.

— En effet.

— Il est mort de causes naturelles, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais Alicia est beaucoup restée à son chevet sur la fin.

— Je vois ça d'ici, murmura-t-elle. Alicia lui tenant la main, tout en lui soutirant tout ce qu'il sait jusqu'à ce qu'il ait rendu son dernier souffle.

Elle hésita. Alicia était — ou avait été, si tout cela était vrai — sa parfaite antithèse. Elle se remémora les moments où elles avaient travaillé ensemble. Alicia était le prototype même de l'aventurière, courageuse parfois au-delà du raisonnable. Elle était aussi très belle.

Même avant cette dernière année, elle faisait de fréquentes apparitions aux côtés de David à la télévision et dans les magazines. Lui, bien entendu, la portait aux nues.

Il avait certainement couché avec elle. Mais avant ou après le divorce ? Alex s'était toujours posé la question.

C'était sans doute la raison pour laquelle elle réagissait avec une telle froideur. Dieu lui était témoin qu'elle n'avait jamais souhaité sa mort. Néanmoins...

— Il est sans doute vrai qu'elle s'est collée à lui comme une sangsue, reconnut David. Mais il l'envoyait également chercher, et j'imagine que c'était lui qui voulait lui parler dans ses derniers moments. Quoi qu'il en soit, aussitôt après sa mort elle m'a appelé. Elle disait être près de la découverte du siècle, et qu'elle me voulait sur le coup. Et quelque chose dans ce qu'elle avait appris était lié à Moon Bay.

Alex l'écoutait avec la plus grande attention.

— En fait, comme j'avais déjà dans l'idée de venir ici, ça me convenait très bien. Nous sommes convenus d'un rendez-vous. Si elle a pris les mêmes dispositions avec quelqu'un d'autre, je l'ignore. Mais lorsque j'ai voulu la rappeler, impossible de la joindre. Et, à mon arrivée, aucune trace d'elle. Je me suis dit qu'elle avait pu être retardée par des vérifications de dernière minute. Tu connais Alicia, quand elle a un os entre les dents... Mais elle n'est pas du genre à poser des lapins. Par ailleurs, j'ai constaté qu'il y avait une drôle de brochette à Moon Bay : Seth Granger, Hank Adamson, ton nouvel ami John Seymore... Et, pour finir, j'ai appris que tu avais trouvé un corps sur la plage.

Pendant un long moment, Alex demeura silencieuse, ne sachant que penser. Elle se sentait frigorifiée. Le corps qu'elle avait trouvé était peut-être celui d'Alicia.

Non. Il était plus facile de croire que Jay avait raison. Que tout cela n'était qu'une mauvaise blague — très convaincante, certes, mais une blague quand même.

— Peut-être Alicia a-t-elle décidé en fin de compte qu'elle ne voulait plus partager avec toi sa fabuleuse découverte, suggéra-t-elle d'une voix faible. Peut-être est-elle déjà sur les lieux.

— Peut-être aussi le secret est-il tombé dans l'oreille de quelqu'un qui l'aura tuée pour la doubler.

— S'il y a vraiment eu un corps, soupira-t-elle, il a maintenant disparu. Et le shérif Thompson...

— Je lui ai parlé. Il n'a vu Alicia nulle part, et ton cadavre n'a pas refait

surface.

— Alors... en fait, tu n'as rien, à proprement parler.

— Ce que j'ai, c'est une peur terrible qu'une amie et collègue soit morte à l'heure qu'il est... et qu'on en ait maintenant après toi. Alex, il y a peut-être dehors, quelque part, quelqu'un qui pense que tu as vu quelque chose, et cela pourrait te mettre en grand danger.

Elle secoua la tête.

— David, je ne vais pas sombrer dans la paranoïa à cause de « peut-être ». Si l'on n'a pas hésité à tuer Alicia pour ce qu'elle savait, n'es-tu pas plus menacé encore que moi ? As-tu pensé à ta sécurité ?

— Ma sécurité, je peux la gérer.

— Génial. En faisant quoi ? Attendre ? Observer ?

— J'ai des amis qui sont en train de se renseigner.

Elle le dévisagea. Il avait des amis, en effet, un peu partout dans le monde. Des détectives privés, des flics, des membres des forces de l'ordre. Et il était sérieux.

Un frisson la parcourut. Si tout ce qu'il lui avait dit était vrai...

— Très bien, David. Je te suis reconnaissante de te préoccuper ainsi à mon sujet. Si Alicia est morte, j'en suis profondément navrée. Je sais ce qu'elle représentait pour toi.

— Oh ! non, tu ne le sais pas !

Il se planta devant elle, saisi d'une nouvelle bouffée de colère. Elle se crispa malgré elle devant la violence de son émotion.

— Il n'y a jamais rien eu d'intime entre Alicia et moi. C'était une bonne amie, point à la ligne.

Alex leva les deux mains, sans le regarder.

— Quelles qu'aient été vos relations, cela ne me regarde pas, rétorqua-t-elle. Comme je te l'ai déjà dit, merci de te faire du souci pour moi. Je serai prudente. J'ouvrirai grand les yeux, et je te promets que si j'apprends quoi que ce soit, je te le dirai. Maintenant puis-je aller dormir ? Ou tout au moins essayer de glaner un peu de sommeil ?

— Je ne peux pas te laisser.

— Pardon ?

— Je ne peux pas te laisser. Tu ne comprends donc pas que notre inconnu peut vouloir éliminer le témoin gênant que tu représentes ?

Elle secoua la tête.

— David, mes portes sont équipées de serrures. S'il te plaît, va-t'en.

Ils sursautèrent tous les deux lorsque son portable se mit à sonner. Il le sortit de sa poche et ouvrit le clapet.

— Denham, annonça-t-il.

Elle le vit froncer les sourcils.

— Vous pouvez répéter ? Je ne reçois pas bien le signal.

Sur un regard d'excuse à l'intention d'Alex, il se dirigea vers les portes de la véranda et sortit.

Après quelques secondes, elle le suivit. Il était installé dans le rocking-chair, plongé dans sa communication. Elle hésita une seconde, puis referma les portes et les verrouilla. Elle allait essayer de dormir un peu. Ce qui n'allait pas être chose aisée. Son cerveau était en ébullition.

Avant qu'elle n'atteigne le couloir, elle entendit David tambouriner contre la vitre.

— Alex, laisse-moi entrer, bon Dieu !

— David, tout va bien pour moi. Nous parlerons demain. Va-t'en !

— Je ne te laisserai pas.

— Et moi je ne te laisserai pas entrer.

— Dans ce cas je dormirai sous ta véranda.

— Comme tu veux.

Elle referma les rideaux. Il cogna de nouveau sur la porte. Elle craignit un moment que le vitrage ne cède, bien qu'il fût censé résister aux tornades. Elle garda les yeux fixés sur les rideaux. Au bout d'un petit moment, elle ne perçut plus rien.

Peut-être s'en était-il allé. Elle se força à marcher jusqu'à sa chambre, s'étendit sur le lit, ferma les yeux et peu à peu, sans qu'elle s'en rende compte, elle sombra dans le sommeil.

Son réveil sonna à 6 heures. Elle faillit le projeter contre le mur. Elle avait l'impression de ne pas avoir dormi du tout, comme si son esprit avait refusé de se mettre en veille. Elle compta jusqu'à trois, puis sortit du lit et fila droit vers les portes de derrière. Après une courte hésitation, elle entrouvrit les rideaux.

David était en train de s'étirer. A sa grande stupéfaction, il avait passé la nuit là, sa grande carcasse recroquevillée sur le sofa en rotin.

Alors, elle eut peur. Très peur.

Même après avoir regagné son bungalow, s'être douché et rasé, avoir enfilé un caleçon de bain, un T-shirt et des chaussures de bateau et avoir vidé près d'un pot de café, David ne se sentait pas particulièrement bien disposé envers Alex. Elle l'avait bel et bien enfermé dehors.

Et était allée se coucher.

Il aurait dû dormir dans son propre lit. Son bungalow était voisin du sien, après tout. La riche végétation de l'île leur garantissait toute l'intimité nécessaire. Mais il n'y était pas retourné parce qu'il avait vu quelqu'un rôder autour de chez elle. Et que le coup de fil qui l'avait forcé à sortir sous la véranda ne l'avait pas du tout rassuré.

C'est dans cet état d'esprit qu'il empocha portefeuille et clés et qu'il quitta le bungalow. Soucieux de prendre de l'avance sur le bateau de plongée de la base de loisirs, il se hâta vers la marina pour grimper à bord de l'*Icarus*.

Alors qu'il commençait à défaire l'amarre du yacht, il entendit crier son nom.

Levant la tête, il aperçut John Seymore, qui remontait le quai d'un pas vif. Hank Adamson et Jay Galway suivaient plus lentement, tout en bavardant.

— Bonjour, lança-t-il en dévisageant Seymore.

Pour quelqu'un qui avait passé son temps à plonger dans le Pacifique, il était sacrément bronzé. Mais ça ne voulait rien dire. Si l'eau de la côte Ouest pouvait être horriblement froide, son soleil n'avait rien à envier à celui de Floride.

— Vous êtes bien matinal. Une destination particulière ?

— Juste les spots de plongée habituels, répondit-il.

Il se rendit compte que John Seymore espérait se faire inviter. Pourquoi pas, après tout ?

— Vous avez réservé sur le bateau de la base ?

— C'était complet, fit Seymore avec un large sourire. Hank a eu le même problème. Nous avons bien songé resquiller en passant par Jay, mais celui-ci nous a suggéré de descendre ici voir si vous sortiez.

Juste ce qu'il voulait. Jay Galway, Hank Adamson et M. Le-Blond-et-Sympathique-Californien sur l'*Icarus* avec lui.

D'un autre côté, ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée. Il saurait où chacun se situait, et avec un peu de chance découvrirait ce que l'un et l'autre savaient.

Il haussa les épaules.

— Montez.

— C'est très gentil à vous, dit Seymore avant de se tourner vers les autres. C'est bon, les gars ! Venez !

— Grimpez, lança David. Attrapez ce filin.

John Seymore embarqua le premier, suivi de Jay Galway, puis de Hank Adamson.

— Merci, David, dit Galway. Sincèrement.

David opina du chef. Jay n'avait pas dû apprécier de devoir annoncer au journaliste qu'il pouvait faire une croix sur sa journée de plongée, même si le fait qu'une activité affiche complet était bon pour l'image de Moon Bay.

— C'est vraiment très sympa, renchérit Adamson, sautant avec agilité à bord. Vous avez besoin d'un coup de main ?

— Ça ira, Jay s'est occupé des autres amarres. Installez-vous à votre aise.

— Vous voulez que je prépare du café pendant que nous appareillons ? proposa Jay.

— Bonne idée, repartit David.

— Désolé, j'aurais dû penser à ça, dit John en grimaçant. Quand je m'imagine sur un voilier comme celui-ci, c'est toujours me baladant sur le pont avec une bière glacée à la main.

— Oh, mais il y a de la bière. Le frigo est en bas, faites comme chez vous.

« Tenez-vous juste à l'écart de mon bureau », ajouta-t-il in petto.

Il conserva une vitesse basse en manœuvrant en hautes eaux, puis poussa les gaz. Le vent cinglait l'*Icarus* tandis qu'il fendait les flots de son étrave. Adamson et Seymore étaient restés avec lui sur le pont. Tous deux semblaient éprouver un grand plaisir à foncer ainsi à travers le bleu incroyable de la mer. Lorsqu'ils approchèrent du premier spot de plongée du récif, il réduisit la vitesse.

— Je peux prendre la barre ? demanda Seymore.

— Bien sûr.

David lui indiqua brièvement la direction, puis descendit la volée de marches qui menait à la cabine.

Il jeta un rapide coup d'œil à l'arrière, histoire de s'assurer que personne n'avait touché à son ordinateur. Apparemment, Galway ne s'était pas approché du bureau, lequel occupait une alcôve en teck au fond de la cabine, derrière la vaste table à repas et la longue banquette placée en vis-à-vis.

— Synchro parfaite, annonça Jay. Le café est prêt.

Jay connaissait l'*Icarus*, pour avoir un jour participé avec David à une expédition de récupération sous-marine. Un yacht, le *Monday Morning*, avait coulé lors d'une tempête, et ses propriétaires avaient tenu à récupérer des

documents qu'il transportait dans un coffre étanche. Il s'était agi d'une opération assez simple, mais Galway avait été enchanté d'y participer.

— Merci, dit David.

Jay lui avait tendu une tasse de café noir.

— Pour un enfoiré de beau gosse, vous avez une sale mine ce matin, observa-t-il.

— Je n'ai pas bien dormi.

Jay se versa une tasse à son tour.

— Moi non plus.

— Rêvé de cadavres ?

Jay ne parut pas surpris par la question.

— Il n'y avait pas de cadavre, répondit-il platement.

— Pas lorsque vous y êtes allé, risqua David.

Jay secoua la tête.

— J'avais demandé à Alex de ne rien dire. Etant donné que nous n'avions pas de corps.

— Elle n'a rien dit.

— Dans ce cas, comment...

— C'est une île. Une toute petite île.

— J'étais sûr que Laurie aurait eu le bon sens de la mettre en veilleuse comme je le lui avais demandé, grogna Jay.

— Ce n'est pas elle non plus. L'info a juste... transpiré.

— Vous n'allez donc pas me dire d'où vous la tenez ?

— Non.

— Comme je vous l'ai dit, il n'y avait pas de corps, reprit Jay en faisant la moue. Elle a transpiré jusqu'où ?

— Comment savoir ?

— Si cette histoire arrive aux oreilles des clients...

— Je ne crois pas que ça ira jusque-là. Eh, ce café est excellent.

— C'est Len, n'est-ce pas ? Dites-moi la vérité.

— Quelle importance, comment je l'ai appris ? Je n'en ai touché mot à personne. Alex non plus, je le sais. Ni Laurie, j'en mettrais ma main au feu. Mais j'ai une question à vous poser. Qu'est-ce qui vous rend si sûr qu'Alex a été victime d'un canular ?

— Il n'y avait pas de corps. Et les corps ne disparaissent pas comme ça.

— Ils peuvent être déplacés.

— Je ne suis pas idiot. J'ai regardé partout, comme le shérif. Le shérif, oui. Car nous ne nous sommes pas contentés d'appeler la sécurité. Il n'y avait pas le moindre signe qu'un corps ait été déplacé. Ni empreintes de pas, ni traînées dans le sable, rien.

— Ça ne veut rien dire. Un homme costaud peut tout à fait hisser un corps de femme sur son épaule. Quant aux traces, on trouve des palmes en profusion pour les effacer.

— Il n'a pas pu y avoir de corps, s'entêta Jay.

David le considéra en silence un moment. Jay évitait son regard, et essuyait le comptoir avec application alors qu'il n'y avait pas la moindre éclaboussure.

— A vous voir, on dirait que vous avez peur du contraire, dit doucement David. Et même de savoir qui c'était.

Jay leva enfin les yeux vers lui.

— Vous êtes fou, ma parole ! Je n'ai jamais tué personne.

— Ai-je dit cela ? Vous savez, quand je vous ai interrogé à propos d'Alicia Farr, vous m'avez affirmé qu'elle n'avait pas mis les pieds à Moon Bay.

— Et c'est vrai, confirma Jay avec véhémence.

— Pourtant elle était censée venir.

— Elle a appelé pour une éventuelle réservation, mais sans donner suite. Ça m'aurait d'ailleurs étonné, Moon Bay n'est pas sa tasse de thé. Voilà, c'est tout : elle a passé un coup de fil pour voir si j'avais de la place aux dates qui l'intéressaient, et dit qu'elle rappellerait. Elle ne l'a jamais fait. C'est la pure vérité. Je le jure devant Dieu.

Il paraissait sincère, mais David ne pouvait en être certain.

Jay déglutit soudain et écarquilla les yeux.

— Je sais ce que vous pensez ! Croyez-moi, il n'a pas pu y avoir de corps. Et s'il y en a eu un... eh bien, ce ne pouvait pas être Alicia. Je veux dire, elle ne s'est pas enregistrée chez nous. Elle n'a jamais mis les pieds sur l'île.

— Eh bien, s'il n'y avait pas de corps, la question est réglée, non ? Mais je dois vous dire une chose. Alicia était à Miami il y a une semaine. Elle y a loué un bateau et annoncé qu'elle descendait vers un des îlots privés des Keys.

— Vous savez combien il y en a ici, des îlots privés ? Peut-être avait-elle l'intention de venir ici, mais elle aura changé d'idée, et mis le cap, je ne sais pas moi, vers un endroit appartenant à l'un de ses amis.

Il plissa les yeux.

— Vous étiez avec elle, à Miami ?

David secoua la tête.

— Comment êtes-vous au courant, dans ce cas ?

— Elle m'a téléphoné. Quand j'ai voulu la rappeler, je ne suis pas parvenu à la joindre. J'ai alors demandé à un ami de se renseigner.

— Alicia est une femme indépendante. Elle va là où le vent la porte.

— Peut-être, mais elle m'a demandé de la retrouver ici, à Moon Bay. Elle paraissait très emballée à l'idée de découvrir l'île. Elle a été très claire. Lorsqu'elle vous a appelé, elle ne vous a rien dit sur les raisons de sa venue ?

— Rien de rien, je vous le jure. Elle s'est montrée cordiale, s'est enquis des disponibilités, mais c'est tout.

Il fronça soudain les sourcils. Des pieds venaient d'apparaître sur les marches de l'escalier, puis des jambes, et enfin leur propriétaire, Hank Adamson.

— Ça vous ennuie, si je visite le bateau ? demanda-t-il.

— Pas du tout, répondit David. J'en suis très fier, je serai ravi de vous le faire découvrir. Jay, pourquoi n'iriez-vous pas remplacer John à la barre, afin que lui aussi puisse visiter l'*Icarus* ?

— D'accord. En ce qui me concerne, dit Jay à Adamson, je le connais déjà comme ma poche.

David le regarda gravir les marches d'un air songeur. Jay Galway n'avait cessé de suer pendant qu'ils parlaient.

Donc... soit il avait peur, soit il mentait.

Et le cumul n'était pas interdit.

* * *

Si Alex avait pu craindre que Zach pose problème, ce ne fut pas le cas. Après lui avoir dûment tendu sa carte pour la plongée, c'est avec un calme de premier de la classe que l'adolescent écouta ses rappels et indications. Sa mère avait décidé de rester à terre, bien qu'ils aient prévu une halte dans l'une des îles principales avant de rentrer le soir.

Doug Herrera pilotait le bateau, et Mandy Garcia assistait Alex. Ils se relayaient tous entre les sorties de plongée et la nage avec les dauphins. Celle-ci était aujourd'hui sous la responsabilité de Gil et Jeb. Quant à Laurie, c'était son jour de congé.

Alex s'était attendue à la voir rappliquer. Laurie adorait plonger — surtout quand elle était en repos et que la sortie prévoyait une escale dans l'une des grandes îles. C'était une occasion de faire un saut au petit bar-restaurant en bord de mer, où ils prenaient le « verre d'après-plongée » et grignotaient un morceau avant de regagner Moon Bay.

Mais après les événements de la veille et sa soirée tardive au Tiki Hut, elle avait dû faire la grasse matinée. A moins qu'elle ait fait le choix de ne pas venir, Seth Granger, dont la présence l'horripilait, étant inscrit sur la liste.

A Molasses Reef, leur premier spot de plongée, Alex nota que l'*Icarus* s'y trouvait déjà. On ne jetait jamais l'ancre à hauteur du récif lui-même. La plupart des plongeurs savaient que sa fragilité et sa délicatesse devaient être rigoureusement préservées. Même si aucune loi ne l'avait interdit, personne n'aurait mouillé là. David, cependant, en était tout près. Plus qu'eux-mêmes n'auraient osé l'être.

— Magnifique voilier, dit Seth en crachant dans son masque pour éviter qu'il ne s'embue sous l'eau.

— Oui, convint-elle.

L'*Icarus*, un sloop de dix mètres, avait fière allure toutes voiles déployées. Aujourd'hui, apparemment, David ne se servait que du moteur. Mais dans l'un ou l'autre cas il se déplaçait comme en rêve. A l'intérieur, la boiserie de teck et les accessoires de cuivre et de laiton étaient de toute beauté. La coquerie disposait de tout l'équipement possible, de même que le bureau du capitaine. Le voilier offrait en outre jusqu'à trois couchettes doubles.

— Vous auriez dû le réclamer, dit Seth, l'œil rivé sur l'*Icarus*.

— Je vous demande pardon ?

— Dans vos modalités de divorce. Vous auriez dû le demander. C'est une merveille. Mais, hé, tout n'est pas joué ! Je me suis laissé dire que vous n'étiez pas vraiment divorcés.

— D'où tenez-vous ça ?

Il éclata d'un rire qui tenait plus du gargarisme.

— Les gens parlent, vous savez. Moon Bay est toute petite. Les gens parlent. De tout.

Il la considéra avec une attention soutenue qui la mit très mal à l'aise. Que racontait-on d'autre à son sujet ?

— Je n'en veux pas. Il appartient à David. A présent, si vous voulez bien m'excuser, je dois me mettre à l'eau. Et vous aussi ! Les autres nous attendent.

Après examen des certificats d'aptitude et un bref entretien personnel, ses plongeurs avaient été regroupés par paires. Elle-même avait choisi Zach pour partenaire.

Une fois dans l'eau, tout en guidant le groupe et en s'assurant que chacun était à l'aise avec son équipement, elle trouva une certaine paix intérieure. Le bruit de ses propres bulles avait à ses oreilles un effet rassérénant des plus agréables, et ici aucun portable ne risquait de sonner.

Zach ne la quittait pas d'un pouce, fasciné. Venu du Michigan, il avait obtenu son certificat dans des eaux froides. Les coraux l'émerveillaient. C'était un plaisir de voir sa joie devant les nuées de poissons tropicaux et le mérou géant qui, s'avancant vers eux, les observait de ses yeux ronds.

C'était une plongée facile, qui ne descendait pas au-dessous des dix mètres. Recomptant son groupe, elle s'avisa que Seth Granger s'était éloigné. Sa partenaire, la mère des petites filles de la veille, avait l'air égaré.

Alex fit un signe à Zach, puis alla récupérer le fugueur. Celui-ci rechigna, mais, à son grand soulagement, rejoignit finalement le groupe.

De retour sur le bateau, il expliqua, un peu gêné :

— J'avais vu David sur le récif. Je voulais juste aller lui dire bonjour.

— Monsieur Granger...

— Seth. Allons, ma belle, nous en avons vu suffisamment l'un de l'autre.

— Seth, si vous vouliez une plongée libre et individuelle, le tança-t-elle, vous auriez dû lui demander de l'accompagner sur l'*Icarus*. Je suis sûr qu'il aurait été heureux de vous avoir.

— Ne soyez pas ridicule. Je sais ce que je fais, vous le savez bien.

— Je vais vous dire, Seth. Personnellement, je ne plonge jamais seule, c'est trop dangereux. Maintenant, soit je demande au skipper de retourner vous déposer à Moon Bay, soit vous vous pliez à nos règles.

Il pointa l'index sur elle.

— Je parlerai à votre patron ce soir.

— Bonne idée.

Aux deux spots suivants, il s'aventura encore un peu à l'écart, mais moins loin. La première fois au prétexte qu'il n'avait pu s'empêcher de suivre un banc de tangs, et la deuxième parce qu'il avait aperçu une magnifique tortue marine.

Après la dernière plongée, Alex put enfin s'offrir son petit plaisir personnel. Zach était au septième ciel, et les autres plongeurs éblouis par les beautés qu'ils avaient vues. Lorsqu'ils atteignirent la grande île et la case abritant le petit bar-restaurant, tous étaient prêts à manger, à boire et à échanger leurs impressions.

— Bon travail, boss ! souffla Jeb, une étincelle dans les yeux, en débarquant à son tour sur l'île. Profite de ton dîner, je vais te débarrasser de ce casse-pied de Seth.

Jeb était génial. Etudiant en biologie marine, il n'était là que pour l'été. Mince, le cheveu brun et indiscipliné, il était doté d'une force et d'une énergie surprenantes pour son faible gabarit. D'un caractère facile, il observait toujours scrupuleusement ses directives et mémorisait toute information qu'il pouvait glaner. Quand elle ne travaillait pas avec Laurie, elle était heureuse de l'avoir à ses côtés, même si aucun de ses assistants ne manquait de qualités.

— Tu es un ange ! répondit-elle avec reconnaissance.

Laissant le bateau à son skipper, Alex s'assura que son petit monde était bien installé au Warren's Galleon.

Zach avait déjà trouvé les jeux vidéo à l'arrière du restaurant. Les adultes, eux, squattaient les tables. Découvrir Jay, Hank, John et David assis à l'une d'elles la contraria. Ils avaient manifestement passé la journée ensemble. Elle avait bien remarqué que l'*Icarus* avait toujours eu une longueur d'avance sur eux, mais ce qu'elle ignorait, c'est que le sloop avait autant de passagers à son bord.

Au moment où elle allait se diriger vers le petit groupe, elle vit Seth Granger faire la même chose, et changea aussitôt d'avis.

— Hé, les gars ! beugla ce dernier. Je peux me joindre à vous ? C'est ma tournée. Qu'est-ce que vous prenez ?

— Un bock de bière pour moi, répondit Hank.

— Un Coca, dit David.

— Allons, mon vieux, protesta Seth, une bière ne va pas vous tuer !

— Merci, mais un Coca ce sera parfait.

Levant les yeux, David croisa le regard d'Alex de l'autre côté de la salle. Un vent glacé parut traverser l'espace. Pour un homme si désireux de veiller à sa sécurité, il avait plutôt l'air d'avoir envie de l'étrangler. Apparemment, il n'avait guère apprécié sa nuit sous sa véranda.

Mais il était resté. Et il la croyait. Il croyait que le corps qu'elle avait découvert était celui d'Alicia Farr, et qu'elle-même était peut-être également

menacée.

Mais par qui ?

Vu qu'elle n'avait ni voiture ni bateau à piloter, elle mit le cap sur le bar et commanda une bière à Warren, le vieux marin buriné et grisonnant propriétaire des lieux.

— Ça roule. Comment ça va chez vous, Alex ? Ici c'est plutôt calme.

— Vraiment ? En ce qui concerne l'hôtel je ne sais pas, mais pour la plongée et les dauphins, nous faisons le plein.

Posant son verre devant elle, il pointa le doigt sur la télévision.

— C'est la saison des tempêtes.

— L'été est toujours plus calme que l'hiver, lui rappela-t-elle. Les gens du Nord restent chez eux et transpirent dans leur propre Etat.

Il lui décocha un sourire.

— Peut-être, mais d'habitude nous avons une affluence de Floridiens beaucoup plus importante.

Elle leva les yeux vers la télé fixée au-dessus du bar.

— Il se passe quelque chose ? Je n'ai vu aucune alerte. La dernière perturbation a dérivé vers le nord, non ?

— Oui. Mais il y a un nouveau bébé à l'horizon. Il vient juste d'obtenir le statut de tempête tropicale. On l'a baptisé Dahlia. D'après la météo, il se dirigerait aussi vers le nord. Il va sans doute gagner en puissance, mais à ce moment-là il devrait se trouver du côté des deux Caroline. Ce qui n'empêche pas les gens d'hésiter à se déplacer. Dieu merci, vous m'avez amené vos clients. Pour être tout à fait franc, vous m'aidez à survivre.

— Ne vous en faites pas. Je suis sûre que les affaires vont repartir.

— Je vois que votre ex est là. C'est toujours bon pour le business quand il débarque. Le bruit circule, et les touristes s'imaginent être dans un endroit branché. N'empêche, c'est quand même une surprise. Tout se passe bien entre vous ?

— Bien sûr. Sur le plan professionnel, nous sommes restés en excellents termes.

— Hum. Vous savez ce que je crois ?

— Non, mais vous allez me le dire.

Il se pencha au-dessus du comptoir.

— Je crois qu'il est venu pour vous.

— Ah, fit-elle sans se mouiller.

« Pour moi et pour toutes les aventures palpitantes dans les mers du Sud avec Alicia », songea-t-elle, mais elle préféra garder le silence sur le sujet.

— Warren, vous savez qui est Alicia Farr, n'est-ce pas ? Est-elle venue dans le coin, récemment ?

— Pas à ma connaissance, pourquoi ?

— Oh, rien. Simple curiosité.

— Dites-moi... Qui est ce blond apollon à côté de David ?

— Un de nos touristes.
— Pas le style habituel, observa Warren en essuyant un verre.
— Non, en effet, répondit-elle avec un haussement d'épaules avant de le remercier pour son accueil.

Sous son toit de paille, le restaurant était ouvert sur trois côtés, mais elle éprouva soudain un grand besoin d'air frais. Emportant sa bière, elle sortit pour marcher le long de l'embarcadère où était amarré le bateau de plongée. Arrivée au bout, elle s'arrêta, se tourna vers la mer et étudia l'*Icarus*, ancré à faible distance.

David était venu avec le dinghy. Une bouffée de nostalgie la saisit. Elle avait vraiment aimé l'*Icarus*. Que ce beau voilier ne fasse plus partie de son existence la chagrinait.

Cela étant, sa vie offrait des compensations. Plonger au large des côtes de Floride serait toujours un bonheur, quels que soient les clients avec lesquels elle travaillait. Et puis il y avait les dauphins. Ils appartenaient peut-être à la société propriétaire de Moon Bay, mais ils étaient ses bébés. Shania, surtout. Elle commençait juste à se remettre de sa blessure lorsque Alex était arrivée à la base. La jeune femelle était sa préférée — même si, bien entendu, elle ne se rendait coupable d'aucun favoritisme devant les autres. Mais c'était comme si Shania et elle avaient acquis en même temps force et confiance en elles. Il arrivait même à Shania de la suivre à son insu. Un soir, alors qu'elle prenait un verre au Tiki Hut, elle avait tourné la tête et surpris Shania qui l'observait depuis le lagon, le nez pointant hors de l'eau.

Elle avait aussi appris la solitude. Au cours des douze petits mois qu'avait duré son mariage avec David, elle avait été seule presque tout le temps. De par son propre choix, elle le reconnaissait. D'un autre côté, monsieur ne tenait pas en place, et elle avait beaucoup souffert de ne pouvoir construire un vrai couple, établir un vrai foyer.

Trop souvent, il était accompagné par une femme qui partageait son insatiable besoin d'aventure. Du genre Alicia Farr. Petit à petit, elle avait laissé le doute s'installer et prendre toute la place. Et lorsque après lui avoir envoyé les papiers du divorce elle n'avait reçu aucune objection de sa part, force lui avait été de regarder la vérité en face : elle n'était ni celle qu'il voulait, ni celle dont il avait besoin.

Il avait Alicia. Et d'autres du même tonneau.

Alicia. Qu'il devait retrouver à Moon Bay. Et il craignait qu'on ne l'ait tuée.

Cette pensée lui fit plonger la main dans son sac de toile, empoigner son portable et appeler le bureau du shérif. Elle s'attendait à devoir laisser un message, mais l'adjoint la mit aussitôt en communication.

— Alex ?

— Pardonnez-moi de vous déranger, Nigel, mais je... Je ne cesse de m'inquiéter au sujet de...

— C'est normal, je comprends. Ecoutez, j'ai vérifié tous les registres. Il

ne manquait personne sur le ferry. Tous ceux qui ont débarqué à Moon Bay y sont encore et en bonne santé. Quant à ceux qui ont effectué le voyage d'une journée, ils sont tous rentrés à bon port. Par ailleurs, aucun bateau privé n'a été enregistré hier à la marina.

— Merci, Nigel, murmura-t-elle.

— Alex ?

— Oui ?

— Je sais qu'on ne vous berne pas facilement. Hier soir j'ai envoyé des hommes explorer la plage et ses environs. Ils n'ont rien trouvé.

— Merci, Nigel, vraiment. Je suppose que... Non, je ne sais pas. Merci pour tout.

— Allons, allons, ne vous en faites pas.

Elle raccrocha.

Une main se posa sur son épaule. Sursautant violemment, elle fit volte-face, renversant la moitié de sa bière.

Ce n'était que Jeb.

— Désolé, s'excusa-t-il aussitôt. Je ne voulais pas te faire peur. Je t'ai vue sortir et je t'ai suivie. Ça t'ennuierait de faire les boutiques avec moi ? Il me faut une cravate.

— Tu as besoin d'une cravate ?

Il grimaça.

— Une amie à moi se marie à Palm Beach la semaine prochaine. J'ai le costume, mais pas une seule cravate.

Après tout, au point où elle en était...

* * *

— Alors... Où est votre nouvelle conquête, David ? demanda Seth.

Ils n'étaient pas là depuis longtemps, mais Seth Granger avait déjà avalé cinq ou six cocktails maison, des mixtures corsées à base de rhum des îles.

Si David n'avait jamais beaucoup aimé l'homme, son état d'ébriété le lui rendait particulièrement odieux.

— Ma nouvelle conquête ?

— Alicia Farr. Cette chère Alicia ! Comme l'autre vous a viré à cause de toutes ces photos où l'on vous voit ensemble, je me suis dit que l'affaire était entendue. Elle n'est pas avec vous ? J'ai entendu dire qu'elle avait un truc sous la manche et qu'elle risquait de se pointer dans les parages. Paraît qu'elle aurait appris quelque chose d'un vieux pirate qui a passé l'arme à gauche récemment. Danny Fuller.

David se demanda s'il était vraiment ivre ou s'il faisait semblant. Sur l'*Icarus*, il avait passé la journée à écouter, attendant que l'un de ses hôtes pose la bonne question, laisse sa langue fourcher. En vain. Ç'avait été une gentille virée en mer de quatre bons copains.

Mais à présent...

— Désolé, Seth. Il n'y a jamais rien eu entre Alicia et moi. On se voit juste ici et là pour le travail. Nous partageons beaucoup de centres d'intérêt, mais c'est tout. Elle n'a aucune raison de se trouver à Moon Bay.

— Hmm, j'ai lu un article à son sujet dans un tablôid, il y a quelques semaines... Le titre était quelque chose comme : « Confidences d'un mourant cousu d'or à une belle aventurière ». L'auteur semble penser qu'elle est restée scotchée à lui jusqu'au bout dans l'espoir qu'il lui livre des infos sur un trésor jamais revendiqué. Et laissait clairement entendre qu'elle avait l'intention de venir dans les Keys.

Jay Galway reposa sa chope sur la table d'un geste un chouia trop brusque.

— Pourquoi aurait-elle justement choisi Moon Bay ? Il y a plus de vingt îles dans les Keys.

— C'est vrai, fit David avant de se tourner vers John Seymore pour demander, avec une feinte jovialité : Vous aussi vous vous intéressez aux faits et gestes d'Alicia Farr ?

— J'avoue que j'aimerais bien être à sa place, répondit-il d'un air songeur.

— Avec votre passé de Navy SEAL, ironisa David, je crois que vous n'avez rien à envier à quiconque.

— Pas comme moi, hein ? fit Seth Granger en le gratifiant d'une claque sur l'épaule qui le prit totalement au dépourvu... et réveilla d'un coup son instinct belliqueux.

Il le fit taire.

— Quoi, Granger, avec votre fortune ? Je doute que vous puissiez convoiter la place de qui que ce soit !

— Si quelqu'un a des raisons d'être envieux, ici, c'est moi, intervint Jay.

— Jay, vous dirigez une base de loisirs quatre étoiles, qui propose des activités formidables ! objecta David.

— Oui, mais pour cela je me tue à la tâche. Sans parler de mes fins de mois difficiles. Vous savez... j'ai passé pas mal de temps avec Danny Fuller. Je suis sûr qu'il avait une bonne dizaine de cartes au trésor inscrites là, dans sa tête. Et Alicia possède à la fois la beauté et le culot, alors...

— On dirait que nous sommes tous ici à la recherche d'Alicia, fit observer Seth. Et elle nous a tous blousés.

— En ce qui me concerne, je ne la connais pas vraiment, rappela John Seymore.

— C'est juste, convint David. Seymore n'est venu ici que pour profiter des bienfaits du soleil des tropiques.

— Et de votre ex-femme, persifla Seth.

Un silence plombé tomba sur la table. Comme par un fait exprès, le portable de David sonna à ce moment.

— Excusez-moi, dit-il, la réception est meilleure dehors.

Il se leva, ouvrit le clapet de l'appareil tout en marchant, puis s'arrêta dans

l'allée de l'établissement, à l'ombre d'un énorme coccoloba.

— Tu peux parler ? demanda son interlocuteur.

— Oui. J'attendais ton appel.

— Voilà. J'ai traîné mes guêtres à l'hôpital où est mort Danny Fuller. Il semble qu'Alicia soit allée pratiquement tous les jours. Une des infirmières l'a entendue plusieurs fois jurer à Fuller que ce n'était pas l'argent qui l'intéressait, mais la découverte. Selon elle, les mots « lagon » et « dauphins » revenaient souvent dans leurs conversations. Mais ce n'est pas tout. Il y a, euh, un détail qui devrait t'intéresser...

L'homme au bout du fil marqua une pause.

— Vas-y, accouche, le pressa David.

Hésiter n'était pas le genre de Dane Whitelaw. Ancien des forces spéciales, il avait monté sa propre affaire à Key Largo, associant expéditions sous-marines et enquêtes privées. Le cocktail était un peu bizarre, mais ça marchait plutôt bien pour lui. Tout en s'épargnant les sordides affaires citadines, il décrochait des missions très intéressantes, en grande partie relatives à des bateaux abîmés en mer ou à des personnes disparues après avoir mis le cap sur les Caraïbes.

Certaines volontairement. D'autres, non.

Et s'il avait besoin d'informations, quelles qu'elles soient, David ne connaissait pas d'enquêteur plus efficace.

Dane demeurait toujours silencieux.

— Tu es encore là ?

— Oui.

— Alors ?

— D'après cette infirmière, il semble que le nom de ton ex-femme soit également venu souvent sur le tapis.

— Quoi ?

— Les deux ne cessaient de faire allusion à une certaine Alex McCord.

David digéra lentement l'information. Cette fois, ce fut au tour de Dane de s'enquérir :

— Eh, David, tu es toujours là ?

— Oui, oui. J'ai besoin d'un autre service.

— Quel genre ?

— Une recherche sur un type. S'il ne m'a pas raconté de bobards, tu devrais dégoter quelque chose sur lui.

— Pas de problème. Qui est-ce ?

— Un ex-Navy SEAL. John Seymore.

* * *

Jeb avait sa cravate. Alex doutait qu'elle s'harmoniserait avec la chemise de soirée et la veste, mais elle exprimait on ne peut mieux le style de vie qu'il

affectionnait : des dauphins bondissants sur fond bleu cobalt.

Elle acheta la même. Par pur réflexe. La couleur de fond était celle des yeux de David. Dans un passé récent, elle avait la manie compulsive d'acheter un tas de petites choses parce qu'elles étaient susceptibles de lui plaire.

— Et zut..., marmonna-t-elle tandis qu'ils reprenaient le chemin du Warren's Galleon.

— Quoi ?

— Oh... rien. Je crois que je ne suis pas vraiment pressée de retrouver... euh... notre groupe.

Pas plus qu'elle ne souhaitait remonter l'allée du restaurant. Torse nu, en caleçon de bain vert foncé et chaussures de bateau, David était appuyé contre le mur extérieur, plongé dans une intense conversation téléphonique. Il ne les avait pas remarqués.

— Notre groupe ? Oh, tu veux parler de Seth Granger ?

Elle haussa les épaules.

— Tout juste. Seth.

Cela dit, il n'était rien de plus qu'une épine dans le pied. Insupportable, mais dès qu'il était loin elle l'oubliait.

Elle ne voulait vraiment pas voir David. Et elle était furieuse d'avoir acheté cette cravate sans réfléchir.

— Tu n'as qu'à passer sans t'arrêter, Alex. Le bateau est au bout du débarcadère. Attends là-bas. Je vais rassembler nos troupes. En espérant que ceux qui sont allés faire du shopping seront revenus. Et que ceux qui ont ingéré plus de liquide que de solide ne seront pas trop soûls.

Elle sourit, le remercia, puis s'éloigna vers le quai. Le soir tombait, et elle croyait de tout son cœur qu'il n'existait rien de plus beau qu'un coucher de soleil dans les Keys de Floride. Les couleurs étaient somptueuses. Lorsqu'il y avait de la pluie à l'horizon, elles étaient plus sombres : mais par temps dégagé comme aujourd'hui, la nuit s'installait dans une symphonie de couleurs pastel.

C'était son heure préférée. L'heure paisible. Surtout quand elle avait un moment à elle, comme maintenant. L'embarcadère était désert. Les plaisanciers étaient soit à terre, soit dans leur cabine. La soirée lui appartenait.

Elle déambula le long des rustiques planches de bois. Arrivée au bout, elle s'étira puis s'assit sur le bord, laissant ses jambes se balancer au-dessus de l'eau. Elle contempla le ciel, tâchant de ne pas penser au corps qu'elle avait vu.

Ou au mari qu'elle avait si soudainement retrouvé.

* * *

— Qui manque à l'appel ?

David était revenu juste à temps au Galleon pour entendre la question de Jeb Larson.

— M. Granger ! lança Zach, désireux d'aider.

— Monsieur Denham, demanda Jeb en se tournant vers David, avez-vous vu M. Granger ?

— Désolé, je suis sorti passer un coup de téléphone. A ce moment-là il était encore à notre table.

Jay Galway fit son entrée d'un pas leste, portant à la main un sac au logo d'une boutique locale.

Il avisa Jeb et haussa un sourcil.

— Que se passe-t-il ? Il y a un problème ?

— Il manque juste l'un de nos plongeurs, répondit le jeune homme d'un ton léger. M. Granger.

Jay regarda autour de lui, l'air inquiet.

— Il était ici il y a vingt minutes. David ?

— Je ne sais pas. Je téléphonais.

— Il a vaguement parlé d'aller fumer une cigarette, intervint Hank Adamson, accoudé à l'extrémité du bar.

David était certain que le journaliste n'y était pas une minute plus tôt. Il survola le restaurant du regard. Au moment où il se disait que John Seymore manquait aussi, ce dernier fit son apparition depuis l'arrière de l'établissement.

— Excusez-moi, monsieur Seymore, l'interpella Jeb. Auriez-vous vu M. Granger ?

— Non.

— Qu'il se débrouille.

Ces mots n'étaient qu'un discret murmure d'agacement, mais David était assez près de Jay Galway pour les entendre.

— Pas de panique, nous allons le retrouver, déclara Jeb, toujours jovial.

— Il est peut-être allé faire des achats, suggéra Zach.

— Ouais, peut-être, admit Jeb en lui ébouriffant la tête.

— Vous savez, dit calmement David à Jay, ils n'ont qu'à rentrer avec le bateau. Nous pouvons l'attendre ici.

Jay lui lança un regard qui en disait long sur ses sentiments à l'égard de l'absent.

— D'accord. Mais pas plus de dix minutes.

* * *

Bercée par le clapotis des vaguelettes contre les coques des embarcations et les piles de l'embarcadère, Alex admirait les lumières qui dansaient au-dessus de l'eau. La mer s'assombrissait, mais elle offrait encore une riche palette de nuances allant du cramoisi à un bleu sombre, presque noir.

Elle fronça les sourcils. Quelque chose dérivait sous les planches où elle était assise.

D'abord, elle fut juste surprise. « Qu'est-ce que...? »

Puis son sang se glaça. Elle bondit sur ses pieds et plissa les yeux. Sa mâchoire s'affaissa, elle porta la main à sa gorge pour hurler... et se retint in extremis, se retourna pour partir en courant et s'arrêta net.

Non. Ce corps-ci n'allait pas disparaître.

Laissant alors parler son instinct premier, elle hurla aussi fort qu'elle le put.

* * *

— Nous devons tous attendre ici pour une seule personne ? se plaignit l'un des plongeurs.

— Ma mère va s'inquiéter, fit observer Zach.

— Tiens, tu n'as qu'à l'appeler sur mon portable, offrit David en lui tendant l'appareil. Tu n'en as pas ?

L'adolescent se fendit d'un sourire.

— Bien sûr que si. Mais maman refuse que je l'emporte sur un bateau, elle a peur que je le fasse tomber à l'eau. Elle ne plonge pas, précisa-t-il, comme si cela expliquait tout.

— Qu'il se débrouille ! répéta Jay, de façon clairement audible cette fois. Vas-y, dit-il à Jeb. Doug, Alex et toi, rassemblez le groupe. David a dit que ça ne le dérangeait pas d'attendre Granger ici.

Il se tourna vers l'intéressé.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Mais oui, j'attendrai, répondit David.

Il croisa mentalement les doigts pour que ça ne dure pas une éternité. Maintenant moins que jamais, il ne voulait perdre Alex de vue.

Les autres se levèrent, s'étirèrent, et commencèrent à quitter les lieux.

C'est alors qu'ils entendirent le cri.

A cet instant-là, au fond de lui, une petite voix dit à David qu'ils n'auraient plus à attendre Seth Granger.

6

Tout le monde déboula en courant.

Ce qui ne plaisait guère à Alex, mais après sa dernière expérience, il fallait qu'elle sonne l'alarme. Pas question de laisser ce corps être emporté au large.

Avant que la cavalcade n'atteigne les planches de l'embarcadère, elle prit son courage à deux mains et plongea. Bien que l'homme flottât sur le ventre et fût manifestement mort, elle ne voulait pas prendre de risques.

A cet endroit, l'eau n'avait rien de la pureté azurée des guides touristiques. Emergeant d'une trouble obscurité, elle attrapa le cadavre par le bras et eut un sursaut.

C'était Seth Granger.

Les autres étaient arrivés, David en tête. Sans attendre, il plongea à son tour. Plus costaud qu'elle, il était mieux à même de manipuler le corps. John Seymore et Jeb tendirent la main pour s'en saisir, puis le hissèrent sur le quai tandis que David le poussait par-derrière.

Refusant l'évidence, Jeb entreprit alors de le ranimer. Alex entendit quelqu'un expliquer la situation à la police sur son portable. Aidés par des mains secourables, David et elle se rétablirent sur l'embarcadère, puis s'assirent à même les planches pour reprendre leur souffle. Les sirènes retentirent au loin.

Avec l'ardeur de la jeunesse, Jeb poursuivit sa tâche, secondé par John, mais Seth était au-delà de tout sauvetage.

Il dégageait encore des relents d'alcool.

Deux secouristes des pompiers dévalèrent l'embarcadère. Jeb et John s'écartèrent pour leur laisser la place. Les deux hommes se consultèrent brièvement du regard, avant de prendre le relais de leurs prédécesseurs.

— Quelqu'un sait combien de temps il est resté dans l'eau ? demanda l'un d'eux.

— Pas plus de vingt minutes, affirma John Seymore. Puisqu'il était encore au restaurant avant cela.

— Il faut tenter une défibrillation, dit l'un des pompiers.

En quelques secondes, une autre équipe apportait un brancard et emmenait

le corps jusqu'à l'ambulance qui attendait à proximité.

Puis le shérif arriva. Il suivit des yeux l'évacuation de Seth Granger. Alex nota son imperceptible mouvement consterné de la tête. Il prit une profonde inspiration et se tourna vers le groupe réuni.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Eh bien, il a bu trop fort et trop vite, dit Adamson.

— Nous étions assis à la même table au Warren's Galleon, expliqua Jay. Avec John, Hank et David, ici présents. Le téléphone de David a sonné, et il nous a quittés pour prendre la communication. Quant à moi, comme j'avais deux trois petites choses à acheter, je me suis éloigné vers les boutiques. Ensuite...

Il regarda ses deux autres commensaux.

— Je suis allé aux toilettes, déclara John Seymore, avant de se tourner vers Hank Adamson.

— Moi, je me suis installé au bar.

— Et Granger ?

Haussement d'épaules unanime.

— Nom d'un chien ! grogna Nigel. Très bien. Que tout le monde regagne le restaurant.

David s'était déjà relevé. Il tendit la main à Alex, le regard sombre et mystérieux. Elle hésita, puis accepta son aide.

Une fois debout, elle s'aperçut que John les observait. Il lui adressa un petit sourire puis se détourna. Il semblait que le soir avait brusquement fait place à la nuit. Elle frissonna. David en profita pour lui enlacer les épaules.

— Ça va aller ?

— Bien sûr, répondit-elle froidement.

— Pas la peine de mordre, Alex, répliqua-t-il d'une voix douce.

Otant le bras de David de ses épaules, elle suivit les autres, bien décidée à rejoindre John une fois au Galleon.

Trop tard. Ce dernier était encadré à sa gauche par Zach, à sa droite par Hank Adamson. Et comme il ne restait plus d'autre place libre, elle se vit contrainte de s'asseoir à côté de David.

Elle se sentit soudain transie de froid. Serrant les dents, elle se réjouit du pare-vent qu'il constituait. Pour se traiter aussitôt de tous les noms. C'était comme si elle s'était d'elle-même réfugiée sous son aile. Ce n'était pas désagréable. C'était beaucoup, beaucoup trop confortable.

Le téléphone du shérif sonna.

— Thompson, répondit-il d'un ton bourru.

Trois secondes plus tard, il raccrochait.

— Mauvaise nouvelle, mais on s'y attendait, annonça-t-il. Il a été déclaré mort à l'hôpital.

Il marqua une courte pause, avant d'ajouter :

— Si ça ne vous ennuie pas, nous allons récapituler une fois de plus les

derniers faits et gestes de Granger.

— Il est venu, il a bu, il est tombé à l'eau, répondit avec impatience un membre du groupe, un homme d'affaires.

— J'apprécie votre sens de la compassion, dit Nigel.

— Désolé, shérif, reprit l'homme. Mais, cousu d'or ou pas, ce type était un bel emmerdeur, si vous me permettez.

— Eh bien, heureusement que tous les emmerdeurs ne finissent pas noyés, répliqua-t-il durement. Moi-même je ne fais pas un travail commode, vous savez.

— Désolé, répéta l'homme. C'est juste que... Nous sommes tous éreintés. Je n'ai rencontré ce M. Granger qu'aujourd'hui, et il n'était pas le genre de personne dont on a envie de se préoccuper. Et puis je suis en vacances.

— Très bien. Dans ce cas je vais procéder aussi vite que possible. Commençons par le début. Parmi ceux de Moon Bay, y en a-t-il qui repartent demain ?

Silence. S'il y en avait, ils n'étaient pas disposés à divulguer l'information.

— Parfait. Maintenant je vais me poster à l'extérieur du restaurant, et vous allez l'un après l'autre venir me donner votre nom, votre numéro de chambre, celui de votre portable, et répondre à une ou deux questions. Ensuite vous serez libres.

« Avant tout, huiler les roues qui grincent », songea Alex en voyant Nigel demander au râleur du groupe de sortir le premier.

— C'est grotesque ! protesta une femme. Un richard mal élevé s'est pris une cuite, ensuite il est tombé à l'eau. N'est-ce pas évident ?

— Rien n'est évident, dit David en plantant son regard dans le sien.

Alex sentit le nœud de chaleur et la tension qui se formaient en lui.

— Nigel Thompson est un policier de tout premier ordre, madame, poursuivit-il. Il ne laisse rien au hasard et il a raison.

La femme piqua un fard et se tut.

Alex se sentait prise au piège. La conscience de sa proximité physique était si aiguë qu'elle eut envie de crier. Dans cet espace confiné, au cœur d'une situation dramatique, elle réalisait que son attention se fixait sur des choses aussi triviales que les orteils de son ex-mari. Les muscles de ses mollets. Ses longues jambes puissantes. A chacune de ses inspirations, leurs corps se touchaient.

Elle s'obligea à se concentrer sur John Seymore, assis de l'autre côté.

Le bruissement des conversations s'éleva dans le restaurant. David se tourna vers elle.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il à mi-voix.

— Bien sûr que ça va, répondit-elle.

Il l'étudiait avec gravité. Puis un sourire amusé se dessina sur ses lèvres.

— Qu'y a-t-il ? s'étonna-t-elle.

Il approcha sa tête de la sienne. Ses lèvres effleuraient presque son oreille. Lorsqu'il parla, son souffle fut comme une caresse tiède sur sa peau.

— Tu m'as déshabillé des yeux, dit-il.

— Déshabillé, tu l'es déjà. Et je ne pense qu'à une chose : cet homme qui s'est noyé.

— Parce qu'il s'est noyé ?

— Bien sûr ! Bon sang, David, nous y étions tous les deux.

— Pour le sortir de l'eau, oui. Mais nous n'avons pas assisté à sa mort.

— Il s'est noyé, martela-t-elle.

— Ça ne te fait pas réfléchir un tout petit peu ? Tu es en danger, Alex.

— Et tu vas me protéger ?

— Evidemment.

— Tu vas continuer à dormir sous ma véranda ?

— Non, tu vas me laisser entrer.

— Dans tes rêves. Je ne sais pas ce que cache cette absurde obsession, mais si tu crois que tu vas réussir à m'effrayer au point que je t'accueille dans mon lit...

— Seulement si tu insistes. Et si tu penses que ça te fera du bien.

Oh, comme elle le détestait ! Elle s'était sentie tellement en sécurité jusqu'ici. Elle avait été près de franchir le pas avec un autre homme, et maintenant...

David avait joué avec ses faiblesses. Elle savait combien il avait le chic pour la rassurer, combien le contact de sa chair contre la sienne pouvait être érotique, merveilleux... Elle avait envie de se blottir contre lui, de fermer les yeux, de se détendre, de laisser aller son imagination...

— Toi aussi tu me dois des explications, dit-il soudain, le regard pénétrant, tel un chat prêt à bondir sur sa proie.

Elle se raidit.

— Moi, je te dois des explications ?

— Au sujet de Danny Fuller.

— Danny Fuller ?

Ils se turent tous les deux.

A mesure que la salle se vidait, ceux qui restaient commençaient à remuer, à changer de place. Alex en profita pour se lever et s'éloigner le plus possible de lui. Puis, n'ayant rien d'autre à faire, elle se mit à marcher de long en large dans le restaurant.

Danny Fuller ? De quoi diable lui parlait-il donc ?

Plongée dans ses pensées, elle faillit heurter Jay. Celui-ci la retint par les épaules. Puis, avec un bruyant soupir, il se retourna, s'assit sur le premier banc venu et leva les yeux au ciel, les mains jointes en un geste de prière.

Elle le regarda, intriguée.

— Merci, Seigneur, dit-il à voix basse. Merci d'avoir fait que cela arrive ici et pas à Moon Bay.

— Jay ! s'étrangla-t-elle, choquée.

Il reporta son regard sur elle et rougit.

— Quoi ? C'était un grossier personnage, un alcoolique et un débauché ! Il se croyait plus fort que tout, même la mer. Sauf que l'Atlantique n'avait que faire de son arrogance !

— Ça reste quand même affreux.

— Ouais. Je suis sûr que toutes ses ex-épouses vont verser des torrents de larmes, marmonna-t-il entre ses dents.

Elle allait dire quelque chose, mais se figea en constatant que le restaurant s'était vidé sans qu'elle s'en aperçoive.

Il ne restait plus qu'elle et Jay pour parler avec le shérif, et Nigel s'avavançait vers eux.

— Eh bien, ça tient du prodige, mais personne n'a vu Granger sortir d'ici. Personne. Ni le patron, ni les serveuses, ni le personnel de cuisine, ni les clients, et moins que quiconque vos touristes.

— Nigel, il était ivre, dit Jay avec lassitude.

Le shérif secoua la tête.

— D'après les témoignages, Seth Granger était un buveur invétéré, d'accord. Je trouve quand même bizarre qu'il se soit levé tout d'un coup pour aller piquer une tête dans l'eau. Et plus bizarre encore que personne ne l'ait vu. Enfin...

Il pointa le doigt sur Alex.

— Demain, nous aurons une petite conversation, vous et moi, d'accord ?

— Moi ?

— Un corps par jour, ça fait beaucoup.

— Mais... Vous disiez qu'il n'y avait pas de second corps... Enfin, de premier.

— Alex, je vous l'ai déjà expliqué : j'ai procédé à toutes les vérifications et mes hommes ont passé les lieux au peigne fin, mais je n'ai pas totalement écarté votre histoire. De toute façon, il faut qu'on parle. Je passerai demain à Moon Bay. En attendant... Eh bien, des techniciens de la police criminelle sont là. Pour l'instant, tout semble indiquer que Seth a bu un verre de trop, est allé se balader et a raté le bord du quai. Il va y avoir des auditions, une autopsie. Il appartiendra au médecin légiste de vérifier ce scénario.

Jay hocha la tête, la mine sombre.

— Oui, répéta-t-il à mi-voix, il vaut mieux que ça se soit passé ici plutôt qu'à Moon Bay.

Les deux autres se tournèrent vers lui.

— C'est important, non ? se défendit-il.

— Ramenez vos clients au bercail, Jay, dit Nigel d'une voix dure. Alex, on se voit demain.

— Bien sûr.

Ils partirent enfin, après avoir souhaité le bonsoir à Warren. Alex espérait que le Galleon ne serait pas pénalisé pour l'alcoolémie de Granger. Elle savait

que Warren gardait toujours un œil sur ses clients, allant jusqu'à confisquer leurs clés de voiture si nécessaire. Son personnel était tout aussi vigilant.

Alors qu'ils remontaient le débarcadère vers l'endroit où était amarré le bateau, Jay l'arrêta d'une main sur le bras.

— Je rentre avec le bateau de plongée. Je tiens à circonscrire les dégâts, ajouta-t-il avec une grimace résignée.

— Je peux t'accompagner.

— Détends-toi. Rentre sur l'*Icarus*. Ça ne vous ennuie pas, David, n'est-ce pas ? s'enquit-il en se tournant à demi.

Elle n'avait pas vu que son ex-ou-presque-mari marchait juste derrière eux.

— Bien sûr que non, répondit-il.

Génial. Un voyage retour en compagnie de David, John Seymore et Hank Adamson...

Mais comme elle ne voulait pas rendre sa soirée plus éprouvante qu'elle ne l'était déjà, elle décida de se faire une raison. Au moins, songea-t-elle, le trajet serait rapide.

Un radieux sourire aux lèvres, John Seymore lui tendit la main pour l'aider à descendre dans le dinghy. Elle se retrouva assise à côté d'Adamson, tandis que David et John prenaient les rames. Ce fut encore John qui l'aida à grimper à bord de l'*Icarus*. Une fois sur le pont, elle se hâta vers l'arrière, espérant rester seule.

Elle n'eut pas cette chance.

A peine se fut-elle installée à un endroit qu'elle affectionnait autrefois que David la rejoignit.

— Tu ne me lâcheras donc jamais ? grogna-t-elle.

— Je ne peux pas. Pas maintenant.

Elle planta son regard dans le sien.

— Tu sais, j'essaie d'avoir une relation avec quelqu'un d'autre.

— Je ne suis pas encore fixé à son sujet.

— Je te demande pardon ?

Il soutint sans ciller son regard.

— J'ignore s'il est impliqué ou non dans ce qui se passe.

— David ! soupira-t-elle. Il était encore militaire il y a peu, et il vient de la côte Ouest. De plus, il ne s'occupe pas de récupération sous-marine.

— Non, mais il est dans des activités liées à la mer.

— Et alors ?

— Alors je ne suis toujours pas fixé à son sujet.

— M'autorises-tu à avoir mon propre jugement ?

— As-tu vu un corps sur la plage, oui ou non ?

Elle détourna la tête, le maudissant intérieurement.

— Oui.

— Avons-nous l'absolue certitude que Seth Granger s'est levé de table, a quitté le bar, est tombé à l'eau et s'est noyé ?

— Non, reconnu-elle après une hésitation. Mais c'est le scénario le plus plausible.

— Un scénario plausible ne constitue pas un fait, rétorqua-t-il. Ce corps que tu as trouvé — eh oui, je suis convaincu que tu en as trouvé un — était celui d'Alicia. Je le sais à présent.

— Ah ! Et comment ?

Mais elle connaissait la réponse à cette question. L'un de ses meilleurs amis, Dane Whitelaw, menait son idée de la vie idéale à Key Largo avec sa double activité : organisateur d'excursions sous-marines et détective privé.

— Tu as mis Dane sur le coup, c'est ça ?

— Gagné. Tu comprends maintenant ?

— Comprendre quoi ?

— Pourquoi j'ai besoin de t'avoir sous mon aile pour le moment.

— Sous ton aile ? répéta-t-elle, un sourcil levé.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux. Après tout, nous sommes toujours mariés.

— Un simple vice de forme.

— Même si nous ne l'étions pas, je préférerais me couper un bras plutôt que de laisser qui que ce soit te faire du mal.

— John Seymore n'a pas l'intention de m'en faire, répliqua-t-elle, avant d'ajouter, incapable d'y résister : Sauf si je le lui demande.

Il darda sur elle un regard noir.

— Tu refuses de prendre les choses au sérieux, hein ?

— Qu'est-ce qui me dit que ta quête effrénée de trésors engloutis ne t'a pas transformé en assassin ?

— Cesse de chercher la bagarre, tu veux ? Je n'ai aucune envie de dormir de nouveau sous ta véranda. Ça ne fera que me mettre de mauvais poil. Et si je suis de mauvais poil, je n'irai pas voir cet avocat avec toi. Et une fois que j'aurai découvert ce qui se passe ici... eh bien, rien ne m'empêchera de prendre de nouveau le large en te laissant dans cette situation boiteuse encore un bon moment.

— Tu ne ferais pas ça !

— Ce n'est pas moi qui ai choisi de remplir ces papiers, lui rappela-t-il avec un haussement d'épaules.

Il se releva.

— Nous sommes presque arrivés. Il faut que je procède aux manœuvres d'amarrage.

Restée seule, Alex sentit monter en elle une sourde colère. Une colère davantage tournée contre elle-même que contre lui. Elle se montait la tête pour rien. Que cet idiot dorme donc sur le canapé ! Vu les circonstances, elle devait réfléchir et prendre son temps. Si John Seymore s'intéressait vraiment à elle, il attendrait.

Même avec son ex-mari-ou-presque dans le bungalow ?

Ils avaient accosté. Elle se leva lentement. David allait passer la nuit dans son canapé ? La belle affaire !

Sauf qu'elle saurait qu'il était là. Et maintenant, à chaque minute qui passait, elle comprenait un peu plus ce qui l'avait autant attirée chez lui au début, pourquoi elle ressentait une étrange bouffée d'excitation en sa présence, et pourquoi ça l'ennuyait à ce point qu'il se balade si souvent à moitié nu.

— Il faut vraiment que nous parlions, lui souffla-t-il tandis qu'ils descendaient de l'*Icarus* à la suite de Hank Adamson et de John Seymore.

— Il faut vraiment que j'aille voir mes dauphins, répondit-elle.

Sur ce, elle s'éloigna d'un pas pressé sur le quai, droit vers les lagons, en priant pour ne pas être suivie, cette fois. Par personne.

* * *

— Vous m'accompagnez au Tiki Hut ? proposa Jay à David.

Il les avait attendus sur le quai. Il s'efforçait d'avoir l'air décontracté, mais sa tension était presque palpable.

« Circonscrire les dégâts », songea David.

— Pour l'heure, j'ai grand besoin d'une douche, objecta-t-il.

— Et je doute qu'aucun de nous ait envie de prendre un verre, ajouta Hank Adamson.

— Eh bien moi j'y vais, dit John Seymore. Juste quelques minutes.

— Dans ce cas, allons-y tous, décida David.

Il voulait garder un œil sur lui. Il ne savait trop ce qui le rendait le plus suspect à ses yeux : sa présence à Moon Bay, ou l'intérêt qu'il portait à Alex. De l'intérêt ? Il avait pratiquement sa langue dans sa gorge la veille au soir.

— Apparemment, le shérif ne croit pas que Granger ait juste fait une chute malencontreuse dans l'eau, dit Hank tout en marchant sur le sentier.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? grogna Jay aussitôt.

— L'interrogatoire auquel il nous a soumis.

— Il est shérif, fit-il remarquer, mal à l'aise. Il doit envisager toutes les possibilités. Pourquoi diable aurait-on voulu tuer Seth Granger ?

Le silence qui suivit était éloquent.

— Parce que c'était un malotru et une outre gonflée de suffisance, pour commencer, déclara Hank.

Ils arrivaient au Tiki Hut. Les employés se précipitèrent vers Jay. Il leur exposa calmement les faits. Aucun ne sembla attristé outre mesure, nota David. Ils étaient toutefois très surpris, voire excités. La mort d'un homme aussi fortuné n'allait pas manquer de susciter les ragots.

Les quatre hommes s'attablèrent. David admira la détermination de Jay à garder la situation en main. Il tenait à être visible, à répondre aux questions. Circonscrire les dégâts, oui. Mais au moins ne fuyait-il pas ses responsabilités.

Ally Conroy, la mère de Zach, la seule personne qui avait paru bien s'entendre avec Seth Granger, était là sans son fils. Avec à l'évidence quelques verres dans le nez.

Elle se leva et s'approcha de leur table.

— C'est vrai ce qu'ils disent ? demanda-t-elle, la diction pâteuse. Qu'il est tombé et qu'il s'est noyé ?

— C'est en effet l'hypothèse retenue pour l'instant, répondit Jay.

— Je n'y crois pas. Je ne le connaissais pas si bien que ça, mais je n'y crois pas. Tout le monde était là, comment est-il possible que personne n'ait rien vu ?

Tout en parlant d'une voix forte, elle oscillait d'avant en arrière.

— Sans doute parce que aucun d'entre nous ne s'attendait à ce genre de chose, dit David en se levant. Madame Conroy, vous semblez un peu... fatiguée. Voulez-vous que je vous raccompagne à votre bungalow ?

— Pourquoi ? Parce que je pourrais tomber à l'eau et me noyer ?

— Parce que je ne voudrais pas qu'il vous arrive quoi que ce soit, repartit-il sans se départir de son flegme.

Elle baissa soudain les yeux et renifla.

— Il m'aimait bien, bredouilla-t-elle. Il nous aimait bien, Zach et moi. Vous n'imaginez pas comme c'est difficile d'élever seule un enfant. Et puis... se soûler, tomber ainsi dans l'eau et se noyer ? Non, ça ne lui ressemble pas.

— Le shérif doit venir demain faire son enquête, lui dit David. Vous pourrez lui parler si vous voulez.

Elle parut brusquement se dégonfler telle une baudruche. Elle s'accrocha à son bras.

— Eh, fit-elle en levant vers lui un regard vitreux. Z'êtes pas mal, vous savez !

— Je la reconduis à sa chambre, annonça-t-il aux autres.

Ils acquiescèrent de concert.

Ally Conroy à présent titubait.

— Nous occupons l'un des bungalows. J'ai acheté ce séjour sur internet. C'est cool, hein ? Je paie beaucoup moins cher que la plupart des autres. Il faut que je surveille mes dépenses, vous savez.

— Bien sûr. J'en suis heureux pour vous.

Lorsqu'ils arrivèrent au bungalow, il fut presque obligé de la hisser sur son épaule. Il se maudit d'avoir perdu tout ce temps à la ramener. Et si quelque chose d'important se disait au Tiki Hut, s'il ratait une pièce capitale du puzzle ? Car il ne croyait pas un seul instant que Seth Granger s'était noyé par accident.

Ele farfouillait dans son sac mais ne trouvait pas sa clé. David frappa à la porte, espérant que Zach entendrait.

— Il était sur un coup, dit-elle soudain. Un gros coup.

— Ah bon ?

— Oui, il a parlé d'un bateau...

— Quel bateau ?

— Où est donc passée cette fichue clé ?

David tâcha de conserver son calme.

— Madame Conroy, quel bateau ? Je vous en prie, faites un effort.

— Le... bateau. Il était après un bateau. Il disait qu'une amie à lui avait besoin d'aide et qu'il avait l'intention de l'aider parce que c'était peut-être la meilleure action qu'il aurait faite de sa vie. Vous voulez bien regarder dans mon sac ? C'est la pagaille là-dedans.

— Ne vous en faites pas, votre clé doit y être. Et si elle n'y est pas, Zach nous ouvrira. Madame Conroy, vous pouvez me rendre un gros service. Vous souvenez-vous si Seth a cité le nom de ce bateau ?

— Le nom... du bateau ?

— Oui, son nom.

— Euh... Attendez... Le *Anne Marie*. Voilà, c'est ça ! C'est le nom qu'il a donné.

Son regard s'éclaira et elle sourit, oubliant momentanément sa recherche de clé.

— Il était très excité en en parlant. On a raconté beaucoup de choses dessus, qu'il disait, sauf la vérité. La légende était totalement fausse. Euh, non, l'histoire était fausse, pas la légende.

Elle secoua la tête et chercha de nouveau dans son sac.

— Mais où est cette maudite clé ?

La porte s'ouvrit, et Zach les considéra d'un œil inquiet.

— J'ai pensé qu'il valait mieux la raccompagner, expliqua David.

L'adolescent fit preuve d'une étonnante compréhension.

— Merci, monsieur Denham.

— Pas de problème. Et appelle-moi David.

Zach hocha la tête et saisit sa mère par le bras.

— Ça va, dit-elle en se redressant.

Elle caressa la joue de son fils, puis l'embrassa sur le front.

— J'ai bien peur qu'il nous faille veiller l'un sur l'autre, hein, mon chéri ?
Je suis désolée.

— Ce n'est rien, m'man.

— Je crois que je vais aller m'allonger.

— Bonne idée.

Ally marqua une pause et regarda David.

— Je... je vous remercie.

— Je vous en prie.

— Je vais essayer de me rappeler le plus de choses possible. Après une aspirine et une bonne nuit de sommeil. Merci encore.

Sur ce, elle disparut dans le bungalow.

— Elle aimait bien M. Granger, confia Zach à David sur le pas de la porte.

Ça me fait de la peine, mais... Je ne voulais pas qu'elle aille avec lui. Je sais ce qu'elle pensait, que ç'aurait été bien pour moi d'avoir un papa. Mais c'était un homme vulgaire et grossier. Il ne me plaisait pas du tout. Ce qui ne veut pas dire que je l'ai poussé à l'eau.

— Je n'ai jamais pensé cela, Zach.

— Merci.

Alors que David commençait à s'éloigner, il le rappela.

— Hé, monsieur Denham ? David ?

— Oui ?

— Un jour où vous aurez le temps, vous voulez bien me montrer l'*Icarus* ?

— Avec plaisir. Pourquoi pas demain ? Parles-en à ta mère. Nous pourrions prendre le café, voire le petit déjeuner ensemble, et je vous emmènerai tous les deux à bord.

En toute sincérité, il aimait ce garçon. Surtout ce soir.

Et il ne manquerait pas de parler à Ally Conroy quand elle serait à jeun.

Avant que quelqu'un d'autre ne le fasse.

Len Creighton avait fini sa journée, et il estimait avoir le droit de faire ce que bon lui semblait de son temps libre. Installé au Tiki Hut, il sirotait un double « stinger » — deux tiers de brandy, un tiers de crème de menthe. Il en avait besoin.

Il était à son bureau quand un flash d'information avait interrompu le programme télévisé dans le hall d'accueil : le millionnaire Seth Granger était mort, par noyade selon les premiers éléments de l'enquête. On avait donné très peu de détails, mais Len en avait appris davantage après le retour des bateaux à Moon Bay. L'événement était devenu le principal sujet de conversation du Tiki Hut.

Les autres tables bourdonnaient encore de commentaires lorsque Hank Adamson vint s'asseoir en face de lui.

— Grosse journée, hein ? fit le journaliste en désignant son verre.

— Plus encore pour vous, j'imagine, monsieur Adamson.

— Je vous en prie, appelez-moi Hank. Oui, nous sommes restés longtemps là-bas. Le shérif a interrogé tout le monde pour savoir si quelqu'un l'avait vu sortir ou tomber à l'eau. Eh bien figurez-vous que personne ne l'a vu.

— Vraiment ? C'est bien triste.

Hank leva la main pour se commander un verre.

— Le plus triste, c'est qu'apparemment tout le monde s'en fiche.

— Oh, pas moi ! protesta Len, avant de hausser les épaules d'un air candide. Il donnait toujours de gros pourboires.

— Il s'était montré grossier avec la serveuse. Vous croyez qu'elle aurait pu le pousser exprès à boire ?

Len sourit, tout en gardant à l'esprit qu'il devait se montrer prudent avec Hank Adamson.

— Je suis sûr qu'il était juste un peu éméché et qu'il sera tombé tout seul.

— Ce vieux shérif... Un sacré gaillard, cela dit. Y a-t-il déjà eu des homicides dans ce secteur ?

— Pas depuis que je suis ici.

— Et voilà. Un péquenaud de shérif local essaie de se faire un peu de

publicité.

— Nigel est quelqu'un de bien, dit Len.

— Il pense vraiment qu'il y a anguille sous roche, d'après vous ? demanda Hank, accueillant d'un large sourire la bière que posait devant lui la serveuse.

— Ce n'est pas un péquenaud, insista Len.

Adamson se pencha vers lui.

— Pourquoi voudrait-on tuer Granger ? On ne peut quand même pas suspecter une de ses ex-femmes. S'il a été tué, le coupable est forcément l'un de ceux qui se trouvaient au Warren's Galleon. Un employé de Moon Bay, peut-être ?

— Certainement pas ! s'insurgea Len.

— Hmm. Votre directeur a laissé entendre que ça manquait d'action pour lui, ici. Qu'il adorerait participer à des expéditions de récupération.

Len se leva. Reporter ou pas, Hank Adamson avait franchi la ligne rouge.

— Jay est l'honnêteté même, assena-t-il.

— Un honnête homme peut parfaitement être amené à tuer, les exemples ne manquent pas, répliqua Hank.

Il but une gorgée de sa bière directement au goulot.

— Allons, asseyez-vous. J'aime bien votre patron. A mon avis, Granger est juste tombé du quai. Finissez votre verre, je vous en offre un autre.

Len hésita. De l'autre côté de la piste de danse, il aperçut Jay. Celui-ci lui fit signe qu'il arrivait.

— Jay nous rejoint dans une minute, dit-il en souriant.

Il avala une lampée de son « stinger », puis, à sa grande honte, bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Pardonnez-moi. La journée a été longue.

— Très longue, renchérit Hank. Je doute que beaucoup d'entre nous traînent tard ici ce soir.

Quand Jay vint les saluer, Len se leva, étouffa un autre bâillement et leur souhaita à tous deux une bonne nuit.

* * *

Il n'y avait pas trace de Laurie Smith dans les lagons. D'accord, c'était son jour de congé, et elle n'était pas censée y être. Ce n'en était pas moins surprenant. Laurie adorait les dauphins, et s'efforçait de passer chaque jour le plus de temps possible avec eux.

Alex hésita un instant, puis sortit son portable et composa le numéro de sa chambre. Pas de réponse. Elle essaya celui de son portable, mais tomba sur sa boîte vocale.

Bizarre...

Mandy et Gil, eux, étaient là. Elle leur raconta en détail comment elle avait découvert Granger flottant dans l'eau.

— Bon sang, tu te rends compte ? s'exclama Gil. Voilà un type qui peut s'offrir tout ce qu'il veut, et tout à coup... Je le revois hier soir en compagnie de cette femme, Ally Conroy, avalant verre sur verre. Le fait est qu'il avait une sacrée descende.

— Tout le monde semble partager cet avis, reconnut Alex.

— C'est horrible de mourir de cette façon, dit Mandy en se grattant la nuque. Je l'ai entendu expliquer à Mme Conroy qu'il était sur un gros coup. Elle buvait ses paroles. Moi aussi je trouve que c'était un gros prétentieux.

— Hank Adamson était là quand ça s'est passé, n'est-ce pas ? s'enquit Gil avec une grimace.

— Oui. C'est même l'un des derniers à l'avoir vu vivant.

— Je suis sûr qu'il se fera une joie de monter l'histoire en épingle. Mais je suppose que c'est pour tes bébés que tu es venue, n'est-ce pas ? dit-il en désignant les dauphins.

Elle acquiesça. Mandy lui présenta le journal des soins.

— Nous leur apportons leur collation du soir, reprit Gil. Nous ne savions pas quand tu serais rentrée. Mais si tu préfères t'en charger...

— Mais non, allez-y. Ce n'est pas un problème.

Mandy eut un petit rire.

— Tu es sûre ? Nous savons que tu n'aimes rien tant que les cajoler pour la nuit.

— C'est vrai, je l'avoue, dit-elle en souriant.

— A côté de ta journée, notre groupe de nageurs c'était du nanan, dit Mandy. Seth Granger mort... Je n'y crois pas. Et toi qui l'as vu flotter dans l'eau... Heureusement que je n'y étais pas !

— Tu as l'air fatiguée, observa Gil. Nous allons te laisser avec tes protégés. Je doute que tu veuilles repasser pour la énième fois le film des événements de l'après-midi.

— Ça ira, mais vous avez raison. Je n'ai vraiment plus envie d'en parler. Maintenant, tout au moins.

— Alors bonne nuit, dit Gil en tournant les talons.

— Euh, juste un instant !

Ils s'arrêtèrent et la regardèrent, les sourcils levés.

— L'un de vous deux aurait-il vu Laurie aujourd'hui ?

— Pas moi, répondit Gil.

— Moi non plus, dit Mandy. Mais c'est son jour de repos.

— Je ne l'ai pas vue depuis hier soir, précisa Gil. Elle a quitté assez tard le Tiki Hut. Je l'ai vue discuter avec Hank Adamson, qui n'a eu de cesse d'essayer de lui soutirer des informations. Ce gars-là peut être une véritable plaie.

— Je sais. A-t-il interrogé l'un de vous deux ?

— Non, fit Gil. J'étais au Tiki après le départ de Laurie, mais... lui non

plus je ne me souviens pas l'avoir revu depuis lors. Mais, hé, Laurie est mignonne à croquer ! A la place d'Adamson, je ne me serais pas privé non plus de l'asticoter... Tu es inquiète à son sujet ?

— Non. Enfin, pas vraiment. C'est en effet son jour de repos. Elle est libre d'aller et venir comme ça lui chante.

— Maintenant que j'y pense, dit Mandy, Len la cherchait aussi tout à l'heure.

— Que lui voulait-il ?

— Je crois qu'il avait du courrier pour elle. A moins qu'ayant appris qu'elle avait parlé avec Hank Adamson il ait voulu s'assurer qu'elle n'avait rien dit qu'il ne fallait pas.

Gil renifla.

— Adamson écrira ce qu'il voudra, de toute façon. La différence, c'est qu'à présent il ne manque pas de matériau, puisqu'il était sur place quand Granger a piqué une tête.

— Gil ! le tança Alex.

— Je vais aller frapper à la porte de la chambre de Laurie, proposa-t-il. Mais... peut-être ne veut-elle pas être dérangée.

— Elle est peut-être en galante compagnie, renchérit Mandy.

— Vous croyez ? fit Alex, avant de secouer la tête. Non, elle me l'aurait dit. Elle a détesté ce club où elle s'est rendue, le Deux de Cœurs.

— Oui, mais ce qui est sûr, c'est que ton ex-mari ne la laisse pas indifférente, déclara Mandy.

— De même que le beau blond qui te courait après ces derniers jours, ajouta Gil.

— Oui, eh bien ils étaient tous les deux là-bas quand Seth a piqué une tête, comme tu le dis si élégamment.

— Je suis sûr qu'elle va bien, dit Gil, et qu'on la verra pointer son nez demain matin. Peut-être est-elle quelque part en train d'apprendre ce qui s'est passé pour Seth Granger. Jay doit en avoir la migraine. Ce genre de pub n'est pas bon pour son cher Moon Bay.

— Détrompe-toi, objecta Mandy. Il n'y a rien de tel qu'un événement tragique pour attirer la clientèle ! Les touristes vont rappliquer comme des mouches, et dans un an Warren affirmera avoir un fantôme chez lui.

— Je vous en prie ! s'offusqua Alex.

— Désolé, fit Mandy.

— Allons-y, dit Gil. Laissons notre chef à ses dauphins adorés. Bonne nuit, Alex.

Dès le départ de ses assistants, Alex se sentit affreusement seule. Saisie d'un frisson, elle serra les bras sur sa taille. Le Tiki Hut vibrait de lumière et de musique, de l'autre côté du lagon. Avait-elle besoin de ruminer ainsi sa solitude et son angoisse ? Non, décida-t-elle.

C'était le bon moment. Mais il fallait agir vite.

Utilisant le passe qu'il s'était débrouillé pour obtenir, il pénétra dans le bungalow, referma aussitôt derrière lui et reverrouilla la porte. Si quelqu'un arrivait, il y avait toujours celle de derrière.

Où chercher... ?

La chambre. Il y était déjà venu.

Il alla droit vers la coiffeuse et examina les objets qui s'y trouvaient. S'emparant de l'atomiseur en céramique en forme de dauphin, il l'étudia et le secoua. S'aspergeant par mégarde de parfum, il réprima un éternuement et le reposa.

Une jolie peinture représentant un dauphin ornait un mur. Il la décrocha et la retourna.

Une sombre colère l'envahit. Il n'avait pas assez d'infos, et malgré tous ses efforts ne trouvait rien. Bon sang, cette femme vivait entourée de dauphins ! Des vivants, des en peluche, en terre cuite...

Il entendit des pas s'approcher. Il se précipita vers la porte de derrière. Tant pis, il reviendrait et s'octroierait le temps qu'il fallait pour examiner chaque dauphin.

Une fois dehors, il jura entre ses dents. Ce n'était qu'une de ces maudites femmes de chambre qui passait.

Il lui sourit, la salua de la main et poursuivit son chemin.

Pour rejoindre les lumières et les quelques personnes qui s'attardaient encore au Tiki Hut.

Le portable de David sonna alors qu'il repartait sur le sentier. Le nom de Dane Whitelaw s'affichait sur l'écran. Il s'arrêta et prit l'appel.

— Alors, qu'as-tu trouvé ?

— Je vais très bien, merci, répondit sèchement son ami. Et toi ?

— Pardon, excuse-moi. Comment vas-tu ? Tout le monde se porte bien ? Ton chien ? Ton chat ? Ta femme ? Tes enfants ? Ton poisson rouge ?

Dane éclata de rire.

— J'ai fait des recherches sur ton gars de la Navy. Apparemment, il t'a dit la vérité. Il a quitté l'armée il y a un an, au mois de mai. Marié à une Serena Anne Franklin. Pas d'enfants. A divorcé à peu près au moment de son retour à la vie civile. Il a sa propre affaire, « Seymore Consultants », qu'il dirige seul. Une chose intéressante : il se trouvait à Miami un mois avant de descendre dans les Keys.

— Donc... il aurait pu y rencontrer Alicia.

— C'est possible. Mais il y a des millions de gens là-bas.

— Génial. Le gars est peut-être net, peut-être pas.

— Encore une chose, il est bardé de diplômes. Ingénierie, psychologie et géographie, avec option océanographie.

— C'est tout ? grommela David.

— A mon avis, ce type a dû se constituer un beau carnet d'adresses avec les années. Des gens haut placés. Des contacts à l'étranger aussi, je suppose.

— Que cherches-tu à me dire, au juste ? Ça le dédouane, ou ça le rend encore plus suspect ?

— Dans un cas pareil, je me ferais à mes tripes.

— Et que te disent tes tripes ?

— Les miennes, rien. Ce sont les tiennes qui comptent. Tu le connais, moi non. A propos, on dirait que ça devient de plus en plus chaud, de ton côté. J'ai appris la nouvelle aux infos.

— Seth Granger ?

— Non, la reine d'Angleterre. Un nabab se noie, et toutes les chaînes de l'Etat en font des gorges chaudes. Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qu'ils ne disent pas ?

— Je n'en sais rien.

— Tu y étais, pourtant.

— J'étais en train de te téléphoner quand il est sorti piquer une tête.

— Bizarre, tu ne trouves pas ? Un type plein aux as, qui était prêt à financer toute l'affaire, qui disparaît subitement ?

— Ouais, bizarre... A moins que quelqu'un en sache plus que nous.

— A savoir ?

— A savoir que l'épave repose à un endroit facilement accessible. Un endroit où l'on pourrait plonger depuis un simple canot pour récupérer certaines pièces du trésor en prenant de vitesse la grosse armada — et bien sûr le gouvernement. Pour un contribuable moyen, escamoter deux ou trois babioles pouvant rapporter quelques centaines de milliers de dollars, c'est assez tentant.

— Tu as peut-être mis le doigt sur quelque chose. Je vais continuer à creuser du côté de ton John Seymore. Tiens-moi au courant. Et sois prudent. Il y a un avis de tempête.

— Une petite, et qui se dirige de l'autre côté.

— Elle n'en a pas moins le statut de tempête tropicale. Elle pourrait changer de direction et toucher les Keys. Bon, passe-moi un coup de fil si tu as besoin d'autre chose.

— O.K. Merci.

David raccrocha. Indubitablement, le mystère s'épaississait. Et il n'y avait qu'une personne désormais lavée de tout soupçon dans la disparition d'Alicia et sa mort probable.

Seth Granger.

Un bruissement soudain dans les arbres le fit se retourner. Fronçant les

sourcils, il s'enfonça à grands pas dans la végétation.

Rien.

Mais y avait-il eu quelqu'un ? Qui, passant par là, se serait arrêté pour écouter sa conversation ?

* * *

Assise au bout du premier ponton avec son seau de poissons, les jambes balançant dans le vide, Alex lança l'appel.

— Katy ! Sabra ! Jamie Boy !

Les trois dauphins pointèrent la tête presque instantanément sous son nez. Ils connaissaient les heures de la journée et savaient quand on s'occupait d'eux. Elle les caressa un par un, et leur donna leur poisson tout en leur parlant. Puis elle gagna le ponton du second lagon.

— Shania, par ici ! Sam, Vicky, vous aussi !

Elle leur prodigua les mêmes soins, laissant néanmoins ses doigts courir un peu plus longuement sur le corps fuselé de Shania. L'animal la regarda avec des yeux d'une saisissante intelligence.

— Vous êtes mes bébés, vous savez ? Peut-être ne devrais-je pas m'attacher trop à vous, mais... Quand j'avais un mec, il était tout le temps en mer.

— Vraiment ?

La voix de David la prit tellement au dépourvu qu'elle manqua de renverser son seau. Elle se rétablit d'un bond sur les planches et se retourna.

— Tu es obligé de te glisser comme un voleur derrière les gens ?

— Je ne me suis pas glissé comme un voleur, j'ai marché.

— Tu as failli me faire mourir de peur.

— Désolé, je ne voulais pas. Mais je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce que tu disais. C'était quoi, déjà ? Que j'étais souvent absent ?

— S'il n'y avait que ça ! Ma décision de divorcer reposait sur des raisons plus complexes.

— Et l'une d'elles était Alicia.

— Non. Oui. Peut-être. Je ne sais plus, David.

— A chacune de mes expéditions, je t'ai proposé de m'accompagner.

— Je sais. Mais j'ai mes dauphins. Ils ont besoin de moi.

— Tu es donc assignée à résidence.

— Je n'ai pas dit ça. Simplement, je ne peux pas être sans cesse entre deux voyages. Et je ne le veux pas. J'aime bouger autant que n'importe qui, mais j'ai aussi besoin d'un foyer.

— Tu avais un foyer.

— Une succession de logements, tu veux dire. Nous avons déménagé cinq fois en un an. Il y avait toujours un endroit qui convenait mieux. Qui *te*

convenait mieux.

Il garda quelques instants le silence, avant de demander :

— J'étais vraiment mauvais à ce point ?

— Oui. Non. Tu étais toi, c'est tout. Il n'y avait aucune raison de changer ce que tu étais... enfin, ce que tu es, pour moi. Ou pour n'importe qui d'autre, d'ailleurs. C'est juste que ça ne me convenait pas.

— Tu n'as jamais entendu parler du mot « compromis » ?

— Je ne tenais pas particulièrement à être la raison pour laquelle le grand David Denham aurait raté la découverte du siècle, si tu veux savoir.

— Des découvertes, il y en a beaucoup par siècle, rétorqua-t-il. Tu en as fini ici ? Parce que je suis venu pour te raccompagner à ton bungalow.

— J'ai peut-être d'autres projets, y as-tu pensé ?

Il sourit.

— Je te connais. Il n'y a rien que tu aimes plus que la mer... Et tes enfants chéris, bien sûr... Mais tu fileras prendre une douche à peine en auras-tu fini avec eux.

— Très bien. Raccompagne-moi. Mais il est hors de question que je me laisse entraîner au Tiki Hut, ajouta-t-elle d'un ton las.

De fait, elle ne se sentait plus seule et n'avait plus peur.

— Tu veux que je prenne le seau ?

— Attends, il reste un tour pour ces trois-là.

— Je peux ?

Elle haussa les épaules, et il s'assit au bord du ponton. Comme elle, il parla à chacun des dauphins tout en lui tendant sa pitance. Il les caressa aussi, et ils semblèrent adorer ça.

Ce qui irrita profondément Alex. Seule Shania restait un peu en retrait. Comme si elle percevait sa contrariété et attendait son approbation.

David possédait le truc pour communiquer avec les animaux. Il était conscient que la nourriture n'était pas leur unique plaisir, qu'ils aimaient le contact et la voix des hommes.

Se mettant au diapason des autres, Shania se mit à chercher ses caresses, à solliciter son attention.

« La traîtresse ! » songea Alex. Mais en même temps elle était contente. Elle vouait une affection particulière à Shania. Celle-ci demandait davantage que les autres, qui n'avaient jamais connu les blessures et les souffrances qui lui avaient été infligées.

Quand tout ce petit monde fut rassasié, Alex remonta le quai, escortée par un David silencieux. Elle marcha d'un pas vif, tâchant d'être un peu en avant de lui, mais sans succès. Il ne se laissait pas distancer.

— Essaierais-tu de me semer ? demanda-t-il.

Elle s'arrêta net.

— Pourquoi voudrais-je te semer ?

— Pour me perdre, tiens !

— Te perdre ? Nous sommes sur une toute petite île, au cas où tu ne t'en serais pas aperçu.

— Sans compter que j'ai de plus longues jambes. Je pourrais te laisser sur place comme une fleur.

— Vas-y, qu'attends-tu ?

— C'est toi qui as la clé.

— Tu sais où dormir.

— Mais je ne veux pas te laisser seule chez toi.

Si l'échange s'était fait sur un ton léger, presque badin, la dernière phrase fut énoncée avec la plus extrême gravité.

— Ce n'est pas vrai, je rêve, murmura-t-elle, avant de se remettre en route.

Dans un recoin secret de son être, elle sentait naître une joie sauvage. Que se passait-il donc chez elle ? Voulait-elle juste s'amuser avec lui ? Le tenter, attiser son désir... pour ensuite le faire souffrir ?

Comme elle-même avait souffert ?

Non. Pas du tout. Sa décision de divorcer n'avait pas été prise sur un coup de tête. Elle était le résultat d'une longue et douloureuse réflexion sur les divers aspects de leur vie commune. Mais n'était-il pas vrai, lui souffla une petite voix, que la jalousie y avait joué sa part ? La jalousie, et la peur que d'autres ne lui offrent plus qu'elle ne l'avait su ?

Il avait beau avoir de longues jambes, elle arriva au bungalow avec une longueur d'avance. Elle y entra et laissa la porte se refermer d'elle-même, l'ignorant royalement. Il retint in extremis le battant et la suivit à l'intérieur.

D'une voix sèche, elle l'autorisa à utiliser la petite salle de bains du couloir, puis gagna sa chambre, se déshabilla et, une fois sous la douche, se savonna avec une hargne vengeresse. Au moment où elle ressortit, enveloppée dans un drap de bain, elle se souvint que la femme de chambre ne laissait toujours qu'un essuie-mains dans l'autre salle de bains.

Pestant sous cape, elle sortit une grande serviette d'un placard et s'avança dans le couloir. Il était déjà sous la douche. Elle frappa à la porte. Pas de réponse.

— David ?

— Quoi ? cria-t-il par-dessus le bruit de l'eau.

— Je t'apporte une serviette.

— Que dis-tu ? Je ne t'entends pas.

Pourquoi se fatiguait-elle ? Il n'avait qu'à attendre de sécher tout seul. Non. Le connaissant, il allait sortir en tenue d'Adam et se promener tout dégoulinant sur son parquet ciré.

— Ta serviette ! clama-t-elle.

— Je ne t'entends pas ! répéta-t-il.

D'un geste impatient, elle tourna la poignée. Il n'avait pas fermé. Elle poussa la porte, prête à jeter la serviette.

Les vitres de la cabine n'étaient pas encore embuées. Se figeant sur place, elle le contempla dans sa glorieuse nudité.

— Ta serviette, dit-elle en la laissant tomber, prête à s'enfuir.

La porte de la cabine s'ouvrit, et il pointa la tête, le sourire aux lèvres.

— Tu n'as pas pu résister à l'envie de mater mes fesses, hein ? la taquina-t-il. Fais attention, tu risques de céder à la tentation.

Se forçant à demeurer stoïque et impassible, elle détailla méthodiquement son corps. Après l'avoir bien jaugé, elle répondit enfin :

— Non.

Puis elle tourna les talons et s'en fut.

Adossée à la porte, elle entendit son rire de gorge et, chose absurde, se sentit soudain très faible. Que le diable l'emporte ! Qu'il emporte chaque muscle, chaque méplat, chaque rondeur de son anatomie ! Elle ferma les yeux. Ce n'était pas tant la vision de ce corps viril et bronzé qui lui incendiait les sens...

C'étaient les mille et une manières dont il savait s'en servir.

La porte s'ouvrit brusquement. Elle partit en arrière, emportée par son poids, pour se retrouver entre ses bras puissants, encore tout chauds et humides de sa douche.

Devait-elle s'étonner qu'il ne la relâche pas tout de suite ?

— Tu m'espionnais, dit-il contre son oreille.

— T'espionner ? A travers une porte close ?

— Alors tu écoutais, l'oreille collée.

— Je te jure que non...

Il avait refermé les bras sur sa taille, et ils ne portaient l'un et l'autre que leur serviette.

— Je m'y étais adossée, c'est tout.

— Tu as été troublée de m'avoir vu nu, c'est ça ?

La vibration rauque de sa voix se propagea le long de son cou, et sa chaleur rayonna dans tout son corps jusqu'à ses orteils.

— J'ai divorcé de toi, tu te rappelles ? dit-elle doucement.

— Je ne l'ai jamais oublié. Pas un instant.

Il y avait quelque chose d'hypnotique dans sa voix, et il n'avait pas relâché son étreinte d'un iota.

— Tu veux bien me laisser ?

— Voyons, Alex. Laisse-toi aller. Mon corps, ton corps... Les souvenirs...

Elle lutta de toutes ses forces pour ne pas remuer fût-ce le petit doigt. Il ne faisait que la provoquer ! Et elle craignait de ressentir beaucoup plus de choses qu'elle ne le devait.

— Je n'ai jamais nié que tu pouvais être excessivement charmant, répliqua-t-elle avec un calme d'institutrice face à un enfant. Quand tu le veux.

— Eh bien je le veux, maintenant.

— C'est trop tard.

— Pourquoi ? Techniquement, nous sommes toujours mariés. Et nous sommes là... ensemble. Tu sais que je ne partirai pas de ce bungalow, que mon inquiétude pour toi est bien réelle. Et puis tu es ma femme.

Une minute de plus et elle allait fondre. Peut-être même en larmes. Pire, elle pourrait se retourner, se jeter dans ses bras et pleurer sa constante insécurité, sa conviction qu'ils n'avaient jamais eu l'opportunité de vivre ce qu'ils auraient dû vivre.

— David, laisse-moi.

— Bien... Comme tu voudras.

Il la relâcha. A l'instant où elle se dégagea, sa serviette de bain glissa jusqu'au sol.

Elle pivota pour lui faire face, résolue à ne pas se précipiter pour la rattraper. Avec tout le détachement dont elle était capable, elle secoua la tête.

— Ça, c'était un coup en traître.

— Je n'ai rien fait, je t'assure. Elle est tombée toute seule.

— Eh bien, merci d'avoir conservé la tienne.

Il sourit, laissa tomber celle-ci et son sourire s'effaça.

Pendant un moment, il se contenta de la regarder, sans s'excuser le moins du monde de son ostensible érection.

Puis il s'avança, tendit la main et l'attira contre lui. Elle se contracta, les jambes vacillantes. Pourtant, elle savait qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour qu'il la libère de nouveau.

Elle voulut lui dire... quelque chose.

Mais ne le fit pas. D'un doigt, il lui releva le menton et lui inclina la tête. Aucun des deux ne parla. Il chercha son regard, puis sa bouche fondit sur la sienne. Il ne fallut que le contact de ses lèvres, l'invasion de sa langue, la pulsation de sa virilité contre son ventre pour que bouillonne en elle un tel appel de la chair qu'elle dut se retenir de hurler. L'eût-il allongée en cet instant même sur le carrelage qu'elle ne n'aurait pas tenter de l'en empêcher.

Mais il n'en fit rien. Tandis qu'il goûtait avec fièvre à sa bouche, ses mains descendirent le long de son dos, vers ses reins, explorant sa peau du bout des doigts, puis elles se déployèrent sur ses fesses, qu'il pressa contre son bassin. Son sexe bandé se glissa entre ses cuisses, à la fois promesse et menace, déclenchant un tourbillon de pure sensualité qui lui vrilla les entrailles. Affaiblie, tremblante, elle s'accrocha à lui, enivrée par les mouvements ludiques de ses lèvres, de ses dents et de sa langue.

Et de ses mains, bien sûr, qui la palpaient, la caressaient...

Elle profita de ce qu'il rompait leur baiser pour s'écarter. Il y avait une chose qu'elle devait lui dire. Mariés ou pas, ils ne devaient pas faire ce qu'ils faisaient. Elle avait continué sa vie sans lui. Pour la première fois, elle avait éprouvé quelque chose pour un autre homme. Avec...

Comment s'appelait-il, déjà ?

La bouche de David était maintenant sur sa clavicule, sa langue dessinait des cercles affolants sur sa peau.

— David, supplia-t-elle.

Il ne répondit pas. Sa tête était nichée dans le vallon entre ses seins, et chaque mouvement de ses lèvres exacerba son désir, ébranla un peu plus sa volonté.

— David...

Elle planta les doigts dans ses épaules. Sa langue glissait sur sa chair, effaçait les gouttelettes qui subsistaient de sa douche. Des caresses partout... Lentes, languides, étudiées... jusqu'à ce que les zones où il ne la touchait pas lui brûlent de frustration. Sur son ventre, ses hanches, ses jambes, le creux

derrière ses genoux, l'intérieur de ses cuisses... Près... plus près...

— David...

— Quoi ? dit-il enfin, se redressant de toute sa hauteur. Ne me dis pas d'arrêter, supplia-t-il, l'œil égaré, assombri par le désir. Alex, ne me dis pas d'arrêter.

— Je... je n'en avais pas l'intention, bégaya-t-elle.

Il haussa un sourcil.

— J'allais te dire que je n'ai plus de force dans les jambes, que... que je vais tomber.

— Ah.

Il la considéra longuement tandis qu'en elle la chaleur le disputait au froid. Chaleur de l'étreinte où il la retenait prisonnière, froid de la peur qu'il la quitte une nouvelle fois, laissant un immense vide dans son corps et dans sa vie.

— Je... je ne tiendrai plus debout bien longtemps, dit-elle en déglutissant, les paupières lourdes.

— Tu n'en as pas besoin, répondit-il en la soulevant dans ses bras.

Le bleu de ses iris était devenu presque noir. Il franchit les quelques mètres qui les séparaient de la chambre et en poussa la porte sans la quitter des yeux une seule seconde. Son regard entraînait en elle, touchait l'essence de sa féminité.

Elle soupira son nom.

— David...

Il la déposa sur le lit. Elle mourait d'envie qu'il l'étreigne de nouveau, qu'il la pénètre, mais il ne montrait pas la même impatience. Au lieu de cela, il reprit possession de sa bouche, et l'embrassa avec une telle passion qu'elle en eut le souffle coupé ; suffoquant de désir, elle chercha de l'air, et il happa ses seins l'un après l'autre avec une ardeur renouvelée. Elle sentit ses tétons durcir sous ses lèvres et contre sa langue. Dans la fraîcheur de la chambre, ils frissonnèrent tous deux tandis qu'il glissait sur elle. Cette fois, il ne perdit pas de temps en taquineries. Il lui écarta les cuisses et lui fit l'amour de sa bouche, sans retenue ni pudeur, d'une manière intime et sauvage, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus arquer le dos ni murmurer son nom. Elle s'abandonna alors à des convulsions incoercibles, exigeant plus et plus encore.

Tendresse, familiarité... Il la connaissait si bien. Il savait comment lui donner du plaisir. Le temps lui avait appris à jouer avec son corps et avec son âme. Il ne faisait pas de quartier, ignorant les battements erratiques de son cœur. Elle laissa bientôt échapper un cri rauque, submergée par une vague d'extase indicible, si délicieuse que sa respiration se bloqua de nouveau, son poulx martelant avec force ses tympanes. Mais avant qu'elle ne redescende de son nirvana pour revenir à la réalité, il s'unissait à elle comme elle l'avait si ardemment désiré, son corps plongeant avec fougue dans le sien, leurs membres emmêlés. Elle repartit vers les cimes vertigineuses de la volupté, avec une frénésie qui occupa tout autour d'elle, dans une explosion si violente

qu'elle ne vit plus que le noir et des myriades d'étoiles...

Peu à peu, graduellement, elle discerna la chambre et l'homme qui l'enveloppait de ses bras. Et tandis que d'exquis tremblements continuaient à lui traverser le corps, elle ne put que s'émerveiller de la prouesse sexuelle de ce dernier, et de cette alchimie presque douloureuse qui les liait l'un à l'autre.

Il se redressa sur un coude, se pencha légèrement sur elle et de sa main libre écarta une mèche humide de son visage. La tension qui subsistait dans ses yeux tandis qu'il la contemplait la surprit. C'est d'une voix rauque, tout aussi surprenante, qu'il demanda soudain :

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi as-tu fait ça ? Tu n'as pas appelé, tu n'as pas écrit. Tu m'as juste envoyé les papiers.

Elle soutint l'intensité de son regard.

« Pourquoi ? Parce que je ne supportais pas de t'imaginer entre les bras d'une autre femme. Parce que je te perdais. Parce que je *me* perdais. J'étais heureuse à tes côtés, mais j'avais aussi besoin de mon propre univers. Et j'étais sûre qu'un jour tu finirais par t'apercevoir que je n'étais pas le type de femme avec qui tu pouvais passer le reste de ta vie. »

Elle ne prononça pas ces mots. Ce n'était pas le moment. Elle était bien trop déstabilisée. Elle s'humecta les lèvres, cherchant désespérément quelque chose à lui répondre.

— Le sexe ne suffit pas pour faire un mariage, parvint-elle à articuler.

Il fronça légèrement les sourcils.

Elle le repoussa d'une main sur le torse.

— David... Tu es lourd, mentit-elle.

Il s'écarta et bascula de côté. Elle se leva, fila dans la salle de bains, s'y enferma et resta sans bouger un moment, frissonnant de la tête aux pieds. Puis elle ouvrit le robinet de la douche et se glissa sous le jet. S'ils avaient vraiment été mariés, il l'aurait suivie. Il l'aurait taquinée, ils auraient ri, avant de repasser aux choses sérieuses...

Il ne la suivit pas. Elle ignore combien de temps elle resta sous la douche, mais lorsqu'elle émergea de la salle de bains, il n'était plus là.

Elle enfila une longue chemise de nuit puis démêla avec soin ses cheveux mouillés. Elle mourait de faim, mais elle décida de ne pas quitter la chambre.

Reposant la brosse sur la coiffeuse, elle se rendit compte que tout ce qui s'y trouvait avait été dérangé. La femme de chambre ne touchait jamais à la coiffeuse, qu'elle rangeait elle-même, ni au bureau et à l'ordinateur dans la chambre d'appoint. David avait-il touché à ses affaires ?

Elle avait un vaporisateur de parfum en porcelaine peinte, en forme de dauphin. Il était joli, et elle y tenait beaucoup : ses parents le lui avaient offert pour son dixième anniversaire. Elle le posait toujours au centre du plateau et disposait le reste de son attirail tout autour. Il était maintenant sur le côté, et

un flacon de parfum de marque occupait son emplacement. D'un geste machinal, elle remit chaque chose à sa place.

Ce n'était pas bien grave. Juste... bizarre.

Elle haussa les épaules, songea aux moments torrides qu'elle venait de partager avec David. Une partie d'elle-même se demandait comment diable elle avait pu vivre sans lui, tandis que l'autre se traitait de tous les noms d'oiseaux.

Mais elle ne devait pas s'attarder sur ces petites considérations personnelles. Aujourd'hui, un homme était mort. Et cette fois il ne faisait aucun doute qu'elle avait vu un corps.

S'agissant du premier, non seulement David la croyait, mais il était convaincu qu'il s'agissait de celui d'Alicia Farr. Amie, ou maîtresse d'un temps ? Dans l'un ou l'autre cas, cela avait dû profondément l'affecter. Et pourtant...

Pourtant il y avait eu cette nuit.

Elle posa sa brosse, oubliant qu'on avait touché aux objets sur sa coiffeuse. Puis elle se faufila dans son lit.

Où elle allait essayer de dormir.

Seule.

* * *

Elle pouvait vraiment avoir l'air d'un ange, songea David en ouvrant la porte de la chambre. Elle dormait comme un enfant, dans un nuage de cheveux blonds...

Une énorme bouffée de tendresse — et de désir — l'envahit.

Il réprima la seconde.

Il avait mis en route la machine à café, s'était rapidement rhabillé puis avait sorti les céréales et les fruits. Il n'avait pas oublié qu'il avait promis à Zach de les retrouver lui et sa mère, à l'heure du petit déjeuner, pour leur montrer l'*Icarus*. Mais il était trop tôt, et si Alex avait gardé ses vieilles habitudes, elle oublierait de manger à midi. Elle aurait donc besoin de se caler l'estomac pour bien démarrer sa journée.

Du reste, il avait à lui parler.

Revenant dans la chambre, il ouvrit les draps et lui secoua l'épaule. Elle se réveilla sur-le-champ et le gratifia d'un regard noir de princesse offensée par un valet de pied.

— Le petit déj' est prêt.

Elle lorgna vers son réveil.

— Ce n'est pas mon heure !

— Si.

— Jamais de la vie.

— Je t'assure que si.

Elle grogna et laissa retomber sa tête sur ses mains.

— Franchement, David, tu commences à en faire un peu trop. Hier soir, c'était... c'était sous l'impulsion du moment. Tu as besoin qu'on flatte ton ego ? Très bien. Tu as une belle paire de fesses et tu t'es débrouillé pour gâcher ma seule chance d'une liaison prometteuse. De toute façon, tu peux rester ici si tu veux, alors profite-en. Mais que tu te mettes à jouer les dictateurs, là ça ne va plus du tout.

— Dans ce cas, peut-être pourrais-tu cesser de me mentir.

— Te mentir à quel sujet ?

— Au sujet de Danny Fuller.

— Je ne vois vraiment pas de quoi tu veux parler.

— Lève-toi. Il y a du café. En général, ça améliore ton humeur.

— Je suis d'excellente humeur.

— Permits-moi d'être d'un avis contraire. Allez, sors de là. Tu pourras manger tout en parlant.

Sans lui laisser le temps de répondre, il quitta la chambre. Il entendit un oreiller s'écraser sur la porte lorsqu'il la referma.

Il la rouvrit.

— D'excellente humeur, hein ?

Elle ne s'était toujours pas levée. Ses cheveux étaient en bataille, et elle ne portait qu'un mince T-shirt qui ne faisait rien pour la rendre moins excitante. Il était censé être deux tailles trop grand, mais il moulait ses formes comme une seconde peau.

Il s'empressa de refermer la porte avant qu'elle ne trouve autre chose à lui expédier.

Dans la cuisine, il emplit deux tasses de café puis s'arrêta un instant devant le comptoir, le ventre noué.

Qu'est-ce qui avait cloché à ce point entre eux ? Il n'avait jamais rencontré une telle femme. Il aimait tout en elle, des yeux jusqu'aux orteils. Le son de sa voix, son exaltation lorsqu'elle parlait des dauphins, de ses cours, de la mer, son expression quand elle faisait l'amour, sa manière de bouger, de le toucher, son odeur, sa vue, son goût...

Il n'avait jamais cessé d'être amoureux d'elle. En recevant les papiers du divorce, il avait été assommé. Elle n'avait pas dit un mot. C'était juste ce qu'elle avait décidé. Il s'était donc plié à sa volonté, en silence, avec la plus grande amertume.

Alors qu'il reposait le pot sur la plaque, il eut un sursaut en la voyant pénétrer d'un pas traînant dans la cuisine.

Elle lui lança un regard venimeux, se saisit de la tasse qu'il lui avait servie et se percha sur l'un des tabourets du comptoir. Elle versa des céréales dans un bol, y ajouta du lait, et se tourna à demi vers lui, un sourcil levé.

— Bon. Venons-en au fait. J'aurais donc eu une liaison gérontophile avec Danny Fuller, c'est bien ça ?

— Ne sois pas sarcastique.

— N'est-ce pas ce que tu as laissé entendre jusqu'ici ? De toutes les histoires que tu m'as servies depuis que tu es arrivé, c'est certainement la plus grotesque. Je n'ai aucune idée de ce à quoi tu fais allusion.

— Très bien. Je vais te le dire. Alicia Farr a passé tout le temps qu'elle pouvait avec lui durant ses derniers jours à l'hôpital. Et, dans leurs conversations, deux choses sont revenues régulièrement : les dauphins... et ton nom.

Devant son air stupéfait, il ne pouvait croire qu'elle lui avait caché quelque chose. Sa sincérité n'était pas feinte.

Elle secoua la tête.

— Danny Fuller est venu ici, oui. Je l'appréciais. Il aimait vraiment les dauphins. Et tu me connais, les amis des dauphins sont mes amis. Nous avons bavardé deux ou trois fois au Tiki Hut. Il m'a raconté certaines de ses aventures. Mais s'il avait en tête quelque chose qu'il n'a jamais réalisé, je te jure que j'ignore totalement ce que c'est.

— T'a-t-il jamais parlé d'un bateau qui s'appelle le *Anne Marie* ?

Elle réfléchit un moment.

— Non. Il n'a jamais cité ce nom. Personne ne l'a jamais mentionné devant moi, d'ailleurs.

David baissa la tête. Dommage. Si elle avait su quelque chose, cela lui aurait été d'un grand secours.

Il releva les yeux, songeur. Soit elle ne savait vraiment rien, soit elle avait ajouté à ses multiples talents celui de comédienne. Ce qui était peut-être le cas. Il lui avait imposé sa présence. Et hier soir...

O.K., selon ses propres termes, ç'avait été « sous l'impulsion du moment », rien de plus.

— Alors ? dit-elle. C'est tout ce que tu voulais savoir ? C'est pour cela que tu tenais dur comme fer à me protéger ? Dans ce cas, je suis navrée. Je ne peux pas t'aider.

— Alex, tu es en danger. Si deux cadavres ne suffisent pas à te convaincre, rien n'y parviendra.

Elle plissa les yeux.

— Laisse tomber. Maintenant, si tu m'expliquais de quoi il s'agit ? Qu'est-ce que le *Anne Marie*, pour commencer ?

— Un navire anglais coulé durant les derniers temps de la piraterie, en 1715. D'après les rapports de l'époque, il aurait sombré au large des côtes de Caroline du Sud. Mais cette version était celle avancée par un pirate du nom de Billy Thornton, qui espérait être gracié mais qui ne l'a pas été. Au moment où on lui passait la corde au cou, il a crié : « Il n'a pas vraiment... »

— Il n'a pas vraiment quoi ?

— Eh bien, les gens ont pensé qu'il voulait dire qu'il n'avait pas vraiment coulé au large de la Caroline du Sud. Avant d'être capturé, il avait affirmé

avoir vu le bateau partir par le fond lors d'une tempête qui avait ravagé la côte Est, mais, d'après certains historiens, il l'aurait lui-même attaqué.

— Il n'a pas pu le faire seul...

— Selon certaines légendes, comme il se trouvait alors non loin des côtes de Floride, il lui aurait été facile de regagner la terre et de tuer ses propres hommes afin de retourner seul mettre la main sur le trésor.

— En quoi consistait-il, ce trésor ?

— Il existe un inventaire détaillé dans les archives anglaises. Mais en gros des tonnes de lingots d'or et un coffre contenant des bijoux et pierres précieuses pour une valeur actuelle de plusieurs millions de dollars.

— Je ne comprends pas. Il doit y avoir des centaines de trésors qui attendent d'être trouvés au fond de l'Atlantique. Pourquoi aurait-on tué justement pour celui-là ?

— De nos jours, en effet, il est rare qu'on tue pour un trésor. Mais celui qui dort dans le *Anne Marie* est exceptionnel.

— Alicia pensait-elle savoir où se trouve l'épave ? Si oui, elle a dû annoncer qu'elle montait une expédition, recruter des gens. Dans tous les cas, elle était tenue de se conformer à la réglementation officielle.

— A mon avis, elle hésitait à en parler, de peur que quelqu'un la prenne de vitesse.

— Pourquoi Danny Fuller aurait-il gardé le secret aussi longtemps ? S'il savait quelque chose, pourquoi n'est-il pas allé lui-même récupérer ce trésor ?

— Je me suis également posé la question. Peut-être venait-il juste de le savoir. Alicia aura obtenu de lui des détails permettant de localiser le *Anne Marie*, c'est du moins mon hypothèse. Elle avait l'intention de monter une expédition, et c'est pourquoi elle voulait me retrouver ici. Mais elle a dû en parler à quelqu'un d'autre, et ce quelqu'un aura décidé de rafler seul la mise... n'hésitant pas à tuer pour cela.

Il marqua une pause, histoire qu'Alex ait le temps de digérer tout ça.

— Je crois, reprit-il, que cette personne souhaite agir incognito, à l'insu des autorités. Si il ou elle pense pouvoir amasser une fortune sans que l'affaire s'ébruite, alors il est fort probable que le vaisseau ait coulé dans de hauts fonds, et qu'avec le jeu des marées le sable l'ait rendu invisible. Et que Danny Fuller l'avait appris.

— Donc... tu crois que Seth Granger était dans le secret, qu'il avait lui aussi été invité par Alicia à la retrouver ici ? Qu'il ne se serait pas noyé, mais qu'il a été tué ?

— C'est une possibilité. Ou plutôt une probabilité.

— Mais comment ? Il se trouvait au bar avec tout le monde, où il s'est copieusement soûlé. Et puis si on a tué Alicia et que c'est bien son corps que j'ai trouvé... comment diable a-t-il fait pour disparaître ?

— De toute évidence, on l'a déplacé.

— As-tu parlé de tout cela au shérif Thompson ?

— Je n'en ai pas eu l'occasion. Mais j'ai demandé à Dane de lui transmettre toutes les infos qu'il a dénichées sur ma requête.

— Bien. Tu as une idée de l'identité de cette personne ?

— En tout cas, c'est quelqu'un qui s'intéresse à la mer et à la récupération sous-marine. J'ai d'abord songé à Seth, mais... les faits l'ont innocenté.

— A qui d'autre Alicia a-t-elle pu donner rendez-vous ici ? Qui d'autre a pu avoir vent de ce qui se passait ?

— Je l'ignore.

— Dans ce cas, qui aurait pu découvrir quelque chose ?

— Ton patron, pour commencer.

— Jay ? Mais ce n'est pas un plongeur expérimenté. Pour autant que je sache, il sait se débrouiller sur un bateau, mais il n'a pas les moyens d'entreprendre une telle expédition, et...

Elle s'interrompt et haussa les épaules.

— Je vois. Tu penses qu'il aimerait les avoir. Et qu'il aimerait se faire un nom grâce à une découverte de cette importance. Non, fit-elle en secouant la tête. Je ne peux pas l'imaginer. Pas Jay.

— Il y a aussi Hank Adamson.

Elle le fixa d'un air incrédule.

— Mais c'est un journaliste !

— Qui se trouve être ici, comme par hasard.

— Là, tu pousses le bouchon un peu loin.

— Peut-être.

— Y a-t-il d'autres suspects sur ta liste ?

— Oui, un.

— Qui ?

Il hésita, avant de répondre, d'une voix calme :

— Ton ex-Navy SEAL.

Elle se leva et écarta son bol de céréales.

— Il faut que j'aille travailler, annonça-t-elle d'une voix crispée en tournant les talons.

Il l'attrapa par le bras et la força à pivoter vers lui.

— Je t'en prie, Alex. Très honnêtement, je ne cherche en aucune façon à me mêler de ta vie, encore moins à la gâcher. Mais en l'état actuel des choses... Jusqu'à ce que nous ayons éclairci cette affaire, ne reste seule avec personne, d'accord ?

— Sauf avec toi, n'est-ce pas ? railla-t-elle.

— Sauf avec moi, en effet.

Elle tenta de se libérer.

— S'il te plaît, Alex !

— Il faut que j'aille travailler, David.

Elle regarda les doigts serrés sur son bras. Il la relâcha. Elle releva les

yeux et ajouta d'un ton amer :

— Tu n'as vraiment aucun souci à te faire. Ce qui s'est passé cette nuit était peut-être imprévu, mais je ne suis pas du genre à passer d'un homme à l'autre à cette vitesse. John me plaît, c'est vrai. J'ai de l'admiration pour lui et j'apprécie sa compagnie. Mais je dois d'abord régler certaines choses avec moi-même... Compte tenu des circonstances — le fait que nous ne soyons pas légalement divorcés, ces deux meurtres que nous avons sur les bras —, je prendrai mon temps avant d'engager une relation avec qui que ce soit. Satisfait ?

Il détestait cette dureté et cette froideur dans ses yeux. Mais elle lui avait donné la réponse dont il avait besoin.

Il opina. Elle disparut dans la chambre, en ressortit deux minutes plus tard en tenue de travail — short et T-shirt au logo de Moon Bay — et se dirigea vers la porte.

La main sur le bouton, elle se retourna.

— N'oublie pas de verrouiller en partant, dit-elle.

Un pli soucieux se forma soudain sur son front.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. N'oublie pas de verrouiller. Mes clés sont à côté de la porte. Prends-les avec toi.

Elle sortit, et il eut l'impression d'avoir été frôlé par une bourrasque glacée.

* * *

Alex était diplômée en psychologie, avec option en sciences de la mer. Mais, s'agissant des dauphins, elle avait tout appris d'un vieux dresseur, rencontré lors d'un stage de formation. Il lui avait fait remarquer que, la plupart du temps, les théories qui s'appliquent aux humains s'appliquent aussi aux animaux. Ils répondent mieux à ce que l'on attend d'eux lorsqu'il y a une récompense à la clé.

Pour les dauphins, ce n'était pas nécessairement un poisson. A l'instar des humains, ils avaient grand besoin d'affection. Shania, par exemple. Elle avait certes un bel appétit. Mais elle semblait également savoir que les hommes et les femmes qui s'occupaient d'elle l'avaient rendue à la vie. La meilleure récompense, pour elle, c'était de nager librement avec ceux qu'elle aimait, en particulier Alex et Gil.

Ce matin, après avoir distribué les repas en compagnie de ce dernier, Alex était entrée dans le lagon et, l'un après l'autre, avait joué avec ses dauphins.

A 8 heures, une heure avant la prise en charge du premier groupe, Laurie n'avait toujours pas donné signe de vie. Inquiète, Alex l'avait l'appelée dans sa chambre, puis sur son portable. Sans succès.

Morte d'anxiété, elle avait alors contacté Jay.

— Je ne sais pas où est Laurie, expliqua-t-elle. Elle n'est pas ici et ne répond pas au téléphone.

— Donne-lui un quart d'heure. Ensuite nous irons à sa recherche. Elle avait parlé de prendre quelques jours pour aller voir sa famille à St. Augustine, mais je ne peux pas croire qu'elle soit partie ainsi sans nous en avertir.

— Elle adore son travail. Elle n'aurait pas fait ça.

— Je vais envoyer quelqu'un au cottage où est sa chambre. Oh, à propos, il nous faudra sans doute évacuer assez rapidement nos clients et la majeure partie du personnel.

— Evacuer ? répéta-t-elle, abasourdie.

— Tu ne regardes donc pas la télé ?

— Euh, j'ai dû rater les infos.

— La tempête est passée en phase stationnaire. Les spécialistes croient toujours qu'elle se dirige vers les deux Caroline, mais pour le moment elle ne bouge pas. Ce n'est toujours pas le truc monstrueux qu'on pourrait craindre, et nous disposons d'un groupe électrogène, mais nous ne pouvons pas poursuivre les activités de la base si le courant et l'eau sont coupés. Nous allons rapatrier tout ce monde-là pendant quelques jours s'il s'avère demain que la tempête ne prend pas la direction prévue.

Alex hésita.

— Moi je reste, décréta-t-elle.

Elle entendit Jay soupirer au bout du fil.

— O.K., Alex. Si c'est ce que tu veux.

— Merci.

— Tu sais que beaucoup de gens chercheront à fuir l'île en même temps...

— Elle en a vu d'autres. Et la salle antitornade est parfaitement sûre.

— Je sais que tu ne quitterais tes dauphins que contrainte et forcée. Très bien. Je te laisse. J'envoie quelqu'un, pour Laurie.

— Merci, Jay.

Alex regagna le premier ponton, où le groupe de nage avec les dauphins était rassemblé pour être ensuite divisé en deux équipes d'un maximum de huit baigneurs, une par lagon. Gil et elle commencèrent à distribuer palmes et masques. Elle fut assez surprise de revoir Hank Adamson. Elle avait eu le sentiment qu'il ne testait qu'une seule fois les activités de la base avant de dresser sa critique.

Elle lui sourit. Il haussa les épaules, l'air penaud.

— Je crains d'être devenu accro.

— Vous m'en voyez ravie.

— Approcher ainsi les dauphins... L'expérience est toute nouvelle pour moi. Ils ont un regard fascinant. On dirait presque qu'ils sont amusés de nous voir. Ils me font un peu penser à des grands chiots mouillés.

— Mais en beaucoup plus puissants, croyez-moi.

— Vous savez, de toutes les activités proposées, c'est la vôtre que je préfère.

— Merci.

Elle laissa Gil faire le speech de présentation. Pendant qu'il parlait, elle aperçut enfin Laurie, qui se hâtait vers eux.

Un énorme soulagement l'envahit. Elle se rendit compte qu'en son for intérieur elle avait redouté qu'elle aussi ait disparu, et que son corps flottât dans l'eau quelque part.

Elle fronça les sourcils, mais Laurie affichait déjà une mine assez affligée. Et le moment était mal choisi pour la soumettre à un interrogatoire.

— Ça va ? s'enquit-elle lorsqu'elle fut à portée de voix.

Laurie hocha la tête, mais lui adressa un étrange regard.

— Quelque chose ne va pas ?

— Si, tout va bien. Enfin non. Il ne s'agit pas de moi. Mais ne parlons pas ici, les gens nous regardent. Ce que j'ai à te dire...

— J'étais inquiète à ton sujet. Où étais-tu passée ?

Laurie roula les yeux, lui signifiant que ce n'était vraiment pas le moment ni le lieu.

— Il faut que tu me jures de garder le silence.

— Je le ferai si je peux.

— Pas si tu peux. Il faut que tu m'écoutes, souffla Laurie. Et pas un mot à qui que ce soit. Pas un mot.

— Tant que tu vas bien. Il ne s'agit pas de quelque chose qui menace les dauphins ou quelqu'un, j'espère ? Mais où étais-tu ?

— Je me cachais.

— Pourquoi ?

— Il y avait bien un corps sur la plage l'autre jour.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai vu un agent du FBI, il est ici en mission secrète.

— De quoi parles-tu donc ?

Mais Laurie n'eut pas le loisir de répondre.

— Bien, lançait Gil d'une voix forte. Il est temps de former les deux groupes. Ceux qui ont un badge vert, vous allez avec Alex et Mandy. Mandy, fais-leur signe, qu'ils te voient. Ceux qui ont un badge rouge, avec Laurie et moi-même.

— Plus tard, chuchota Laurie. Il faut que nous parlions. Des gens se font assassiner.

Elle hésita un instant — les groupes se formaient, elle devait se dépêcher —, avant d'ajouter :

— Il faut que tu te méfies de David, Alex.

— Me méfier de David ? Je croyais que tu l'aimais bien.

— Je l'aime bien, c'est vrai, mais... il a de gros intérêts dans cette affaire.

C'est peut-être lui l'assassin.

— Quoi ?

— Chut, nous parlerons plus tard. Mais seules. Il faut que nous soyons seules.

Avant qu'elle ne puisse la retenir, Laurie s'était redressée et éloignée vers Gil.

A moins d'occasionner une scène, Alex ne pouvait rien faire. Abasourdie, elle la regarda prendre en charge son groupe. David, un assassin ? C'était impossible.

En était-elle bien sûre... ?

— C'est vraiment très gentil à vous, dit Ally Conroy. Je ne savais pas qui vous étiez réellement avant de bavarder avec Seth l'autre soir. Que vous nous consacriez tout ce temps, eh bien... je suis très touchée.

Elle était installée au côté de David à la barre du sloop. Debout près de la grand-voile, rayonnant de bonheur, Zach contemplait les flots que fendait l'*Icarus*.

— Je vous en prie, Zach est un gosse génial.

— C'est vrai... Il a un bon fond. Même s'il me donne quelques soucis à l'école. Je suis infirmière et je ne suis pas beaucoup à la maison, mais il faut bien vivre, n'est-ce pas ? Quoi qu'il en soit, merci. J'ai été horrible hier soir. Vous avez été un vrai gentleman... Les autres n'aimaient pas beaucoup Seth, mais il était charmant avec moi. Mon Dieu, ça m'a tellement bouleversée... Il avait beaucoup d'estime pour vous, vous savez. Il s'apprêtait à vous entretenir de quelque chose d'important. Il attendait l'arrivée d'une de ses amies, une professionnelle, ensuite les choses sérieuses allaient commencer, disait-il.

— Il faisait allusion au *Anne Marie* ? demanda doucement David.

Elle soupira.

— Il m'a demandé de n'en parler à personne, mais je suppose que ça n'a plus d'importance à présent. Les chasses au trésor, c'était sa passion. Les gens voulaient bien qu'il sponsorise leur expédition, mais refusaient toujours qu'il y participe. Eh bien, cette amie qu'il attendait allait le lui permettre.

— Savait-il d'où elle tenait ses renseignements ?

— Oui. D'un vieil homme mourant. Qui lui aurait confié qu'il avait dissimulé la copie d'une ancienne carte de pirate ici, sur cette île.

David haussa un sourcil.

— Vous en êtes sûre ? Il y aurait une carte ? Cachée ici ?

Ally soupira de nouveau.

— Je ne suis sûre de rien. Mais c'est ce qu'il m'a dit. Que ce bateau avait coulé au large de la Floride, et que son emplacement était indiqué sur une carte cachée à Moon Bay.

— Merci infiniment, Ally, dit-il avec gravité.

— Seth ignorait où elle se trouve, précisa-t-elle. C'est en partie pour cela qu'il était si inquiet de ne pas voir arriver cette amie. Il ne voulait rien vous

dire avant qu'elle ne soit là.

Elle hésita.

— Croyez-vous que... quelqu'un aura pensé qu'il en savait plus sur cette carte qu'il ne le disait, et l'aura tué ? Et, dans ce cas, n'êtes-vous pas vous-même en danger ?

— Ally, nous ne savons pas encore comment il est mort. Et je suis un adulte en excellente condition physique. Mais je surveillerai mes arrières, O.K. ? Encore merci à vous.

Elle sourit, et se retourna pour observer son fils.

— Oui, je suppose que vous avez raison.

— Ecoutez, s'il vous revient autre chose que Seth aurait dit avant sa mort, vous voudrez bien me le faire savoir ?

— Bien sûr.

— Et faites également attention à vous. Vous n'avez parlé de tout cela à personne, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Continuez. Sauf s'il s'agit du shérif Thompson. Il doit venir aujourd'hui.

— Je serai aussi muette qu'une carpe, promit-elle.

Il hocha la tête, puis ralentit l'allure de l'*Icarus* et cria à Zach qu'il allait mouiller l'ancre. Ils se trouvaient hors des eaux protégées et pouvaient s'offrir une petite partie de pêche au harpon.

Quelques minutes plus tard, à la poupe du bateau, il s'assura que l'adolescent était capable de manier le fusil sans se planter le harpon dans le pied. Ni le blesser, lui.

— A chaque prise, expliqua-t-il, nous remontons à bord.

— O.K. A cause du sang et des requins, c'est ça ? Et des requins, il doit y en avoir par ici.

— En effet. En temps ordinaire, ils nous fichent la paix, mais on ne sait jamais...

Il haussa les épaules.

— J'avais un ami qui aimait rester au fond et remonter le maximum de prises en une fois. Il se servait de son caleçon de bain comme filet de stockage. Imagine ce qui se serait passé si un requin avait flairé l'odeur du sang...

— Ouille, ouille, ouille ! fit Zach en riant.

Il ébouriffa les cheveux du garçon, chaussa son masque et bascula en arrière dans l'eau.

S'il voulait offrir à Zach un bon souvenir de sa sortie en mer sur l'*Icarus*, il ne songeait au fond de lui qu'à une chose : regagner Moon Bay avant midi. Avant qu'Alex ne se retrouve loin des regards publics.

Avant qu'elle ne soit seule quelque part...

Avec qui que ce fût.

Une fois la séance terminée, Alex récompensa ses dauphins par des petites tapes, des flatteries et des poissons. Puis elle se leva, pressée de rejoindre l'autre ponton pour parler à Laurie.

Elle n'en eut pas la possibilité. Vêtu d'un de ses élégants costumes, Jay marchait vers elle à grands pas sur le quai.

— Nous commençons l'évacuation, annonça-t-il.

— Maintenant ?

Elle leva la tête. La journée était incroyablement belle, et le ciel d'un azur immaculé.

— Ne te fatigue pas à regarder le ciel. Tu sais à quelle vitesse le temps peut changer.

— La tempête se dirige vers nous ?

— Oui. Les Middle Keys pourraient être touchées de plein fouet dans la nuit ou demain matin. Elle n'est pas si forte que ça, mais... une tempête est une tempête. Le ferry est là, et les clients sont en train de se regrouper. Je voudrais que Gil et toi descendiez sur la plage vérifier que personne n'a été oublié.

— D'accord.

— Les autres peuvent rincer les équipements et boucler les installations. Si la tempête nous arrive bien dessus, tu pourras plus tard ouvrir les portes des lagons afin que les dauphins puissent gagner la pleine mer.

Elle acquiesça. Les lagons étaient assez profonds, et ses protégés affrontaient bien mieux les tempêtes que les humains. Des issues de secours n'en avaient pas moins été aménagées pour les cas de force majeure.

— Est-ce qu'ils ont eu un comportement étrange aujourd'hui ? demanda Jay.

— Non.

— Alors je dirais que nous avons tout notre temps.

Jay n'avait pas d'affinités particulières avec les animaux, mais il les connaissait assez pour savoir qu'ils sentaient bien mieux que les hommes les changements du temps.

— Je vois que Laurie est là, dit-il.

— Oui.

— Elle a dit à Len qu'elle avait oublié de charger la batterie de son portable.

— Hier était son jour de repos. Et puis elle n'est pas arrivée si en retard que ça.

Jusqu'à ce qu'elle entende ce que Laurie avait à lui dire, il était inutile d'alarmer Jay de quelque manière que ce soit. Elle se tourna vers l'autre lagon pour découvrir, irritée, que ses deux assistants avaient déjà quitté le ponton.

— Où est Gil ? Ne sait-il pas que nous devons aller jeter un coup d'œil à

la plage ?

— Je viens de le croiser. Il est parti s'acheter un sandwich au Tiki Hut.

— Laurie est avec lui ?

— Je n'en sais rien. Mais ne t'en fais pas, tu la verras en revenant. Tu connais l'île mieux que personne, c'est pour cela que je tiens à ce que tu effectues toi-même cette inspection avec Gil.

Alex chercha Laurie des yeux tout en remontant vers le Tiki Hut, quasiment désert à cette heure de la journée.

— Poulet mayo, lui annonça Gil en brandissant un sandwich emballé. Je t'en ai pris un aussi. Et deux bouteilles d'eau.

Elle haussa un sourcil, amusée.

— La plage n'est pas si loin.

— Je sais, mais il y a pas mal de sentiers à vérifier. Le ferry a déjà embarqué tous ceux qui terminaient leur séjour aujourd'hui. Il sera bientôt de retour.

— Où donc a disparu Laurie ? Elle est censée nettoyer le matériel et tout fermer avec Manny et Jeb.

— Je l'ignore. Je n'ai pas vraiment fait attention à elle. Après les émotions d'hier...

Devant eux, le chemin formait une fourche.

— Allons chacun de notre côté, proposa-t-il.

Elle acquiesça et prit la branche de droite. Les sentiers étaient ravissants. Elle n'aurait su dire combien d'arbres étaient d'origine et combien avaient été plantés pour donner cette impression de forêt tropicale. Au-dessus de sa tête, les palmiers se rejoignaient pour former une voûte certes rafraîchissante mais aussi, nota-t-elle, bien sombre.

Les palmes bruissaient et chuchotaient, et la pénombre lui parut bientôt presque angoissante. Un bruit se fit entendre derrière elle. Elle se retourna d'un bond, et se sentit bête. Ce n'était qu'un écureuil qui traversait le sentier.

Elle n'en eut pas moins la chair de poule. David lui avait recommandé de ne pas se retrouver seule.

A fortiori sur un sentier isolé.

Une soudaine colère s'empara d'elle. Elle n'avait jamais eu peur sur cette île. C'était son lieu de vie. D'ordinaire, elle appréciait la solitude qu'elle pouvait lui offrir.

Mais cela, c'était avant qu'on commence à y mourir.

Elle accéléra le pas, pressée de retrouver Gil.

— Hé ho ! Y a du monde par ici ? cria-t-elle.

Aucune réponse, en dehors du gazouillis des oiseaux. Bientôt, elle déboucha sur la bande de sable de la rive sud de l'île, et appela de nouveau. Toujours pas de retardataires.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle. La brise avait forci. A l'abri des arbres, elle ne pouvait s'en rendre compte. Le bateau de plongée n'était pas

sorti ce matin, mais les voiliers de plaisance devaient tous avoir été loués. Elle espérait que tout le monde était rentré à quai.

— Hé ho !

Une fois encore, elle s'arrêta et regarda autour d'elle. Puis elle repartit d'un pas alerte, avant de se figer net.

Ce n'était pas un bruit qu'elle percevait cette fois. Mais une odeur. Pestilentielle. Et qu'elle reconnaissait.

Celle, écœurante et putride, de la mort.

Elle s'élança devant elle en hurlant :

— Gil ! Gil !

Tout en courant, elle remarqua que l'odeur s'accroissait. Inutile de se voiler la face. Là, tout près, caché dans la végétation, quelque chose — ou quelqu'un — gisait, mort.

— Gil !

Elle manqua de lui rentrer dedans.

— Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu ?

— Une odeur de cadavre.

— Oui... C'est bien ce qu'il me semblait. Mais d'où est-ce que ça vient ?

— De quelque part par ici.

Elle se tint immobile et examina avec attention les buissons environnants.

— Alex...

— Quoi ?

— Allons-nous-en.

— Nous ne pouvons pas. Il faut trouver ce que c'est.

— Ou plutôt *qui*. Alex, ça concerne le shérif.

— Non ! Si, je veux dire. Mais pas maintenant. Il ne sera pas dit que j'aurai laissé quelqu'un d'autre disparaître.

— Mais de quoi parles-tu ?

— Il faut trouver ce que c'est. Ensuite nous appellerons le shérif... Gil, tu viens ?

Elle fit quelques pas vers un gros bouquet d'arbres.

— Alex...

— C'est là, fit-elle à mi-voix. Il y a un tas de palmes sur le sol, des feuilles tombées... Et l'odeur est vraiment forte. Oui, c'est bien là.

Gil soupira.

— Très bien. je vais enlever les palmes.

— Nous allons le faire ensemble.

Rassemblant tout leur courage pour affronter la puanteur, ils se mirent à la tâche.

Après quelques secondes, Gil laissa échapper un coassement étranglé.

David, prévenu par la radio, décida qu'il était temps de rentrer. Ils se trouvaient à une profondeur d'environ vingt mètres, et il avait à son tableau de chasse quelques lutjanidés. Très fier de lui, Zach avait effectué sa toute première prise, un splendide coriphène, plus connu dans les restaurants sous le nom de mahi-mahi.

Ils étaient cette fois descendus sans fusil, juste pour le plaisir des yeux. Loin au-dessous d'eux, les excroissances coralliennes accueillaient toutes sortes de vies marines.

David était sur le point de signaler à Zach qu'ils allaient remonter lorsqu'il aperçut quelque chose qui l'arrêta. Les anémones de mer pouvaient prendre l'apparence de têtes aux cheveux ondulants, et c'était sans doute ce qu'il avait vu, mais...

Il y avait quelque chose sous le bras de corail.

Ils remontèrent à la surface. Zach ôta son masque et son tuba.

— Nous devons rentrer, hein ?

— Oui. Remonte sur l'*Icarus*. Je vous rejoins tout de suite.

Il regarda l'adolescent nager vers le sloop, distant d'une cinquantaine de mètres, puis, après avoir empli d'air ses poumons, repartit vers le fond d'une puissante coulée.

Il atteignit le bras de corail repéré plus tôt, et... une telle horreur l'envahit qu'il faillit absorber de l'eau et risquer la noyade.

Elle était là.

Alicia. Ou du moins ce qu'il en restait.

Les cheveux flottant au gré des courants.

Le visage partiellement dévoré.

Les pieds pris dans un bloc de ciment.

— Ce doit être le plus gros, le plus gras et le plus mort des opossums que j'aie vu de toute ma vie, dit Gil en se détournant. Pouah !

— Dieu, merci, répondit Alex avec ferveur.

Gil la considéra avec perplexité.

— D'accord, je reconnais que j'ai eu une réaction un peu excessive, mais tu semblais tellement convaincue qu'il s'agissait d'un corps humain.

Elle haussa les épaules, se souvenant qu'il n'était pas au fait de sa première macabre découverte.

— Je dois être encore sous le choc des événements d'hier, soupira-t-elle. Allons, rentrons.

* * *

David demeura à quai juste le temps de déposer Ally et Zach, puis repartit vers les cales de radoub de Plantation Key, du côté golfe.

Là, il attendit que Nigel Thompson vienne le chercher dans sa voiture de patrouille.

— Vous êtes fou de retourner là-bas alors que tout le monde quitte l'île, fit observer le shérif, après qu'il se fut glissé sur le siège passager. Un ordre d'évacuation a été émis. Vous auriez dû rester sur votre sloop et mettre le cap plein nord.

— J'aurais de toute façon été pris en chasse par la tempête, objecta David. Et vous savez très bien que je n'abandonnerai pas Alex, ni Moon Bay en l'occurrence, tant que cette affaire n'aura pas été résolue. J'espère que cet ouragan ne fera que passer.

— J'aurais envoyé des plongeurs sur place si cela avait été possible. Mais tous mes hommes sont réquisitionnés pour l'évacuation. Et vu qu'il ne s'agit pas d'un sauvetage, je ne peux risquer la vie d'aucun d'eux. La mer est de plus en plus grosse à chaque minute.

— J'ai bien peur qu'entretemps le corps ne soit... euh... désintégré par la violence des courants.

— Vous savez que je ne peux rien faire pour le moment.

— Je sais, répondit David après un silence. Mais c'est tout de même rageant. Il n'y avait aucun moyen de la remonter, et, bon Dieu, j'avais un gosse à bord.

— Vous connaissez l'endroit. Vous n'allez pas l'oublier ?

— Ça m'étonnerait ! Et puis je vous ai donné les coordonnées.

Le shérif lui jeta un regard de biais. Ils étaient enfin sur la route principale, à quelques kilomètres du quai du ferry assurant la liaison jusqu'à Moon Bay, mais ils se traînaient. Il n'existait qu'une route reliant les Keys à la péninsule, et avec l'exode en cours le trafic était considérablement ralenti.

— Vous savez, le prévint Nigel, Jay Galway peut refuser de vous laisser rester.

— Il ne le fera pas, répliqua-t-il avec assurance.

— Vous êtes sûr que c'est ce que vous voulez ?

— Plus que jamais.

Nigel se tut un instant, avant de reprendre :

— Le fait que vous ayez retrouvé Alicia Farr aujourd'hui ne signifie pas que son corps se soit jamais trouvé à Moon Bay. J'ai questionné tout le monde à son sujet, hier, quand j'ai voulu savoir qui avait vu Seth Granger quitter le bar. Personne ne l'avait vue non plus.

— Tout ce que ça veut dire, c'est que les gens ne sont pas observateurs. Et que quelqu'un ment. Avez-vous eu le rapport médico-légal sur Seth ?

Nigel hocha la tête.

— Alors ?

— Il s'est noyé.

— Je persiste à penser qu'on l'y a aidé.

Le shérif passa un doigt dans le col de sa chemise.

— Peut-être.

— Vous en savez plus que vous ne voulez m'en dire.

— Sa nuque présentait des hématomes. Le toubib n’a pas pu en préciser l’origine. Il a très bien pu se faire ça tout seul. Ecoutez, le corps a été envoyé à Miami-Dade, et l’un de leurs meilleurs légistes travaille dessus. Ils fonctionnent sur des faits, pas sur des suppositions.

— Oui, eh bien, fait numéro un : il y a un mort avéré. Fait numéro deux : j’ai de mes propres yeux vu le corps d’Alicia au fond de l’eau. Fait numéro trois : elle ne s’est pas noyée par accident, vu le bloc de ciment qu’elle avait aux pieds.

— Très bien, David. Dès que la météo le permettra, j’irai moi-même avec les gardes-côtes la repêcher, O.K.?

— Je crains que ce ne soit trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

— Elle a été assassinée, et un tueur se promène actuellement en liberté. A Moon Bay. Ne pouvez-vous rien faire ? Il faut que j’y sois au plus vite.

— Que voulez-vous que je fasse ? Que je pousse les autres véhicules ?

— Mettez votre sirène.

— Ce n’est pas une situation d’urgence.

— Peut-être que si.

Avec un soupir, Nigel déclencha sa sirène et engagea sa voiture de patrouille sur le bas-côté de la route.

— Si je crève, c’est vous qui remplacez la roue.

David secoua la tête, un demi-sourire sur les lèvres.

— Si vous crevez, je saute dans la première jeep qui passe.

* * *

Les nerfs toujours à fleur de peau, Alex et Gil regagnèrent la base de loisirs juste au moment où les derniers clients et membres du personnel embarquaient sur le ferry. Dépitée, Alex courut vers les pontons à la recherche de Laurie.

— Alex, tu viens ? lança Jeb depuis le pont du bateau.

— Non, mais il faut que je voie Laurie !

— Elle est quelque part à l’intérieur. Je vais la chercher.

— Bon sang, marmonna Gil, qui venait de la rejoindre. J’espère que quelqu’un a pensé à prendre mes affaires. Tu es sûre que tu veux rester ? Les dauphins se porteront très bien sans toi. Réfléchis : seule sur ce bout de terre en compagnie de Jay, Len, et deux ou trois autres ? Allons, viens. On va s’éclater à Miami.

— Non, non, je ne peux pas.

— Ce sera comme des vacances aux frais de la princesse.

Jeb réapparut au bastingage.

— Hé, Gil ! J’ai ton portefeuille, et j’ai rempli un sac avec tes effets personnels.

— Super.

— Où est Laurie ? demanda Alex.

— Elle a dit qu'elle arrivait, dit Jeb.

Alex observa, nerveuse, les hommes d'équipage ôter les amarres du ferry. Elle scruta le pont avec attention, cherchant Laurie des yeux. Gil sauta in extremis sur la passerelle.

— Il y a cinq minutes que j'ai lancé l'appel ! le houspilla un matelot impatient.

— Désolé, s'excusa Gil.

La passerelle fut levée. Alex contempla le bateau, incrédule, prête à étrangler son amie. Comment avait-elle pu lui dire tout ce qu'elle lui avait dit pour disparaître ensuite ainsi, sans un mot ?

Juste au moment où le bâtiment s'écartait du quai, Laurie apparut enfin, la mine inquiète.

— Alex, reste avec Jay, d'accord ? Reste avec lui et Len... Avec n'importe qui.

Alex sortit son portable et l'agita devant elle.

Laurie lui sourit, et fouilla dans son sac pour empoigner le sien. Puis elle fronça les sourcils.

— Je n'ai plus de batterie ! cria-t-elle.

— Jeb, donne-lui un téléphone !

Celui-ci obtempéra, et une minute plus tard son portable sonna. Elle décrocha.

— Laurie, que se passe-t-il, pour l'amour du ciel ?

— Alex, tiens-toi éloignée de David.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il se passe des choses. Des choses en rapport avec une récupération sous-marine. Ecoute, ça devrait bien se passer pour toi. Hank Adamson reste sur l'île, il veut écrire un truc sur les préparatifs avant une tempête tropicale. John sera là aussi.

— John Seymore ? Mais pourquoi ?

— Je t'en ai déjà parlé.

— Non, tu ne l'as pas fait.

— C'est lui, l'agent du FBI. Il travaille pour eux ou quelque chose.

— Laurie, comment sais-tu ça ? Je t'en prie, explique-moi avant que la tempête n'arrive et que les communications ne soient coupées.

— Très bien, je vais essayer. Hier, je suis tombée sur lui par hasard, il m'a emmenée à son bungalow, et nous avons bavardé. Il ne s'est rien passé d'autre, je te le jure.

— Je te crois. S'il te plaît, viens-en au fait.

— John m'a dit qu'il t'aimait beaucoup, mais qu'il ne voulait pas s'imposer quand il y a manifestement toujours quelque chose entre David et

toi. Ce qui ne l'empêche pas de se faire du souci et de regretter que tu sois toujours amoureuse de lui. John craint qu'Alicia Farr ait disparu, qu'elle soit tombée dans un guet-apens. Il s'inquiète beaucoup pour toi. Une infirmière à Miami aurait entendu Daniel Fuller parler de toi, d'un trésor et de dauphins. Honnêtement, Alex, je comprends que tu aies eu le coup de foudre pour John... Je veux dire, avant que David ne débarque. C'est un homme merveilleux. Je suis restée chez lui, juste au cas où quelqu'un apprendrait que moi aussi j'ai vu ce corps sur la plage, et s'imaginerait que je détiens des infos sur ce point. C'est la raison pour laquelle tu ne m'as pas trouvée. Même lors de sa sortie sur le bateau de David, j'étais là-bas. A son retour, il m'a raconté, pour Seth Granger. D'après lui, il ne s'agit pas d'un accident. Donc... Il sait que j'allais te parler. Alex... Alex... Tu es toujours là ?

— Oui, je suis là. Pourquoi suspecte-t-il David ?

— Qui d'autre était proche d'Alicia Farr ? Qui d'autre est célèbre pour ses expéditions de chasse au trésor ? Vraiment, tu aurais dû quitter l'île. C'est peut-être encore possible. Oh, et, Alex...

Sa voix s'estompa, et un crépitement d'électricité statique se mit à parasiter la ligne.

— Alex, tu m'as entendue ? Fais attention à... Crrrrr... Je le sais parce que... Crrrr... Crrrr...

Puis la communication s'interrompt pour de bon.

Un bras se glissa autour de ses épaules. Elle faillit faire un bond de un mètre.

— Hé là ! Tout va bien ?

C'était Jay. Il avait troqué son costume contre un simple jean et un polo rouge, sans doute afin de pouvoir donner un coup de main à la sécurisation des installations de la base.

— Oui, bien sûr, mentit-elle. Jay, qui demeure à Moon Bay ?

— Il y a Len et moi, toi, Hank Adamson... Il nous a été d'une aide précieuse, et il veut écrire un papier sur l'ouragan. Au moins ce ne sera pas un cyclone dévastateur.

— Oui, avec un peu de chance, il restera de force moyenne. Qui encore ? insista-t-elle.

— John Seymore... Et ton ex-mari.

— Tu les as laissés rester, alors que tu as évacué le personnel ?

— David n'en est pas à son premier ouragan. Quant à John Seymore, c'est un SEAL, un nageur de combat. Ils le souhaitent tous les deux. J'en avais le pouvoir, j'ai accepté. Cela te pose un problème ?

« Oui. »

Mais elle ne pouvait lui expliquer qu'elle se méfiait aussi bien de l'un que de l'autre. Sa conversation avec Laurie continuait à lui trotter dans la tête. John Seymore disait être une sorte d'agent gouvernemental. Lui en avait-il présenté une preuve quelconque ?

Et que penser de David ? David, qui ne cessait de l'avertir qu'elle était en danger.

S'il avait été au courant qu'elle avait découvert un corps sur la plage, n'était-ce pas parce que c'était lui l'assassin ?

Non, sûrement pas. Elle grimaça. Elle refusait de le croire tout simplement parce qu'elle était amoureuse de lui. Elle n'avait jamais cessé de l'être. Le divorce était sans réelle signification, et elle l'aimerait probablement jusqu'à son dernier jour.

Qu'il fût lointain... ou proche.

* * *

Mais que faisait donc Alex ? se demanda John Seymore. Jay Galway lui avait expliqué qu'il l'avait envoyée avec Gil inspecter les sentiers, mais il y avait plus d'une demi-heure de cela. Il décida de se lancer à sa recherche.

Pour un si petit îlot, découvrit-il, les sentiers étaient nombreux. Il commençait à comprendre.

Tout en progressant dans la végétation, il en profita pour s'assurer lui aussi que tout le monde avait bien quitté l'île, appelant ici et là, regardant partout, mais il ne vit personne.

Au détour d'un chemin, il flaira dans l'air une odeur douceâtre et fétide qu'il reconnut aussitôt. Celle de la mort.

Il se rua en avant, le cœur battant la chamade, avant de s'arrêter net pour vérifier qu'il n'avait pas de compagnie. Après un petit moment, convaincu d'être seul, il se remit en route pour examiner l'endroit d'où provenaient les miasmes.

Quelques instants plus tard, il rebroussait chemin, soulagé de n'avoir découvert qu'un cadavre d'opossum. Puis il se hâta de terminer son exploration. Arrivé au niveau du Tiki Hut, il nota que l'établissement était désert. Poursuivant vers le quai, il ne vit personne, et le dernier ferry était déjà loin sur l'eau.

Il se retourna, hésitant un moment. Alex était peut-être au pavillon principal. Bien que les vents eussent sérieusement grossi, gagnant à chaque minute en puissance, ce n'était pas encore la tempête à proprement parler.

Des éclaboussements se firent entendre à distance.

Les lagon.

Il s'y dirigea à grands pas. Alex se tenait sur le second ponton, et distribuait des poissons à ses dauphins tout en leur parlant. Il s'engagea sur le chemin d'accès et la rencontra bientôt, un seau vide à la main. Elle se figea et le dévisagea.

— Alex, soupira-t-il, soulagé.

Elle le considérait d'un œil suspicieux.

— Alex, je... Il faut que tu sois prudente.

— Oui, je sais, répondit-elle, de la méfiance dans la voix. Il paraît que tu es un agent ?

— Quoi ?

— Un agent gouvernemental. Du FBI... c'est du moins ce que croit Laurie.

— Je ne suis pas chez eux, mais en effet je travaille avec le FBI.

— Si tu n'en es pas un, pourquoi te présenter comme tel ?

— Parce que certaines personnes ne doivent pas savoir... Enfin, pas encore. Parce que j'ignore ce qui s'est réellement passé, ou ce qui pourrait se passer.

— Donc tu accuses David d'être prêt à tuer pour obtenir ce qu'il convoite. John Seymore l'étudia brièvement, puis secoua la tête.

— Je n'accuse personne pour le moment. Mais Alicia Farr a disparu. Granger est mort hier dans des circonstances curieuses. Et ton nom a été cité par un vieil homme agonisant, détenteur présumé d'un secret valant des millions de dollars.

— Je vois... Donc, je dois me méfier de David, et ton intérêt pour moi tient uniquement au fait qu'un mourant a prononcé mon nom, c'est bien ça ?

Il soupira, et ses épaules s'affaissèrent.

— Je veux te protéger.

— Formidable, tout le monde veut me protéger.

— Alex, tu sais que mon intérêt pour toi est sincère.

— Ce que je sais, c'est que nous sommes six réunis ici le temps d'une tempête. Je ne serai donc pas seule. Et soit dit en passant, je ne sais absolument rien de ce trésor, ni où il est, ni ce qu'il a à voir avec les dauphins, alors ne te fatigue pas à essayer de me tirer les vers du nez.

— Alex, je travaille vraiment avec les autorités.

— Prouve-le.

Il sortit son portefeuille, et, tout en gardant une certaine distance, lui présenta une carte.

— Consultant, lut-elle avec un scepticisme poli.

— Je suis un civil. J'apporte ma contribution sur des affaires spéciales.

— Et celle-ci en est une ?

— J'ai été Navy SEAL, et cette enquête est liée à la mer.

— Hmm. Tu sais comme moi qu'il est très facile de contrefaire une pièce d'identité.

— Je te dis la vérité.

— Donc, tu as dragué Laurie, reprit-elle, toujours polie.

— Je n'ai pas dragué Laurie. Il ne s'est rien passé entre nous. Du reste, tu étais retournée avec ton ex-mari, précisa-t-il d'un air détaché, avant d'ajouter : en lui accordant beaucoup trop, et beaucoup trop vite, ta confiance.

— Eh bien, sois rassuré, je ne suis pas sûre de faire encore confiance à

quiconque, répliqua-t-elle. A présent, si tu veux bien m'excuser, Jay m'attend. Il me reste deux ou trois choses à régler avant de regagner le pavillon.

Sur ce, elle poursuivit son chemin en affichant toute la confiance du monde. Il la suivit des yeux et vit qu'elle ne lui avait pas menti. Jay Galway était là.

Pouvait-on lui faire confiance ?

Bah ! il ne pouvait plus faire grand-chose, sinon se dépêcher de préparer ses affaires et rejoindre les autres dans l'abri antitempête.

Il leva les yeux vers le ciel.

Les premières gouttes tombaient.

A peine revenu à Moon Bay, David se rua vers les lagons. Les dauphins nageaient en cercles désordonnés. Aucun signe d'Alex.

Elle était peut-être à son bungalow. Jay avait ordonné que les six personnes restées sur l'île se regroupent ce soir à 22 heures dans la salle antitempête, quand le pire de l'ouragan devait frapper, mais il était encore tôt et elle pouvait fort bien être allée se doucher, se changer, vaquer à ses menus besoins.

Elle n'était pas non plus à son bungalow. Fourrageant dans ses cheveux, il explora la petite construction, une pièce après l'autre. Quand il entendit la porte s'ouvrir et se refermer, il fonça hors de la chambre, en proie à un intense soulagement.

— Alex !

— Hé ! lança-t-elle.

Il n'y avait rien d'hostile dans son attitude, juste de la tension... et un soupçon de méfiance.

— Tout va bien ?

Elle fronça les sourcils.

— Bien sûr, répondit-elle en l'examinant de la tête aux pieds. Tu as une mine de déterré.

— Oui, eh bien, je me suis fait beaucoup de mauvais sang pour toi. Je t'avais dit de rester avec des gens.

— Toute la journée j'ai été accompagnée, dit-elle sans cesser de le fixer. J'ai été très occupée... Je viens juste d'ouvrir les portes des lagons. Bien, je vais me prendre une douche, si tu permets...

Laissait-elle entendre qu'elle voulait qu'il s'en aille ? Elle pouvait toujours courir. Au propre comme au figuré.

— Je ne bouge pas. Tu veux du café ? du thé ? Le courant sera sans doute bientôt coupé. D'accord, la salle antitornade est alimentée par un générateur, et rien ne t'empêchera d'en prendre plus tard si tu le désires. Mais je crois que je vais quand même nous préparer un petit kawa.

Il s'engouffra dans la cuisine. Il sentait son regard posé sur lui. La sensation était plutôt agréable.

Au bout d'une petite minute, il l'entendit gagner la chambre. Bizarre. Elle

ne faisait pas de scène, ne s'empportait pas contre lui. Comme si elle craignait de le contrarier.

Elle réapparut bientôt, visiblement perturbée.

— Depuis quand es-tu ici ?

— Je suis arrivé deux minutes avant toi. Pourquoi ?

— Est-ce que... tu as touché à quelque chose ?

— Non, pourquoi ?

— Oh, rien. Les femmes de chambre commencent à agir bizarrement, c'est tout. Il en est passé une, n'est-ce pas ? Le lit est fait, et les serviettes sont toutes propres.

— En tous les cas ce n'est pas moi, je n'ai rien rangé, dit-il sans la moindre note d'excuse.

Elle haussa les épaules et le soumit à un examen soutenu, comme si elle pouvait trouver ce qu'elle cherchait en le scrutant de la sorte.

— Tu es sûre que ça va ? s'enquit-il.

— On ne peut mieux. Toi, par contre, tu as vraiment une tête à faire peur.

— Moi aussi j'ai grand besoin d'une douche. J'ai emmené Zach et Ally en virée sur l'*Icarus*. Il m'a ensuite fallu conduire le bateau en radoub à Plantation Key et revenir ici.

— Rien ne t'y obligeait. Tu ne travailles pas chez nous.

— Je savais que tu resterais pour tes dauphins, et je ne voulais pas te laisser seule ici avec... Euh, te laisser seule.

Elle hocha lentement la tête. A sa grande surprise, elle s'avança soudain vers lui, glissa ses bras autour de sa taille et se serra contre lui. Instinctivement, il lui rendit son étreinte, lissant d'une main ses cheveux mouillés.

— Qu'est-ce qui se passe, dis-moi ?

— Je te connais, n'est-ce pas ? fit-elle à mi-voix.

— Mieux que personne. Alex, qu'y a-t-il ?

Elle s'écarta légèrement, un étrange sourire sur les lèvres.

— Comme mari, tu te poses un peu là, tu sais ?

— Tu es la meilleure épouse qu'un homme puisse avoir, répondit-il, vexé.

— Tu m'aimes, à ta manière, non ?

— A ma manière ?

Ce fut à son tour de chercher une explication dans ses yeux.

— Je t'aime de toutes les manières possibles et imaginables, répliqua-t-il, la voix vibrant de sincérité. Je te le jure, Alex, je n'ai jamais cessé de t'aimer. Jamais. Je pourrais mourir pour toi sur un simple claquement de doigts.

Elle se glissa hors de ses bras.

— Il faut que je prenne ma douche, murmura-t-elle. Et que je rassemble quelques affaires.

Et elle disparut de nouveau dans la chambre. Au bout de cinq minutes, n'y tenant plus, il l'y suivit.

L'eau dégoulinait sur son corps. Ici, comme dans l'autre salle de bains, les parois de la cabine étaient de verre transparent. Il aurait dû la laisser tranquille, ne pas lui donner de raison de le mettre à la porte. Mais il avait tellement, tellement besoin d'être avec elle.

« Tu as une tête à faire peur », avait-elle dit.

« Pas étonnant. Parce que j'ai retrouvé ton corps disparu, qu'il s'agit bien de celui d'Alicia Farr, et, oh, Seigneur, ce que la mer peut faire à de la chair humaine... »

Il lui était impossible de lui parler de cette découverte maintenant. Pas avant que la tempête ne soit loin et que le shérif ait débarqué. Ils étaient isolés sur cette île, à la merci des éléments. Et peut-être d'un assassin.

Elle renversa la tête en arrière pour rincer ses cheveux. Les reins cambrés, les jambes tendues, les seins pointés en avant, attirante en diable... Son cœur eut un raté et tout son corps se durcit.

S'avançant d'un pas, il ouvrit la porte de la cabine. Elle le regarda et attendit.

— Je te l'ai dit, moi aussi j'ai besoin d'une douche.

— Il y a une autre salle de bains.

— Oui, mais tu n'y es pas.

Le sourire qui se dessina sur ses lèvres le surprit. Puis il s'effaça. Traversée d'un frémissement, elle recula, l'invitant à la rejoindre. En deux secondes il fut nu et à son côté.

— Shampooing ? proposa-t-elle.

— Ce serait bien.

— Sur la tête ?

— A quel autre endroit ?

— Faut-il que je te montre ?

Son ton était d'une totale innocence. Mais toujours un peu étrange. C'est alors qu'il se rendit compte qu'elle avait à la fois envie de lui... et peur de lui.

Posant le flacon sur une étagère carrelée, il la prit dans ses bras, ignorant le jet qui s'abattait sur ses épaules.

— Alex, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je suis en danger, tu me l'as dit toi-même, répondit-elle, les iris incroyablement verts dans la vapeur de la cabine.

— Mais ce danger ne vient pas de moi, murmura-t-il.

Elle riva son regard au sien. Frémissant de nouveau, elle se blottit contre lui. Ils demeurèrent un long moment immobiles, l'eau cascadant sur eux. Chaude, délicieuse sur sa peau. Le ventre contracté, le sexe raide, les membres souples et vivants, il eut l'impression que de l'acier en fusion envahissait ses veines...

Elle avait conscience de son érection. Elle l'éprouva, la toucha. Ses doigts descendirent de la manière la plus érotique qui soit sur son torse mouillé, avant de se refermer sur sa virilité. Elle fit aller et venir sa main sur sa longueur, activant la mousse du savon. De légers spasmes le secouaient. Il

baissa les lèvres vers son épaule, vers sa gorge, puis s'empara de sa bouche, sa langue plongeant à la rencontre de la sienne. Après de savantes caresses sur son dos et les fossettes de ses reins, il lui empoigna sans ménagement les fesses et l'attira contre lui. Il n'avait qu'une vague conscience de l'eau qui les inondait. Seules existaient la rencontre de leur chair et la chaleur qui montait entre eux.

La saisissant par la taille, il la souleva puis, les yeux dans les yeux, la fit lentement redescendre, l'empalant sur son membre. Elle referma les jambes dans son dos. Leurs corps ainsi unis, il l'adossa au mur carrelé et se mit à bouger en elle. Elle nicha la tête au creux de son cou, oscillant, se balançant, accompagnant chacune de ses poussées, mordant son épaule, sous le ruissellement incessant de l'eau.

Ce n'était pas assez.

Sans rompre leur union, il ouvrit d'une main la porte de verre, quitta la cabine embuée et tituba jusqu'au lit, sur lequel ils basculèrent, se fichant comme d'une guigne de la courtepoinle qu'ils détrempaient. Ils reprirent leur danse amoureuse dans un rythme qui semblait faire écho au vent qui grossissait et aux crépitements de la pluie à l'extérieur. Ses lèvres trouvèrent sa gorge, ses seins, puis de nouveau sa bouche. Il les porta presque à incandescence puis se retira et, malgré ses doigts qui lui accrochaient les cheveux et son désir forcené de le ramener en elle, il baisa toute la longueur de son corps parfumé, puis enfouit la tête entre ses cuisses, pour un régal divin. Enfin il revint la pénétrer avec une force nouvelle, allant et venant en elle tel un fauve déchaîné, jusqu'à ce qu'ils atteignent ensemble l'orgasme, dans une explosion étourdissante des sens.

Ils demeurèrent un long moment immobiles, moites et pantelants sur le lit. Il avait un bras glissé autour de sa taille mais, étrangement, elle se sentait détachée. Ç'avait été si passionné, si incroyable...

Et puis...

— Il est tard. Il faut que je m'habille. Que je rassemble des affaires... Ne dois-tu pas passer à ton bungalow ? Tu peux le faire pendant que je me prépare un sac.

Il la considéra d'un air éberlué.

— Crac-boum, merci monsieur ?

Elle piqua un fard.

— Une tempête approche.

— Bien sûr, excuse-moi. Attends, je te laisse la voie libre.

Il se leva, déconcerté, et commença à ramasser ses vêtements. Il s'arrêta soudain, et se tourna vers elle.

— Alex, il y a toujours une tempête qui approche.

— De quoi parles-tu ?

— Il y a toujours quelque chose.

— La tempête approche ! répéta-t-elle avec véhémence.

— Si tu avais fait l'effort de m'appeler, de me parler de ce que tu

ressentais.

— Je t'ai appelé des dizaines de fois, David. Chaque fois je tombais sur quelqu'un qui me disait que tu allais me rappeler, que tu étais dans l'eau, que tu travaillais sur un submersible et Dieu sait quoi encore...

Il fit un pas vers elle. A sa grande surprise, elle recula.

— David, il y a une tempête dehors. Et même pire, ajouta-t-elle d'une voix douce.

— Nous aurions dû quitter l'île, répliqua-t-il avec humeur, avant de faire mine de s'éloigner de nouveau.

Mais il pivota aussitôt sur lui-même et la fit peu à peu reculer, le regard dur, jusqu'à ce qu'elle soit le dos au mur.

— Ecoute-moi bien. Quoi que tu éprouves, quoi que j'aie pu faire, quoi que tu penses que j'ai fait, je te défendrai avec la dernière énergie. Je mourrai s'il le faut pour assurer ta sécurité, et je t'aimerai tant qu'il me restera un souffle de vie. Que tu choisisses de me tourner le dos quand tout cela sera terminé, de refuser de me revoir, de ne plus, pour le moment fais-moi confiance !

Il n'attendit pas de réponse. Elle s'était montrée trop passionnée — puis trop butée et distante — pour qu'il puisse espérer en avoir une sensée.

Il renfila le bermuda et le T-shirt qu'il avait portés toute la journée. Une minute plus tard, elle était prête à son tour, un sac marin accroché à l'épaule.

— Je croyais que tu allais chercher tes affaires.

— Je ne te quitte pas d'une semelle. Allons-y. Nous ferons un crochet par chez moi.

Le vent était à présent très fort, et la pluie tombait dru. Alex risqua un pas dehors, pour faire marche arrière et annoncer qu'elle avait des cirés dans son placard. Ils étaient jaune canari. Ce n'était pas avec ça qu'ils allaient passer inaperçus, songea David avec dépit.

Lorsqu'il rouvrit la porte, celle-ci faillit s'arracher de ses gonds.

— Dépêchons-nous ! cria-t-il. C'est déjà la tourmente !

Ils partirent en courant sur le chemin. Dieu merci, le bungalow de David était tout proche. Il ne perdit pas de temps à se changer et ne rassembla que le strict nécessaire. Puis ils ressortirent et mirent le cap sur le bâtiment principal. Au moment où ils approchaient du Tiki Hut et des lagons, un éclair déchira les nues devant eux, presque immédiatement suivi d'un coup de tonnerre. Des étincelles semblèrent exploser dans le ciel.

L'obscurité s'abattit sur l'île. Ne brillaient plus que les lumières du pavillon, desservi par le groupe électrogène.

Dans la nuit soudaine, David saisit le bras d'Alex. Ensemble, ils traversèrent d'un pas rapide mais prudent la pelouse qui les en séparait, et arrivèrent bientôt dans le hall d'accueil, où les attendait un Jay impatient.

Il les emmena dans le bureau situé derrière le comptoir, où il ouvrit une porte donnant sur une volée de marches et une salle en contrebas. Le terrain

au-dessous avait été surélevé à l'époque de la construction, créant le soubassement actuel de ce demi-sous-sol qu'était l'abri antitornade.

Une dizaine de lits de camp s'y alignaient, d'autres étaient pliés et rangés contre un mur. Au centre trônait une grande table à repas entourée de fauteuils club, et un comptoir séparait le coin cuisine du reste de la pièce. Une radio était placée sur une desserte dans un angle, et deux portes s'ornaient des mentions « hommes » et « femmes ».

— Pas mal, commenta David.

— Très bien, même, renchérit Hank Adamson en se levant du lit de camp où il était assis. En fait c'est parfait.

— Quand on aime être enfermé, maugréa Len.

De toute évidence, il n'était resté que par égard pour Jay. Il eut néanmoins la courtoisie de leur sourire.

— La cuisine est pleine de vivres, nous avons de l'eau à profusion et, comme vous le voyez, le générateur tourne déjà, dit Jay. Le pic de l'ouragan est attendu pour 4 ou 5 heures du matin. Il progresse très vite, et c'est tant mieux. Ses vents soufflent autour de cent soixante kilomètres heure, ce qui le classe en catégorie deux.

— Avec un peu de chance, ce sera terminé en fin de matinée, dit Len.

— Et les dégâts seront minimes, ajouta Jay. Pour la végétation, en revanche... Elle souffre toujours beaucoup, nous n'y pouvons rien. Ce sera la désolation.

— Et nous nous sommes ici, dit Hank avec bonne humeur. Alors... que faisons-nous ?

Installé dans l'un des confortables sièges, John Seymore lisait un livre, leur tournant le dos. Il se leva.

— Nous pourrions jouer au poker, suggéra-t-il. Il y a des cartes, des jetons, tout ce qu'il faut pour passer un bon moment. Et de la bière au frigo.

Il s'adressait à tout le monde, mais c'est David qu'il regardait.

— Excellente idée, répondit celui-ci.

— Nous verrons ainsi qui bluffe qui, persifla John.

— Ça me plaît, fit Hank. Je suis partant.

* * *

Le vent hurlait, et la pluie tambourinait avec force sur le toit. Jay poussa le volume de la radio pour entendre le bulletin météo.

La partie de stud poker se poursuivait.

Ç'aurait pu être n'importe quelle réunion virile du vendredi soir, sauf qu'Alex jouait elle aussi. Elle aimait le poker et se débrouillait plutôt bien. Mais dans ce groupe...

Ils avaient fixé une limite. Pas plus de un quarter l'enchère. Il n'en restait

pas moins qu'à chaque tour le pot grossissait un peu plus. Ni John ni David ne semblaient vouloir se coucher, ni même demander à voir. A eux deux ils cumulaient 80 % des gains. Lorsque l'un des deux était le donneur, il n'y avait pas de cartes libres, et c'était chaque fois cinq cartes stud. Leurs visages étaient de pierre.

Lorsque ce fut pour la seconde fois à Jay de parler, il s'agita sur son siège et annonça sa main.

— Sept cartes. Deux valets et les rois barbus en cartes libres.

— Deux valets et les rois barbus ? répéta John Seymore, secouant la tête.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Jay, sur la défensive. Ça ajoute un peu de piment au jeu.

— Je crois que nos amis sont habitués au jeu dur, au poker macho, ironisa Hank Adamson en souriant à Alex de l'autre côté de la table.

— Intéressante partie, n'est-ce pas, John ? fit David.

— Très intéressante, marmonna celui-ci.

Il y eut une légère mésentente au sujet de l'un des rois — avait-il une barbe, ou était-il simplement mal rasé ? Cette carte était dans le jeu d'Alex, qui déclara qu'elle n'avait pas besoin qu'elle soit libre. Pour une fois, elle avait une main. Un flush royal, avec un roi qui était juste ce qu'il était.

C'était, semblait-il, la seule main de valeur qu'elle aurait jamais. Elle considéra David et John. Ils ne départiraient pas à une table de Las Vegas...

Etre coincée là lui était pénible. Elle songea à la manière dont elle aurait pu employer son temps avec David, regagner son bungalow, céder à une irréprensible envie de faire l'amour... même si elle conservait toujours un léger doute à son endroit. Mais en observant John Seymore et sa manière à la fois subtile et explicite de le défier, elle eut du mal à croire qu'il pût être un menteur invétéré — et encore moins un assassin.

Jay demanda soudain que l'on passe au poker indien.

— Pardon ? fit David.

— Vous avez dû y jouer étant gosse. Chaque joueur reçoit une carte, qu'il se colle sur le front sans la voir. Ensuite, c'est à celui qui bluffera le mieux, grimaces comprises.

— C'est très drôle, approuva Alex. Tentons le coup.

Les cartes furent distribuées, collées sur les fronts, puis chacun observa les autres.

— Hé, j'espère qu'il n'y a pas de miroirs ici ! dit Hank.

— Je ne pense pas. Et comme aucun de nous ne porte de lunettes...

— Et maintenant ? s'enquit John.

— Tu es juste après moi, répondit Alex. A toi de parler le premier.

John haussa les épaules et misa un jeton de un quarter.

Il avait un 3 sur le front. Jay avait un 7, Len la dame de carreau, Hank un 10 et David la dame de cœur.

— Voilà une grosse mise pour la carte que vous avez, commenta Len.

— Ah oui ? fit John. Eh bien, si j'étais vous, je me coucherais tout de

suite.

— Non, vous croyez ? Voilà mon quarter.

— Vous devriez vraiment vous coucher, dit David à John.

— Vraiment ? rétorqua ce dernier. Avec votre carte, je ne me fatiguerais même pas à faire la première mise.

Il y eut deux tours d'enchères, chacun mentant à qui mieux mieux. Len se coucha le premier, suivi de Hank, puis de Jay. Le pot grossit, et au bout du compte Alex fut toute surprise de découvrir qu'elle arborait une dame de pique, supérieure à la dame de cœur de David.

— Je ne devrais pas jouer contre vous, les gars, dit Len. Je me fais toujours avoir par vos bluffs.

— Len, soupira Alex, au pire, tu auras perdu vingt-cinq dollars ce soir. Essaie donc de bluffer, toi aussi.

— Je suis incapable de mentir, murmura-t-il en secouant la tête.

— Vous voulez dire que nous sommes tous des experts en la matière ? demanda Hank.

— Attention ! avertit Alex. Il risque d'utiliser tout ce que tu dis contre toi dans ses articles.

— Là, vous me blessez, s'offusqua Hank. Sérieusement, je m'éclate comme un fou, et je vais décrire cet endroit comme un véritable paradis.

— Allez, les gars, laissez-le gagner un peu, intervint Jay, amusé.

— Oui, Alex. Arrête de gagner, renchérit Len.

— Qui, moi ? Adresse-toi plutôt à ces deux-là, rétorqua-t-elle en désignant les piles de jetons devant David et John.

— Elle a raison, dit Jay. Arrêtez de gagner, tous les deux.

— Hé, je suis sûr que je vous bats tous au bluff, protesta Hank. Mettez-moi seulement au défi.

— C'est parfois rigolo, les ouragans, dit Len quelques minutes plus tard en passant les cartes à John. La belle-famille de ma sœur vit sur l'eau depuis des générations. Il y a quelques années de cela, ils ont dû accoster et ont posé leurs valises chez elle. Eh bien figurez-vous qu'un ouragan est passé par là. Leur voiture s'est retrouvée sur le toit et ils ont passé la nuit à prier dans la baignoire ! On n'est pas mieux ici ?

— Qui aurait imaginé qu'on serait cloîtrés dans cet abri ? soupira Jay.

— En effet, qui l'aurait imaginé ? répéta David, posant sur John un regard appuyé.

— Bizarre, hein, comme les projets les mieux ourdis peuvent être contrecarrés par la nature, répliqua ce dernier.

« Ça suffit », se dit Alex. Il fallait qu'elle s'éloigne de cette confrontation de mâles, ou elle allait se mettre à hurler.

— Désolée de vous fausser compagnie, dit-elle en bâillant. Je vais me faire une infusion et aller me coucher.

— Mais tu viens de ramasser le pactole ! se récria Len. Tu n'as pas le

droit.

— Partagez-le entre vous. Je ne mourrai pas pour dix dollars.

Elle poussa sa pile de jetons au milieu de la table.

— Je peux te les échanger contre du cash, offrit Jay. Ce n'est pas un problème.

— Ce n'est pas non plus nécessaire. Ne vous faites pas de souci pour moi, prenez-le.

Sur un sourire, elle quitta la table et se dirigea vers le coin cuisine. La tempête faisait rage, et l'électricité était sans doute coupée dans toutes les Middle Keys ; mais grâce au groupe électrogène, elle pouvait préparer son infusion et écouter la radio. Elle alluma celle-ci. Le présentateur de la météo disait que ça bardait, mais que les choses auraient pu être pires si l'ouragan avait pris davantage de vitesse.

— Quelqu'un veut-il quelque chose ? lança-t-elle, s'attendant à ce qu'on lui commande une tournée de bière.

— Non, merci, répondit Jay.

Elle reçut des autres la même réponse polie. Ce qu'elle trouva pour le moins étrange. Le poker et la bière étaient généralement associés, de même que les amuse-gueules. Là, personne ne voulait rien. C'était comme si chacun était déterminé à garder l'esprit parfaitement lucide.

Le jeu se poursuivait tandis qu'elle préparait son infusion. Si en surface ils donnaient l'impression de jouer simplement aux cartes, elle eut le sentiment qu'en ce qui concernait John et David il s'agissait de beaucoup plus que cela. Chaque tour était un nouveau défi.

Alex sirota son infusion, son attention partagée entre la table et les nouvelles à la radio. Dans un instant, elle allait essayer de dormir. A son réveil, l'ouragan serait loin. Les îles seraient dans un état chaotique, mais avec un peu de chance les bâtiments auraient été épargnés.

Et après ? Aurait-elle l'occasion de parler à Nigel ? Découvrirait-elle ce que cachait la mort de Seth Granger ? En sauraient-ils plus sur ce qui liait Alicia, le trésor et les dauphins ?

Son infusion terminée, elle s'allongea sur l'un des lits de camp, ferma les yeux... et les rouvrit aussitôt.

L'une des personnes présentes faisait beaucoup plus que bluffer au poker. Alicia Farr était morte. Seth était mort. Quelqu'un, dans cette pièce, était un assassin.

David ?

Non.

Pourquoi aurait-il tué Alicia ? Il gagnait beaucoup d'argent avec ses sociétés. Il le dépensait, d'accord. Ses expéditions lui coûtaient cher, et tout ce qu'il faisait n'était pas financé par un sponsor. Mais pourquoi tuer Alicia ? Ce trésor, il ne pouvait pas aller le chercher seul.

Et puis elle était toujours amoureuse de lui. Peu importait ce qui s'était passé, elle n'avait songé qu'à une chose : faire de nouveau l'amour avec lui.

Sauf qu'à présent encore elle avait la conviction qu'il se servait d'elle. Apparemment, elle était la clé de quelque chose. Maudit soit Daniel Fuller ! Pourquoi l'avait-il mêlée à tout ça ?

Et il y avait John Seymore. Qui affirmait lui aussi être là pour la protéger. Qui prétendait travailler pour le FBI. Et qui avait joint l'utile à l'agréable en la séduisant. Ne s'était-il pas également servi d'elle ? Jusqu'à sa conversation avec Laurie, elle avait été à deux doigts de lui céder, persuadée que son intérêt pour elle était sincère.

Au temps pour l'intuition féminine !

Et maintenant...

Comment avoir confiance en l'un ou en l'autre ? Seigneur, elle n'allait jamais réussir à s'endormir.

— Hé !

Elle sursauta. C'était Jay. Elle roula de côté pour le regarder à la dérobée. Il écoutait la radio avec concentration.

— Dans une demi-heure, nous serons dans l'œil de la tempête, annonça-t-il.

Il avait raison. Tendant l'oreille, elle se rendit compte qu'à l'extérieur les bruits du vent et de la pluie avaient faibli.

— A ce moment-là, reprit Jay, nous devrions pouvoir sortir jeter un œil aux dégâts.

— Ça peut attendre demain matin, dit David.

— Bah ! nous disposerons d'une bonne vingtaine de minutes avant que la tempête ne reprenne...

— Elle se déplace rapidement, fit remarquer John.

— En réalité, persifla Len, tout ce qu'il veut c'est resquiller quelques minutes parce qu'il est en train de perdre.

— Je crois que nous allons tous faire de même, dit Hank. De voir notre Belle au bois dormant sur son lit, ça me donne moi-même envie de bâiller.

— Nous devrions prendre un peu de repos, suggéra David. J'ai l'impression qu'on va s'amuser lorsque la tourmente sera passée.

— Sûr qu'il faudra plusieurs jours pour remettre en état notre charmant petit univers, convint Jay. Tout dépendra de ce qu'auront subi les îles principales. Ils dépêcheront d'abord les équipes d'électriciens, puis celles de la réfection des routes... Notre tour viendra après. Mais ce ne sera pas la première fois.

— A vrai dire, je ne faisais pas allusion aux dégâts de l'ouragan, dit David.

— A quoi, alors ? s'enquit Jay.

— Nigel était censé venir aujourd'hui questionner les gens sur la mort de Seth Granger.

Len émit un reniflement agacé, ce qui attira sur lui l'attention générale.

— Désolé. Ecoutez, ce type se croyait sorti de la cuisse de Jupiter. Il

pensait que l'argent pouvait tout acheter, et se montrait grossier avec toute personne qu'il jugeait inférieure à lui. Ce n'était qu'un ivrogne. S'il ne s'était pas noyé, la cirrhose l'attendait. Je ne me réjouis pas de la mort d'un homme, mais je ne vais pas me lamenter sur un soûlard qui est tombé à l'eau.

— Et s'il n'y était pas tombé, justement ? dit David.

— Vous étiez tous avec lui. Que voulez-vous qu'il se soit passé ? Il est sorti prendre l'air et a raté le bord du quai, point final.

— Je ne suis pas sûr que Nigel voie les choses de cette façon. Du reste, il n'y a pas que ça.

— Quoi encore ? grogna Jay.

— Oh, allons, Jay. Nous savons tous qu'Alicia Farr était censée se trouver sur l'île. J'ai le sentiment que Hank n'est pas vraiment venu ici pour rédiger une critique sur Moon Bay. Il espérait la rencontrer et avoir la primeur de ce qu'elle savait.

— En tout cas, il est clair que vous, vous êtes venu ici pour retrouver Alicia, releva placidement John.

— Peut-être. Mais je mettrais ma main au feu que c'est pour elle que vous êtes là vous aussi... D'ailleurs, peut-être l'avez-vous croisée.

— Que voulez-vous dire ? demanda Len.

Personne ne répondit.

— Vous savez, David, j'ai trouvé votre comportement très bizarre aujourd'hui, reprit Len. Vous partez en virée avec le gosse et sa mère, et voilà que vous vous empressiez de les débarquer pour repartir avec votre sloop...

— Il est allé le mettre en radoub, expliqua Jay. Si j'étais propriétaire d'un bateau comme l'*Icarus*, je ferais exactement la même chose.

— Mais il est revenu, dit Len, l'œil soupçonneux.

— Auriez-vous découvert quelque chose aujourd'hui ? demanda Jay. Cela expliquerait votre étrange attitude.

— Bon sang, fit Hank d'une voix tendue. Mais oui. Vous avez trouvé... Oh, Seigneur. Vous avez retrouvé le corps. Celui qui avait disparu de la plage.

— Ah non, pas ça ! s'écria Len. Vous ne trouvez pas que la situation est déjà assez critique comme ça ?

— Où l'avez-vous trouvé ? s'enquit sèchement John.

— Encore une victime de noyade ? fit Jay, visiblement perturbé.

— J'en doute fort, répondit David. Je n'avais pas l'intention d'aborder le sujet ici cette nuit, mais avant que vous ne tiriez je ne sais quelles conclusions, autant vous dire la vérité. Il ne s'agit pas d'une simple noyade. Les noyés ont rarement les pieds pris dans un bloc de ciment.

Alex fronça les sourcils sur son lit.

— Eh bien, eh bien ! laissa échapper Hank.

— Vous aviez vraiment besoin de mettre ça sur le tapis devant lui, hein ? grogna Jay en lançant un regard de biais au journaliste.

— Ce n'est pas moi qui l'ai mis sur le tapis. Mais au fond, quelle

importance ? Demain, tout le monde sera au courant. Nigel doit récupérer le corps dès que les conditions le permettront.

— Où se trouvait-il ? demanda Hank.

— De l'autre côté des récifs. Je chassais sous l'eau avec Zach. Je n'étais pas équipé pour remonter un tel poids. Et puis il fallait que je ramène le gosse et sa mère à bon port et que je mette l'*Icarus* à l'abri. Quant à Nigel, tous ses hommes étaient mobilisés par l'évacuation, et la mer se faisait dangereuse. Mais une fois que le calme sera revenu, il appellera les gardes-côtes pour l'aider à remonter le corps.

— Nom d'un chien, soupira Hank.

— Est-ce que vous savez qui c'était ?

— Oui, Jay. C'était Alicia Farr.

Pendant un moment, le gémissement du vent, dehors, fut le seul bruit qu'on entendit dans la pièce.

— Alicia Farr... morte, murmura Adamson.

Les autres se tournèrent vers lui comme un seul homme.

— Très bien ! C'est vrai, je suis venu ici pour faire un reportage sur elle. J'avais appris qu'elle était sur un coup fabuleux.

Alex perçut soudain un choc sourd. Elle tourna très lentement la tête afin que personne ne voie qu'elle était éveillée. Ce qu'elle entendait lui glaçait le sang.

Jay avait laissé tomber sa tête sur la table. Elle ne croyait pas qu'il s'agît d'une réaction émotionnelle face à la mort d'une femme qu'il ne connaissait d'ailleurs pas. Non, il était simplement inquiet pour Moon Bay.

David, lui, avait connu Alicia, et elle comprenait à présent pourquoi il avait été si tendu.

Il avait découvert son corps au fond de l'eau.

Quelqu'un avait tout fait pour qu'on ne le retrouve pas. Ce quelqu'un était venu le récupérer sur la plage, l'avait caché, puis lesté de ciment et jeté au large.

Etait-ce David ? Racontait-il tout cela pour couvrir son propre méfait ? Dans ce cas, le temps jouait en sa faveur. L'ouragan risquait de déplacer le corps, de le détruire, même, anéantissant ainsi toute possibilité de déterminer la cause de la mort.

Non, David ne pouvait pas être un assassin. Elle n'y croyait pas. S'il possédait de multiples talents, celui de comédien n'était pas au nombre de ceux-là.

Et pourtant, à la table, ils avaient tous bluffé.

Une bouffée de colère la saisit, tournée contre elle-même. Comment pouvait-elle aimer un homme au point de se couper de lui tant était grande sa peur de le perdre, et en même temps le croire capable de duplicité et de meurtre ?

— Avec ça, je crois que notre partie est bel et bien terminée, dit John. Bon sang, je n'arrive pas à croire que vous ayez pu vous taire jusqu'ici.

— Je n'avais pas l'intention d'en parler avant demain, répondit David, irrité. Personne ne peut rien faire tant que la tempête sévit. Ensuite, le corps sera repêché et Nigel fera son boulot.

— Peut-être, dit Jay, la mine sombre. Et peut-être qu'il ne trouvera rien du tout et que nous ne pourrons plus faire un pas sur l'île sans avoir peur de notre ombre.

— Je ne crois pas, assura David. Je suis certain que la personne qui a tué Alicia est la même que celle qui a poussé Seth Granger à l'eau. Et qu'elle finira par se trahir d'une manière ou d'une autre. D'ici là, soyons prudents.

— Génial, David, geignit Len. Merci beaucoup. A présent, aucun d'entre nous ne trouvera le sommeil.

— Pourquoi ? Il n'y a que nous six sur l'île. Si nous restons ensemble, il ne se passera rien.

Un silence de plomb suivit ses paroles.

— Personne ne dormira, dit Len. Ça, au moins, c'est clair.

A l'extérieur, le vent semblait être tombé d'un seul coup.

L'œil de l'ouragan était sur eux.

— Des clous, pesta Hank Adamson. C'est ridicule. Moi je vais dormir. Alicia Farr est morte, et vous avez trouvé son corps, ajouta-t-il à l'intention de David. Cela ne fait pas de nous des coupables. Mais vous avez raison. Demain, ce sera à Nigel de prendre les choses en main.

Il repoussa son siège de la table. Alex garda les paupières closes. Personne ne devait savoir qu'elle avait suivi toute la conversation.

— Nous sommes dans l'œil de l'ouragan, dit soudain Jay. Len, viens avec moi. Nous allons jeter un rapide coup d'œil aux alentours.

Sa voix trahissait sa nervosité.

— Vous ne devriez pas sortir, Jay...

— J'ai des responsabilités, David. Vous autres pouvez rester ici. Len m'accompagnera. Chacun aura donc quelqu'un pour le surveiller.

— Len et vous seulement ? dit John.

— Très bien. Formons deux groupes de trois. Hank, venez avec nous.

Celui-ci grogna son désaccord.

— S'il vous plaît, insista Jay.

Avec un soupir, Hank se leva et les rejoignit. Jay déverrouilla la porte, puis sortit dans la pénombre du bureau.

— Ça ne prendra qu'une minute.

Alex ne croyait pas un seul instant qu'il avait l'intention de vérifier les dégâts. Un revolver chargé dormait dans le coffre placé derrière le comptoir de l'accueil. Indubitablement, c'était ça qu'il avait en tête.

— Qu'êtes-vous venu faire au juste sur cette île ? demanda David à John,

dès qu'ils furent sortis.

— Je pourrais vous renvoyer la question...

La radio se tut brusquement, et la pièce fut plongée dans un noir d'encre.

Le ronronnement du groupe électrogène s'était arrêté.

Il s'était passé quelque chose.

Pendant un moment, David demeura pétrifié. Puis il entendit le raclement des pieds d'un siège sur le sol.

John Seymore. Il s'était levé. Et Alex, qui dormait à quelques pas... Il allait peut-être s'en prendre à elle. Une peur profonde — justifiée ? — l'envahit. Il était incapable de contrôler le besoin instinctif qu'il ressentait de la protéger.

Il bondit de son siège, se fichant du bruit. Détectant un mouvement dans le noir, il s'élança en avant.

Il atteignit Seymore juste devant la rangée de lits. Il le ceintura, et les deux hommes basculèrent sur celui, vide, qu'occupait Alex encore quelques secondes plus tôt. Tout en esquivant le poing de son adversaire, il se demanda si elle se trouvait encore dans la pièce, ou si elle s'était échappée.

Un crochet puissant s'abattit sur son épaule droite. David riposta à l'aveuglette, et il lui sembla percuter le menton de Seymore. Celui-ci poussa un grognement de douleur, puis pivota pour lancer de nouveau son poing.

La bagarre se poursuivit ainsi un bon moment, jusqu'à ce que la déflagration d'un coup de feu retentisse, assourdissante dans le noir.

Les deux combattants s'immobilisèrent. Le bruit provenait du bureau ou du hall d'accueil.

Instinctivement, ils s'écartèrent l'un de l'autre.

— Alex ! cria David.

Aucune réponse.

L'écho du coup de feu retomba, laissant place au silence. David ignorait où était passé Seymore.

Dans un sursaut d'énergie, il bondit sur ses pieds et se rua vers la porte ouverte, obéissant à une obscure voix intérieure.

* * *

Alex était sûre que John et David allaient s'étriper. Imbécile de Jay ! Ils

étaient censés rester ensemble, se surveiller les uns les autres, et au lieu de cela il était parti chercher une arme. Que croyait-il en faire ? Tenir tout le monde en respect jusqu'à l'arrivée des autorités ? Tous les descendre ?

Se pouvait-il que ce fût lui l'assassin ? Non. Elle refusait d'y croire. Et pourtant... Dès qu'il était sorti, le groupe électrogène s'était arrêté.

Que diable s'était-il passé ?

Elle n'en avait aucune idée. Tout ce qu'elle savait, c'est que David et John s'étaient soudain livrés à un duel sans merci. Savaient-ils quelque chose qu'elle ignorait ? L'un d'eux disait-il la vérité, et l'autre non ?

Elle devait filer en douce, de peur que le second n'ait le dessus, quel qu'il fût.

A peine eut-elle quitté le lit de camp que les deux hommes s'y affalèrent dessus. Elle se précipita vers la porte, risquant de se blesser dans l'opération tant l'obscurité était totale. Une fois dans le bureau, elle se figea et tendit l'oreille. Dès qu'elle fut certaine qu'il était vide, elle gagna à pas de loup la réception, se guidant au mobilier.

Elle voulait vérifier le coffre. Jay avait-il oui ou non emporté le revolver ? C'est alors qu'elle entendit respirer tout près d'elle. Instantanément, elle se changea en statue, retenant son souffle.

Elle attendit. Ecouta.

Une éternité s'écoula sans qu'elle bouge. Elle faillit hurler lorsqu'elle sentit quelqu'un passer à côté d'elle, se dirigeant vers l'abri antitempête. Une fois l'inconnu disparu et son rythme cardiaque revenu à la normale, elle entreprit de contourner le comptoir.

Son pied heurta une lourde masse sur le sol. Elle s'accroupit... et découvrit qu'il ne s'agissait pas d'un objet, mais d'une personne.

La terreur la saisit. Le corps était encore chaud. Elle tâta la gorge, vérifia le pouls. Il battait. Passant alors la main sur le visage et les vêtements, elle comprit qu'elle avait buté sur Jay Galway... et qu'il était blessé.

A moins qu'il ne se fût tapi là exprès. Prêt à bondir sur l'imprudent qui se risquerait à s'agenouiller près de lui.

Des doigts se refermèrent sur son poignet. Elle poussa un cri, qui fut couvert par la déflagration d'un coup de feu. Se libérant d'une secousse, elle se leva, décidée à fuir le pavillon. L'ouragan était peut-être sur le point de s'abattre de nouveau sur eux, elle s'en fichait. Il devait bien exister un autre endroit où se mettre à l'abri.

Laissant de côté ses interrogations au sujet de Jay, elle chercha à tâtons son chemin vers la porte d'entrée. De sa fuite dépendait sa survie, elle en était certaine. Elle perdit plusieurs précieuses secondes à batailler avec la serrure de la porte, qui enfin céda. Alex partit en courant.

Tout en elle refusait l'idée que Jay pût être l'assassin. En tout cas, ce n'était pas lui qui avait tiré le coup de feu.

Et où étaient Len et Hank ?

Tout cela était dément !

La nuit était profonde. De lourds nuages occultaient le ciel, alors même qu'on était dans l'œil de la tempête. Mais sa vue finit quand même par s'accoutumer à l'obscurité.

Elle remonta à la hâte le chemin jonché de débris végétaux, se dirigeant non pas vers le quai mais vers le Tiki Hut, contournant pour cela les lagons aux dauphins.

Elle aperçut vaguement la tête de ses protégés qui pointait hors de l'eau. Elle ne passait jamais à côté d'eux sans leur glisser un mot affectueux. Malgré la nuit, elle était certaine qu'ils la voyaient, et que d'instinct ils sauraient que quelque chose n'allait pas si elle ne leur disait rien.

Mais elle n'osait pas proférer le moindre son.

Elle avait décidé d'aller vers les bungalows. Pas le sien, ce serait le premier endroit où on la chercherait. Mais elle était sûre de trouver une porte non verrouillée. S'ils n'offraient par la même sécurité que la salle antitempête, les bungalows avaient été construits après le cyclone Andrew, et respectaient les normes récentes.

Tandis qu'elle se hâtait dans cette direction, elle vit une autre forme se déplacer dans le noir devant elle.

La panique la saisit. Elle n'avait plus le choix.

Il ne restait que la plage.

Elle se retourna, et entendit des pas derrière elle.

On la poursuivait.

* * *

David cherchait désespérément Alex, se maudissant mille fois pour l'annonce qu'il avait été obligé de faire quant à sa découverte du corps d'Alicia. Et pour n'avoir pas mis Jay K.O. plutôt que de l'avoir laissé quitter l'abri.

Avait-il — lui ou un autre — mis hors service le groupe électrogène ? Ou s'était-il simplement agi d'une panne au moment où, plus que jamais, on en avait besoin ?

Ça n'avait pas d'importance. Rien de tout cela n'en avait.

Une fois sorti de la salle antitempête, il traversa d'un pas chancelant le bureau et déboucha dans la réception.

Là, il hésita. Quelque part sur le mur était accroché un présentoir vitré contenant un fusil sous-marin qui avait servi dans un film tourné sur l'île des années plus tôt. Il était passé des dizaines de fois devant sans y prêter grande attention.

Maintenant, il le voulait.

Cherchant le présentoir à tâtons, il le trouva bientôt, brisa la vitre d'un coup de coude, se saisit de l'arme... et perçut un mouvement derrière lui.

Il se précipita vers la porte d'entrée, priant pour qu'aucun objet ne se

trouve sur son chemin, et trouva le battant légèrement entrouvert.

Oui. Alex était bel et bien sortie.

Tout en s'éloignant à grands pas dans la nuit, il se demanda depuis combien de temps ils étaient dans l'œil de la tempête.

Et combien de temps il leur restait.

* * *

Il devait bien exister un moyen de revenir en arrière et de trouver un endroit où se réfugier pendant que se déchaînerait l'ouragan.

Alex descendit en courant le sentier qui menait à la plage. Il ne restait pratiquement plus d'arbres debout, mais, en rampant à travers la végétation, elle pouvait rejoindre un autre sentier. Consciente que son poursuivant n'était pas loin, elle prit appui sur le tronc d'un vieux pin et s'enfonça dans le sous-bois.

Tout était déjà couché par la tempête. Même si elle avait trouvé un sentier, il ne l'aurait pas menée bien loin. Des centaines de palmes s'enchevêtraient un peu partout. Des noix de coco, des mangues et d'autres fruits jonchaient le sol. Elle progressa d'un pas prudent, puis marqua une pause. Avait-elle semé son poursuivant ?

Elle n'entendit que la mer. La tempête n'avait peut-être pas encore repris, mais l'eau était agitée et les vagues se brisaient avec fracas sur la grève. Elle les imaginait couronnées d'écume, dangereuses. Sous la surface, le sable et les courants devaient bouillonner furieusement.

Le vent avait-il repris ?

Des bruits de pas...

Celui qui était derrière elle ne lâchait pas sa proie, comme s'il était capable de suivre sa piste dans l'obscurité. Peut-être le pouvait-il.

Qui était-ce ? Jay, sur lequel elle avait buté dans le noir ? Avait-il été un ennemi prêt à se jeter sur elle, ou au contraire une victime ? Si ce n'était pas lui, alors qui ?

L'indécision la paralysait. De quel côté aller ?

Un battement assourdi dans ses oreilles. Son pouls ? Elle se concentra et tâcha d'entendre au-delà.

Oui. Il y avait autre chose. Un bruit de pas, et non celui de son propre cœur.

Son poursuivant. Près. Trop près.

Aussi silencieusement que possible, elle s'avança. Un autre bruit, différent, devant elle, la fit s'immobiliser.

Où aller ? Son cœur battait la chamade.

Il ne restait plus qu'une option.

Elle se dirigea droit vers la plage.

* * *

Elle était devant lui. Si proche qu'il pouvait humer son parfum dans l'air. Et cependant elle persistait à lui échapper.

Elle connaissait parfaitement l'île. Lui non.

David n'osait pas l'appeler. Quelqu'un d'autre pouvait l'entendre. Une fois encore, il se maudit pour la bombe qu'il avait lâchée ce soir. A présent l'assassin savait. Il avait voulu cacher le corps d'Alicia, et savait avoir échoué une seconde fois. Un instant, il revit en pensée l'endroit où il avait trouvé le corps. Ce n'était pas un secteur où l'on aurait dû le retrouver, il était trop loin des spots de plongée habituels. Mais pas tant que cela des chemins des bateaux.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Que signifiait cet emplacement ?

Mais il n'avait guère le temps d'y réfléchir. Retrouver Alex requérait toutes ses facultés.

Avant qu'il ne soit trop tard.

Il s'arrêta et écouta. Les bruissements des arbres avaient quelque chose de lugubre dans le vent étrange qui soufflait sur l'île. C'était comme si la tempête avait poursuivi sa route tout en étant encore là.

Elle s'était remise à bouger. Le bruit était si faible qu'il avait failli ne pas l'entendre. Il la suivit à travers les buissons.

Elle allait vers la plage.

Il la vit courir, trébucher sur quelque chose et tomber. Quelques secondes après, il jaillissait de la végétation.

— Alex !

C'est alors qu'il vit ce qu'elle voyait. A deux mètres d'elle, Len Creighton était étalé à plat ventre dans le sable. Avec la nuit, il était difficile de déterminer s'il était blessé, inconscient... ou mort.

Il ne pouvait discerner l'expression d'Alex, mais il était clair qu'elle l'avait entendu. Elle s'était relevée et le regardait. Même dans le noir, il percevait la peur dans ses yeux.

— Alex ! Viens !

Elle continua à le fixer. Sans s'approcher d'elle de crainte qu'elle ne prenne de nouveau la fuite, il étudia la zone autant que le permettait l'obscurité.

D'où Len était-il sorti ? Comment était-il arrivé là ?

De quel côté se trouvait le danger ?

— Alex, il faut que tu me fasses confiance. Dépêche-toi. Vite !

Un froissement de feuilles à proximité. Quelqu'un les avait rejoints.

— Non ! fit une voix grave, qu'il reconnut.

John Seymore. Bon sang. Il avait été derrière lui tout le temps. Il comprit alors qu'il avait conduit ce salaud droit vers Alex.

Leurs regards se croisèrent. David lut une promesse létale dans celui de John Seymore. Il tenait un pistolet. Apparemment, il était armé en secret depuis le début. Il pouvait le tuer et le savait. Mais le faire avant de recevoir

un harpon en plein cœur était une autre paire de manches.

— Ne l'écoute pas ! cria Seymore sans quitter David des yeux. Viens avec moi. Reste loin de lui.

— Alex ! lança David d'une voix sèche.

Ils semblaient pris pour toujours dans l'œil du temps, tout comme ils l'étaient dans celui de l'ouragan.

Alex considéra alternativement l'un et l'autre, baissa les yeux sur Len Creighton, toujours inerte sur la plage, et porta de nouveau son regard sur les deux hommes.

Puis elle se retourna et plongea dans la mer.

— Alex, non ! s'exclama David.

Il n'osait imaginer la force des courants, la violence des vagues lorsque la tempête se réveillerait. Il ne songea plus qu'à une chose : la ramener. Il en oublia même qu'une balle pouvait l'arrêter en une milliseconde. Laissant tomber le fusil sous-marin, il courut vers l'eau.

On distinguait à peine la ligne d'horizon. Tout en nageant d'un crawl puissant, il vit une masse sombre filer dans l'eau non loin de lui. Il crut un instant que Seymore avait été plus rapide que lui — n'était-il pas ancien nageur de combat ? —, avant de se rendre compte que ce qu'il avait pris pour un homme était en réalité beaucoup plus volumineux. Il continua à nager, luttant contre les vagues pour atteindre Alex, et peu importait qu'il eût de la compagnie.

Il releva la tête, et c'est alors qu'il la vit.

L'un de ses dauphins était en train de la sauver. Quant à savoir où l'animal avait l'intention de l'emmener, il n'en avait pas la moindre idée.

— Alex ! hurla-t-il.

Mais elle s'était probablement accrochée à la nageoire dorsale du mammifère, et ce dernier pouvait se jouer des vagues comme aucun humain.

Il regarda la femme et le dauphin disparaître dans la nuit. Le danger n'était pas passé. Il augmentait, au contraire, à chaque minute. La puissance de l'eau commençait à avoir raison de son énergie. Rassemblant ses forces, il fit demi-tour et regagna péniblement la plage, où il s'affaissa, encore à moitié dans l'eau.

Une seconde plus tard, quelqu'un s'effondra à son côté.

Seymore. Délesté lui aussi de son arme, il avait apparemment montré la même détermination à se porter au secours d'Alex.

Se rendant compte de la situation, ils s'écartèrent aussitôt l'un de l'autre et cherchèrent leur arme des yeux. David vit les muscles de Seymore se bander. Les siens en firent autant.

— Attendez ! cria Seymore, les mains ouvertes.

Méfiant, David hésita.

— Vous aviez largement le temps de la tuer.

— Vous auriez pu me descendre, répliqua David, toujours sur ses gardes.

— Vous auriez riposté. Mais l'important, c'est que... Vous avez lâché

vosre fusil et êtes allé à la rescousse d'Alex.

— Bien sûr, puisque je l'aime !

Seymore prit une profonde inspiration.

— Ecoutez, je n'ai tué personne. Je sais que ce n'est pas ce que vous pensez, mais je travaille avec le FBI...

— Ben voyons. A présent vous êtes un *G-man*.

— Non, je suis consultant spécial. Je pensais que l'assassin c'était vous... Jusqu'à il y a quelques minutes.

David fouilla le regard de l'homme. Sa première réaction était de défiance, mais il percevait de la sincérité derrière ses mots. D'autant plus qu'avec son pistolet il avait disposé d'un avantage certain sur le fusil sous-marin.

Les secondes s'égrenèrent. Alex était sous la garde d'une créature qui pouvait survivre la nuit dans la mer beaucoup mieux que n'importe quel être humain. Elle n'en était pas moins loin de la terre ferme. Il était probable que le dauphin finirait par la ramener aux lagons. Ce qui ne lui prendrait guère de temps.

Il y avait aussi la question de l'homme qui gisait à quelques mètres d'eux, peut-être en train de mourir.

— Je ne suis pas l'assassin, déclara Seymore.

— Moi non plus, répliqua David.

Les secondes continuaient à s'écouler.

Ses tripes. Dane lui avait dit d'écouter ses tripes.

Il laissa passer encore un peu de temps, puis se décida.

Ignorant Seymore, il se releva d'un mouvement preste et se dirigea vers le corps inerte de Len Creighton.

Il avait du sang sur la tempe, mais son pouls battait.

— Il est vivant, dit-il.

Accroupi devant l'homme, il procéda à une rapide évaluation de son état. Une commotion cérébrale, à coup sûr.

S'ils le laissaient là, il avait peu de chances de survivre aux assauts de l'ouragan. Mais s'il se chargeait de lui, Alex risquait de mourir avant qu'il ne la retrouve.

Il tournait le dos à Seymore. Ce dernier aurait pu reprendre son arme et le tuer, mais ne l'avait pas fait.

Il pivota vers lui.

— Il faut l'emmener.

Récupérant son pistolet dans le sable, Seymore le glissa sous sa ceinture et regarda David. Lui aussi savait que le temps leur était compté.

— Alex est là-bas, dit-il.

— Oui.

— Elle vous fera plus facilement confiance qu'à moi, ajouta-t-il. Même si

pour le moment elle se méfiait autant de vous que de moi. Allez la chercher. Je m'occupe de Len.

Joignant le geste à la parole, il se pencha et hissa le blessé sur son épaule comme s'il ne pesait guère plus qu'un enfant.

David espéra que l'ex-Navy SEAL était vraiment de son côté, car, comme ennemi, il devait être redoutable.

Mais ne se trompait-il pas ? Tout cela ne procédait-il pas d'une même mystification ? Ne devaient-ils pas tous mourir ce soir, mais selon les termes de Seymore ? Ne livrait-il pas Len à son bourreau ?

Il n'avait pas le temps de s'attarder sur la véracité des affirmations de John Seymore concernant son identité.

— Le bungalow 8 est celui d'Ally et de Zach. Il ne doit pas être fermé à clé.

— Rendez-vous là-bas, répondit brièvement Seymore.

Il ne restait plus rien à faire. David se retourna, ramassa le fusil sous-marin et repartit en courant vers le Tiki Hut et les lagons.

* * *

Alex crut tout d'abord avoir signé son arrêt de mort. Elle connaissait la puissance des flots marins, ce n'était pas la première fois qu'elle sortait par gros temps. Elle avait vu des gens perdre pied dans des vagues d'à peine un mètre vingt. Elle ignorait la taille que faisaient celles-ci, mais c'était le désespoir qui l'avait amenée là.

Malgré toute sa connaissance de la mer, elle avait été à mille lieues d'imaginer la bataille qui l'attendait, l'impossibilité de lutter contre les courants.

Sa dernière heure était venue, avait-elle pensé.

Puis elle avait senti quelque chose de doux et de ferme à la fois glisser à côté d'elle. L'esprit engourdi, elle n'avait pas compris tout de suite. Puis elle avait reconnu Shania. L'animal avait alors effectué un second passage.

Cette fois, elle était prête. Elle s'était accrochée à sa nageoire dorsale, exactement comme elle l'enseignait aux vacanciers.

Elle s'y agrippait maintenant avec l'énergie du désespoir.

Pourtant, au-delà des secousses, de la panique, de la conscience du fait que sa vie ne tenait qu'à un fil, elle fut saisie d'un respect presque mystique. Comme tout le monde, elle avait entendu des histoires de dauphins sauvant des vies humaines. Elle travaillait avec eux au quotidien, connaissait leur intelligence et leur sensibilité.

Mais elle était profondément impressionnée. Un moment, elle se demanda où Shania l'emmenait. Puis elle sut.

Vers un havre sûr.

Les lagons. « Chez elle ». Là où elle avait trouvé refuge, où elle était allée, malade et blessée. Où on l'avait soignée jusqu'à ce qu'elle fût

complètement guérie et rétablie.

La bête filait à une vitesse folle. Lorsqu'elle s'approcha des portes immergées du premier lagon, Alex craignit qu'elle ne s'écrase sur l'acier. Mais Shania était vraiment très intelligente. Elle plongea vers le fond avec son passager humain, se faufila par l'ouverture et émergea bientôt à l'air libre.

— Brave fille, brave fille, merci ! lui murmura Alex avec ferveur, tout en lâchant sa prise pour la caresser. Je te dois des tonnes de poissons. Et je n'y glisserai pas de vitamines, c'est promis.

Shania s'éloigna sans un bruit, tandis que, d'un crawl énergique, Alex gagnait le ponton. Elle s'y hissa et se rétablit en position assise, tremblant de tous ses membres.

Elle avait froid, était trempée jusqu'aux os, pieds nus, et dans une situation guère plus enviable qu'au début.

Les vents allaient de nouveau balayer l'île avec violence, et elle n'avait pas trouvé d'abri.

Là-bas, quelque part, se trouvaient deux hommes armés, David et John.

Et puis il y avait Jay... Aurait-il laissé Len mourir dans le sable ? Oh, Seigneur, dans sa panique elle l'avait oublié. Et Hank ? Où était-il ?

Son cœur devint aussi gourde que ses doigts. Elle n'avait nulle part où aller, personne en qui avoir confiance.

Que devait-elle faire, bon Dieu ? Elle voulut se lever, mais une bourrasque soudaine faillit la renverser. La tempête reprenait.

Se redressant, elle contourna le lagon pliée en deux, son cap étant maintenant le Tiki Hut. Le bar était en chêne solide. En se calant à l'intérieur, elle y serait relativement protégée des éléments en furie.

Une nouvelle saute de vent la poussa en avant. Elle allait devoir s'accrocher. Elle survivrait à cette nuit, elle s'en faisait le serment.

Mais lorsque viendrait le matin... qu'est-ce qui l'attendait ?

* * *

David remonta le sentier encombré à grands pas pressés, ne s'arrêtant qu'une fois en vue des lagons. Là, il plissa les yeux et scruta désespérément la nuit. La pluie s'était alourdie, et le vent, qui avait repris toute sa vigueur, gagnait à présent en vitesse.

S'efforçant de demeurer à couvert sous ce qui restait de végétation, il inspecta les alentours des lagons, puis l'eau elle-même. Sa noirceur était trompeuse, mais il crut voir des têtes sombres pointer ici et là.

Il ne savait absolument pas quel animal s'était porté au secours d'Alex, ni comment il avait su qu'elle était en danger. Dotés d'une vision remarquable, les dauphins étaient capables d'observer les gens depuis de grandes profondeurs. Mais que l'un d'entre eux ait su où chercher Alex, cela le laissait pantois.

Il ne la vit nulle part. Or le dauphin aurait dû la ramener aux lagons. Était-il arrivé quelque chose en route ?

Il refusait une telle éventualité.

Il courut vers les pontons, avec le sentiment perturbant d'être observé. S'avançant sur les planches du premier, il fouilla le bassin du regard, puis fit de même avec le second. L'un des dauphins qui s'y trouvait émit un petit couinement. Il posa l'index sur ses lèvres.

— Chhh ! S'il te plaît.

Si John Seymore lui avait dit la vérité, et puisque Len Creighton était hors circuit, il restait deux hommes sur l'île, dont l'un constituait une menace mortelle.

— Où as-tu emmené Alex, ma belle ?

Les yeux intelligents du dauphin le fixèrent, pleins d'attention, mais ce fut la seule réponse qu'il obtint.

Alors qu'il rebroussait chemin vers le pavillon, David crut discerner un mouvement au Tiki Hut.

Alex ?

Il déposa le fusil sous-marin au pied d'un cocotier. Pour le moment, il avait besoin d'avoir les mains libres.

Et si la personne qui cherchait là un abri n'était pas Alex ?

Il fallait que ce soit elle. Sinon...

De toute façon, il devait courir le risque.

Lentement, en position accroupie, il progressa vers le bar, veillant à être aussi silencieux que possible sous le vent houleux.

Elle était là. Qui essayait de trouver refuge sous le bar du Tiki Hut. Un bon choix.

Mais il prit garde de se montrer. Elle hurlerait, s'enfuirait, filerait peut-être vers les lagons où, la sentant en danger, ses dauphins la protégeraient une fois encore. C'étaient des animaux puissants et malins. Ils pouvaient tuer un homme en l'emmenant au fond d'un bassin et en l'y maintenant.

Il se déplaça très lentement. Puis se figea.

Il avait entendu un bruit, tout près, dans les buissons.

Un coup de feu éclata, qui retentit avec force par-dessus le hurlement des éléments.

D'un bond, David plongea sur Alex et plaqua une main sur sa bouche avant qu'elle n'ait le temps de crier.

Paniquée, elle se débattit de toutes ses forces.

— Chhh, Alex. C'est moi. Tu dois me faire confiance, dit-il tout bas.

Ses yeux rencontrèrent les siens, dilatés par la peur. Elle demeurerait aussi tendue qu'un arc.

Un second coup de feu claqua dans la nuit. Il la sentit tressaillir, mais il ne pouvait ôter sa main de sa bouche ni relâcher son étreinte. Si elle attirait l'attention maintenant...

Il resta ainsi, tous les sens aux aguets. Il était difficile de faire la part des gémissements et bruissements de la nature et de ceux provenant d'un homme.

Il attendit.

Puis... Oui. Quelqu'un s'éloignait dans l'un des sentiers. Le bruit à peine perceptible de ses pas décroissait.

Il retira sa main de la bouche d'Alex. Elle prit une brusque inspiration et le regarda avec une expression mêlée de fureur et de peur.

— Je t'en prie, Alex, supplia-t-il. Fais-moi confiance.

Elle ferma brièvement les yeux.

— Te faire confiance ? murmura-t-elle. Où est John Seymore ? Tu l'as tué ?

Elle demandait cela d'un ton froid, comme si ce point ne la concernait pas.

— Non.

— Donc tu n'es pas l'assassin. C'est lui alors ?

— Je ne crois pas.

— Tu ne *crois* pas ? répéta-t-elle d'une voix aiguë.

Il plaqua de nouveau la main sur sa bouche.

— Chut !

Elle l'incendia du regard. Il écarta sa main.

— Bon Dieu, Alex, je t'aime. Je mourrais plutôt que de te causer le moindre mal. Tu ne le sais pas encore ?

Elle ferma les paupières.

— A vrai dire, c'est difficile de savoir quoi que ce soit sur toi.

Un éclair brutal les aveugla. La foudre. Le craquement du tonnerre fut immédiat. Le toit du Tiki Hut s'enflamma.

L'espace d'une demi-seconde, ils demeurèrent pétrifiés.

Puis David fut sur ses pieds et lui tira la main pour l'aider à se relever.

— Il faut partir !

Sans attendre son assentiment, il l'entraîna derrière lui à travers les monceaux de feuilles et de débris végétaux qui jonchaient à présent le sol. Sous une pluie battante, ils remontèrent le chemin qui menait aux bungalows.

— Où allons-nous ? s'écria-t-elle en tentant vainement de le stopper. Les bungalows sont les premiers endroits où l'on nous cherchera.

Il ne répondit pas. La nuit était redevenue si sombre qu'il ne parvenait qu'avec peine à s'orienter.

— David ?

— Chhht.

Il brûlait de s'arrêter, d'écouter.

Mais il n'osait pas.

Quelques instants plus tard, ils atteignaient le bungalow où il avait accompagné Ally Conroy la veille. La porte était close. Il tourna le bouton. Elle n'était pas verrouillée.

Il s'immobilisa.

Et si Seymore lui avait menti ? C'était un ancien des commandos, un militaire expérimenté. Il pouvait les tuer un par un et ne jamais être retrouvé. Avant que les équipes de secours ne débarquent sur l'île, il aurait quitté celle-ci, déplacé une nouvelle fois le corps d'Alicia Farr et disparu. Il savait comment procéder.

Ecouter ses tripes.

Il n'avait pas le choix.

Retenant sa respiration, il poussa le battant.

Alex cligna des yeux en heurtant le dos de David, puis s'arrêta net et regarda par-dessus son épaule.

Le mince faisceau d'une torche électrique perçait l'obscurité du coin cuisine.

Le cliquetis d'une gâchette résonna, puis un visage apparut dans la maigre lumière.

John Seymore.

Pendant deux ou trois secondes, ses traits leur parurent aussi macabres que ceux d'un masque d'Halloween, les pétrifiant tous deux sur place.

Puis il ôta l'index de la détente de son arme et remplaça celle-ci dans sa ceinture.

— Alex, tu n'as rien, dit-il dans un souffle.

— Non, répondit-elle d'une voix crispée.

— Où est Len ? s'enquit David.

— Par terre, dans la cuisine. J'ai nettoyé sa plaie. Il a très vraisemblablement une commotion cérébrale. Je ne peux rien faire de plus pour lui.

— Il est vivant ? demanda Alex.

— A peine. Sa seule chance de s'en sortir est d'être emmené aussitôt que possible dans un établissement hospitalier.

Toujours sur ses gardes, Alex passa devant John Seymore et se dirigea vers la cuisine.

Len y était en effet étendu. John l'avait couvert d'une couverture et avait glissé un oreiller sous sa tête. Alex se pencha et toucha sa joue. Elle était chaude. Le pouls était faible mais régulier, et la respiration tout juste perceptible.

S'asseyant sur le sol, adossée au frigo, elle s'offrit le luxe de se reposer un peu, d'apprécier le fait d'être vivante.

Puis son esprit se mit à tourner à toute vitesse. Le vent hurlait de nouveau, faisant vibrer les portes à l'arrière du bungalow. Et si elles cédaient ? Mais elle se rappela qu'elles étaient garanties résister aux vents jusqu'à 200 kilomètres à l'heure.

Elle frémit en sentant une couverture tomber sur ses épaules. Elle leva les

yeux. David. Il s'accroupit près d'elle. Puis John Seymore vint s'asseoir face à eux, de l'autre côté du corps de Len.

— Qui lui a fait ça ? fit Alex, dévisageant l'un après l'autre les deux hommes.

David planta son regard dans celui de John Seymore.

— Soit Jay Galway, soit Hank Adamson, répondit-il.

Elle secoua la tête.

— Jay est beaucoup trop attaché à Len.

— Vraiment ? répliqua John. Jay est le directeur de la base. Si Alicia avait mis les pieds sur l'île, il aurait été le premier informé. Surtout si elle voulait garder son arrivée secrète. Jay a très bien pu la retrouver sur la plage et la tuer.

— Non, dit Alex. Jay est blessé. J'ai failli trébucher sur lui dans son bureau, et... bref. Ça ne peut être que Hank.

— Un journaliste ? releva David avec calme. Sans véritable connaissance de la mer ni des bateaux ?

Elle reporta son attention sur John par-dessus le corps inerte de Len.

— Donc... tu es du FBI sans être tout à fait un agent ?

Il y avait un doute marqué dans sa voix, et elle le savait.

Il soupira.

— Ecoute, si je n'avais pas nourri autant de soupçons à l'endroit de David, je me serais identifié depuis le début. Mais je ne savais pas à qui je pouvais faire confiance. Pour ce que j'en savais, tu n'étais pas étrangère à cette histoire, Alex.

— Ce que j'aimerais savoir, dit David, c'est pour quelle raison le FBI s'est intéressé à Alicia Farr.

— Le gouvernement veut toujours sa part. Plusieurs agences, à des moments différents, ont eu un œil sur Daniel Fuller. Il aimait parler. D'après ce qu'il racontait, le *Anne Marie* avait coulé dans les eaux territoriales américaines. Jamais le gouvernement n'aurait laissé un chasseur de trésor l'accaparer.

— Donc, vous avez suivi Alicia.

John secoua la tête.

— Je me trouvais à Miami. Nous savions que Daniel Fuller était mourant, mais il refusait de voir quiconque excepté Alicia. Je suis désolé qu'elle ait perdu la vie dans l'affaire, mais elle n'avait pas pour trois sous de jugeote. Elle ne faisait pas vraiment mystère de ses visites. Quelqu'un l'a entendue téléphoner à Moon Bay. Je suis donc venu ici afin de voir ce qui allait se passer à son arrivée. Mon job était juste de découvrir ce qu'elle savait sur le *Anne Marie*. Mais Alicia ne s'est pas montrée. Vous si, David. Et Seth Granger, qui avait la langue trop bien pendue. Et le reporter. Puis Alex a trouvé ce corps sur la plage.

Alex sentit les doigts de David se crispier sur les siens. Elle déglutit. Il y avait quelque chose de si instinctivement protecteur dans ce geste.

Pendant un moment, la gravité de la situation ne fut plus qu'une abstraction, un épiphénomène.

Elle sut que si John Seymore sortait soudain son arme, David s'interposerait immédiatement. Il l'aimait, oh oui.

Peut-être l'avait-il toujours aimée.

Mais la mer viendrait toujours en premier.

— Comment le saviez-vous ? s'étonna David.

John haussa les épaules.

— J'ai fait en sorte de rencontrer Laurie Smith en tête à tête. C'est une jeune fille naïve et confiante. Beaucoup trop confiante. Lui dire la vérité était trop risqué. Or, il était d'une importance capitale qu'elle fasse profil bas dans la mesure où quelqu'un pouvait apprendre qu'elle était avec Alex lorsque celle-ci avait vu le corps.

— Laurie doit être à présent sur la péninsule, murmura Alex. Ou du moins sur l'île principale, si elle n'a pas quitté les Keys. Donc elle sait. Elle est au courant de tout. Pour l'assassin, ce serait une folie de vouloir tous nous supprimer maintenant.

David se tourna de nouveau vers John.

— Peut-être pas tant que cela. Celui qui a tué Alicia a également « noyé » Seth Granger. Ce qui signifie qu'il se moque du financement. Il entend accéder à l'épave du *Anne Marie* seul, sans équipement particulier, mettre la main sur le trésor ou une partie de celui-ci, et ensuite disparaître.

— Bon, résumons, fit Alex. David, tu as décidé que ce n'était pas John, et toi, John, tu as décidé que ce n'était pas David. Et il est clair que ce n'est ni Len, ni Jay. Je vous l'ai expliqué, ajouta-t-elle, les sourcils froncés : en me sauvant de la salle antitempête, j'ai buté sur lui.

— Il était mort ? s'enquit David d'un ton sec.

Les deux hommes avaient les yeux fixés sur elle.

— Non. Il... Il a essayé de m'attraper le poignet.

Leur silence fut éloquent. Pour eux, Jay était le coupable.

— C'est lui qui avait insisté pour sortir, dit enfin David.

— Et il savait comment mettre en panne le groupe électrogène, renchérit John

— Eh, attendez ! protesta Alex, prenant la défense de son patron. Il ne m'a pas attaquée. J'étais effrayée, je ne songeais qu'à fuir, mais... peut-être était-il blessé, peut-être ne cherchait-il que de l'aide, hasarda-t-elle d'une voix où pointait la culpabilité.

— Alex, dit John avec gravité, tu sais que la véritable cible de l'assassin, c'est toi. C'est ton nom que Daniel Fuller a cité à plusieurs reprises. Tu es sûre de ne pas savoir pourquoi ?

Elle sentit la soudaine tension chez David, et ses doigts se resserrer sur les siens. Elle savait ce qu'il pensait. « Si tu sais vraiment quelque chose, tais-toi,

pour l'amour du ciel ! »

Il avait peut-être décidé de faire confiance à John Seymore, mais la question que celui-ci venait de poser instillait de nouveau le doute dans son esprit.

Mais pourquoi lui accordait-elle cette confiance aveugle ? N'avait-il pas tenté de la sauver parce que lui aussi croyait qu'elle savait quelque chose ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-elle. Il ne m'a jamais parlé de l'*Anne Marie*. Jamais. Il ne faisait que raconter des histoires sur la mer et les dauphins, qu'il adorait. C'est tout ce que je sais.

C'était la vérité.

— Que fait-on maintenant ? murmura-t-elle.

Comme pour lui répondre, le hurlement du vent s'amplifia soudain.

— On attend que l'ouragan soit passé, dit David.

Elle se tourna vers John.

— Tu as une arme. Les portes sont munies de serrures. Nous pouvons attendre jusqu'à ce que quelqu'un vienne de l'île principale ou que le shérif débarque. Si l'assassin veut s'en prendre à nous, eh bien... nous sommes trois, sans compter Len. Il est seul.

— Peut-être pas, dit David d'un ton sinistre.

John pencha la tête de côté, sceptique.

— Vous croyez que Hank et Jay sont complices ?

— Je ne crois rien. J'essaie juste de considérer toutes les possibilités.

— Quoi qu'il en soit, une fois la tempête passée, nous ne pourrions pas rester ici à attendre.

— Pourquoi donc ? demanda Alex.

— Parce que si Nigel arrive le premier sur l'île, repartit David en croisant le regard de John, il peut se faire descendre avant même de parvenir jusqu'à nous. Seul ou bénéficiant d'un complice, n'oublions pas que notre tueur est armé et prêt à tout.

— Il nous faut un plan, murmura John.

— Quel que soit ce plan, dit David, Alex restera ici.

— Génial. L'agneau sacrificiel, murmura-t-elle.

— Tu resteras ici, dans le bungalow, assena David.

— Et vous, qu'allez-vous faire pendant ce temps-là ? L'île n'est pas bien grande, mais elle fourmille de niches et de recoins où quelqu'un pourrait se cacher. Comment allez-vous le trouver... ou *les* trouver ?

— Nous avons quelques heures pour y réfléchir, répondit John, la mine sombre. Personne ne peut se balader dehors par un temps pareil.

* * *

Peu avant l'aube, Alex avait fini par s'assoupir, la tête sur l'épaule de David. Il rechignait à l'en déloger, et pas seulement à cause du contact doux et soyeux de ses cheveux. La confiance qu'elle lui avait montrée en s'autorisant

à fermer les yeux à son côté le bouleversait.

La confiance, ou l'épuisement...

— C'est terminé, dit John.

Seymore n'avait pas davantage dormi que lui. Ils s'étaient mutuellement observés pendant toute la nuit. A présent le jour se levait, et l'ouragan était passé.

Ils avaient leur plan.

David réveilla Alex d'une pression de la main sur l'épaule.

— Hé, fit-il doucement.

Elle redressa aussitôt la tête, les yeux grands ouverts.

— Nous partons. N'oublie pas après notre départ, tu n'ouvres à personne. Pas même à John ni à moi.

— Je n'aime pas ça, maugréa-t-elle. Le shérif est peut-être beaucoup mieux préparé que vous ne semblez le penser. Il n'est pas né de la dernière pluie. Vous devriez rester tranquillement ici. Et puis ne sommes-nous pas trois contre un ?

Il y avait une note implorante dans sa voix.

— Il ne t'arrivera rien si tu restes enfermée.

— Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète, idiot ! C'est pour vous deux. Sortir ainsi comme si vous...

— Alex, nous devons le faire, la coupa John.

— N'oublie pas, insista David. Personne, je dis bien personne, ne doit entrer ici.

Ça allait lui être très pénible, il le savait. D'habitude, c'était elle qui avait les responsabilités, elle qui agissait.

Et ils lui demandaient de rester là les bras croisés.

— Je sais, soupira-t-elle avec lassitude. J'ai entendu. Mais je ne comprends toujours pas ce que vous voulez faire.

— Nous allons récupérer le fusil sous-marin, expliqua David. Ensuite, John fera le guet sur le sentier qui mène à ton bungalow, et moi j'attendrai à l'intérieur.

— Mais nous aurions pu tendre un guet-apens ici, non ?

— Alex, l'assassin peut très bien ne jamais se douter que nous sommes venus dans ce bungalow. Et nous prions le ciel pour que cela ne lui vienne pas à l'esprit.

Sur ces mots, il se leva, imité par John. D'une main, il aida Alex à se mettre debout et l'attira contre lui.

— Personne, répéta-t-il d'une voix rauque.

Il glissa une main vers sa nuque, l'estomac soudain crispé. Il l'embrassa. Brièvement. Mais tendrement.

— Tu tourneras immédiatement le verrou derrière nous, dit John. Si c'est Jay, il a un passe.

— Idem pour celles de derrière, ajouta David.

— Entendu.

Un instant plus tard, les deux hommes se glissaient prudemment hors du bungalow. Le monde semblait s'être transformé en un chaos de palmes, de branches et de feuillages enchevêtrés. Tous les jeunes arbres ou presque étaient tombés.

David croisa une dernière fois le bleu-vert changeant, couleur océan, des yeux d'Alex, puis elle referma la porte et il entendit tourner le verrou à l'intérieur.

— Par ici, dit-il à John.

Celui-ci acquiesça d'un air lugubre et lui emboîta le pas.

* * *

Les secondes s'égrenaient à la montre de plongée d'Alex.

Tic tac, tic tac...

Cinq minutes, dix minutes.

Quinze minutes.

A ce moment-là, elle faisait les cent pas dans le séjour. Chaque seconde qui passait la mettait à l'agonie. Tendait l'oreille à l'affût de bruits extérieurs, elle n'entendit d'abord rien.

Puis, ici et là, une trille.

Les oiseaux revenaient.

Son estomac grogna si fort qu'elle sursauta. Elle se sentit aussitôt coupable d'avoir faim, quand David et John étaient dehors risquant leur vie, et Len Creighton, se rappela-t-elle, toujours inconscient dans la cuisine.

Elle alla jeter un œil. Il n'avait pas bougé, et son état ne semblait pas avoir évolué. Elle resserra la couverture sur lui.

C'est alors qu'éclatèrent les coups de feu.

Elle bondit sur elle-même en entendant exploser les portes vitrées à l'arrière.

Sans attendre, elle fusa à travers le bungalow, fermant toutes les portes, de sorte à obliger l'autre à la chercher. Puis elle se rua dans la chambre de devant, ouvrit la fenêtre et fit sauter l'écran-moustiquaire, se réjouissant de ce que l'ouverture n'ait pas été obturée. Elle se faufila au-dehors. Le tireur était-il Jay Galway ou Hank Adamson ?

Il lui vint alors à l'esprit qu'on ignorait peut-être la vérité sur John Seymore.

Et il était le seul dont elle savait qu'il avait un pistolet.

* * *

Dans le silence matinal, le fracas des balles sur le verre résonna comme deux coups de canon.

L'œil sur le sentier, le fusil lance-harpon au poing, prêt à tirer, David était

posté derrière la porte du bungalow d'Alex, qu'il avait laissée entrebâillée. Personne ne pouvait s'introduire par l'arrière sans qu'il le sache : il avait poussé tout le mobilier contre la porte.

Il jura entre ses dents. Et si le tireur était John Seymore ?

Non. Impossible. Ses tripes lui disaient non.

Pourtant, quelqu'un tirait. C'est le cœur dans la gorge qu'il quitta le bungalow et fonça aussi vite qu'il le put à travers les monceaux de débris, bondissant tel un cabri pour éviter les obstacles.

Et si ses tripes l'avait induit en erreur ?

Dans ce cas, il avait laissé Alex à la merci d'un assassin.

Sans se soucier du bruit qu'il faisait, il se précipita vers le bungalow d'Ally Conroy. Une fois en vue des portes arrière éclatées, il se cacha derrière un arbre pour scruter les lieux. Rien. Pas un mouvement. Pas un bruit.

Le fusil sous-marin pointé devant lui, il traversa en courant l'espace qui le séparait de la construction.

Il tendit l'oreille, mais ne perçut toujours aucun bruit.

Du verre craqua sous ses pieds. Il se figea. Rien ne se produisit. Lentement, le doigt sur la détente, il se glissa à l'intérieur et mit le cap sur la cuisine.

Len Creighton était toujours là, gisant sous sa couverture. Mais avant qu'il ne puisse vérifier s'il était encore en vie, un léger froissement se fit entendre, provenant de la chambre de devant.

A pas de loup, il s'y dirigea.

* * *

La porte de son bungalow était ouverte.

Alex avait fui à perdre haleine depuis l'autre bungalow, et, sans prendre le temps de réfléchir, avait filé jusqu'ici.

Parce que David devait y être.

La porte de devant était entrouverte.

Elle hésita, ramassa un morceau d'écorce de noix de coco et le jeta par l'étroite ouverture. Rien ne se passa.

Avec la plus grande prudence, elle avança d'un pas, poussa le battant et risqua un œil à l'intérieur. Personne. La simple logique lui disait qu'en entendant les coups de feu David devait avoir volé à son secours.

Elle entra dans le bungalow, fébrile, se creusant les méninges pour savoir ce qui chez elle pouvait servir d'arme. Le mieux était sans doute son couteau de plongée.

Elle gardait le plus gros de son équipement à la marina, mais conservait deux ou trois accessoires ici.

Gagnant rapidement la salle de bains, elle tira vers elle le tiroir fourre-tout où se trouvaient les quelques pièces d'équipement secondaires, s'exhortant à

ne pas faire de bruit, dans le cas où elle aurait été suivie.

Dans sa nervosité, elle secoua toute la coiffeuse.

Eaux de toilette et parfums s'entrechoquèrent et se renversèrent sur le plateau. Elle tendit les mains pour les retenir, mais son geste fut si maladroit qu'elle fit tout tomber par terre.

Le fracas fut assourdissant.

Elle jura, reporta son attention sur le tiroir, mais du coin de l'œil aperçut soudain quelque chose.

Elle s'immobilisa et baissa les yeux sur le tas de faïence et de verre brisé à ses pieds.

Son dauphin en porcelaine s'était cassé, et un petit bout de papier plié dépassait de sa base.

Elle s'accroupit et le retira.

C'était du papier ordinaire.

Elle le déplia, pour découvrir la photocopie d'une carte ancienne. L'original devait être très vieux, et portait une croix accompagnée de ces mots : *Le Anne Marie*.

Elle le contempla quelques secondes, hébétée, puis se souvint du jour où elle avait trouvé ses affaires déplacées.

La carte avait dû être dissimulée ce jour-là. Mais il y avait plus urgent. Sans plus se préoccuper du bruit, elle se releva, ouvrit le tiroir, trouva le couteau dans son étui et l'attacha prestement à son mollet.

Puis elle joua de nouveau les filles de l'air en passant par la fenêtre.

* * *

David jaillit dans la chambre d'Ally, le harpon prêt à fuser.

Personne.

Il remarqua immédiatement la fenêtre ouverte et l'écran-moustiquaire posé par terre.

Sans un bruit, il quitta la pièce, se faufila hors du bungalow, puis se rua vers celui d'Alex.

La porte était maintenant grand ouverte. L'index sur la détente de son arme, il entra avec la plus grande prudence, puis courut vers la chambre. Ici aussi, la fenêtre était ouverte et l'écran-moustiquaire déposé.

Un coup de feu claqua.

La déflagration venait du Tiki Hut.

En un clin d'œil, il fut dehors et fonça vers les lagons.

* * *

— Stop, Alex ! Arrête-toi !

Dès qu'elle s'était retrouvée dehors, elle s'était mise à courir sans demander son reste. Ses pas l'avaient conduite aux lagons et au Tiki Hut. Elle

contempla ce qui restait de l'établissement. Ce n'était plus guère qu'un amas de gravats. En son for intérieur, elle se félicita de ne pas avoir passé la nuit sous le bar.

Elle s'arrêta en entendant crier son nom.

John Seymore. Lequel était armé.

Elle se retourna. Il était là, qui s'approchait d'elle.

— Attends-moi, dit-il.

Mais alors qu'elle le dévisageait, un autre homme sortit du couvert des arbres.

C'était Hank Adamson. Et lui aussi avait une arme.

— Alex, tout va bien ! cria-t-il. Je le surveille. Seymore, jetez votre arme ou je vous descends.

— Tirez si ça vous chante ! s'écria John. Mais au nom du ciel, Alex, éloigne-toi de lui.

— Alex, ne soyez pas stupide, ne partez pas, insista Adamson.

A cet instant, David jaillit à son tour de la végétation, le fusil sous-marin pointé devant lui.

— Alex, va-t'en ! gronda-t-il, avant de se figer en découvrant la situation.

— Hé, David ! lui lança Hank Adamson. Je l'ai eu, ce salaud.

— Ouais, je vois ça, dit David.

Il croisa le regard d'Alex, tourna brièvement les yeux vers le lagon puis la regarda de nouveau. Elle comprit le message. Il lui disait de s'enfuir. Shania l'avait aidée une fois. Le dauphin pouvait tout à fait lui venir de nouveau en aide.

Mais elle n'osa pas bouger.

— Vous l'avez eu. Très bien, reprit David en marchant vers Seymore. Hank, où est Jay ?

David se tourna vers Alex.

— Tout va bien, Alex. C'est fini. Hank le tient en respect.

Mais ses yeux lui disaient tout autre chose.

Seulement, comment être sûre que John Seymore était du bon côté ?

— Hank, où est Jay ? répéta David.

— Il a dû le supprimer pendant la nuit, répondit-il en désignant John.

La lumière se fit alors dans l'esprit d'Alex. David avait l'air étonnamment calme et confiant, comme s'il prenait pour argent comptant tout ce que disait Hank Adamson. En fait, il jouait de nouveau. Il bluffait. Dans une partie où les enjeux étaient la mort et la vie.

Sa propre vie.

Elle voyait ce qu'il avait en tête. Il allait se jeter sur Hank et risquer de se faire tuer. Il risquait également la vie de John — mais, dans ses yeux, elle lisait toute la détermination du monde.

— Maintenant ! cria David.

Son harpon scintilla dans le lumineux soleil matinal qui succédait à la

tempête.

John Seymore plongea sur elle et ils basculèrent ensemble dans le lagon dans un grand « plouf ». Alors qu'ils s'enfonçaient dans l'eau, Alex sentit une balle passer non loin d'elle. Puis un second coup de feu retentit, dont le projectile se perdit lui aussi au fond du lagon.

D'une énergique poussée des jambes, elle regagna la surface en même temps que John. Des têtes massives émergèrent autour d'eux. Les dauphins. Ils étaient sur le point de s'en prendre à lui.

— Non, non ! leur cria-t-elle. Tout va bien !

Elle leur adressa un signal connu d'eux seuls, puis regagna précipitamment la rive.

Deux hommes étaient allongés l'un sur l'autre.

— Attention !

John qui la suivait la retint par son T-shirt et vint se placer devant elle.

Le harpon fiché entre les côtes, Hank Adamson était couché sur l'autre corps. Le sang coulait de sa blessure.

— David ! s'étrangla Alex.

Tombant à genoux, elle tendit la main. John Seymore souleva la masse ensanglantée du corps d'Adamson.

— David !

Il ouvrit les yeux.

— David, tu es blessé ? Il t'a tiré dessus ?

— Alex, lâcha-t-il d'une voix brisée.

— Ne meurs pas, espèce de salaud ! lui ordonna-t-elle, les larmes aux yeux. Je t'aime, David. J'ai été une idiote, j'avais peur. Ne t'avise pas de mourir maintenant, tu m'entends ?

Il lui sourit, puis se dégagea entièrement de Hank Adamson et de l'enchevêtrement de feuilles et de branches sur lequel ils étaient tombés. Il se remit debout.

— Elle m'aime, dit-il, tout sourires, à John Seymore.

Celui-ci éclata de rire.

Ce fut plus fort qu'elle. Elle lui expédia un solide coup de poing à l'épaule.

— Ça ne veut pas dire que je peux vivre avec toi ! s'exclama-t-elle d'un ton furieux.

— Alex, euh, je crois que nous avons un sujet de préoccupation plus urgent, répliqua-t-il en se tournant vers John. Il faut trouver Jay. Et prier pour que les secours arrivent rapidement, ou nous risquons de perdre Len.

Ils découvrirent Jay près de l'endroit où Alex avait failli trébucher sur lui la veille. Manifestement en vie. Depuis la porte du pavillon, ils le virent tenter de se lever. Lorsqu'il les entendit, il se laissa retomber et fit le mort.

— Tout va bien, Jay, le rassura Alex en se précipitant vers lui. C'est fini.

Se redressant sur son séant, il se prit la tête entre les mains. L'effroi se

lisait encore dans son regard.

— C'était Hank, dit-il, comme s'il n'arrivait toujours pas à y croire. C'était Hank... Depuis le début.

— Nous le savons, murmura Alex.

— Et Len ?

— Il est vivant, répondit John. Mais il faut l'emmener aussi vite que possible dans un hôpital.

— Dieu merci, soupira Jay.

Il les dévisagea tous les trois tour à tour.

— Hank... Comment l'avez-vous compris ?

John et Alex se tournèrent d'un même mouvement vers David.

Celui-ci haussa les épaules.

— Deux choses. D'abord, Seth Granger a été tué. L'homme qui avait l'argent. L'assassin devait donc n'avoir besoin ni de financement ni d'assistance. Et escompter prendre ce qu'il pouvait, puis quitter la scène ni vu ni connu.

— Et la deuxième ? demanda John Seymore.

David le regarda droit dans les yeux, avant de répondre :

— Mes tripes.

Il pencha un moment la tête, puis annonça :

— Une vedette arrive. Le ciel soit loué. C'est désormais à Nigel Thompson de jouer.

Épilogue

Elle se dépêcha sur le sentier. Elle se savait suivie, mais cette fois l'idée la faisait sourire.

Ils seraient seuls. Enfin. Après ces moments éprouvants, après ces heures d'angoisse.

Toutefois, il lui restait une chose à faire.

Hank Adamson n'était pas mort. Tout comme Jay et Len, il avait été évacué par hélicoptère jusqu'au Jackson Memorial Hospital, à Miami. D'après les médecins, les trois hommes devaient s'en sortir.

Penser que le journaliste avait eu l'intention de profiter de l'ouragan pour les tuer tous lui donnait des frissons glacés dans le dos. Elle-même devait être exécutée en dernier, après qu'il lui aurait soutiré ce qu'elle savait, lui faisant croire qu'il lui laisserait la vie sauve si elle parlait.

Or, elle ne savait rien — jusqu'au dernier moment, bien sûr. Mais jamais il ne l'aurait crue. Avant que Nigel n'accoste sur l'île, elle avait confié à David la carte indiquant l'emplacement du *Anne Marie*. Puis elle avait souri, profondément soulagée, lorsqu'il l'avait remise au shérif.

Elle se fichait comme d'une guigne du trésor. Et même s'il en allait différemment pour David, celui-ci n'en plaçait pas moins la vie des gens avant n'importe quel bien matériel.

Arrivée au premier ponton, elle nourrit Katy, Sabra et Jamie Boy, consciente d'être observée.

Alors qu'elle s'asseyait sur le bord du second, les pieds battant au-dessus de l'eau, David se montra enfin et s'assit à son côté.

— J'ai une obligation morale. J'en ai une également envers Shania, ajouta-t-il. Je lui dois tout. Tu permets ?

Alex opina, puis le regarda nourrir et toucher chaque dauphin, lui parler, s'attardant un peu plus avec Shania.

— Tu sais, dit-elle d'une voix douce, j'étais jalouse d'Alicia, mais je suis sincèrement navrée qu'elle soit morte.

— Moi aussi, répondit-il en se tournant vers elle. Mais tu n'avais aucune raison d'être jalouse. Il ne s'est jamais rien passé entre elle et moi.

— Elle était si... parfaite pour toi.

— Non, elle ne l'était pas. J'ai toujours été amoureux de toi. *Tu* étais

parfaite pour moi. Mais borné comme je l'étais, je ne le montrais pas. Tu étais passionnée par tes dauphins, j'étais passionné par la mer. Seigneur, j'étais devenu si égoïste... Je m'en rends compte à présent.

— Eh bien, puisque nous sommes toujours mariés, repartit-elle, la mine songeuse, je crois qu'il nous faudra simplement l'un et l'autre apprendre l'art du compromis.

— Alex ?

— Oui ?

— J'ai menti. Quand je t'ai vue avec John Seymore, il a fallu que je trouve quelque chose. Parce que ceci au moins est vrai : je t'aime plus que tout au monde. Du plus profond de mon cœur, de mon âme et de tout mon être.

— Tu m'as menti ?

Il secoua la tête d'un air contrit, avant de la regarder au fond des yeux.

— Alex, j'ai appris qu'il ne faut jamais, jamais, tenir l'objet de son amour pour acquis. Oui, nous pouvons faire des compromis. Je n'ai pas besoin de voir mon nom associé à la découverte du siècle. Du reste, ajouta-t-il avec tendresse, *tu* es ma découverte du siècle. De tous les siècles. Ne nous jette pas une seconde fois aux orties, s'il te plaît.

— David, c'est émouvant ce que tu me dis là. Très émouvant, vraiment. Mais dois-je comprendre que ce vice de forme c'était du bidon, qu'en réalité nous sommes bel et bien divorcés ? Ton mensonge, c'est ça ?

— Pardonne-moi, je ne savais que faire d'autre. Alors ?

Un radieux sourire illumina son visage.

— Alors je pense que nous devrions nous remarier. Ici même. Près des lagons. Une petite cérémonie sans façon, avec juste nos plus proches amis. Je veux dire, la pompe et tout le tralala, nous l'avons déjà fait, non ?

Il riva son regard au sien, et un sourire gêné d'enfant fautif se dessina sur ses lèvres.

Puis il l'attira entre ses bras, et l'embrassa.

Titre original : IN THE DARK

Traduction française : PIERRE VANDEPLANQUE

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BLACK ROSE®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photos de couverture

Femme : © JUPITER IMAGES / GETTY IMAGES

Paysage tropical : © ROYALTY FREE / JUPITER IMAGES

Ponton : © MASTERFILE / ROYALTY FREE DIVISION

© 2004, Heather Graham Pozzessere. © 2010, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-8705-0

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

LEONA KARR

Perdue dans la tempête

éditions Harlequin

Des vents violents et une pluie battante balayaient la côte du New Jersey. La mer démontée semblait se confondre avec les nuages moutonneux qui roulaient et grondaient dans un ciel trop bas. L'après-midi tirait à sa fin ; le crépuscule sinistre et blafard descendait sur l'océan, en accentuant les nuances de gris qui s'y peignaient déjà à l'infini.

Andrew Davis contemplait la tempête de la fenêtre de son cottage. Il allait tirer les rideaux, lorsque son regard fut attiré par une forme parfaitement immobile au milieu des éléments déchaînés. Malgré les carreaux striés par la pluie et le vent, il ne put s'y tromper : c'était une forme humaine.

Andrew prit son imper à la hâte, sortit en l'enfilant, dévala les marches de sa véranda et la dune blanche parsemée d'oyats et d'euphorbes maritimes. Une fois sur la plage, il courut vers la petite anse rocheuse aussi vite que les bourrasques de pluie le lui permettaient.

Une jeune femme y gisait, inanimée.

Son visage était livide, et dans ses cheveux très noirs s'emmêlaient des algues, du sable et quelques fragments de coquillages.

Lorsque Andrew posa une main hésitante sur son épaule, elle gémit, ouvrit la bouche et happa goulûment l'air. Elle n'avait donc pas d'eau dans les poumons, constata-t-il, soulagé.

Enfin elle ouvrit les yeux, où s'exprima aussitôt une expression d'horreur et de panique.

— N'ayez pas peur, assura précipitamment Andrew. Tout va bien. Je vais vous aider.

Il la souleva dans ses bras et la transporta dans son cottage. Quand il l'eut déposée sur l'épais tapis devant la cheminée où brûlait un bon feu, il s'empessa d'aller lui chercher une serviette de bain.

Elle claquait des dents, elle était agitée par de violents frissons, mais elle ne semblait pas blessée. Son pantalon de lin blanc et son chemisier rose pâle étaient trempés et lui collaient à la peau, révélant la rondeur de ses seins, la finesse de sa taille et de ses jambes fuselées.

— Je vais vous préparer quelque chose de chaud à boire, reprit Andrew, qui repartit dans sa cuisine.

Restée seule, elle se redressa et enfouit son visage entre ses mains en retenant un sanglot de détresse. Une multitude de questions déferlaient dans son esprit, tandis que la peur, immense, inexprimable et aveugle l'assiégeait et la possédait.

Qui est cet homme ?

C'était infernal, elle n'avait aucun souvenir en deçà du moment où elle avait ouvert les yeux et vu son visage anxieux au-dessus du sien. Tout ce qui établissait son identité et son histoire s'était effacé de sa mémoire. A la place s'était ouvert un abîme silencieux, obscur et illimité, qui semblait soit se rétracter, soit s'approfondir sous ses efforts.

Pourquoi est-ce que je ne me souviens de rien ? Pourquoi est-ce que je ressens une peur pareille ?

A cet instant, Andrew revint avec une tasse de café où il avait versé un peu de cognac.

— Buvez, ça va vous faire le plus grand bien.

— Merci, murmura-t-elle du bout des lèvres.

Andrew l'observait, désespéré : il ne savait pas comment gérer cette situation inattendue. Devait-il proposer à l'inconnue de prendre une douche bien chaude et lui prêter quelques vêtements ? Mais elle paraissait en proie à une telle méfiance et une telle détresse qu'il redoutait sa réaction. Que lui était-il arrivé ? Comment s'était-elle échouée sur sa plage ? Il avait observé la tempête à intervalles réguliers, au cours de la journée, et il n'y avait vu personne. Il n'avait pas non plus repéré de bateaux croisant au large. Avec un temps pareil, les gens restaient calfeutrés chez eux.

Il la laissa boire son café avant de prendre la parole.

— Je m'appelle Andrew Davis.

Silence.

— Et vous ? demanda-t-il d'une voix plus douce.

Elle baissa sa tasse et leva les yeux sur lui.

— Trish, murmura-t-elle.

Elle n'en était pas certaine, et, cependant, ce prénom lui était familier.

Pourquoi ?

— Voulez-vous que je téléphone à vos proches pour les rassurer et leur dire que vous êtes saine et sauve ? reprit Andrew.

Je ne sais pas qui sont mes proches...

La méfiance qui perçait sous sa peur résonnait comme un signal d'alarme dans son esprit agité.

— Non. Je n'ai personne, répondit-elle d'un ton aussi uni que possible.

Pourquoi ai-je aussi peur de me signaler ? d'être retrouvée ? Ça devrait être le contraire, non ?

Face à son attitude de repli, Andrew haussa les sourcils, mais il se garda d'ajouter un commentaire. Elle était évidemment en état de choc, conclut-il. Chaque fois que le tonnerre grondait, que les éclairs jaillissaient comme des flashes, l'inconnue se crispait, comme si elle redoutait que la violence des

éléments ne détruisse le cottage où elle avait trouvé refuge et ne la rejette au cœur de la tempête.

— Ne craignez rien, vous êtes à l'abri, dans ma maison. Elle a été conçue pour braver les pires intempéries, déclara Andrew, toujours rassurant.

Elle acquiesça, mais son regard bleu resta apeuré. Troublé.

— Puis-je rester chez vous jusqu'à la fin de la tempête ?

Jusqu'à ce que je me souvienne où j'habite..., ajouta-t-elle en son for intérieur, de nouveau saisie par un sentiment de terrible impuissance.

— Vous êtes la bienvenue.

Il mentait. Solitaire convaincu, il aimait son espace et son silence, mais cet imprévu allait le contraindre à les partager.

— Je suis curieux de savoir comment vous êtes arrivée sur ma plage... Enfin, ça n'est pas vraiment ma plage, rectifia-t-il avec un petit sourire, mais j'aime à le penser.

Trish garda le silence. La chaleur du feu et le café au cognac commençaient à la réchauffer. L'homme qui l'avait sauvée la rassurait, avec son visage ouvert, doré et encadré par des cheveux châains blondis par le soleil. Il avait un chaud regard brun qui lui plaisait. *Je suis en sécurité, ici !* songea-t-elle, surprise par la force de sa conviction.

— Peut-être que je me suis perdue ? hasarda-t-elle.

— « Peut-être perdue ? » répéta Andrew confondu.

Elle crispa ses mains autour de sa tasse et le dévisagea sans répondre.

Andrew renonça à lui poser d'autres questions. Elle n'était pas dans son état normal, mais elle s'efforçait de donner le change avec une vaillance qui ne l'abusait pas. Il n'avait vraiment pas le choix : il devrait l'héberger jusqu'à la fin de la tempête, à la suite de quoi il la reconduirait chez elle, ou à l'endroit de son choix.

— Vous voulez prendre une douche chaude, Trish ? Je vais vous prêter l'un de mes sweat-shirts et mon peignoir de bain, le temps de laver et de sécher vos vêtements.

Après une imperceptible hésitation, elle acquiesça. Elle le suivit docilement dans sa chambre, où il prit son peignoir et un sweat-shirt. Enfin, il lui montra la salle de bains contiguë à sa chambre à coucher et à son bureau.

— Il y a des serviettes de toilette propres, précisa-t-il avant de la laisser. Le shampoing et le gel douche sont sur l'étagère. Faites comme chez vous, et si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez.

Restée seule, Trish se regarda longuement dans la glace au-dessus du lavabo.

— Trish. Trish..., répéta-t-elle à plusieurs reprises.

Etait-ce vraiment le prénom de cette inconnue au regard effrayé ?

Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Pourquoi ai-je perdu mon identité ?

Elle frissonna, de nouveau saisie par la fatigue et le désarroi. Puis elle retira ses vêtements trempés, et s'étudia, dans l'espoir de trouver sur son corps un indice qui raviverait des souvenirs. Elle remarqua une cicatrice

d'appendicite assez ancienne. De plus, les ongles de ses pieds et de ses mains étaient soignés, vernis de rose tendre. Une ecchymose se formait sur son bras droit, et lorsqu'elle se palpa le crâne, elle sentit une bosse rouler sous ses doigts. Était-elle tombée ? L'avait-on frappée ? Ce qui aurait expliqué la perte momentanée de sa mémoire ? *Momentanée*. Elle s'accrocha à ce mot comme à une planche de salut : très vite, elle se souviendrait de toute sa vie. Elle saurait qui elle était, et comprendrait enfin pourquoi la peur s'était nichée comme un serpent venimeux au creux de son ventre.

* * *

Andrew était la proie de sentiments mitigés, suscités par cette intrusion dans sa vie solitaire et calme. Bien sûr, il ne regrettait pas d'avoir porté secours à Trish, mais il était contraint de vivre une situation qui lui déplaisait, et il en était contrarié.

Informaticien, il concevait des logiciels pour une grande société dont le siège se trouvait à New York, mais il travaillait à la maison et ne se rendait à Manhattan que deux à trois fois par semaine. Cet arrangement convenait à son désir de solitude et de calme.

Orphelin, Andrew avait passé son enfance et son adolescence dans plusieurs familles d'accueil, où il n'avait jamais réussi à trouver sa place ni, surtout, l'affection à laquelle il avait toute sa vie aspiré. L'instabilité de ses années de jeunesse avait déclenché un désir effréné d'indépendance et de solitude, qu'il avait trouvées en achetant ce cottage sur la plage. Il n'avait pas de famille, aucun ami et pas de compagne. Ses amours, aussi brèves que décevantes, n'avaient jamais comblé son vide affectif. Ses échecs amoureux l'avaient même conforté dans le désir de se renfermer sur lui-même, afin de se protéger et d'éviter les désillusions, inévitables, liées aux relations avec autrui. Mais il aimait la vie qu'il avait choisie, il aimait ne compter que sur lui-même et avoir le contrôle de son existence. Et le seul fait d'entendre l'eau couler dans sa salle de bains l'importunait. Il aurait aimé que la tempête soit déjà finie, afin de reconduire Trish chez elle.

Elle avait évidemment menti, tout à l'heure, lorsqu'elle avait prétendu qu'elle s'était « peut-être perdue ». Sa réponse n'avait aucun sens. Fuyait-elle quelqu'un ? quelque chose ? Il avait remarqué qu'elle ne portait ni alliance ni bague de fiançailles, mais qu'elle avait au poignet une montre de luxe. Ses vêtements, quoique simples, étaient élégants et de bonne qualité. Qui était-elle ? Que faisait-elle sur cette plage isolée par un jour de tempête ?

Quand Trish revint dans le salon, quelques minutes plus tard, il fut frappé par le subit changement dans son apparence, qui lui permit de prendre conscience de sa beauté. Ses longs cheveux soigneusement coiffés encadraient son visage régulier, où luisaient deux prunelles bleu océan rehaussées par des cils et sourcils foncés. Elle avait repris des couleurs, et retrouvé également un

semblant d'assurance. Il fut aussi troublé par la sensualité qui se dégageait de Trish, pourtant enveloppée dans son peignoir trop grand pour elle, et qui avait aux pieds de grosses chaussettes de laine.

— Je crois que j'ai vidé votre ballon d'eau chaude, confessa-t-elle avec un sourire d'excuse.

— Ne vous inquiétez pas, il chauffe vite. En tous les cas, vous avez l'air d'aller mieux !

— C'est parce que je me sens mieux. Je me sens presque redevenue moi-même.

— J'allais faire une soupe de poisson, pour le dîner. Vous venez avec moi dans la cuisine ? demanda-t-il en espérant qu'elle se confierait plus facilement, s'il agissait avec simplicité et sans la brusquer.

— Avec plaisir, répondit-elle spontanément.

C'était bizarre, elle lui faisait vraiment confiance, se dit-elle en s'asseyant à la table de la cuisine.

— Vous aimez cuisiner ? s'enquit-il, alors qu'il ouvrait le réfrigérateur pour en sortir les ingrédients nécessaires à sa soupe de poisson.

Trish observa pensivement la cuisine, l'étagère à épices, les ustensiles suspendus aux crochets sur les carreaux de céramique et les appareils électroniques.

— Non, répondit-elle d'une voix ferme, étrangement certaine de sa réponse et ravie d'avoir cette certitude.

Son expression de satisfaction n'échappa pas à Andrew, qui s'en étonna. Puis son regard tomba sur ses mains manucurées et ses ongles vernis de rose, et il conclut qu'elle devait avoir une cuisinière à domicile et une femme de ménage qui lui épargnait les corvées.

— Qu'aimez-vous faire ?

— Oh, beaucoup de choses ! déclara-t-elle d'une voix cette fois plus évasive et soudain plus tendue. Et vous ?

Elle ne voulait pas parler d'elle, donc elle l'interrogeait sur lui. C'était une stratégie habile, songea Andrew, amusé mais toujours intrigué.

Cinq ans plus tôt, il avait eu le coup de foudre pour ce cottage isolé où il s'était retiré. Au bureau, il avait la réputation d'être un homme réservé. Même s'il était amical avec ses collègues, il restait discret, ne se mêlait pas de leurs affaires et appliquait ce devoir de réserve à sa propre vie. Et, soudain, cette inconnue séduisante et énigmatique, vêtue de son peignoir et à son aise dans sa cuisine, le contraignait à se confier et à établir un contact qu'il cherchait à éviter.

D'un autre côté, elle était réticente à répondre à ses questions. Pourquoi ? Hébergeait-il une fugitive ? Était-elle recherchée par la police ?

Contrarié, il renonça à lui répondre et il acheva de préparer leur dîner en silence.

Consciente de sa réserve et de son irritation teintée de froideur, Trish ne

chercha pas à relancer la conversation. Dans le silence revenu, elle entendait avec une saisissante netteté la tempête qui faisait toujours rage, dehors. Le tumulte conjugué du vent et de l'océan écorchait ses nerfs, elle avait l'impression que sa sécurité restait précaire. Andrew Davis lui avait sauvé la vie, certes, mais lui accorderait-il l'hospitalité encore longtemps ?

Et si je lui disais la vérité ?

La croirait-il ? Se méfierait-il ? Penserait-il qu'elle voulait profiter de la situation, et de lui par la même occasion ? De plus, comment lui décrire la terreur qui l'envahissait, dès qu'elle s'efforçait de se souvenir de ce qui s'était passé, en deçà de l'instant où elle avait ouvert les yeux, sur la plage ? Comment lui expliquer sans verser dans le mélodrame qu'elle sentait un danger, omniprésent, en elle et autour d'elle ? Avant de se confier, elle devait se souvenir. Se retrouver. C'était d'une importance vitale pour dominer ce sentiment d'insécurité, savamment distillé par la terreur qui continuait de monter de l'abîme sans fond où sa mémoire avait été engloutie.

Toujours silencieux, Andrew lui servit un bol de soupe et des muffins à la farine de maïs. Remarquant son air tourmenté, il lui sourit.

— Vous vous sentirez mieux après avoir mangé.

— Ça sent bon, en tout cas, répondit-elle, alors que son estomac se rebellait à la seule pensée de s'alimenter.

Andrew ne s'assit pas en face d'elle, il se jucha sur le tabouret de bar où il prenait tous ses repas en lisant. Le silence devint pesant ; il ressentait de nouveau la nécessité d'amorcer la conversation, mais l'attitude de la jeune femme le décourageait.

Il mangea de bon appétit. En revanche, elle toucha à peine à sa soupe.

— Je suis désolée, je n'ai pas faim, avoua-t-elle d'un air d'excuse, lorsqu'il eut terminé.

— Ne vous inquiétez pas. Vous avez sans doute besoin d'une bonne nuit de sommeil. Je vais dormir sur le canapé de mon bureau et vous laisser mon lit.

— Je ne veux surtout pas vous gêner !

— Ne vous inquiétez pas, répéta-t-il poliment. Vous verrez la situation sous un autre jour, demain matin.

— Oui, j'en suis certaine, répondit-elle, s'efforçant de paraître confiante.

Son amnésie, évidemment temporaire, disparaîtrait après une bonne nuit. Demain, elle pourrait enfin répondre à ses propres questions et à celles d'Andrew. Demain, elle se remémorerait tout : qui elle était et pourquoi elle avait failli périr au cœur d'une terrible tempête.

* * *

Andrew essayait, sans succès, d'oublier la présence de Trish, maintenant endormie dans sa chambre. En dépit du dérangement causé par son invitée

imprévue, il n'avait pas dérogé à son habitude de travailler tard, mais il délaissa son ordinateur au bout d'une heure. Son esprit vagabondait, il ne cessait de se poser des questions. Il avait la nette impression qu'elle profitait de lui. A quoi jouait-elle ? Et pourquoi ?

Echaudé par ses liaisons amoureuses malencontreuses, où il s'était fait manipuler sans vergogne, il se méfiait des femmes, surtout quand elles étaient aussi jolies que Trish. Il n'avait jamais aimé jouer, que ce soit en amour ou en amitié. L'échec de ses relations amoureuses et l'hypocrisie de ses compagnes d'un temps avaient fini par le convaincre que le bonheur et la découverte de l'âme sœur n'étaient qu'illusions et perte de temps.

Pensif, Andrew s'installa dans son salon, s'assit devant le feu de bois et en fixa les flammes. Il essayait de traduire ses impressions tout en s'interrogeant sur la suite à donner à cette étrange aventure, lorsqu'un cri perçant déchira le silence de la nuit.

Il bondit, et se précipita dans sa chambre. Trish, assise dans son lit, se débattait contre un ennemi invisible en sanglotant et en hurlant.

Andrew s'assit sur le bord du lit à la hâte.

— Ça va, je suis là, lui dit-il en s'efforçant de la calmer.

Le visage inondé de larmes, elle ouvrit un regard égaré sur lui, se jeta à son cou avec élan et se serra contre lui. Elle respirait par saccades, elle hoquetait, fébrile, agitée de spasmes intermittents et de tremblements frénétiques. Elle ne pouvait le manipuler, conclut-il. Personne ne pouvait simuler une pareille crise de panique.

Trish perçut enfin sa voix rassurante au travers du voile opaque de sa terreur, s'y accrocha et émergea totalement de son cauchemar. Soulagée, elle se serra plus fort contre lui, rassérénée par son étreinte.

— Tout va bien, lui dit Andrew doucement.

Les images de son cauchemar s'évanouissaient maintenant comme des ombres dans la brume. Elle n'était plus qu'un concentré de sensations terrifiantes dont elle ne connaissait ni le sens ni la cause.

— Je suis désolée, balbutia-t-elle, lorsqu'elle se sentit plus calme.

— Ce n'est rien.

Il lui caressa les cheveux, dégagea son visage mouillé de larmes, subitement sensible à la douceur de ses traits et à la sensation de son corps pressé contre le sien.

Il la garda dans ses bras jusqu'à ce qu'elle soit complètement apaisée, puis regagna son bureau.

Il se coucha sur le canapé, mais il ne parvint pas à trouver le sommeil. Il s'interrogeait toujours. Il avait la conviction que Trish avait peur de quelque chose, ou de quelqu'un. Même s'il compatissait à sa situation, quelle qu'elle fût, il ne voulait surtout pas s'en mêler. Il soupçonnait une querelle d'amoureux, un amant qu'elle aurait fui et qui la poursuivait de ses ardeurs et de sa colère. Trish était jolie, vraiment attirante, plus qu'il ne voulait l'admettre. Quand il l'avait étreinte, tout à l'heure, il avait été submergé, à son

plus grand étonnement, par une profonde tendresse qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps et qu'il pensait ne plus jamais éprouver.

Alors qu'il se tournait et se retournait inlassablement sur son canapé-lit, il songea qu'il ne fallait pas se laisser séduire par l'ineffable douceur et la vulnérabilité de cette inconnue de passage.

* * *

Le lendemain matin, lorsque Trish se réveilla, elle regarda autour d'elle, désorientée. Puis le soulagement l'envahit : elle savait où elle se trouvait. Elle parvint ensuite à remonter le temps jusqu'au moment où elle avait ouvert les yeux sur Andrew Davis, l'homme qui lui avait sauvé la vie. Mais avant ? Toujours rien.

Là-dessus, elle enfila le peignoir d'Andrew, en noua étroitement la ceinture, puis s'approcha de la fenêtre et observa la plage. La tempête était finie, et seule la légère brume persistante qui flottait sur la plage et l'océan en évoquait le souvenir. Elle fouilla la plage du regard, fixa la petite anse rocheuse, en contrebas à gauche, et essaya de se remémorer ce qui l'y avait conduite.

A cet instant, un rayon de soleil déchira la brume et l'océan scintilla. Cette nouvelle journée s'annonçait radieuse. Une nouvelle journée..., se dit-elle douloureusement. Pour en faire quoi ? Fuir ? Se cacher ? Mais fuir qui ? Se cacher de quoi ? Complètement découragée, elle allait se remettre au lit, mais hésita en entendant du bruit dans la maison.

Andrew était donc levé. Elle savait que ses réticences de la veille l'avaient laissé perplexe et qu'il lui poserait de nouvelles questions, aujourd'hui. Que lui répondre ? Si elle lui confiait qu'elle ne savait pas qui elle était ni comment elle avait échoué sur cette plage, il insisterait pour la conduire à la police. Et son instinct lui soufflait de ne pas quitter son cottage, où elle était en sécurité, jusqu'à ce qu'elle comprenne pourquoi elle se sentait menacée. Ainsi, incapable d'affronter la curiosité d'Andrew, elle décida d'aller se recoucher. Là-dessus, elle remonta les couvertures sur sa tête.

Dans la cuisine, Andrew préparait son petit déjeuner habituel : céréales, toasts et café. Il était pressé, car il devait se rendre à Manhattan, dans les bureaux de la société d'informatique qui l'employait, mais avant de prendre la route, il espérait avoir le temps de s'entretenir avec Trish. Il constata, après avoir consulté sa montre, qu'il n'en aurait pas l'occasion, sauf si elle se levait dans la minute.

Malheureusement, la porte de sa chambre à coucher resta fermée. Au moment de partir, il s'en approcha, puis prêta l'oreille, et, après une hésitation, il entrouvrit la porte et glissa un regard à l'intérieur. Trish dormait toujours. Il refermait la porte à la hâte lorsqu'elle leva la tête.

— Désolé..., balbutia Andrew gêné, je n'avais pas l'intention de vous réveiller. Ecoutez, je dois partir au bureau. Vous... vous allez mieux ?

— Oh oui, mentit-elle avec aplomb. Mais je suis encore un peu fatiguée.

— Alors rendormez-vous. J'ai laissé des toasts et des céréales, dans la cuisine.

Il hésita à lui demander quels étaient ses projets de la journée. Après ce qu'elle avait vécu, hier, et après ses terreurs nocturnes, elle avait surtout besoin de repos. Et de solitude, malgré la peur qui semblait toujours l'habiter et qui aurait nécessité sa présence à ses côtés. Il était un peu ennuyé de la laisser seule chez lui, mais il n'avait pas le choix.

— Je vous ai laissé mon numéro de portable, en cas de besoin, conclut-il.

Elle acquiesça pour seule réponse.

Tout était dit. Enfin, presque. Andrew referma doucement la porte de sa chambre et partit sans tarder.

Cette histoire était surréaliste ! Si la veille à cette heure, on lui avait prédit qu'une inconnue dormirait dans son lit, dérangerait sa vie bien ordonnée et, surtout, obséderait ses pensées, il aurait traité son interlocuteur de fou. Il était vraiment contrarié de sa complaisance à se rappeler la façon dont elle s'était serrée contre lui, quand il l'avait rassurée, cette nuit.

Il y avait en Trish une vulnérabilité qui ne le laissait pas insensible et qui éveillait en lui des sentiments dont il ne voulait pas. Inutile d'y penser plus longtemps ! se morigéna-t-il, agacé. Trish aurait sans doute quitté la maison à son retour, en fin d'après-midi, et il oublierait vite cet épisode étrange.

Mais son trouble ne le quitta pas de la journée et fut même perceptible, car ses collègues s'étonnèrent et ne manquèrent pas de le lui faire remarquer. Discret comme toujours, Andrew resta évasif, tout en se demandant quelle aurait été leur réaction s'il leur avait révélé qu'une jolie jeune femme avait passé la nuit dans son lit ?

A l'heure du déjeuner, il se rendit dans un bar de Manhattan, non loin des bureaux de sa société, où il avait ses habitudes. Il échangea quelques plaisanteries insignifiantes avec la serveuse qui le connaissait bien et qui lui servait toujours le même menu, à savoir un sandwich au corned-beef qu'il dévorait en lisant dans un box du fond pour ne pas être dérangé. Mais, toujours perturbé, il ne réussit pas à fixer son attention sur son livre. Enfin, n'y tenant plus, il sortit son portable pour appeler chez lui.

Personne ne répondit.

Il laissa sonner longtemps avant de raccrocher, dépité. Trish était peut-être partie, à moins qu'elle ne dorme toujours ? Il ne savait pas s'il devait s'énervé ou s'inquiéter.

Plus tard dans l'après-midi, il rappela, mais de nouveau en vain.

* * *

Trish resta au lit jusqu'au milieu de la matinée. Elle se força à se lever,

sortit ses vêtements maintenant propres et secs du sèche-linge, puis s'habilla. Soulagée de passer une journée de plus chez Andrew, elle se rendit dans la cuisine où, comme il le lui avait dit, il avait laissé des toasts et des céréales sur la table. Mais elle était trop nouée pour manger.

Que faire ? Où aller ?

Si jamais elle quittait le cottage, elle s'exposerait à ce danger dont elle n'avait que l'intuition. Au cours de ces dernières heures, elle avait acquis une certitude : la veille, un événement terrifiant dont elle n'avait gardé que le souvenir sensoriel avait bouleversé sa vie. Et elle était incapable de se protéger, puisqu'elle ne savait pas quel était ce danger ni où il était tapi.

Trish emporta la cafetière dans le salon et s'installa sur le canapé devant la cheminée. Un indicible parfum masculin s'éleva des coussins, suscitant la pensée réconfortante de l'homme qui lui avait porté secours. Qui était Andrew Davis ? se demanda-t-elle, regardant autour d'elle pour se faire une idée de sa personnalité et de ses goûts.

Une imposante bibliothèque remplie de livres flanquait un pan de mur du salon. Une guitare était posée dans un coin, et de nombreuses photos, manifestement prises par Andrew, s'étaient posées sur les murs. Le mobilier était simple, mais confortable. C'était l'intérieur d'un homme bien dans sa peau et dans sa vie, auquel elle pouvait faire confiance sans la moindre hésitation. Là-dessus, elle se souvint de la façon dont il l'avait étreinte, cette nuit, après son cauchemar, puis de ses paroles douces et rassurantes. Il ne lui avait guère posé de questions, depuis la veille, mais il se rattraperait sitôt rentré.

Lui dirait-elle la vérité ? La croirait-il ? Elle en doutait. Il se méfierait, plutôt. Il penserait qu'elle essayait de le manipuler et lui demanderait de quitter sa maison. Où irait-elle ?

Alors, continuer de mentir ? N'importe quelle histoire née de son imagination serait plus crédible que la vérité ! Qu'inventer pour qu'il accepte de l'héberger jusqu'à ce qu'elle se souvienne de son identité et de sa vie passée ?

Lorsque le téléphone sonna, la panique l'envahit. Le sentiment d'être en danger redoubla et l'empêcha de raisonner lucidement.

Et si on m'avait retrouvée ? Surtout ne pas répondre !

Elle retint son souffle jusqu'à ce que la sonnerie s'arrête, et réalisa, trop tard, que ç'avait peut-être été Andrew. Voulait-il lui demander de quitter son cottage avant son retour ?

Si seulement elle avait pu se souvenir au moins d'un détail... Et si elle se rendait sur la plage, pour réactiver sa mémoire ? Hélas, la seule perspective de sortir du cottage lui faisait horreur ; d'un autre côté, rien n'était plus terrible que d'ignorer son propre passé, aussi Trish se fit-elle violence pour ouvrir la porte d'entrée.

Du seuil, elle regarda la terrasse de bois d'acajou qui donnait sur l'océan, mais elle resta finalement immobile sur le pas de la porte.

Sa peur de l'ennemi invisible était plus forte que sa volonté de ranimer sa

mémoire.

Pour finir, elle referma la porte d'entrée avec rage, et s'appuya contre le battant, des larmes d'impuissance aux yeux, les poings serrés de frustration.

Elle ne connaissait peut-être pas son nom, mais une pensée, toujours la même, résonnait obstinément en elle.

Elle fuyait un danger mortel, lorsque Andrew l'avait découverte sur la plage.

Au moment où Andrew se gara devant chez lui, le jour tombait. Comme il ne voyait aucune lumière dans son cottage, une déception inexplicable l'envahit. Même si la présence de Trish dérangeait son existence, il avait eu hâte de la revoir. Il avait même acheté un poulet frit et une laitue pour leur dîner.

« Tant pis... », pensa-t-il, mécontent. Même si Trish avait été traumatisée par ce qui lui était arrivé, elle aurait tout de même pu avoir la courtoisie de lui téléphoner, de s'expliquer, et de le remercier avant de partir ! Puis Andrew soupira et s'exhorta au calme. Après tout, tant mieux si elle était sortie de sa vie aussi soudainement qu'elle y était entrée.

Il entra lorsque Trish bondit du canapé du salon où elle s'était allongée, en poussant un cri de terreur qui lui causa un choc.

— C'est seulement moi, c'est Andrew ! dit-il en allumant rapidement la lumière.

— Je pensais..., balbutia-t-elle.

Elle se tut et chercha à reprendre son souffle.

— Je suis désolé de vous avoir fait peur, Trish, reprit Andrew à la hâte. Mais comme la maison était plongée dans l'obscurité, j'ai pensé que vous étiez partie. Vous dormiez, et je regrette de vous avoir réveillée.

Immensément soulagée, elle l'écoutait à peine et le dévisageait ardemment. Elle avait envie de se jeter dans ses bras, de se laisser étreindre et rassurer, comme cette nuit, afin de mettre un terme aux heures de torture qu'elle avait passées à tenter de retrouver la mémoire. Le beau visage inquiet d'Andrew la rassurait, et sa présence lui donnait un sentiment de sécurité inestimable.

— Vous avez passé une bonne journée ? s'enquit-il.

— Oh oui...

En réalité, elle avait fixé le plafond pendant des heures, en essayant de retenir les images qui jaillissaient de l'abîme où s'étaient perdus les souvenirs de toute sa vie, pour aussitôt y retourner. A plusieurs reprises, elle avait eu l'impression que les ténèbres se déchiraient ; elle avait retenu son souffle, et s'était concentrée jusqu'à se couvrir de sueur. En vain.

— J'ai ramené le dîner, continua Andrew en lui montrant son sac dont

émanait une odeur de poulet grillé. Vous avez trouvé de quoi déjeuner, dans le frigo ?

— J'ai bu du thé, et j'ai grignoté du fromage et du pain. Je n'avais pas très faim.

— Je vais mettre la table sur la terrasse. Cette belle journée fait oublier la tempête de la veille, et la soirée promet d'être magnifique. Vous êtes sortie vous promener ?

Il avait posé sa question sans arrière-pensée, et cependant, elle se tendit.

— Non, je suis restée à la maison.

— Ah bon ? J'ai appelé deux fois, pourquoi n'avez-vous pas répondu ?

— Je... Je devais dormir très profondément...

Il ne la crut pas : son regard était trop fuyant. De nouveau les doutes l'envahirent. Pourquoi s'obstinait-elle à lui mentir ? Dans quel but cherchait-elle à le manipuler ? Son irrésistible attirance envers Trish était mitigée par une méfiance instinctive. Perplexe, il hésita à lui demander si elle avait contacté un proche, ou si elle s'était organisée pour rentrer chez elle.

— Vous aviez besoin de repos, se contenta-t-il de commenter sobrement. Et si vous alliez vous rafraîchir, pendant que je mets la table ?

Après le dîner, il l'interrogerait. Cette fois, elle lui devait des explications.

Trish avait perçu son irritation grandissante et se rendit à la salle de bains, le cœur serré. Se regardant dans le miroir, elle eut honte de son air défait. Ses cheveux étaient décoiffés et emmêlés ; son visage blême était marqué par l'épuisement et l'inquiétude. Ça n'était pas étonnant qu'Andrew lui ait proposé d'aller se rafraîchir ! se dit-elle, humiliée. Elle avait l'intuition qu'elle se montrait toujours sous son meilleur jour.

J'ai donc de la fierté, songea-t-elle, satisfaite, tandis qu'elle s'aspergeait le visage à l'eau froide. Ce détail sur sa personnalité était comme une lueur dans ses ténèbres, et lui redonnait confiance en elle. Et d'ailleurs, cette assurance lui était naturelle ! constata-t-elle dans la foulée. Au moins, son amnésie n'avait pas tout détruit. Bientôt, elle se souviendrait !

Cette pensée en tête, elle se coiffa. Elle reposait sa brosse, lorsqu'elle tendit la main vers un objet invisible. Aussitôt elle se figea.

La vision d'une petite trousse de maquillage jaune et bleu brodée de papillons scintillants s'imposait dans son esprit. La joie déferla en elle comme une décharge d'adrénaline. *Je possède donc une trousse de maquillage jaune et bleue avec des papillons ! Je suis en train de retrouver la mémoire !*

Son cœur battait, ses mains étaient moites d'excitation. Ça n'était certes pas grand-chose, mais c'était un bon début !

Trish revint donc dans le salon, le pas décidé, un sourire aux lèvres. Elle était même impatiente de rejoindre Andrew, déjà sur la terrasse. Par la porte écran, elle constata qu'il avait allumé des lampes du patio, qui diffusaient un éclairage diffus.

— Venez, le dîner est prêt ! lui dit-il en lui faisant signe de s'approcher.

Mais lorsqu'elle ouvrit la porte écran, son exaltation disparut instantanément. Sa bouche devint sèche et sa poitrine se serra. Elle fixa son attention sur le visage rassurant d'Andrew pour se donner le courage de sortir sur la terrasse.

Cette épreuve réussie, elle fouilla la plage d'un regard frénétique, sans savoir ce qu'elle cherchait. Dans la nuit qui tombait, elle ne vit que l'océan et un ciel très pur où scintillaient les premières étoiles. Presque rassurée, elle se calma, et constata que la maison d'Andrew était isolée des autres habitations dont elle discernait le toit, au-delà des dunes.

Andrew l'observait, troublé par la lutte qu'elle semblait mener avec elle-même, tandis qu'elle fouillait ardemment l'horizon. S'attendait-elle à voir quelque chose ? quelqu'un ? un amour ? Avait-elle pris la fuite à la suite d'une querelle ? S'était-elle perdue dans la tempête par imprudence ? Dans ces conditions, son compagnon devait être mort d'angoisse.

De nouveau, il eut le sentiment désagréable qu'elle se servait de lui à ses propres fins.

— Asseyez-vous, lui dit-il d'un ton froid. Je suis désolé de ne pouvoir vous offrir davantage, mais ma vie de célibataire est assez frugale.

Trish lui adressa un regard furtif tandis qu'elle prenait place en face de lui. Il était de plus en plus froid, se dit-elle, consternée. Elle avait abusé de son hospitalité, il allait lui demander de partir... Son cœur se serra à cette éventualité. Si seulement il pouvait lui laisser le temps de se souvenir, de comprendre pourquoi elle avait peur et redoutait que l'on retrouve sa trace...

Au cours de la journée, elle avait tenté d'inventer une histoire à lui raconter, mais aucune ne lui avait semblé plausible. Affirmer qu'elle passait ses vacances seule dans la région ? Andrew s'empresserait de lui demander le nom et l'adresse de son hôtel. Et, en ce cas, que lui répondrait-elle ? A quoi bon s'enfermer dans des mensonges qui le rendraient encore plus méfiant à son égard ?

Andrew l'observa tandis qu'elle se servait de salade et de poulet. Elle les découpa en tout petits morceaux qu'elle repoussa sur le rebord de son assiette. Il reposa sa cuisse de poulet, s'essuya les mains et se pencha sur elle.

— Vous ne croyez pas qu'il serait temps que vous me racontiez ce qui s'est passé hier ?

Trish but une gorgée d'eau, afin de retarder l'inéluctable. Elle regrettait de ne pas lui avoir dit la vérité plus tôt, tout en sachant que, la veille, elle avait été trop paniquée pour penser avec lucidité. Elle s'était comportée comme un animal traqué, et n'avait écouté que son instinct de survie, qui lui avait soufflé de se protéger par un silence complet.

— Je vais commencer pour vous, reprit Andrew. Vous avez fui une situation déplaisante que vous refusez de regarder en face.

— Peut-être.

— « Peut-être » ? répéta-t-il avec incrédulité. Mais enfin, comment pouvez-vous tenir des propos pareils, Trish ? Je suis certain que votre

compagnon se demande où vous êtes ?

— Vous pensez ?

Face à la peur qu'exprimait son regard, il se radoucît, tout en sentant l'impatience l'envahir face à l'ambiguïté de son attitude.

— Ecoutez, Trish, si vous voulez vous cacher chez moi pour une raison ou une autre, ça ne marchera pas, déclara-t-il de but en blanc. Ni pour vous ni pour moi.

— Je sais, soupira-t-elle. Vous avez été plus que patient avec moi. Je ne sais pas ce que j'aurais fait, sans vous...

— Vous auriez affronté votre situation, ou la personne que vous tentez de fuir.

Il prit sa main sur la table.

— Pourquoi ne voulez-vous pas me dire ce qui se passe ?

Elle entrelaça ses doigts aux siens, puisant de la force à son contact. Elle allait parler lorsqu'elle se ravisa. Et s'il pensait qu'elle s'était inventé une amnésie pour s'attirer sa sympathie et s'incruster chez lui ?

— Que se passe-t-il, Trish ? Je veux savoir, insista Andrew.

Elle prit une grande inspiration et se lança.

— La vérité, c'est que je ne sais pas qui je suis. J'ai besoin de temps pour le découvrir.

Il lui adressa un léger sourire, comme s'il ne savait pas s'il devait s'amuser ou s'irriter de cet aveu.

— C'est la question métaphysique de toute une génération... Qui suis-je ? Où vais-je ?... Je ne compte plus les gens qui...

— Vous n'avez pas compris, coupa-t-elle en lui retirant brusquement sa main.

Son regard jetait des éclairs.

— Je ne sais pas qui je suis ! martela-t-elle.

Cette fois, Andrew resta muet de stupeur.

— J'ai perdu la mémoire ! Je me souviens que vous m'avez secourue, mais c'est tout. Avant, c'est le noir complet !

— Vous souffrez d'amnésie ? précisa-t-il, prudent et perplexe.

Evidemment il ne la croyait pas ! songea-t-elle, abattue.

— Oui, je souffre d'amnésie, affirma-t-elle, le regardant droit dans les yeux.

— C'est en effet un problème, répondit-il sur un ton persifleur.

— Je vous en prie, ne soyez pas ironique. Je vous jure que je vous dis la vérité ! Je ne me souviens de rien, avant le moment où j'ai ouvert les yeux et découvert votre visage au-dessus du mien.

— Vous m'avez pourtant dit vous appeler Trish. Vous avez donc inventé ce prénom ?

Elle hésita et répondit, pensive :

— En réalité, il flottait dans mon esprit. Je m'en suis emparée.

— De quoi vous souvenez-vous, sinon ?

— D'une trousse de maquillage jaune et bleu avec des papillons dessus !
annonça-t-elle d'une voix triomphante.

Sa joie semblait sincère, mais il resta sur ses gardes.

— Vous ne me croyez toujours pas, Andrew ?

— Franchement, je n'en sais rien...

Il avait entendu parler de l'amnésie d'origine psychologique, due à un traumatisme. La veille, Trish avait bel et bien été en état de choc, mais il avait du mal à croire qu'elle ait pu lui cacher son amnésie pendant vingt-quatre heures. L'épreuve était bien trop cruelle.

— Je vous jure que c'est la vérité, insista-t-elle, lisant toujours la perplexité sur ses traits.

— Mais pourquoi me l'avoir tu ? N'importe qui à votre place aurait spontanément dit la vérité !

— Je ne le pouvais pas...

— Pourquoi ?

— Parce que je suis en danger !

Elle lui adressa un regard suppliant.

— Depuis hier, mon intuition me répète que je suis en danger. En me taisant, j'ai essayé de me protéger, ou de vous protéger, je n'en sais rien... J'attendais que la mémoire me revienne et me permette de mettre des souvenirs et des mots sur mes sensations.

Andrew réfléchissait. Il savait que Trish n'avait pas simulé son cauchemar. De plus, ses réponses et son attitude de la veille dénotaient une confusion totale à laquelle son amnésie donnait un sens. Mais l'obstination qu'elle avait mise à lui cacher la gravité de sa situation le tourmentait toujours.

— Vous auriez tout de même dû me le dire plus tôt.

— Je sais. Je suis désolée.

— Combien de temps projetiez-vous de me laisser dans l'ignorance ?

— En fait, j'espérais que ma mémoire reviendrait aujourd'hui. De plus, je n'étais pas certaine que vous me croiriez, si je vous avouais la vérité.

Un silence tomba. Il hésita avant de reprendre :

— Vous savez qu'on peut perdre la mémoire à la suite d'un traumatisme psychologique ?

— Non... Mais cela pourrait expliquer ma conviction d'avoir été en péril et de toujours être en danger ? déclara-t-elle d'une voix tremblante. Andrew, je me sens en sécurité, avec vous. C'est pour cette raison que je ne veux pas partir. Je vous en prie, laissez-moi rester ici encore quelques jours...

Emu par son ton suppliant, il vint s'asseoir à côté d'elle.

— Bien entendu, vous pouvez rester ! s'entendit-il répondre, oubliant ses désirs de solitude et de tranquillité. Tout va s'arranger !

L'envie de la protéger qui montait en lui était inattendue, constata-t-il avec surprise. La prudence, la méfiance et la réserve qui avaient si longtemps dominé sa vie s'effritaient, soudain étouffées par un désir puissant et inconnu.

Il eut subitement envie de caresser la joue de Trish et de l'embrasser dans le cou, où sa peau devait être encore plus douce. Et lorsqu'il se pencha, comme aimanté par la pureté de ses traits, les longs cheveux noirs de Trish, balayés par le vent, cinglèrent son visage. Andrew recouvra aussitôt ses esprits et recula, honteux d'avoir obéi à cet élan inexplicable. Il espéra qu'elle n'en avait pas été consciente.

— Nous allons découvrir pourquoi vous vous êtes retrouvée sur la plage ; ensuite, votre histoire prendra son sens, dit-il tout en s'efforçant de dominer son émotion.

Puis il ajouta avec le plus de douceur possible :

— Jusque-là, essayez de vous détendre et laissez-moi vous aider, c'est d'accord ?

— Je serai la plus discrète possible, c'est promis, reprit-elle d'une voix tremblant de gratitude. D'ailleurs, pour commencer, je vais dormir sur le canapé de votre bureau.

— Il n'en est pas question : j'aime travailler tard, le soir, et, parfois, je me relève au milieu de la nuit parce que j'ai une idée. Je préfère que vous gardiez ma chambre à coucher.

Puis il baissa les yeux sur le contenu de son assiette, auquel elle avait à peine touché.

— Vous n'aimez pas le poulet grillé ?

— Oh, si ! s'exclama-t-elle, soulagée maintenant. Cela va vous paraître étrange, mais j'ai beau avoir tout oublié de ma vie, je *sais* ce que j'aime et ce que je n'aime pas. Lorsque j'ai vu votre guitare, par exemple, j'ai immédiatement compris que j'aimais la musique, mais de là à dire quelle musique... Certains des livres de votre bibliothèque me paraissent familiers, alors que je ne me souviens pas de les avoir lus.

Elle fronça les sourcils.

— C'est déroutant, non ? Je connais un tas de choses sur moi, mais je ne me souviens pas de mon prénom, et je ne peux pas expliquer pourquoi mon intuition me souffle de me cacher. Je ne suis que sensations.

Elle soupira.

— C'est irrationnel.

— Non, puisque vous souffrez d'amnésie, Mais tout s'ordonnera et redeviendra logique, lorsque nous aurons reconstitué votre histoire.

— Surtout, ne dites à personne que je suis chez vous ! le supplia-t-elle, de nouveau mue par la peur.

— Je vous le promets, répondit Andrew à regret.

Il avait déjà songé à poser des affichettes partout dans les magasins de la région. Tant pis, Trish avait peut-être raison. Si vraiment elle avait été victime d'un complot, ou d'une vengeance, il valait mieux qu'elle reste cachée

jusqu'à ce qu'ils découvrent la vérité sur son passé.

— A votre avis, par quoi faut-il commencer ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Je vais me procurer la liste des personnes portées disparues dans la région, depuis la tempête d'hier. Vous pourrez ainsi la parcourir. L'un des noms vous semblera peut-être familier ?

Sa confiance et son assurance étaient communicatives, et lorsqu'ils eurent terminé leur dîner, Trish se sentait plus forte. Epaulée. Elle voyait désormais sa situation sous un angle plus rationnel. Elle avait une histoire. Des amis. Une famille. Chaque question avait obligatoirement sa réponse.

Andrew avait eu de la peine à la croire, mais elle comprenait ses doutes. Son récit avait vraiment des allures de mauvais mélodrame. Mais maintenant, il la croyait. Il lui avait offert son aide, sa présence. Elle avait enfin un allié. Elle n'était plus seule.

* * *

Cette nuit-là, Andrew effectua des recherches sur l'amnésie. Lorsqu'il se retrouvait face à un problème, quel qu'il soit, il l'abordait toujours méthodiquement. C'était d'ailleurs sa minutie qui faisait sa réputation, dans le monde sophistiqué de la conception de logiciels. Lorsqu'il eut éteint son ordinateur, il prit les documents qu'il avait imprimés et s'installa dans le salon pour les lire.

Il était 2 heures du matin lorsqu'il en termina la lecture.

Pour les psychiatres, l'amnésie psychogène faisait suite à un traumatisme psychologique. Certains mécanismes inconscients empêchaient en effet l'individu de se souvenir de l'événement traumatisant. De plus, l'amnésie psychogène pouvait être parfois sélective, donc ne toucher que les événements traumatiques, mais elle était parfois généralisée et globale. Dans ce dernier cas, les individus oubliaient tous les événements de leur vie, voire leur identité.

Andrew s'adossa plus confortablement à son fauteuil, puis il ferma les yeux, essayant de faire la synthèse de ces informations.

Une question le tourmentait : quel traumatisme avait donc subi Trish, pour perdre la mémoire ?

Le lendemain, lorsque Trish se leva, Andrew était déjà parti, et elle se sentit déprimée à la perspective de passer une nouvelle journée seule. Elle avait en effet espéré qu'Andrew ne se rendrait pas à Manhattan deux jours d'affilée. Elle fut tentée de retourner se coucher, mais, sachant que ce repli serait néfaste à son moral, elle s'habilla avec lenteur et sans joie.

Une fois dans la cuisine, elle constata que le café coulait toujours et qu'Andrew avait seulement mis la table pour le petit déjeuner. Peut-être n'était-il pas parti au bureau, en fin de compte ? Elle se servit une tasse de café et noua ses mains autour, tandis qu'une pensée prenait forme dans son esprit et la rendait nerveuse. Aurait-il décidé d'aller à la police ? Pour signaler qu'une femme au comportement étrange avait envahi sa maison et sa vie ? La police n'allait pas tarder à arriver ! Et ensuite, que se passerait-il ? Et si elle s'était rendue coupable d'un vol ou, pire, d'un crime ? Pour la première fois depuis l'avant-veille, elle se sentit la proie d'un sentiment de culpabilité : et si elle représentait une menace ? Et si le danger, c'était elle ?

Au fur et à mesure que ces pensées se précisaient, la panique croissait. Et, soudain, elle reposa sa tasse si brusquement que le café en gicla. Une idée fixe la saisit aussitôt après : elle devait quitter le cottage tout de suite.

Elle atteignait la porte d'entrée, lorsqu'elle entendit du bruit, au-dehors. Elle s'immobilisa, frappée de terreur. C'était trop tard ! La police arrivait. Au même instant, la porte s'ouvrit. Elle hurla.

Andrew se figea, lui adressant un regard incrédule. Il n'avait jamais vu une telle panique chez quelqu'un.

— Trish ! Que se passe-t-il ?

— Oh, Andrew, c'est vous..., s'exclama-t-elle, soulagée.

Il était en jogging et baskets. Ses cheveux châtain clair étaient mouillés de sueur.

— On dirait que vous vous attendiez à voir un fantôme ?

— Non, pas un fantôme, murmura-t-elle, tandis qu'elle s'appuyait contre le mur, défaillante et tremblante.

Il scruta son visage blême, inquiet.

— Dites-moi ce qui se passe, Trish ! Je n'ai pas l'habitude d'être accueilli par des cris de terreur, lorsque je rentre de mon jogging matinal, acheva-t-il,

s'efforçant de plaisanter.

— Je me suis laissé emporter par mon imagination, reconnu-elle, gênée par son attitude qu'elle jugeait maintenant hystérique. Je suis désolée, Andrew... Mais lorsque j'ai constaté que vous n'étiez pas à la maison, j'ai cru que vous étiez allé me signaler à la police, et j'ai eu une peur épouvantable.

Même s'il la savait vulnérable et méfiante, il fut contrarié qu'elle l'ait jugé capable de trahison.

— Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? Nous étions convenus de ne rien dire à personne, n'est-ce pas ?

Elle comprit qu'elle l'avait blessé. Embarrassée, elle n'osa pas lui expliquer que sa crise de panique l'avait privée de toute sa lucidité.

— Oui, c'est vrai.

— Je vous promets de ne rien entreprendre sans votre accord, reprit-il d'une voix plus douce.

— Et moi, je suis sincèrement désolée d'avoir tiré des conclusions stupides.

— Je ne vous le fais pas dire ! Je ne me souviens pas de vous avoir annoncé que j'allais ramener la cavalerie lourde, surtout avant un bon petit déjeuner.

Son sourire lui redonna confiance. Mais une inquiétude sourde persistait en elle : elle espérait que sa mémoire, lorsqu'elle la recouvrerait, ne lui dévoilerait pas le souvenir d'un acte répréhensible et terrible, dont elle se serait rendue coupable. Andrew la mépriserait, la haïrait peut-être, et lui retirerait son amitié. Une amitié encore timide mais à laquelle elle tenait.

— Maintenant, asseyez-vous et finissez de boire votre café, pendant que je fais griller des tartines. Ai-je votre accord ? votre confiance ? acheva-t-il d'un ton faussement cérémonieux.

Elle éclata de rire. Et, pour la première fois depuis deux jours, elle se laissa envahir par le plaisir de profiter de l'instant présent, sans se laisser tourmenter par ses questions sur son passé et son avenir.

A plusieurs reprises au cours de la journée, elle se surprit à caresser le désir de rester vivre avec Andrew dans ce cottage isolé, sans mémoire, même sans identité. Mais elle savait que ce désir était illusoire et seulement suscité par la sécurité qu'elle trouvait auprès de lui. Elle se raccrochait à lui au milieu d'une tourmente dont elle ne comprenait pas le sens et dont elle avait peur. C'était puéril, mais c'était plus fort qu'elle.

En fin de matinée, Andrew lui transmet la liste des femmes portées disparues depuis la tempête dans l'Etat du New Jersey. Elle lut chaque nom à voix haute, s'attendant chaque fois à avoir un éclair de reconnaissance. Mais quand elle en eut terminé la lecture, elle la lui rendit avec un sourire tremblant.

— Si mon nom figure sur cette liste, je ne le reconnais pas.

— Courage, il y en a d'autres, assura-t-il, masquant sa propre déception derrière un sourire encourageant.

Il espérait qu'ils ne devraient pas aussi consulter les listes de personnes portées disparues publiées par les autres Etats. Trish ne vivait peut-être pas dans le New Jersey, elle avait pu y venir pour diverses raisons. En ce cas, leur tâche se compliquerait considérablement.

— J'ai aussi les listes de la ville de New York, et de Long Island, ajouta-t-il.

En les parcourant, Trish constata que des centaines de personnes étaient portées disparues, depuis la tempête. De nouveau, elle lut les noms des femmes de son âge, toujours dans l'espoir d'avoir un flash. Rien.

— On n'y arrivera jamais..., conclut-elle, désespérée.

— Il faudrait trouver un autre moyen, convint Andrew, pensif. Diffuser des affichettes avec votre photo et votre description, puis voir si...

— Non ! protesta-t-elle avec véhémence. Vous ne comprenez donc pas ?

— Non, justement, je n'en suis pas certain !

Trish se sentit soudain acculée.

— A votre place, je serais prêt à tout pour retrouver mon identité et mes souvenirs ! insista-t-il.

Elle chercha ses mots et prit la parole, le souffle plus court.

— Je vous l'ai déjà expliqué : je ressens à tout instant une profonde terreur, une peur instinctive. Je redoute que les événements qui se sont déroulés, avant que vous ne me retrouviez sur la plage, ne se reproduisent, ne me rattrapent... Je dois découvrir qui je suis pour comprendre, et pour prendre des dispositions nécessaires à ma sécurité. Jusque-là, je dois rester cachée.

— Vous pensez sincèrement qu'on vous veut du mal ?

— En vérité, je ne sais pas ce que je pense, je n'ai que des intuitions... Et je refuse que ma photo soit diffusée partout !

Elle soupira.

— Cela dit, je suis peut-être devenue paranoïaque, en devenant amnésique ?

— Je ne sais pas, Trish. Mais je suis de votre avis : vous devez obéir à votre intuition.

Elle lui adressa un sourire de soulagement.

— Que me proposez-vous, maintenant ?

— Une promenade sur la plage ? suggéra-t-il d'une voix unie, comme si cette perspective était des plus agréables.

Il vit aussitôt la peur surgir dans ses yeux. Elle allait protester, mais elle acquiesça, l'air déterminé et le menton haut.

— C'est une excellente idée !

Il sourit.

— Mais si c'est trop difficile, nous rentrerons, précisa-t-il.

Dès qu'elle sortit du cottage, Trish sentit en elle une décharge

d'adrénaline, mais elle s'intima l'ordre de ne pas céder à sa terreur. Si elle revoyait l'endroit où Andrew l'avait trouvée, il y avait en effet de fortes chances pour qu'elle retrouve subitement la mémoire. Dès lors, la nuit épaisse qui avait englouti son passé et son histoire se déchirerait, et les souvenirs en jailliraient enfin, lui révélant également l'événement qui n'avait laissé sur elle que son empreinte sensorielle. Elle avait peur d'en découvrir la nature exacte, mais, pour l'instant, elle préférerait ne pas y penser.

— Ça va ? lui demanda Andrew, inquiet de la voir crispée et si pâle.

Il la prit par la main et s'émut de la sentir moite. Puis il admira le courage dont elle faisait preuve pour sortir de son cottage et s'exposer à ce que sa mémoire lui révélerait, si du moins elle la retrouvait.

— N'ayez pas peur, lui dit-il doucement.

— Mais je n'ai pas peur, mentit-elle.

Il décida de lui changer les idées.

— La vue est magnifique, vous ne trouvez pas ?

— Oui, répondit-elle, gardant les yeux fixés sur le sable.

— On va prendre par là, avant de nous rendre dans la petite crique, d'accord ?

Elle accepta, soulagée de retarder le moment du retour dans l'anse rocheuse où Andrew l'avait découverte.

Ils traversèrent la dune blanche parsemée d'oyats, puis une laisse jalonnée de bois flotté et d'algues, et s'approchèrent de l'océan qu'ils longèrent. Les mouettes caracolaient dans les airs dans une cacophonie de cris rauques. Le vent ridait la surface de l'océan scintillant sous un soleil radieux qui frangeait ses vagues de points argentés.

Pour calmer la nervosité de Trish, Andrew lui vanta les charmes de la côte du New Jersey, mais elle était tellement tendue qu'elle l'écouta à peine. Il sentait sa main toute petite dans la sienne et, l'observant, il fut ému par la pureté de son profil. Il avait vraiment du mal à concevoir qu'on en veuille à sa vie.

Croisant ses yeux, Trish, soudain réconfortée, lui adressa un grand sourire. Grâce à lui, elle se sentait bien ancrée dans le présent. Et, au moment où il lui rendit son sourire, son regard brun accrocha un rayon de soleil et devint doré. Elle en fut si remuée qu'elle se sentit rougir et détourna la tête avec gêne.

Ils marchèrent en silence pendant un petit kilomètre avant de rebrousser chemin vers le cottage, en prenant cette fois la direction de la crique. Au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient, Andrew sentait la tension de Trish remonter. La plage devenait de plus en plus étroite, et sur cette langue de sable jalonnée de roches s'étaient des algues séchées et du bois flotté. Deux mouettes s'ébrouaient dans des flaques d'eau de mer.

— Si je me souviens bien, vous étiez juste là, déclara Andrew.

Trish se figea, et fixa l'endroit qu'il lui montrait, comme si l'empreinte de son corps y était demeurée.

— Vous en êtes certain ?

Il regarda son cottage plus haut.

— Oui. Je vois bien cette petite anse, de ma fenêtre.

Elle humecta ses lèvres soudain plus sèches.

— Vous avez vu quelqu'un d'autre ? ou quelque chose ?

— Non. Rien ni personne.

— Comment suis-je arrivée là ? demanda-t-elle, le regardant avec insistance.

— C'est ce que nous allons essayer de découvrir.

La peur le disputait au désir de retrouver la mémoire, mais le désir restait le plus fort ; elle préférerait encore la vérité à l'impuissance et aux doutes.

— Asseyons-nous un moment, d'accord ? proposa Andrew, qui avait deviné son désarroi. Vous pourrez ainsi regarder autour de vous, et, qui sait, peut-être vous souvenir ?

— Et dans le cas contraire ?

Alors ils devraient faire appel à un psychiatre, songea Andrew qui, certain de la réaction de Trish, se garda bien de lui dire le fond de sa pensée.

Trish s'assit sur le sable, replia ses genoux sous son menton, les enveloppa de ses bras et résista au désir d'y enfouir son visage. Elle se mordit la lèvre en observant les vagues qui se brisaient sur les roches de la crique dans un tourbillon d'écume et d'embruns, puis elle plissa les yeux, cherchant, forçant l'accès de sa mémoire. En vain. C'était la nuit. Tout ce qu'elle savait, c'est que le bruit continu du ressac provoquait une réaction de peur incompréhensible en elle.

Assis à son côté, Andrew l'observait, conscient de la lutte qu'elle menait.

— Essayez de vous détendre, Trish. Ne forcez pas. Laissez votre esprit vagabonder, vous emmener où il le désire. Vous forcer ne servira à rien, sauf à vous épuiser.

— Racontez-moi quelque chose. N'importe quoi ! lui ordonna-t-elle tout à coup.

— Comme vous voulez. Vous voyez cette sterne, là-bas ?

Il lui montra un oiseau à la tête casquée de noir et au plumage blanc et gris, qui sautillait.

— On la surnomme hirondelle de mer à cause de sa queue fourchue et de ses fines ailes qui lui donnent un vol d'une incroyable élégance. Elle capture ses proies en surface, en exécutant des piqués spectaculaires et acrobatiques.

Il lui parla aussi des grandes oies des neiges et des bernaches du Canada qui hivernaient sur la côte du New Jersey, ainsi que d'autres espèces d'oiseaux qu'il ne se lassait pas d'observer et de photographier.

Plus détendue, Trish étendit les jambes devant elle et s'appuya sur ses bras.

— Je ramasse aussi le bois flotté que les courants de la mer rejettent dans cette petite crique avec abondance, glissa-t-il en l'observant attentivement, mais elle ne réagit pas.

Elle savait qu'il essayait de raviver sa mémoire, mais c'était vain. Elle ne

se souvenait que de l'instant où elle avait ouvert les yeux et respiré l'air à grandes goulées. Elle ne savait pas si ses vêtements avaient été mouillés par la pluie ou par l'eau de mer. Si la mer l'avait rejetée ou si elle était arrivée à pied sur cette plage.

— Vous courez tous les matins ? demanda-t-elle, désireuse de détourner la conversation.

— Presque. Je parcours la côte jusqu'aux immeubles que vous voyez là-bas, dit-il, les lui montrant. Il y a un centre commercial et deux hôtels. C'est agréable, par beau temps.

Elle se redressa et regarda dans la direction qu'il venait de lui indiquer.

— Et si j'étais venue de là-bas ?

— Vous croyez ?

— Je ne sais pas, mais c'est possible, non ? lâcha-t-elle, s'animant tout à coup.

L'espoir surgissait brusquement en elle.

— Peut-être que je suis sortie, malgré la tempête ? Et sa violence a eu raison de mes forces ?

— Possible. Et si l'on passait au Seaside Plaza ? La vue de cet hôtel vous évoquera peut-être quelque chose ? proposa Andrew en se levant. Vous n'aurez pas besoin de sortir de la voiture, sauf si vous en ressentez la nécessité, d'accord ?

Malgré l'espoir qui la saisissait, elle eut spontanément envie de refuser. Se rendre sur la plage avait déjà été une épreuve. S'éloigner davantage du cottage serait bien pire.

— Allez, venez, tentons notre chance ! insista-t-il, tandis qu'il passait un bras autour de sa taille.

Quelques minutes plus tard, ils prenaient la route. Trish avait le souffle court et la poitrine serrée comme dans un étau. Elle avait peur, elle avait l'intuition que son amnésie ne pouvait résulter d'une promenade imprudente sur la plage.

Conscient de sa tension, et la voyant livide, proche de la nausée, Andrew regretta de lui avoir proposé cette petite excursion en ville. Il eut envie de faire demi-tour et de revenir chez lui. D'un autre côté, se dit-il, Trish devrait tôt ou tard affronter le monde extérieur. De plus, c'était une nouvelle chance de retrouver sa mémoire.

Le Seaside Plaza s'élevait sur une place paysagée bordée de boutiques destinées aux touristes et donnait sur l'océan. Andrew le longea lentement, pour laisser à Trish le temps de bien l'examiner. Si elle y était descendue, elle le reconnaîtrait et reconnaîtrait les boutiques avoisinantes par la même occasion.

Au même instant, deux hommes et une femme sortirent de l'hôtel. A leur vue, Trish se recroquevilla instantanément sur son siège.

— Leurs visages vous sont familiers ? s'enquit Andrew.

Elle secoua négativement la tête. En réalité, elle s'était cachée, parce que

son instinct l'y avait poussée. Comment faire comprendre à Andrew que son amnésie seule était une raison suffisante pour se terroriser ?

— Et les boutiques ? Elles ne vous évoquent rien ? insista-t-il tandis qu'il se garait à proximité.

Elle les observa, avant de secouer de nouveau la tête. Les vitrines bien agencées attiraient certes son regard, mais elle ne se rappelait pas y avoir fait du shopping.

— Détendez-vous, Trish, je reviens tout de suite, reprit Andrew en descendant de voiture.

Lorsqu'elle le vit se diriger vers l'entrée de l'hôtel, elle eut envie de lui crier de revenir et de le rattraper pour le retenir, mais elle resta immobile et muette.

Elle lui faisait confiance, s'intima-t-elle. Elle n'avait aucune raison de penser qu'il allait la trahir ou l'abandonner. Là-dessus, elle s'adossa à son siège et ferma les yeux. La fatigue qui déferlait maintenant dans son corps était suscitée par une nouvelle peur, celle d'être trahie.

Trahison...

Frappée de plein fouet, elle se redressa brusquement. Le mot avait tiré de son oubli une série d'images vagues qui se succédaient trop rapidement pour qu'elle puisse s'en emparer et en percevoir le sens. Des lueurs fugaces se détachaient sur sa nuit par intermittences. Un souvenir tentait de percer, mais il manquait de consistance et de signification. C'était comme un rêve dont on cherche à se souvenir, au réveil, mais qui file et s'évanouit dès qu'on a ouvert les yeux. Seule l'empreinte sensorielle en persistait.

Après, Trish fut épuisée, mais elle était transportée par sa découverte, si angossante soit-elle.

Elle avait été trahie.

C'était une certitude absolue.

Quand Andrew ouvrit la portière, il fut frappé par le changement dans son attitude. Trish n'était plus ni triste ni abattue : son visage était animé et ses yeux bleus étincelaient.

— Que s'est-il passé ? Vous vous souvenez de quelque chose ? demanda-t-il avec excitation.

— Presque ! confia-t-elle avec un sourire.

— Presque ? répéta Andrew déçu. Que s'est-il passé au juste ?

— J'ai vu des images. Pas longtemps. Et elles étaient trop vagues, trop rapides pour que je puisse leur donner un sens.

Consciente de sa déception, elle lui serra la main.

— La prochaine fois, je pourrai les saisir et les reconnaître. C'est signe que ma mémoire revient peu à peu. C'est bien, non ?

Il lui sourit. Son excitation était contagieuse, et sa joie l'émouvait. C'était la première fois qu'il voyait Trish telle qu'elle devait être avant de devenir amnésique.

— C'est en effet un bon début, convint-il, encourageant malgré ses réserves.

Avait-elle vraiment eu des flashes de reconnaissance, ou son imagination lui jouait-elle des tours ? Elle désirait tellement se souvenir...

— Vous savez ce qui a suscité ces images ?

— Je me demandais si vous m'aviez abandonnée, reprit-elle, lui adressant un regard d'excuse. Et le sentiment de trahison s'est imposé. Aussitôt après, des images ont défilé à toute vitesse dans ma tête.

Il serra sa main toujours dans la sienne.

— J'espère que c'est bon signe ! Quant à moi, je suis passé à l'hôtel, et j'ai feint d'être journaliste. J'ai demandé si tous les clients de l'hôtel étaient présents, et le personnel m'a assuré que oui. Bien entendu, il n'y a aucun moyen de savoir si vous êtes descendue dans cet hôtel. A moins que je ne montre une photo de vous.

— Non ! dit-elle en levant la main. Il ne faut pas donner un avantage à l'ennemi.

Ces derniers mots lui avaient échappé, soufflés par une voix intérieure omnisciente. Et elle les avait assenés avec une telle force de conviction qu'Andrew lui adressa un regard stupéfait.

— Je crois qu'il est temps d'avoir recours à un psychiatre, déclara-t-il d'une voix ferme. Vos éclairs de reconnaissance sont le signe que vous sortez lentement de votre amnésie. Vous progresserez plus vite si vous faites appel à un spécialiste.

— A un psychiatre ? Ça n'est pas parce que j'ai perdu la mémoire que je suis devenue folle ! s'exclama Trish, consciente que sa réaction était puérile.

— Nous trouverons un bon spécialiste qui vous aidera vraiment, insista-t-il d'une voix calme et rassurante. Je vais me renseigner.

Sur le chemin du retour, Trish resta silencieuse. Elle avait envie de retrouver la mémoire au plus vite, mais elle redoutait de s'en remettre à un psychiatre. D'un autre côté, elle ne pouvait pas non plus se raccrocher éternellement à Andrew. Sa présence devait lui peser, sans quoi il ne lui aurait pas proposé de consulter un psychiatre, conclut-elle, attristée.

Une fois qu'ils furent rentrés, Andrew lui suggéra de se reposer. Dès que Trish se fut retirée dans sa chambre, il sortit sur la terrasse avec son portable et contacta l'une de ses collègues, qui, à la suite d'une dépression nerveuse, avait passé du temps dans une maison de repos comportant une unité de soins spécialisée dont elle avait dit le plus grand bien. Elle lui en communiqua tout de suite les coordonnées.

Aussitôt après, Andrew téléphona à l'hôpital Havengate, et se renseigna sur les possibilités d'admission d'une patiente amnésique. La standardiste lui passa le Dr Jon Duboise. Andrew lui expliqua la situation de Trish avec le plus de concision possible.

— Quoi qu'il se soit passé, elle a été traumatisée, conclut-il.

— Un stress, ou l'expérience d'un événement violent, peut en effet déclencher une amnésie psychogène, commenta le psychiatre.

— Est-ce que sa mémoire reviendra ? demanda Andrew avec espoir.

— S'il s'agit vraiment d'une amnésie d'origine psychologique, elle peut revenir aussi soudainement qu'elle a disparu, mais on ne peut savoir quand exactement.

Le psychiatre posa encore quelques questions, puis il confirma à Andrew qu'Havengate garantissait la confidentialité de ses patients.

Andrew le remercia et raccrocha sans s'être engagé. Il resta longtemps sur sa terrasse, réfléchissant à la meilleure façon de convaincre Trish de se faire admettre à Havengate.

Il décida d'attendre la soirée pour évoquer le sujet. Lorsque Trish se fut reposée, elle l'aida à préparer leur dîner et fit même honneur aux spaghettis et boulettes de viande.

Ils prirent le café dans le salon, et Andrew joua de la guitare. Trish se pelotonna sur le sofa, souriant de plaisir et le dévisageant sans se lasser.

Concentré sur sa guitare, il avait penché la tête, et une mèche de ses cheveux châtain clair retombait sur ses yeux. Son regard glissa sur son visage, et plus longuement sur sa bouche pleine et toujours souriante. Elle en imprima chaque détail dans sa mémoire, se jurant de ne jamais l'oublier.

Au même instant, elle se sentit envahie par un sentiment inexplicable et bouleversant, le sentiment de goûter pleinement à l'instant présent. Puis elle comprit, avec exultation, qu'elle était complètement sous le charme de cet homme aux airs de troubadour.

Andrew se réjouissait de voir Trish si détendue. Il aimait jouer de la guitare pour elle, lui qui ne jouait que pour son plaisir personnel. Et lorsqu'elle se mit à chantonner, il songea qu'il n'avait jamais connu une telle complicité.

Il lui sourit, encourageant. Elle avait une jolie voix cristalline qui s'affirmait, au fur et à mesure qu'elle s'enhardissait. Quand il s'amusa à faire du strumming, elle frappa dans ses mains en rythme. Réjoui de la voir de si bonne humeur, et surtout séduit, il ne se lassait plus de la contempler.

Pour finir, ils éclatèrent de rire.

— Vous chantez vraiment bien ! conclut-il.

— J'aime chanter ! révéla-t-elle, surprise et ravie par son aveu spontané.

Chaque fois qu'elle découvrait un détail sur son caractère ou ses goûts, elle avait l'impression d'ajouter une pièce à l'immense puzzle de son identité.

— Nous formons une bonne équipe, tous les deux, poursuivit-il. Je vous propose d'aller chanter dans le métro de New York dès demain !

— Ce serait bien..., confia-t-elle avec une soudaine mélancolie qui assombrit son visage et voila son regard, jusqu'alors si animé.

Andrew regretta d'avoir parlé d'avenir, même pour plaisanter. Aucun avenir n'était possible sans passé. Il vint s'asseoir à côté d'elle, songeant que

c'était le moment idéal pour évoquer Havengate.

— Trish, il faut que je vous parle.

Trish sentit aussitôt son cœur se serrer.

Et voilà, il va me demander de partir.

Andrew passa un bras derrière son épaule. Elle se raidit.

— Allez-y, lui intima-t-elle d'une voix oppressée.

— J'ai évoqué votre cas avec un psychiatre, le Dr Duboise, et...

— Vous aviez promis de ne pas me trahir ! coupa-t-elle, ulcérée.

— Mais je n'ai pas mis votre sécurité en péril, j'ai respecté ma promesse.

Laissez-moi vous expliquer.

— Non ! Je vous faisais confiance ! lâcha-t-elle sans l'écouter.

Elle se levait, mais il la retint.

— Mais écoutez-moi donc, au lieu de vous énerver !

Il posa les mains sur ses épaules et la regarda droit dans les yeux.

— Havengate est une maison de repos et de convalescence avec une unité médicalisée et une unité psychiatrique qui se trouve non loin d'ici. On y traite des cas d'amnésie. Il vous faut absolument l'aide d'un spécialiste, Trish.

— Non ! Vous voulez vous débarrasser de moi ! objecta-t-elle, le repoussant avec colère.

— Mais vous ne pouvez pas gérer une pareille situation toute seule !

— Si ! J'y réussirais si vous acceptiez de me laisser du temps ! Après tout, je ne suis amnésique que depuis trois jours...

— Et si votre amnésie dure trois mois ? Etes-vous prête à vivre aussi longtemps sans savoir qui vous êtes, sans comprendre ce qui vous est arrivé ? Vous vous sentez capable d'assumer une telle souffrance mentale ?

Puis il continua d'une voix plus douce.

— Vous êtes jeune et belle, avec la vie devant vous. Vous devez retrouver qui vous êtes, pour aller de l'avant. Et, pour cela, il vous faut l'aide d'un professionnel.

— Mais il y a ce danger, toujours présent, qui me guette, déclara-t-elle avec difficulté.

— Le Dr Duboise est soumis au secret médical, Trish. De plus, aucun avis de recherche avec photo de vous ne semble avoir été lancé, donc personne à Havengate n'aura de raison d'évoquer votre présence entre ses murs.

— Et qui va payer les frais ? On ne va tout de même pas m'admettre dans cet hôpital par grandeur d'âme ?

— Presque ! dit-il avec un sourire, soulagé de la sentir faiblir. Havengate est une fondation, dotée par un philanthrope et financée par des donateurs. On vous y admettra, en espérant que vous ferez une donation lorsque vous aurez retrouvé la mémoire. Si j'en crois le Dr Duboise, les patients amnésiques sont admis à Havengate sur cette base. Vous le voyez, rien ne s'oppose à votre admission. De plus, je serai là pour m'assurer que tout se déroulera pour le mieux.

Trish restait méfiante. Andrew tiendrait-il sa promesse ? Puis la tristesse la submergea. Ne voulait-il pas la remettre entre les mains d'un psychiatre parce qu'il avait peur de savoir qui elle était, et ce qu'elle avait fait ?

Le lendemain, Andrew insista pour lui acheter quelques vêtements et effets personnels. Trish lui offrit sa montre, pour le payer, mais il refusa.

— Nous en reparlerons plus tard, une fois que j’aurai fait le décompte de vos trois nuits complètes chez moi ! lui répondit-il sur un ton taquin.

Mais il ne réussit pas à faire sourire Trish, tendue depuis qu’elle avait consenti à entrer à Havengate.

Elle ne souffla mot pendant toute la durée de leur trajet jusqu’à Havengate. Andrew ne fut pas surpris par son attitude de retrait, mais il en fut peiné.

A leur arrivée, il tourna un regard anxieux vers son visage, curieux de voir quelle était sa réaction à la vue des bâtiments de stuc rose qui s’élevaient dans un joli jardin paysagé. Par chance, le cadre, très agréable, avait des airs de campus. Même si elle se sentait trahie par son insistance à consulter un spécialiste, il espérait que le temps lui donnerait raison et qu’elle finirait par le remercier de s’être obstiné. En attendant, il se promettait de faire tout son possible pour qu’elle ne se sente pas abandonnée.

— A quoi pensez-vous, Trish ? demanda-t-il, plein de sollicitude.

— Je me sens...

Elle chercha ses mots.

— En sécurité ? insista-t-il, plein d’espoir.

— Oui, c’est exactement cela, répondit-elle avec un sourire forcé. Je me sens en sécurité.

C’était évidemment faux : elle était morte de peur. Et si elle avait su où aller, elle n’aurait pas hésité à prendre la fuite. Mais Andrew lui avait paru si inquiet qu’elle avait préféré lui mentir.

— Ecoutez, Trish, si vous détestez Havengate, nous trouverons un autre hôpital, reprit-il, comme s’il avait lu dans ses pensées.

— Je déteste Havengate ! répondit-elle sans détour.

Il rit et secoua la tête.

— Pas si vite ! Attendez au moins quarante-huit heures avant de vous faire une opinion.

— D’accord, mais quarante-huit heures seulement !

Là-dessus, Andrew passa son bras autour de ses épaules, et tous deux se dirigèrent vers l'entrée de l'hôpital. Trish s'appuya contre lui, puisant force et réconfort dans leur étreinte. Comment supporterait-elle d'être séparée de lui, pendant les deux jours qu'elle lui avait promis de rester ici ?

Andrew savait que les formalités d'admission seraient rapides, le Dr Duboise le lui ayant promis lors de leur dernier échange téléphonique. L'administratrice d'Havengate les accueillit immédiatement et hocha la tête d'un air entendu lorsque Andrew déclina leur identité.

— Nous vous attendions, monsieur Davis. Et vous aussi, Trish.

Elle lui sourit.

— Je m'appelle Esther Sloan. Nous vous avons préparé une chambre très agréable, Trish. J'espère que vous vous y plairez.

Sa simplicité et son air avenant plurent d'emblée à Trish. Elle avait redouté d'être traitée comme une malade n'étant pas en pleine possession de ses facultés mentales.

— Voulez-vous que je vous fasse visiter les lieux, ou préférez-vous tout de suite vous rendre dans votre chambre ? lui demanda Esther Sloan, toujours affable.

Andrew tourna les yeux vers Trish, retenant son souffle.

— Non, merci, répondit-elle après une brève hésitation. Je préfère aller dans ma chambre.

— Comme vous le désirez, dit Esther Sloan sans se départir de son sourire. Elle est située de l'autre côté des jardins.

Andrew passa son bras autour des épaules de Trish, et tous deux suivirent l'administratrice vers un petit bâtiment de deux étages en stuc rose.

— Vous avez la chambre 110, expliqua Esther Sloan qui, après avoir ouvert une porte au premier étage, s'effaça pour les faire entrer.

Trish fut agréablement surprise par sa chambre, grande et claire. Ses tons de rose pâle et de vert tendre la faisaient ressembler de très loin à une chambre d'hôpital. Le mobilier en était simple mais confortable. De gros coussins ornaient deux fauteuils, et le lit à une place était recouvert d'un couvre-lit en tissu liberty identique à celui qui décorait la tête de lit. La salle de bains contiguë avait la même simplicité et le même confort.

— Vous êtes à proximité des salles de kinésithérapie et d'ergothérapie, expliqua Esther Sloan, comme si elle accueillait un hôte de marque dans un grand hôtel. Le Dr Duboise vous verra plus tard et vous indiquera les heures auxquelles se dérouleront vos séances.

Elle lui montra un téléphone sur le petit bureau.

— Et si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas.

Elle marqua une pause.

— Vous avez des questions ?

Trish se retint de lui dire que, pour le moment, tout ce qu'elle avait, c'était

des questions, justement.

— Non, ça ira.

Manifestement consciente de son désarroi, Esther Sloan s'approcha et posa la main sur son bras.

— Notre équipe est très sympathique, vous verrez. Je vous promets que vous allez aimer votre séjour à Havengate.

Trish lui adressa un sourire de gratitude.

— Merci.

— Je vous laisse vous installer. A plus tard.

— Merci pour tout, lui dit Andrew, reconnaissant de l'accueil qu'elle avait réservé à Trish.

Une fois qu'ils furent seuls, Trish s'approcha de la fenêtre qui donnait sur un ravissant parc arboré et fleuri. D'un geste de défi, elle tira les rideaux, puis reporta les yeux sur Andrew.

— Vous pouvez y aller, je me débrouillerai, maintenant.

Dans cette chambre qu'elle avait volontairement plongée dans l'obscurité, elle semblait plus vulnérable que jamais, songea Andrew, conscient que sa brusquerie ne masquait que son immense détresse.

Il s'approcha à la hâte.

— N'ayez pas peur, Trish. Je vous jure que tout ira bien.

Elle baissa la tête pour lui dérober ses larmes.

— Je suis là. Je vous promets de ne pas vous laisser tomber, insista-t-il.

Il recoiffa une mèche qui retombait sur ses yeux, puis il prit son menton et l'obligea à le regarder. Il avait envie de la réconforter, mais, soudain, il ne réussissait plus à trouver les mots. Trop d'émotions l'envahissaient et le décontenançaient. Dépassé, il se pencha sur elle sans réfléchir et s'empara de sa bouche.

Elle se raidit, et il crut qu'elle allait le repousser, reculer, mais, la première surprise passée, elle noua ses bras autour de son cou et se serra contre lui. Conscient qu'elle s'abandonnait, Andrew perdit la tête et l'embrassa avec fougue. Ils échangèrent un long baiser, et lorsqu'ils furent à bout de souffle, ils se détachèrent lentement l'un de l'autre. Aussitôt après, Trish alla s'asseoir sur son lit tandis qu'Andrew scrutait son visage, cherchant à deviner ce qu'elle ressentait.

Il se reprochait d'avoir profité de sa vulnérabilité, et cherchait une façon de le lui expliquer, de justifier et d'excuser son élan. Le silence valait sans doute mieux que de piètres excuses, mais il n'avait jamais été lâche.

— Trish, je...

— Non ! Ne dis rien, surtout !

Elle avait honte. Elle était la seule responsable de ce qui venait de se passer ! Si elle ne s'était pas comportée comme une gamine épouvantée, il ne l'aurait jamais embrassée ainsi, par compassion.

Andrew, surpris, allait protester, mais l'arrivée du Dr Duboise l'en

empêcha. Avec sa haute taille, son regard vif et pétillant dans son visage rond barré par une moustache, il ne ressemblait guère à l'idée que le commun des mortels se faisait d'un psychiatre.

— Je suis le Dr Duboise, dit-il en serrant la main de Trish et d'Andrew. Votre chambre vous convient, Trish ?

Elle lui adressa un signe de tête évasif et s'enveloppa de ses bras. Elle avait remarqué le regard rapide du psychiatre sur les rideaux fermés. A l'évidence, rien ne lui échappait.

— Je parlais, justement, déclara Andrew pour rompre un silence de plus en plus gênant.

Il serra la main glacée de Trish entre les siennes.

— Appelle quand tu veux. Je reviendrai demain, en fin d'après-midi, d'accord ?

Il se pencha sur Trish toujours raide et murée, puis l'embrassa sur la joue, conscient que le psychiatre les observait avec attention.

Andrew sortit à contrecœur, la tête pleine de questions. Le Dr Duboise demanderait-il à Trish quelle était la nature de leurs relations ? Que lui répondrait-elle ? Il était d'autant plus curieux de le savoir qu'il n'avait aucune réponse sur ce qui se passait entre eux.

Après le départ d'Andrew, le médecin s'installa dans l'un des fauteuils. Trish craignit qu'il n'allume la lumière, mais il n'en fit rien.

— Vous vous sentez plus sereine, protégée, avec les rideaux fermés, déclara-t-il, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Plus en sécurité, murmura-t-elle.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'un ton paisible, tranquilisant.

Trish vint s'asseoir dans le fauteuil en face du psychiatre. Puis elle le regarda droit dans les yeux, et parla, s'efforçant de traduire et de lui communiquer le sentiment de danger qui la pénétrait, lorsqu'elle essayait de se souvenir qui elle était et ce qui lui était arrivé.

* * *

Andrew essayait de travailler quand le téléphone sonna. Le soulagement et l'appréhension l'envahirent dès l'instant où il reconnut la voix de Trish à l'autre bout du fil. Il avait eu envie de l'appeler pendant toute la soirée, mais, encore trop gêné de l'avoir embrassée, il avait craint qu'elle ne l'accueille avec froideur.

— Je voulais te souhaiter bonne nuit, dit-elle d'une voix très douce.

— Je pensais à toi, justement. Comment ça va ?

— Je ne sais pas... Enfin si ! Je crois que je vais mieux, maintenant que j'ai parlé au docteur.

— Tu l'apprécies ?

— Oui. Il m’a écoutée sans me juger. J’ai été soulagée qu’il ne me traite pas comme une malade. Ou une folle. Et il considère ma paranoïa comme normale, vu les circonstances.

Andrew soupira, soulagé. Il avait tellement redouté que Trish refuse de rester à Havengate !

— Le Dr Duboise a une excellente réputation.

— Il m’a donné quelques explications sur l’amnésie. Il pense que je retrouverai la mémoire peu à peu. Demain matin, je vais avoir droit à un bilan de santé total. Il veut s’assurer que mon amnésie n’a pas d’origine neurologique.

Puis elle se tut, cherchant les mots pour le remercier de l’avoir fait admettre à Havengate, malgré ses réticences.

— Je te dois beaucoup, Andrew. C’est grâce à toi si je suis ici.

— Et moi, je suis heureux que tout se passe aussi bien.

Mû pas une impulsion, il ajouta :

— Mais j’aimerais que tu sois à la maison, avec moi. Nous aurions passé une belle soirée, tous les deux : j’aurais joué de la guitare et tu aurais chanté.

Trish avait changé sa vie, après les trois jours qu’elle avait passés chez lui. Il sentait sa présence partout dans sa maison, et sa solitude retrouvée lui semblait difficilement supportable.

— C’est peut-être mieux que je sois partie.

Il comprit qu’elle faisait allusion à leur baiser.

— Ecoute, Trish...

Il se tut et soupira.

— Je voudrais m’excuser pour... ce qui s’est passé, tout à l’heure. Je ne sais vraiment pas ce qui m’a pris.

— N’en parlons plus, c’est déjà du passé ! coupa-t-elle avec vivacité.

Le regret qui perçait dans la voix d’Andrew lui avait été intolérable. Elle avait honte de s’être jetée à son cou et d’avoir quémandé ses baisers. Le souvenir de son élan l’humiliait encore maintenant, et elle espérait de tout cœur que leur amitié naissante ne serait pas gâchée par son attitude stupide.

De son côté, Andrew était soulagé que Trish ait rejeté ses excuses avec tant de vigueur. De plus, elle avait raison : autant oublier cet égarement. D’un autre côté, il n’était pas si sûr de le vouloir. Parce qu’il n’avait jamais été autant attiré par une femme.

— On se voit demain soir ? reprit-il. Peut-être qu’on m’autorisera à dîner avec toi, à Havengate ?

— J’espère, oui ! dit-elle, impatiente d’être déjà au lendemain. Et si tu apportais ta guitare ?

— Et un chapeau, pour le faire circuler parmi nos auditeurs ?

Elle éclata de rire.

— Bonne idée ! A la fin, on se partagera le butin !

Trish souriait toujours lorsqu’elle raccrocha. Elle s’enveloppa

frileusement dans le peignoir d'Andrew et se pelotonna dans le fauteuil. Andrew avait insisté pour lui acheter un pyjama et un peignoir, mais elle avait insisté pour garder son sweat-shirt et son peignoir. C'étaient les seules choses qui lui étaient familières, dans sa situation actuelle. Elle était peut-être déraisonnable de placer Andrew au centre de sa vie, mais elle n'avait personne d'autre que lui.

* * *

Le lendemain, Trish n'eut pas une seconde à elle, car elle fut soumise à de nombreux examens médicaux. Elle s'y prêta de bonne grâce et ne fut pas surprise quand le Dr Duboise lui en donna les résultats.

— Vous n'avez pas eu de traumatisme crânien, votre bosse est sans gravité. Votre amnésie n'est donc pas d'origine neurologique.

— Ce qui signifie ?

— Que votre cerveau n'est pas endommagé. Que votre amnésie est psychogène : votre perte de mémoire est due à votre désir de vous dissocier d'une situation angoissante particulièrement intolérable.

— Si je vous comprends bien, je ne peux pas me souvenir parce que je ne le veux pas ?

— Plus ou moins. Ce type d'amnésie affecte votre mémoire épisodique ou, si vous préférez, votre mémoire autobiographique. Mais votre mémoire sémantique, c'est-à-dire la mémoire où vous stockez vos connaissances générales, le sens d'un mot, par exemple, et votre mémoire procédurale, ou encore vos habitudes, les actes que vous avez appris et que vous effectuez sans en avoir conscience, sont intactes.

Il lui localisa ensuite les zones du cerveau et lui expliqua le fonctionnement de la mémoire, mais Trish ne l'écoutait plus que d'une oreille. Son plus grand souci, maintenant, c'était son pronostic.

— Le pronostic est bon, assura-t-il. A partir de maintenant, essayez de vous détendre et d'effectuer le programme que nous avons élaboré pour vous. Ne vous forcez pas à vous souvenir, surtout ; ça ne servira à rien. Vous pouvez recouvrer la mémoire d'un coup, ou au contraire par fragments. En ce cas, votre travail sera de les réunir, un peu comme si vous deviez reconstituer un puzzle géant.

— Mais je déteste les puzzles ! lâcha-t-elle sans réfléchir.

Elle se figea, stupéfaite et ravie.

— Encore quelque chose que je sais, mais dont je ne me souviens pas !

Le Dr Duboise se mit à rire.

— Je crois que vous allez être une patiente intéressante.

* * *

Lorsque Andrew arriva, en fin de soirée, Trish était animée et impatiente de lui raconter sa journée. Ils dînèrent dans la cafétéria d'Havengate, puis se promenèrent dans ses jardins.

— J'ai passé deux bonnes heures en salle de kiné ! lui dit-elle avec vivacité. Le kiné m'a dit que j'avais des muscles toniques. Ce n'est pas extraordinaire ? Il m'a demandé de faire des exercices assez difficiles, que j'ai tous réussis.

Andrew était heureux qu'elle progresse si vite. Sans doute était-ce son excellente condition physique qui lui avait sauvé la vie. Dans tous les cas, son énergie et sa bonne humeur faisaient plaisir à voir.

— Et devine ce que m'a dit l'ergothérapeute, lorsqu'elle a vu mes mains manucurées et mes ongles vernis ?

— Que tu prenais soin de toi. Que tu ne devais pas souvent faire les corvées ménagères.

— Oui ! Elle m'a également expliqué que nous allions nous concentrer sur mes goûts et mes hobbies. Nous sommes allées dans les ateliers : certains patients peignaient ou dessinaient. Certains faisaient de la poterie, et d'autres cousaient ou tricotaient. Ces activités n'évoquaient rien pour moi, mais je lui ai confié que j'aimais la musique. Elle a donc déclaré que nous allions commencer par là.

Trish hocha la tête.

— Ce sont de petits progrès, mais je suis très optimiste ! Et je te jure que je gagnerai cette fichue bataille contre l'amnésie ! martela-t-elle pour finir.

Son enthousiasme la rendait plus attirante que jamais, songea Andrew, conquis, qui ne la quittait pas des yeux.

Un obstacle venait d'être franchi avec succès : Trish acceptait de rester à Havengate.

Le moment de se séparer arriva hélas trop vite. Il l'embrassa sur la joue et lui sourit tendrement.

— A demain. Appelle-moi, si tu as besoin de quoi que ce soit, ou simplement pour parler.

Bien qu'il fût tout proche, Trish eut le sentiment qu'il était déjà très loin. Son expression n'était qu'amicale, alors qu'elle aurait aimé la voir ardente, comme la veille. Elle fut envahie d'un regret en songeant à sa fougue et à leur étreinte. Elle espéra qu'il la serrerait au moins dans ses bras, mais Andrew resta immobile, souriant. Distant. A quoi bon s'illusionner ? Il était soulagé qu'elle accepte de rester à Havengate, un point c'est tout.

— Je te remercie, mais je vais être très occupée, dans les jours à venir, répondit-elle, décidée à le laisser tranquille.

Ils se séparèrent donc sur ces mots, et Andrew rentra chez lui, en proie à des sentiments mitigés. Il était heureux que Trish ait décidé de tout mettre en œuvre pour recouvrer la mémoire, et d'un autre côté, il regrettait qu'elle n'ait plus besoin de lui, désormais. De plus, il aurait aimé reparler de leur baiser et

de l'élan qui l'avait provoqué, ne serait-ce que pour le comprendre. Mais ils s'éloignaient l'un de l'autre, et cet éloignement deviendrait inexorable, à mesure que Trish ferait des progrès dans sa guérison. Pour finir, leurs chemins se sépareraient.

Il le déplorait. Trish avait donné un nouvel élan à sa vie. Elle lui avait donné un sens, une direction, elle qui était pourtant complètement perdue...

* * *

Les jours suivants, le quotidien d'Andrew s'organisa et prit son rythme de croisière : tous les soirs après sa journée de travail, que ce soit chez lui ou dans les bureaux de Manhattan, il continuait de rendre visite à Trish. Comme elle ne progressait que très lentement, elle avait perdu son enthousiasme du premier jour. De plus, lors de sa quatrième nuit à Havengate, elle recommença à avoir des cauchemars et des terreurs nocturnes.

— Le Dr Duboise prétend que c'est bon signe, lui expliqua-t-elle, frissonnant à leur seul souvenir. Quelque chose dans mon subconscient tente de revenir à ma conscience. S'agit-il du traumatisme que j'ai subi et refoulé ? Mais quand est-ce que je sortirai de mon amnésie, à la fin ? Quand est-ce que je retrouverai mon identité ?

Pour ne pas entretenir davantage son anxiété, Andrew lui avait caché qu'il continuait ses recherches sur elle : il s'intéressait en effet à toutes les histoires de personnes portées disparues relatées quotidiennement dans la presse. Mais comme il respectait toujours sa promesse de ne pas diffuser son signalement, il progressait avec une lenteur qui le désespérait.

Sa persévérance fut toutefois payée de retour. Il était dans son box favori et déjeunait en lisant les journaux lorsqu'il tomba sur un petit article publié dans le *New York Times*.

« Cérémonie funèbre à la mémoire de Patricia Radcliffe, célèbre femme d'affaires, bien connue du monde de la haute finance new-yorkaise, disparue depuis la récente tempête. Elle était en compagnie de son associé, Perry Reynolds, lui aussi disparu. »

L'article était illustré par une photo représentant Trish, souriante, en femme sûre de son pouvoir et de son charme. Elle portait une robe de soirée avec une encolure évasée qui découvrait ses épaules, et sa beauté rayonnante était rehaussée par un magnifique collier en diamant.

Andrew fixa la photo si longtemps qu'il crut discerner une pointe d'ironie dans le regard allègre de la jeune femme, comme si elle s'amusait de sa déconvenue.

Du tour que le destin lui jouait.

Si Andrew était heureux d'avoir réussi à retrouver l'identité de Trish, il éprouvait en même temps du regret : leur prochaine séparation était inévitable. Il avait certes soupçonné Trish de faire partie d'un milieu privilégié, mais il avait été loin de penser qu'elle appartenait au monde de la haute finance new-yorkaise. Il avait caressé l'espoir secret de continuer à la voir, une fois qu'elle aurait retrouvé son identité, mais il savait maintenant que cet espoir romantique était absurde. Dès que Trish saurait qui elle était, elle retrouverait son environnement, sortirait très vite de son amnésie, reprendrait le cours de sa vie et n'aurait plus besoin de lui.

Andrew relut l'article à plusieurs reprises, puis il réfléchit à la meilleure façon d'annoncer la nouvelle à Trish. Il décida finalement de la communiquer au Dr Duboise. Le psychiatre était en effet le mieux placé pour informer Trish qu'elle se nommait Patricia Radcliffe et qu'elle vivait à New York.

* * *

Trish était dans la salle d'ergothérapie lorsqu'une secrétaire du médecin l'informa que ce dernier voulait la voir de toute urgence.

— Mais j'ai déjà eu ma séance avec lui, ce matin ! répondit-elle, troublée. Le regard de la secrétaire la mit mal à l'aise.

— Que veut-il ? insista-t-elle.

— Il veut vous parler.

— De quoi ?

— Je ne sais pas, déclara la jeune femme après une hésitation.

Trish comprit qu'elle mentait. Le docteur avait-il l'intention de mettre un terme à son séjour à Havengate ? se demanda-t-elle avec agitation. Elle savait que le coût de son hospitalisation était très élevé, et qu'en outre, depuis ces derniers jours, elle ne faisait plus aucun progrès.

— D'accord, je serai dans son bureau dans un quart d'heure.

Elle s'interrogeait toujours, tandis qu'elle traversait les jardins pour s'y rendre. Lui avait-elle révélé un fait capital, ce matin, qui l'avait fait réfléchir et qui nécessitait une nouvelle séance ? Et où irait-elle, dans l'éventualité où il

lui annoncerait qu'elle ne pouvait rester plus longtemps à Havengate ? Andrew accepterait-il de l'héberger de nouveau ? Elle se savait en sécurité, chez lui, mais elle n'avait pas le droit de lui imposer de nouveau sa présence et de bouleverser sa vie.

— Entrez, Trish ! dit le Dr Duboise avec un air trop amical qui éveilla aussitôt sa méfiance.

Il lui fit signe de s'installer dans le fauteuil mauve où elle prenait place, lors de ses séances quotidiennes avec lui.

Elle s'assit avec raideur, poings serrés.

— Il y a un problème ?

— Aucun, assura-t-il sans cesser de sourire alors qu'il reprenait sa place derrière son bureau.

— En ce cas, pourquoi voulez-vous me revoir ?

— Détendez-vous, Trish. Prenez une grande inspiration, et respirez lentement. Encore une fois. Très bien. Maintenant, fermez les yeux. Je vais prononcer un nom et un prénom.

Plus angoissée, elle se raidit davantage et planta ses ongles dans les paumes de ses mains.

— Continuez de respirer profondément. Laissez votre esprit flotter comme un pétale sur l'eau. *Patricia Louise Radcliffe*.

Il le prononça à trois reprises. Trish eut beau se concentrer, ce nom et ce prénom ne lui dirent absolument rien. Quand elle rouvrit les yeux, elle comprit, à l'expression déçue du médecin, qu'il s'était attendu à ce qu'elle ait un éclair de reconnaissance.

Etrangement, ce fut la déception du psychiatre, et non son absence de réaction, qui lui donna le plus de regret. Après les succès de son premier jour à Havengate, elle avait si peu progressé et essuyé tant de déconvenues qu'elle était devenue fataliste.

— Je suis désolée, dit-elle, consciente d'anéantir ses espoirs.

— Fermez de nouveau les yeux, Trish. Respirez profondément. Détendez-vous.

Au bout d'un moment, il reprit la parole.

— Laissez maintenant ce nom et ce prénom envahir votre esprit. Perry Reynolds.

Trish sursauta, comme si elle avait reçu une décharge électrique.

L'espace d'une seconde, elle entrevit très nettement le visage d'un homme grisonnant sur un fond sonore fait de bruits de tempête. Hélas, le visage se fragmenta, puis se décomposa en une suite de couleurs, pour enfin se fondre dans un noir d'encre. Le silence retomba aussi soudainement.

Cette vision n'avait pas été menaçante, mais elle provoqua en elle un véritable choc et, surtout, une peur atroce. Elle porta les mains à sa gorge et poussa un hurlement muet en happant l'air pour chercher son souffle.

La voix calme et apaisante du médecin lui parvint.

— Tout va bien, Trish, calmez-vous.

Lorsqu'elle se fut ressaisie, elle était épuisée et avait le front en sueur. Au bout d'un moment, elle reprit la parole, la voix rauque et encore haletante.

— Mais qui est Perry Reynolds ?

Le Dr Duboise ne lui répondit pas. Il lui posa des questions sur ce qu'elle venait de voir et de ressentir. Puis, l'air satisfait, il lui serra les mains.

— Andrew Davis m'a téléphoné, il y a environ une heure, à la suite de quoi il m'a envoyé, par fax, un article du *New York Times* sur une cérémonie funèbre à la mémoire d'une jeune femme qui a disparu, le jour de la tempête.

— Patricia Radcliffe... ?

Le Dr Duboise acquiesça.

— Andrew pense que je suis cette femme ? Et vous aussi ?

Elle secoua la tête. Se voir attribuer un prénom et un nom qu'elle ne reconnaissait pas était aussi perturbant que d'avoir perdu son identité et son passé.

— C'est impossible. Ce nom n'évoque absolument rien, pour moi ! Il doit s'agir de quelqu'un d'autre.

Et elle refusait d'endosser une identité qui n'était pas la sienne.

Mais le médecin lui tendit l'article qu'Andrew lui avait faxé.

— C'est bien vous ?

C'était bien elle.

La femme de la photo lui ressemblait trait pour trait. Trish regarda fixement le cliché, comme s'il allait s'autodétruire sous son regard incrédule, puis en déchiffra la légende.

— Patricia Louise Radcliffe...

Enfin, avec un détachement qui l'effraya, elle lut l'article.

— Perry Reynolds, prononça-t-elle, les lèvres tremblantes.

Pourquoi ce nom lui causait-il plus d'émotion que son propre nom ?

— Pourquoi est-ce que je me souviens du nom de cet homme et de son visage, alors que je ne peux pas me souvenir de mon propre prénom ?

Le Dr Duboise secoua la tête.

— Je ne sais pas. Mais je suis certain que vous me l'apprendrez bientôt.

* * *

Trop agité pour travailler, Andrew quitta Manhattan assez tôt. Après avoir contacté le Dr Duboise, il avait effectué des recherches complémentaires sur internet, afin de glaner des informations sur Atlantis Enterprises, la société que Patricia Radcliffe avait héritée de son père. L'année suivant la mort de Winston Radcliffe, la jeune femme s'était associée à Perry Reynolds, et l'actif de la société s'élevait actuellement à plusieurs millions de dollars. Le prestigieux magazine *Forbes* plaçait Atlantis Enterprises au rang des sociétés

les plus performantes et influentes des Etats-Unis. Quant à Patricia Radcliffe et Perry Reynolds, ils comptaient parmi les personnalités ayant obtenu les plus gros revenus de l'année.

A la pensée que Patricia Radcliffe avait dormi dans son mauvais lit, porté son peignoir et son vieux sweat-shirt, Andrew se sentit de nouveau victime d'une terrible ironie du destin.

Lorsqu'il arriva à Havengate, en fin d'après-midi, Trish, allongée sur son lit, fixait le plafond d'un air absent. A peine avait-il frappé à la porte entrouverte qu'elle se redressa brusquement.

— Andrew ! Enfin, te voilà ! Qu'est-ce que je dois faire ? Il paraît que je m'appelle Patricia Radcliffe, mais je ne la connais pas ! Comment est-ce que je pourrais endosser l'identité et la vie d'une femme dont le nom ne m'est pas familier ?

Face à la virulence de ses dénégations, Andrew resta muet. Il avait eu la certitude que Trish retrouverait la mémoire dès qu'elle entendrait le nom de Patricia Radcliffe, or il n'en était rien.

— Calme-toi. Il est inutile de paniquer.

— Tu as entendu ce que je viens de te dire ! Ça n'est pas moi ! Je ne suis pas *elle* !

— Patricia Radcliffe n'évoque vraiment aucun souvenir ?

— Mais non ! C'est un nom parmi des milliers d'autres. Et lorsque j'ai lu l'article que tu as faxé au Dr Duboise, j'ai eu l'impression de lire une information concernant une inconnue.

— La mémoire ne t'est donc pas revenue ? insista-t-il, s'asseyant à côté d'elle.

Elle portait le short blanc et le petit haut bon marché qu'il lui avait achetés, ne put-il s'empêcher de remarquer.

— J'ai bien eu un flash, avoua-t-elle, les lèvres tremblantes. Mais seulement au moment où j'ai entendu le nom de Perry Reynolds : le visage d'un homme grisonnant a tout à coup surgi devant mes yeux. L'article précise que c'était l'associé de Patricia Radcliffe.

Elle se tut et reprit :

— Et j'ai aussi entendu des grondements de tonnerre, des bruits de vagues. C'était terrible...

La voyant agitée de frissons, Andrew l'enlaça.

— Mais c'est également fantastique ! Parce que ta mémoire revient tout doucement !

Elle leva un regard anxieux sur lui.

— Selon l'article, cet homme aussi a disparu. Et si c'était à cause de Perry Reynolds que j'avais perdu la mémoire ?

Andrew s'était posé la même question, mais il se garda bien d'abonder dans son sens.

— Qu'en pense le Dr Duboise ? demanda-t-il prudemment.

— Il m'a recommandé de ne pas tirer de conclusions prématurées, mais c'est plus fort que moi !

Elle posa la tête sur son épaule, dans un geste de total abandon qui lui fit resserrer son bras autour de sa taille.

— Tu sais, j'aurais presque envie d'assister à cette cérémonie funèbre, confia-t-elle subitement. Ne serait-ce que pour voir les réactions des gens ! A ton avis, que se passerait-il, si je m'y rendais ?

— Les trois quarts de l'assistance s'évanouiraient ! plaisanta Andrew pour la détendre.

— Le Dr Duboise va alerter la police, dire que je suis en vie, afin que cette cérémonie soit annulée. Mais aucune information ne sera transmise sur le lieu où je me trouve.

Un silence tomba. Andrew s'était préparé à une avalanche de questions sur Atlantis Enterprises, mais Trish ne marquait pas le moindre intérêt envers sa société. A l'évidence, tout ce qui concernait Patricia Radcliffe la laissait indifférente.

— J'ai lu et relu cet article, confia-t-elle, mais aucune image et aucun souvenir ne se sont imposés à moi.

Elle hésita puis poursuivit tout à trac :

— Tu crois que je pourrais quitter Havengate pour la soirée ?

— Bien entendu. Où aimerais-tu aller ?

— Chez toi.

Un vif plaisir envahit Andrew.

— Bien entendu ! On dînera sur la terrasse. Tu as envie de manger chinois, ce soir ?

— Ça me va !

Après avoir informé le secrétariat de l'absence de Trish pour la soirée, ils prirent la route en silence. Trish réfléchissait et Andrew attendait la question qu'elle n'allait pas manquer de lui soumettre : que devait-elle faire, maintenant ?

Après avoir lu l'article du *New York Times*, Andrew avait tenté de reconstituer les faits. Trish avait disparu le jour de la tempête. Et, vu le choc qu'elle avait ressenti en entendant le nom de son associé, ce dernier était étroitement lié aux circonstances qui avaient provoqué son amnésie. A partir de là, c'était l'inconnu. Que s'était-il réellement passé ? Et pourquoi n'avait-il retrouvé que Trish ? Où était Perry Reynolds ?

En arrivant chez lui, conscient que Trish restait tendue, il lui proposa de faire une courte promenade sur la plage avant leur dîner. Elle accepta sans hésiter.

Par cette belle fin d'après-midi, l'océan ondulait comme une moire argentée, et les rayons du soleil jouaient au travers des nuages légers qui ornaient l'horizon. Des mouettes survolaient l'océan, et leurs cris se mêlaient au mouvement et au bruit incessant des vagues.

Andrew prit volontairement la direction opposée à celle de la crique où il avait secouru Trish, et il observa son visage, qu'elle tendait avidement au vent et au soleil. Une immense tristesse l'envahit. C'était peut-être la dernière fois qu'ils vivaient un instant si complice. En quelques jours, Trish lui était devenue si précieuse... Il la considérait même comme sienne. De nouveau, il regretta presque d'être tombé sur cet article du *New York Times* qui, en redonnant sa vie et son identité à Trish, la lui arrachait.

Tandis qu'ils marchaient, il passa un bras possessif autour de sa taille, sa façon de la revendiquer avant leur séparation. Trish lui sourit aussitôt, et il contempla son visage doux et pur, saisi par l'irrésistible envie de le caresser. Il désirait l'impossible, il la voulait à lui pour toute la vie, comprit-il, foudroyé.

Ils arrivaient à la hauteur de jeunes gens qui jouaient au volley, quand Trish ralentit le pas et se raidit.

— Je pense que nous devrions rebrousser chemin.

Et si ces gens me connaissaient ?

Cette pensée soufflée par son intuition la fit frissonner.

— Comme tu veux, répondit Andrew.

Ils faisaient demi-tour lorsque le ballon de volley tomba sur eux. Andrew le rattrapa, au moment où une jeune fille rousse s'approchait en riant de plaisir.

— Bien rattrapé ! Bravo les renforts ! Vous arrivez au bon moment : il manque justement deux joueurs dans mon équipe. On va leur montrer qu'on est les meilleurs ! Il y a de la tarte aux myrtilles pour les gagnants !

D'autorité, elle prit la main de Trish.

— Venez, tous les deux ! Moi, je m'appelle Dee.

Trish la fixait, bouche bée. Andrew n'eut pas le temps de refuser, car les autres joueurs s'approchaient déjà et les remerciaient chaudement de participer à leur match.

Il tourna un regard inquiet vers Trish. Il s'attendait à ce qu'elle résiste et tente de prendre la fuite, mais, à sa plus grande surprise, il constata que son appréhension du début cédait la place à un émerveillement inattendu. La gaieté des jeunes gens semblait la rassurer, et même se communiquer à elle. Elle ne protesta donc pas et se laissa conduire vers le filet de volley un sourire aux lèvres.

— A toi de servir ! lança Dee à Andrew, qui tenait toujours le ballon.

— Non, à moi ! déclara Trish.

Andrew la dévisagea avec étonnement.

— C'est moi qui sers ! répéta-t-elle avec fermeté.

Il lui lança le ballon qu'elle rattrapa avec adresse, comme si le volley n'avait jamais eu de secret pour elle.

Trish servit avec une telle précision et une telle force qu'aucun joueur de l'équipe adverse ne réussit à s'emparer du ballon.

— Super ! s'exclama Dee.

Andrew n'en revenait pas. Où avait-elle appris à si bien servir ? Tout au long de la partie, il ne cessa d'admirer sa grâce, sa légèreté et son assurance. C'était à l'évidence la meilleure joueuse ! A la fin du match, l'équipe adverse, battue à plate couture, protesta vivement.

— Ça n'est pas juste !

— Trish est une joueuse professionnelle !

— Mais où est-ce que tu as appris à faire de pareils services ?

— Honnêtement, je ne sais pas, répondit Trish en riant. Plutôt, je ne m'en souviens pas, avoua-t-elle.

Reconnaître implicitement son amnésie face à des inconnus était à ses yeux un progrès.

Pendant ce temps, Andrew la contemplait sans se lasser. Elle était détendue, elle avait des couleurs et son regard était radieux. Vive, insouciante et joyeuse, telle avait été Trish avant le choc qui l'avait rendue amnésique.

— Après l'effort, le réconfort ! annonça Dee en prenant le bras de Trish et celui d'Andrew. Et aux gagnants l'honneur de découper la tarte !

Andrew interrogea Trish du regard. Il savait qu'à ses phases d'enthousiasme succédaient des moments de désespoir, voire de prostration. De plus, après avoir vécu en recluse pendant une bonne semaine, elle se retrouvait soudain au centre de l'attention générale, et le contraste était peut-être trop brutal.

— Qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda-t-il avec prudence.

Elle lui adressa un large sourire.

— Cela ne t'ennuie pas ?

— Pas du tout. Nous aurons une nouvelle occasion de passer la soirée ensemble et de manger chinois ! dit-il, lui retournant son sourire.

Mais son intuition lui souffla qu'il n'y aurait peut-être jamais de prochaine fois. Dès qu'elle aurait retrouvé son appartement, les bureaux de sa société et sa fonction, elle n'aurait ni le temps, ni l'envie de jouer au volley sur la plage.

Les autres joueurs les acceptèrent dans leur cercle sans leur poser de questions. Andrew et Trish prirent donc place autour du feu de camp, firent griller des hot dogs et des marshmallows, puis se restaurèrent de salades composées et de tarte aux myrtilles. L'atmosphère était légère et plaisante.

La nuit tombait, lorsqu'un garçon commença à jouer de la guitare.

— Tu joues mieux que lui, murmura Trish à l'oreille d'Andrew.

Il l'enlaça, et elle posa la tête sur son épaule. Andrew aurait souhaité que cet instant dure toujours.

De son côté, Trish se réjouissait que le présent soit si précieux et si vivant. Elle le savourait d'autant plus qu'elle ne pouvait se raccrocher au passé et ne réussissait pas à se projeter dans l'avenir.

Lorsque la fête fut terminée, ils regagnèrent le cottage en silence. La nuit était douce et calme. L'océan scintillait sous des milliers étoiles complices de

leur nuit. Andrew marchait lentement, à contrecœur, car il répugnait à mettre un terme à leur soirée.

— Tu aimerais boire un café, avant que je te reconduise à Havengate ? lui demanda-t-il, plein d'espoir, quand ils arrivèrent chez lui.

— Il faut vraiment que je rentre à Havengate ? demanda Trish avec un gros soupir.

Elle s'assit à la table du patio.

— Peut-être que, si je rentre trop tard, la grille sera fermée ?

Andrew éclata de rire.

— Je ne crois pas... et je ne voudrais pas qu'on me reproche de t'avoir retenue trop tard.

Quand il revint avec deux tasses de café, Trish s'était accoudée à la table et avait posé son front sur ses mains. Lorsqu'elle leva sur lui un regard rempli d'ombres, Andrew comprit que la légèreté de la soirée n'était plus qu'un lointain souvenir.

Il s'assit en face d'elle, de peur de la prendre dans ses bras et de l'embrasser. Il en mourait d'envie, mais il ne voulait pas profiter de sa vulnérabilité et tout gâcher par des élans qu'il regretterait sûrement.

— Raconte. Que se passe-t-il ? demanda-t-il avec calme.

Elle resta silencieuse. Perdue dans ses pensées, elle n'avait peut-être pas entendu sa question ? Il allait donc la lui reposer, mais, au même instant, elle soupira et humecta ses lèvres sèches.

— J'aimerais te raconter ce que je ressens, mais je ne veux pas non plus t'accabler avec mes histoires.

Elle lui adressa un faible sourire.

— J'ai assez dérangé ta vie comme ça.

— C'est faux, Trish. Je suis là, et je soutiendrai toujours tes décisions, quelles qu'elles soient.

Même si elle décidait de ne plus le revoir, acheva-t-il en son for intérieur.

— Je ne vais pas me cacher à Havengate toute ma vie, reprit-elle. Je ne veux pas non plus vivre avec cette peur qui me harcèle. Et en devenir l'esclave. Ce serait intenable. Lâche. Il faut que j'affronte la réalité. *Ma* réalité. Je l'ai compris ce soir. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je crois, oui.

Il n'ajouta pas que le retour trop brutal à sa réalité, après sa solitude de ces derniers jours, pouvait aussi lui causer un véritable stress. Une fois qu'elle se serait manifestée, une fois que tout le monde saurait qu'elle était vivante, elle attirerait inmanquablement l'attention et la curiosité des médias. N'était-elle pas une personnalité de la scène new-yorkaise ? Serait-elle capable d'assumer cette situation ?

Elle posa sa tasse sur la table et la serra entre ses mains.

— Mais j'ai peur...

— Je sais, et c'est normal. Mais tu es courageuse. Tu réussiras. Et tu

sortiras bientôt de ton amnésie.

— Et sinon ? Et surtout, si je découvre que je n'aime pas Patricia Radcliffe ?

Andrew n'y tint plus, il vint s'asseoir à côté d'elle.

— Dans ces conditions, tu ne seras pas Patricia Radcliffe. Tu auras le droit de devenir qui tu veux.

— Tu crois ?

Elle le regarda droit dans les yeux, puis ajouta d'une voix frémissante :

— Et si on m'en empêche ?

Patricia Radcliffe vivait au dernier étage d'un gratte-ciel de style Arts déco très élégant. Son penthouse surplombait Central Park et la Cinquième Avenue. Le personnel de l'immeuble avait été averti de son arrivée.

Aussi, lorsque Andrew et Trish entrèrent, le portier, un homme entre deux âges, vêtu d'un uniforme aux boutons dorés, s'avança pour les accueillir et toucha sa casquette.

— Bienvenue, mademoiselle Radcliffe, dit-il avec une expression chaleureuse, quoique perplexe.

— Merci, répondit Trish, d'une voix mal assurée et à peine audible.

Suis-je censée le connaître ?

— Je suis Harold Wills, mademoiselle, ajouta le portier face à son sourire hésitant. Je suis votre portier depuis quinze ans.

Quinze ans ! Mais j'ai l'impression de ne l'avoir jamais vu...

— Je suis désolée, Harold, mais je...

— Ne vous inquiétez pas, je suis au courant de votre situation, mademoiselle Radcliffe, dit-il avec calme, mais en lui lançant un regard de compassion.

Certaine que ses proches allaient lui adresser le même regard, et, pire, lui demander si, malgré tout, elle se souvenait d'eux, Trish se troubla et eut envie de faire demi-tour.

Mais c'était sans compter Andrew. Devinant ses intentions, il lui prit le bras avec fermeté et la conduisit à l'intérieur. Le grand hall tout en marbre, décoré de hauts miroirs, et avec un mobilier Arts déco, était aussi vaste que son cottage. Il se demanda si les habitants de l'immeuble ou les visiteurs l'admiraient, comme il le faisait à l'instant, ou si, blasés, ils n'y prêtaient pas plus attention que s'il s'agissait d'une banale entrée d'immeuble.

Trish toujours à son bras, il se dirigea vers l'un des deux ascenseurs du fond. L'un était malheureusement occupé, mais, à son plus vif soulagement, la porte du second s'ouvrit dès qu'il eut pressé sur le bouton d'appel.

— On y va, dit-il d'une voix encourageante.

Il garda la main sur son bras alors qu'il la faisait entrer dans l'ascenseur spacieux et garni d'un épais tapis.

Trish frissonna au moment où la porte se referma sur eux. L'ascenseur

commença à s'élever dans un silence impressionnant.

— Tout ira bien, lui répéta Andrew. Souviens-toi des paroles du Dr Duboise. Ne te mets pas sous pression, ne te force pas non plus à te souvenir. Si quelque chose ou quelqu'un te semble familier, c'est très bien, mais ne te sens pas obligée de mentir. Les gens que nous allons rencontrer maintenant sont tes amis, après tout.

L'étaient-ils vraiment ? s'interrogea-t-elle. Pourquoi avait-elle subitement l'impression du contraire ?

Arrivés au dernier étage, ils sortirent dans un immense couloir. Un guéridon supportait une décoration florale compliquée, et était flanqué de deux fauteuils à entretoise garnis de tapisserie au petit point, sans doute destinés aux personnes qui voulaient s'asseoir en attendant l'ascenseur.

Trish regarda de part et d'autre du couloir, puis fixa les doubles portes en face d'eux ainsi que la petite plaque dorée qui portait le nom de Patricia L. Radcliffe. Elle ne reconnaissait malheureusement rien.

— Je ne suis pas encore prête, Andrew. Partons, déclara-t-elle à mi-voix.

La panique la saisit et fit battre son cœur plus fort quand elle le vit appuyer sur la sonnette.

— Je t'en prie, partons tout de suite ! insista-t-elle. Je viens de te dire que je n'étais pas encore prête !

Elle n'avait pas plus tôt prononcé ces mots que la porte s'ouvrit.

— Je pensais bien avoir entendu l'ascenseur, déclara une femme vêtue d'un uniforme de gouvernante bleu marine.

Elle sourit largement à Trish.

— Mademoiselle Patricia ! Nous vous attendions avec impatience !

Puis elle ajouta, plus inquiète :

— Vous allez bien ? Vous nous avez fait une peur terrible.

— Sasha, faites donc entrer Patricia, au lieu de palabrer ! ordonna une voix agacée.

Un grand brun se profila derrière la gouvernante. Il portait sa trentaine avec assurance ; il était très séduisant, dans son costume sombre impeccable assorti à sa chemise blanche en popeline et sa cravate de soie, discrète et de bon goût. Son regard noisette chercha avidement celui de Trish, comme s'il voulait se rassurer, ou du moins avoir la certitude que son retour annoncé n'avait pas été une sinistre plaisanterie. Au bout d'un moment, sa bouche frémit d'une émotion mal contenue.

— C'est vraiment toi...

Il se rapprocha, mais Trish recula, le fixant comme si elle ne l'avait jamais vu.

— Qui êtes-vous ?

L'expression de l'homme aurait été comique si la situation n'avait été si pathétique, songea Andrew.

Au même instant, une jeune femme aux cheveux bruns coupés court, qui devait avoir la trentaine, s'encadra dans l'embrasement de la porte du salon.

— Voyons, Curtis ! intervint-elle avec brusquerie. Ne les laisse donc pas dans l'entrée !

Elle dévisagea Trish attentivement, mais elle ne se précipita pas sur elle et ne lui posa pas non plus de questions.

— Je suis Janelle, lui dit-elle avec simplicité.

Là-dessus, elle les conduisit dans un vaste salon qui aurait aisément pu figurer dans les pages des plus grands magazines de décoration.

Trish contempla le tapis d'inspiration ottomane, les rideaux anciens en tissu broché bleu et or et l'élégant mobilier de créateur. A la cimaise étaient accrochés de nombreux tableaux dont les réflecteurs lumineux étaient suspendus sur des crochets amovibles réglables. *Puisque je suis Patricia Radcliffe, c'est moi qui ai choisi ce mobilier, à moins que je n'aie fait appel à un architecte d'intérieur...*

Ce salon élégant dénotait un goût très sûr, mais ne dévoilait rien de la personnalité de Patricia Radcliffe. Ou, plus précisément, ce salon ne lui disait strictement rien.

Elle tourna un regard stupéfait sur Andrew.

— Est-ce que ce salon me ressemble ?

— Je ne sais pas..., répondit-il, lui aussi déconcerté.

— Bienvenue à la maison, Patricia ! déclara Janelle, la replaçant dans son rôle de propriétaire des lieux. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Je ne sais pas..., répondit Trish, la regardant avec embarras.

Qui était Janelle ? Une amie ? Une collègue de travail ?

— Je suis Curtis Mandel, déclara l'homme qui l'observait avec un mélange de perplexité et d'inquiétude.

— Curtis et moi, nous sommes tes plus proches collaborateurs, au bureau, expliqua Janelle.

— Et aussi tes plus proches amis, précisa Curtis en adressant un regard appuyé à Andrew. Monsieur, nous ne savons pas quel rôle vous avez joué dans cette situation dramatique. Vous êtes... ?

— Andrew Davis, répondit Andrew sans lui tendre la main.

Curtis Mandel lui avait parlé avec froideur. La politesse exigeait qu'ils se présentent l'un à l'autre, mais ne demandait pas de se montrer amical.

Conscient de l'hostilité de Curtis, Trish ajouta rapidement :

— Andrew m'a sauvé la vie : c'est lui qui m'a retrouvée, à demi noyée sur la plage.

— Nous l'avons entendu dire, répondit Curtis, glacial.

Il reprit à l'adresse d'Andrew :

— Vous n'avez aucune idée de ce qui est arrivé à Patricia, ou à Perry, monsieur Davis ?

— Non, répondit Andrew d'une voix brève, irrité par son attitude

condescendante.

Il éprouvait une antipathie spontanée envers Curtis Mandel. Non seulement ce dernier était froid, mais il le toisait avec morgue. Il avait évidemment jugé son costume de lin, très simple, et le jugeait inférieur en qualité et en élégance à son coûteux costume d'homme d'affaires new-yorkais. Andrew avait compris, au regard et à l'attitude de Curtis, qui s'approchait maintenant de Trish, qu'il nourrissait à son égard des sentiments plus tendres qu'une simple amitié entre collègues de travail. Est-ce que Patricia Radcliffe était amoureuse de Curtis ? se demanda Andrew, soucieux.

— Patricia chérie, tu ne te souviens vraiment de rien ? reprit Curtis en la dévisageant avec attention. Même pas de moi ?

L'expression déconcertée de Trish suffit à répondre à sa question. Par chance, Janelle intervint avec impatience.

— Tu es infernal, Curtis. Patricia vient à peine d'arriver, et tu l'agresses déjà avec tes questions !

Puis elle reprit en lui souriant.

— Je suis désolée... mais nous allons tous devoir être patients. Personne ne peut imaginer les épreuves que tu as traversées, et que tu vis actuellement. Qu'est-ce qui te ferait vraiment plaisir ?

Rentrer au cottage avec Andrew ! pensa Trish spontanément, tout en regardant Andrew avec un air suppliant.

— Je pense que Trish a surtout besoin de temps pour faire le point, déclara Andrew au même instant.

— Bien entendu, s'empressa de répondre Janelle. Nous ferons tout notre possible pour la soutenir dans cette épreuve. Et, d'ailleurs, je vais donner des ordres à Sasha pour que Patricia ne soit pas envahie par les visites.

— Nous réussirons à gérer la situation, enchaîna Curtis d'un ton uni, quoique toujours condescendant. Nous sommes ses amis, nous saurons donc la protéger et assurer son confort et sa sécurité.

L'allusion avait le mérite d'être claire : il devait disparaître, songea Andrew qui riposta sans attendre :

— Trish peut compter sur ses amis, et j'en suis un.

Le regard amusé de Janelle passait maintenant de Curtis à Andrew.

— Pourquoi ne pas laisser Patricia retrouver ses marques ? proposait-elle d'une voix conciliante. Et, d'ailleurs, je suis sûre qu'elle aimerait se reposer et se changer, ajouta-t-elle, jetant un regard critique sur la robe bain de soleil qu'Andrew lui avait achetée. Sa garde-robe l'aidera à retrouver quelques souvenirs.

Si seulement ç'avait été aussi simple..., songea Trish abattue. Janelle était bien naïve de penser qu'un simple regard sur ses vêtements la tirerait miraculeusement de son amnésie, alors que la vue de son appartement et de ses amis ne lui rappelait rien. D'un autre côté, conclut-elle en soupirant, Janelle faisait de son mieux pour l'aider à affronter une situation difficile et

terriblement gênante pour tout le monde. Pour être aussi compréhensive, Janelle devait compter parmi ses plus proches amies.

La sonnerie de l'entrée l'arracha à ses pensées. La gouvernante, qui était restée en retrait, alla ouvrir à la hâte.

— Elle est là ? demanda une voix de femme qui figea Curtis et Janelle.

Trish eut un éclair de reconnaissance. *Cette voix ! Elle la connaissait !* Elle fit volte-face, fixa la porte, les jambes tremblantes. Andrew posa la main sur son épaule, et sa pression chaleureuse lui redonna courage.

Sasha fit entrer une jeune femme blonde qui portait une robe écarlate sexy moulant ses formes voluptueuses. Un très jeune homme la suivait. Tous deux regardèrent Trish avec une surprise non dissimulée.

Si Trish avait reconnu la voix de la femme, en revanche, elle ne la reconnut pas et ne reconnut pas non plus son compagnon.

— Enfin te voilà ! s'exclama la femme d'une voix enjouée, un peu maniérée. Nous avons vécu un véritable cauchemar, et maintenant j'aimerais avoir des explications !

Le jeune homme lui saisit le bras.

— Calme-toi, Darlene.

— La ferme, Gary ! dit-elle, fixant toujours Trish. Que s'est-il passé, Pat ? Où est Perry ? Dis-moi la vérité, par pitié !

— Ça n'est pas le moment d'avoir une crise de paranoïa, Darlene, intervint Janelle, agacée.

— De la paranoïa ? s'exclama Darlene, outrée. Le jour de la tempête, Perry et Patricia avaient rendez-vous, au beau milieu de l'après-midi ! Et à ton avis, pourquoi ? Et pourquoi ont-ils ensuite disparu ? Je suis prête à parier que Perry et Pat ont manigancé derrière notre dos !

Elle plissa ses yeux lourdement frangés de mascara et les dirigea vers Curtis.

— Que vous a-t-elle raconté ?

— Rien encore, répondit Curtis d'une voix coupante. Mais je suis d'accord avec Janelle. Je t'interdis de faire des insinuations aussi malveillantes.

— Allons donc, Mandel, vous connaissez ma belle-mère ! déclara le jeune homme d'un air sarcastique en se laissant tomber sur une chaise. Elle aime se faire des films, n'est-ce pas, chère belle-maman ?

Darlene le foudroya d'un regard qui aurait réfrigéré n'importe qui, mais qui fit ricaner Gary.

— Nous sommes moins naïfs que toi, Gary. Ça n'est pas parce que ton père te renfloue sans cesse que c'est un saint.

Elle reporta son regard sur Trish.

— Surtout quand il y a une manipulatrice dans les parages.

— C'est admirable de reconnaître ses défauts, répliqua Andrew.

Excédé par les attaques fielleuses de Darlene, il s'était montré

impertinent, mais la vue du visage livide de Trish avait éveillé ses instincts les plus protecteurs.

— Qui êtes-vous ? s'enquit Darlene, tournant un regard assassin sur lui.

— Le héros du jour, répliqua Curtis sèchement. Andrew Davis, je vous présente Darlene Reynolds.

Puis il reprit, à l'adresse de cette dernière :

— Je lui demandais justement s'il avait des nouvelles de ton mari.

— Et ?

Curtis haussa les épaules.

— Ça suffit ! explosa soudain Trish, qui trouva enfin le courage de s'exprimer. Je ne me souviens d'aucun d'entre vous ! Et, pour l'instant, je vous jure que c'est une sacrée chance !

Andrew lui adressa un sourire d'approbation, ravi qu'elle fasse front avec tant de vaillance.

J'ai donc du caractère, je sais m'imposer, songea Trish, surprise par son éclat. Sa paranoïa semblait même avoir disparu. Et, tout à coup, elle se sentit parfaitement à l'aise et capable d'affronter la situation.

— Je ne veux plus voir personne ! reprit-elle d'un ton autoritaire. Partez tous, sauf Andrew !

— M. Davis ne te sera pas d'une grande aide, Patricia, reprit Curtis avec affectation. En revanche, Janelle devrait rester pour t'orienter dans ton appartement.

Il n'ajouta pas que Janelle lui servirait aussi de chaperon, mais le regard qu'il adressa à Andrew était sans ambiguïté.

— Curtis a raison. Vous êtes d'accord, n'est-ce pas, Andrew ? demanda Janelle, cherchant son approbation.

Andrew acquiesça.

— Je reviendrai plus tard, une fois que tu auras retrouvé tes repères, dit-il à Trish à voix basse. Mais tu peux évidemment m'appeler quand tu veux. De plus, mes bureaux ne sont pas très loin de chez toi. C'est d'accord ?

Il luttait contre l'envie de la prendre dans ses bras et de renvoyer tout le monde pour rester seul avec elle. Il regrettait que ses retrouvailles avec ses proches aient tourné à la confrontation ; il aurait tout donné pour lui épargner une épreuve aussi cruelle.

Trish soupira, contenant son désir de le supplier de rester ou de l'emmener avec lui. D'un autre côté, elle n'avait pas le droit de fuir sa vie et de se dérober à ses responsabilités. Elle devait découvrir la vérité, et tant pis si les pénibles reproches que venait de lui adresser Darlene Reynolds étaient fondés.

Elle opina.

— D'accord.

— Je pense même que Janelle devrait rester quelques jours, reprit Andrew, le temps que tu te familiarises de nouveau avec ton appartement. Et

elle empêchera les éventuels visiteurs de te déranger, mieux que ne le fera Sasha.

— Mais enfin, de quel droit décidez-vous de la vie de Patricia ? intervint Darlene avec insolence.

— C'est exactement la question que je me pose ! renchérit Curtis, les yeux plissés par la méfiance. Je vous trouve bien présomptueux, monsieur Davis. Vous ne connaissez Pat que depuis une semaine tout au plus, et vous lui dictez déjà sa conduite ? Vous devriez avoir la décence de vous retirer et de laisser ses plus anciens amis s'occuper d'elle.

— Ça suffit, maintenant ! ordonna de nouveau Trish, à bout de patience.

Puis elle tourna les yeux vers Janelle.

— Je vais dans ma chambre, je veux me reposer.

Là-dessus, elle se dirigea vers une porte.

— Non, ça n'est pas par là, dit Janelle en la retenant. Ce couloir donne sur la bibliothèque, la salle à manger et la cuisine. Si tu veux aller dans ta chambre, tu dois aller par là.

Elle sourit à Trish.

— Je vais te guider.

Trish lui adressa un regard de gratitude et s'efforça de ne pas prêter attention au silence qui les accompagna, au moment où elles sortirent.

— Joli numéro ! s'exclama Gary, se levant avec une grimace. J'ai presque envie d'applaudir !

— Eh bien, pour une fois, je suis d'accord avec toi, Gary ! dit sa belle-mère d'une voix qui indiquait qu'ils l'étaient rarement. Pat simule son amnésie, c'est évident !

— Pourquoi est-ce que Patricia feindrait d'avoir perdu la mémoire ? intervint Curtis avec agacement.

— Comme tu es naïf, mon pauvre Curtis ! s'exclama Darlene. D'un autre côté, ça ne m'étonne pas : tu as toujours été à la botte de Patricia. Tu es aveugle ! Perry et Patricia ont voulu s'enrichir à nos dépens, et ils ont monté une machination !

Sur ces entrefaites, elle tourna les yeux vers Andrew, mettant les mains sur ses hanches, provocante comme une actrice de série B.

— Je ne sais pas quel rôle vous jouez dans leur petite comédie, mais je vous jure que je le découvrirai ! Et, d'ailleurs, je vais avertir les autorités.

— Avec plaisir, répliqua Andrew d'une voix calme. Ne voulons-nous pas tous savoir ce qui s'est réellement passé, le jour de la tempête ?

Il dévisagea tour à tour Curtis, Darlene et Gary, et sentit l'appréhension l'envahir. L'un des trois connaissait peut-être des éléments relatifs au drame, et ceux-ci, une fois assemblés, pouvaient révéler la vérité. Une vérité qui redonnerait vie à Patricia Radcliffe.

Sa chambre à coucher, élégamment meublée, n'évoqua pas le moindre souvenir. A tel point, même, que Trish hésita à y entrer. Aurait-elle visité l'appartement d'une inconnue qu'elle n'aurait pas été plus gênée... Sans Janelle, elle ne s'y serait jamais retrouvée.

La tapisserie, où dominaient le bleu lavande et le vert tilleul, reproduisait un dessin floral ancien. Les mêmes couleurs suaves se retrouvaient sur le tissu des rideaux damassés, du couvre-lit et des oreillers joutifs. Une élégante mais confortable méridienne s'élevait dans un coin, juste à côté de la bibliothèque. Au-dessus de la cheminée s'élevait jusqu'au plafond un trumeau encadré par des feuilles d'acanthé dorées.

— Tu venais de refaire la déco de ta chambre, lui expliqua Janelle avec complaisance. C'est Eloise, de chez Sullivan Interiors, qui s'en est chargée. Tu as passé un temps fou à choisir la tapisserie, le mobilier, les tissus pour les rideaux, et les parures de ton lit.

Elle sourit à Trish.

— Avec Eloise, vous vous êtes même disputées ; il faut dire que vous n'avez pas les mêmes goûts, toutes les deux. Tu as fini par imposer tes vues pour un résultat que je trouve très réussi.

Trish regarda sa chambre d'un autre œil.

J'aime donc les couleurs pastel, les tissus très doux et les ambiances cosy.

— C'est très joli, conclut-elle spontanément.

— Tu as envie de te changer ? demanda Janelle avec un regard critique sur sa robe bain de soleil.

Trish acquiesça distraitement. Elle suivit Janelle dans son dressing, rempli de vêtements griffés, toujours avec l'impression de violer l'intimité d'une inconnue.

Et pourtant, tout cela m'appartient.

Découragée, elle passa en revue ses tailleurs, jupes, pantalons, robes de soirée, chemisiers et chaussures, en espérant découvrir des indices sur sa personnalité d'avant son amnésie, et avoir un déclic. Elle ferma les yeux pour s'imprégner des images qui leur étaient liées. En vain. Si elle les avait portés, elle n'en gardait aucun souvenir.

Janelle lui vint en aide.

— Tu te souviens de celle-là ? demanda-t-elle à Trish en lui tendant une robe noir et bleu nuit éclairée de broderies or.

Trish toucha l'étoffe chamarrée et passa le doigt sur le galon de soie. Le tissu était sensuel, au toucher, et sa couleur accrochait le regard.

— C'est très beau...

— Tu l'as achetée une semaine avant ta disparition. J'étais avec toi, et nous avons passé la journée à courir les boutiques de haute couture. Ensuite, nous sommes allées nous détendre dans un institut de beauté.

Janelle soupira.

— J'ai du mal à concevoir que tu aies oublié tous les bons moments que nous avons passés ensemble. Cela fait six ans que je travaille chez Atlantis...

Les lèvres de Janelle tremblèrent, comme si elle contenait ses larmes.

— Nous étions devenues amies.

Impulsivement, Trish la serra dans ses bras.

— Justement, j'ai besoin d'une amie, Janelle.

— Moi aussi, j'ai besoin de toi... Au bureau, tout est sens dessus dessous depuis ta disparition et celle de Perry. Curtis essaie bien de s'imposer, mais il s'y prend mal. De plus, les ragots vont bon train. Et ma charge de travail a doublé... Je suis contente que tu sois de retour. Toi, au moins, tu me comprenais toujours.

Trish s'assit sur son lit avec Janelle, et l'écouta parler de ses problèmes. A la suite de ses confidences, elle eut moins de difficulté à évoquer les siens.

— Si tu savais comme je me sens perdue, sans ma mémoire...

— Je peux seulement l'imaginer. Et je me sens impuissante à t'aider.

— Tu m'aideras en étant présente, en répondant à mes questions, même les plus stupides. Tu dois bien me connaître, puisque tu es mon amie.

— Et depuis longtemps déjà. Je suis arrivée chez Atlantis un an après la mort de ton père. Tu étais la prune de ses yeux. Et quand j'ai entendu Andrew t'appeler Trish, cela m'a surprise, parce que seul ton père t'appelait Trish.

— Vraiment ?

Trish fut émue aux larmes d'avoir conservé au moins ce souvenir.

— Je ne veux pas faire pression sur toi, poursuivit Janelle d'un ton d'excuse. Mais tu as vraiment tout oublié ?

— Justement, sais-tu si je possède une trousse de maquillage bleu et jaune avec des papillons argentés ? demanda Trish en cherchant la réponse sur son visage.

Janelle lui adressa un regard incrédule.

— Mais oui ! J'étais même avec toi, lorsque tu l'as achetée ! Tu te souviens de ce détail ? C'est insensé !

— Quand on y réfléchit bien, il n'y a rien de sensé dans toute cette histoire, convint Trish.

Elle hésita avant de poursuivre.

— J'aimerais voir une photo de Perry Reynolds.

Janelle ouvrit de grands yeux.

— Tu te souviens aussi de Perry ?

— C'est difficile à dire. Quand j'ai entendu son nom, j'ai eu une espèce de flash, où j'ai vu un homme. Est-ce que tu sais si j'ai des photos de lui ?

— Je vais aller chercher tes albums, dans la bibliothèque, d'accord ?

Trish opina, mais elle retint Janelle qui se levait. C'était peut-être puéril, mais elle refusait de rester seule dans cette chambre inconnue, à tenter de redevenir une femme qu'elle ne reconnaissait pas.

— Attends, je t'accompagne !

La bibliothèque ressemblait davantage à un bureau qu'à une bibliothèque

digne de ce nom. Des étagères couvraient les quatre murs lambrissés, et une table élégante et fonctionnelle soutenait un ordinateur. Une photocopieuse, un fax et d'autres équipements typiques des bureaux l'occupaient. Un canapé en cuir et deux fauteuils design assortis étaient équipés de lampes, comme s'ils servaient à de longues sessions de travail nocturne. Enfin, les fenêtres portaient des persiennes. L'ensemble lui sembla froid et impersonnel.

— Patricia Radcliffe, enfin, je veux dire... *je* travaille beaucoup ?

Janelle acquiesça en ouvrant l'un des placards.

— Atlantis est une société importante, et tout repose sur toi. Et aussi sur Perry, puisque c'est ton associé.

— Tu as connu ma mère ?

— Non. Elle est morte quand tu étais encore bébé. Ah, voilà ! conclut-elle en sortant plusieurs albums et des boîtes qui contenaient des photos en vrac.

Janelle ouvrit les albums, et parcourut les photos non classées à la hâte.

— Il y a des photos de Perry dans ces piles. Les albums ne contiennent, quant à eux, que des photos de famille.

Elles s'installèrent dans le sofa.

— Tu veux que je sélectionne les photos de Perry, ou tu veux tout regarder ? demanda Janelle.

— Les seules photos de Perry me suffiront, répondit Trish rapidement.

Elle se sentait incapable de passer son enfance en revue, et de ne pas reconnaître le visage de son père. Elle s'adossa au sofa, rejeta la tête en arrière et ferma les yeux pendant que Janelle sélectionnait quelques photos.

— Ah, en voilà justement une qui est très réussie !

Trish hésita à la regarder. Et si le visage qu'elle avait entrevu, lors de son éclair de reconnaissance, n'était pas celui de Perry Reynolds ? Lorsque Janelle lui plaça le cliché dans la main, elle attendit encore, évoquant de nouveau le séduisant visage qui avait surgi dans son esprit et y était resté gravé. Enfin, elle ouvrit lentement les yeux et les baissa sur la photo.

Elle retint son souffle, et son cœur se mit à battre sourdement dans ses oreilles.

C'est lui ! songea-t-elle. A son exaltation succédèrent aussitôt les questions. Pourquoi se souvenait-elle aussi bien de Perry Reynolds ? Pourquoi sa vue la bouleversait-elle à ce point ?

Trish fixa la photo très longtemps. Janelle dut se méprendre sur son silence, et penser qu'elle ne reconnaissait pas Perry, car elle lui en tendit une seconde.

— Et celle-là, elle évoque quelque chose ? demanda-t-elle. Regarde, tu es entre Curtis et Perry. Nous étions sur le bateau de Perry. J'ai pris cette photo au moment où nous croisions au large de la Floride, dans l'archipel des Keys. C'était l'automne dernier.

Trish observa la jeune femme souriante de la photo, qui tenait les deux hommes par le bras, et essaya de se familiariser avec elle.

Patricia avait un visage rayonnant encadré par des cheveux courts. Son aisance et sa sensualité frappaient. Elle semblait tellement gâtée par la vie... Si sûre d'elle. De son pouvoir. Presque impudente.

— Elle, c'est donc moi, dit-elle pensive.

— Bien entendu ! s'exclama Janelle avec fermeté. Et là, ce sont Perry et Curtis.

Sur la photo, Curtis semblait différent de l'homme qu'elle venait de rencontrer. Il avait en effet l'air plus jeune. Plus détendu. Sans doute parce qu'il portait un bermuda blanc et un polo. Il regardait Patricia. Quant à Perry Reynolds, il souriait à l'objectif, en effectuant un salut militaire fantaisiste. C'était une photo de vacances typique, songea Trish. Mais elle n'y reconnaissait personne, et ne se souvenait pas non plus y avoir participé.

— Tu as oublié ce bateau, cette croisière ? insista Janelle qui la fixait toujours.

— Oui. Où était Darlene ?

— Darlene déteste l'océan et les bateaux ! Elle a le mal de mer rien qu'en la regardant. C'est dommage, parce que Perry leur voue une véritable passion.

Trish humecta ses lèvres sèches.

— Les insinuations de Darlene, sur mes rapports avec Perry... Elles sont fausses, n'est-ce pas ?

Janelle hésita avant de répondre.

— Evidemment ! Darlene est jalouse et méfiante de nature. Je me demande d'ailleurs pourquoi Perry l'a épousée.

Elle se tut, puis se ravisa.

— En fait, si, je sais. Tout le monde le sait ! Sa première épouse, Dora, avait la tête sur les épaules et elle a pris peur, face à sa subite ascension sociale. Elle n'a jamais réussi à s'habituer au standing que lui a donné la réussite professionnelle de Perry. Après la mort de Dora, deux ans plus tôt, Perry a fait la connaissance de Darlene, sexy, pulpeuse, ambitieuse, et à peine plus âgée que Gary, son fils. Tu devines la suite... Perry a épousé une jolie femme qu'il peut exhiber, mais il en paie le prix. Darlene est superficielle et vaniteuse.

— Et jalouse. Elle pense vraiment que Perry a mis sa disparition en scène ?

Janelle hocha la tête.

— Oui. Elle reste convaincue qu'il est toujours vivant. Elle a d'ailleurs refusé une cérémonie funèbre en sa mémoire. Selon elle, Perry et toi, vous auriez échafaudé un plan pour détourner l'argent de la société et fuir.

Trish soutint le regard de Janelle sans ciller.

— Tu le crois ?

— Je crois surtout qu'il y a beaucoup de mensonges. Pourquoi est-ce que tu feindrais l'amnésie ?

— Merci..., dit Trish.

Elle soupira. Convaincre ses proches qu'elle souffrait réellement d'amnésie était un fardeau supplémentaire et inattendu, dont elle se serait bien passé.

— Ne t'inquiète pas pour Darlene, je vais m'en occuper ! reprit Janelle en posant les photos et l'album sur la table. Dis-moi, est-ce que M. Davis envisage d'emménager ici, avec toi ?

— Non ! Il a déjà tant fait pour moi... Je ne veux pas qu'il chamboule davantage sa vie.

— En tout cas, lorsque tu te sentiras prête à reprendre le travail, dis-le-moi.

La pensée de revenir dans ses bureaux d'Atlantis Entreprises et de côtoyer des gens qu'elle ne reconnaîtrait pas fit aussitôt horreur à Trish. Elle ne se souvenait même pas du genre de travail qu'elle y effectuait. Son inquiétude dut se refléter sur ses traits, parce que Janelle passa un bras rassurant sur ses épaules.

— Ça va aller, Patricia.

— Ne m'appelle pas Patricia ! répliqua Trish, se raidissant.

— A ton gré, s'empressa de répondre Janelle. Veux-tu que je te montre le reste de l'appartement, Trish ? Et que nous fassions le point avec Sasha ?

La voyant froncer les sourcils, Janelle reprit :

— Sasha est ta gouvernante. Tu l'as embauchée il y a un an. Elle vient tôt le matin pour préparer ton petit déjeuner. Elle gère la maisonnée pendant la journée et rentre chez elle après avoir préparé ton dîner. Du moins les soirs où

tu dînes à la maison, ajouta-t-elle, comme si le fait était rare. N'hésite pas à lui demander tout ce dont tu as besoin.

Trish acquiesça, mais la gouvernante n'avait pas le pouvoir de lui donner le sentiment d'être enfin de retour chez elle.

* * *

Lorsque Andrew revint, plus tard dans la journée, Sasha lui annonça que Mlle Radcliffe se reposait, mais qu'elle avait laissé des instructions pour le recevoir.

— Voulez-vous attendre dans le petit salon ? demanda-t-elle, semillante et le regard empli d'une vive curiosité.

A l'évidence, le drame que vivait sa patronne pimentait sa vie, pensa Andrew en acquiesçant.

Sasha le conduisit dans un petit salon très agréable. Sa tapisserie, d'inspiration orientale, plut aussitôt à Andrew. Il remarqua ensuite une épinette, ainsi que de nombreuses aquarelles originales. Trish aimait la musique et les arts, elle avait eu plaisir à l'écouter jouer de la guitare et à chanter. Jouait-elle de l'épinette ? Était-elle collectionneuse d'art ? Comme leurs vies et leurs milieux étaient différents !... Mais pourquoi s'était-il laissé séduire avec cette facilité et cette imprudence ?

Trish n'avait pas retrouvé la mémoire, mais elle avait retrouvé son identité. Et maintenant, au contact de ses proches et de son environnement, elle redeviendrait très vite celle qu'elle avait été, à grand renfort de souvenirs partagés. Son rôle auprès d'elle était fini, et bien fini...

Au moment où Andrew entendit le pas de Trish, il avait décidé que le plus sage, ce serait de prendre rapidement ses distances. Sa conviction fut renforcée lorsqu'il vit Trish entrer. Il eut en effet du mal à reconnaître la jeune femme affolée et apeurée dans cette New-Yorkaise éblouissante et pleine d'assurance.

Trish portait une robe en mousseline peinte d'œillets géants sur fond gris. Elle avait un chignon en torsade, simple mais ravissant. Elle était d'une beauté à couper le souffle, mais elle était aussi plus inaccessible que jamais. Andrew en fut à la fois subjugué et troublé.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, le dévisageant avec inquiétude. Pourquoi est-ce que tu me regardes avec cet air ?

— Quel air ? s'enquit-il, s'efforçant de rester naturel.

— Je ne sais pas... Comme si tu voyais quelque chose qui te déplaisait ?

Elle lissa le tissu de sa robe.

— Janelle m'a conseillé de la porter. Il paraît que c'est l'une de mes tenues préférées.

— Tu es très belle, en tout cas, déclara Andrew avec un sourire forcé. De

plus, tu as très bon goût.

— C'est ce que dit aussi Janelle. Tant mieux.

Un silence tomba. Face à la gêne qu'Andrew s'efforçait pourtant de lui cacher, Trish se rembrunit. Elle comprenait que, comme elle, il ne se sentait pas à l'aise face à sa subite métamorphose.

— Il va falloir du temps pour t'habituer, et pour revenir à une vie normale, reprit-il avec effort. Tu as eu de nouveaux éclairs de reconnaissance ?

Elle hocha tristement la tête.

— Hélas, non... Janelle fait de son mieux, mais je ne me sens vraiment pas à l'aise dans cet appartement : j'ai l'impression d'être en visite chez une inconnue. C'est étrange, parce que lorsque je consulte les dossiers de ma société, sur l'ordinateur de ma bibliothèque, je comprends ce qu'ils signifient, mais je ne sais pas pourquoi. Je ne me souviens de rien. Et le pire, c'est que ma peur revient en force... Plus que jamais j'ai envie de fuir et de me cacher.

Elle eut un petit rire sans joie.

— Tu dois me trouver puérile, n'est-ce pas ?

Andrew caressa sa joue.

— Non, Trish. Je te trouve plutôt sévère avec toi.

Elle pencha la tête pour savourer sa caresse et contint un petit soupir. Elle avait envie qu'il l'étreigne, qu'il continue de la bercer de paroles rassurantes, qu'il lui répète que, bientôt, elle retrouverait la mémoire et que son cauchemar prendrait fin, mais elle n'avait plus le droit de s'appuyer sur lui. Elle devait regarder la réalité en face et affronter ses problèmes sans l'accabler.

— Sortons d'ici ! dit-elle tout à coup. J'ai besoin de prendre l'air !

— La soirée s'annonce très agréable, renchérit Andrew, oubliant sa promesse de prendre ses distances. Allons nous promener... Ensuite, je t'invite à dîner à l'endroit de ton choix !

— Avec joie !

Andrew souriait de plaisir. Il exultait à l'idée de passer la soirée seul avec elle.

— Je vais avertir Sasha ! reprit Trish, rayonnante. Janelle n'est pas là. Elle est passée chez elle prendre quelques affaires, en prévision de son séjour chez moi.

Puis elle passa son bras sous celui d'Andrew.

— Je te préviens, je suis capable de fuguer pour retourner chez toi !

* * *

La soirée était belle quoiqu'un peu fraîche. Dans le ciel dégagé brillaient les premières étoiles. Tandis qu'ils marchaient, enlacés, sous les arbres de Central Park, Andrew se demanda combien de fois Trish en avait parcouru les allées. Elle habitait si près qu'elle devait le connaître par cœur.

Ils arrivaient devant la fontaine de Bethesda, lorsqu'elle ralentit le pas et parut hésiter. Une expression de concentration tendit tout à coup ses traits.

— Que se passe-t-il, Trish ? demanda Andrew à la hâte.

Il s'interrompit en voyant son souffle devenir plus rapide.

Je me souviens..., songea-t-elle, fixant les chérubins et l'ange surmontant la statue. Elle était venue ici avec un homme. L'odeur pénétrante d'un parfum masculin ravivait subitement un souvenir perdu. Elle la huma profondément, tandis que ses mains étaient agitées de frémissements, comme si elle les avait plongées dans la chevelure de son compagnon, avant de l'embrasser. Elle éprouva ensuite la sensation de ses lèvres sur sa bouche et y porta la main avec surprise. Ses émotions affluaient, ses sens étaient en éveil et elle était incapable de les contrôler.

Trish tourna les yeux vers Andrew, impuissante et désespérée. Sa mémoire sensorielle lui révélait des souvenirs que sa conscience lui refusait. C'était terrifiant.

— Que se passe-t-il ? demanda enfin Andrew d'un ton pressant.

Comment lui expliquer ce qu'elle ressentait ? C'était impossible. Et qui était l'homme qui l'avait embrassée ici même ?

Un nom surgit dans son esprit.

Perry Reynolds.

Perry avait disparu comme elle le jour de la tempête. Il devait être lié à l'événement traumatisant qu'elle avait refoulé et qui avait provoqué son amnésie.

— Darlene aurait donc raison..., murmura-t-elle.

Elle leva un regard douloureux sur Andrew.

— Raison sur quoi ?

— Sur le fait que Perry et moi, nous avons une liaison. J'en ai demandé confirmation à Janelle, elle a nié, mais je suis certaine qu'elle m'a menti.

— Si je comprends bien, tu viens de te souvenir de moments que tu as passés avec Perry ? s'enquit Andrew, conscient d'être jaloux.

— Pas exactement. Mais il a dû m'embrasser ici. Je n'ai gardé que le souvenir sensoriel de ce baiser.

— Sans te souvenir de l'homme avec qui tu étais ?

— Exact.

— Alors comment sais-tu que tu étais avec Perry ? Tu es jolie, tu dois avoir de nombreux soupirants. Peut-être es-tu venue avec l'un d'entre eux dans ce parc, à cet endroit précis ?

Curtis Mandel devait compter au nombre de ses chevaliers servants, songea-t-il, toujours jaloux. Il détestait l'idée que Trish ait été dans les bras d'un autre homme, tout en sachant que sa possessivité était ridicule et irrationnelle.

— Tu as raison, ça n'était peut-être pas Perry, reprit Trish, qui refusait de donner raison à Darlene. Mais les gens pensent peut-être à tort que nous avons une liaison ?

— Possible. Sois prudente, surtout. Ne te laisse pas influencer par ton entourage, répondit Andrew alors qu'ils se remettaient à marcher. Tes proches peuvent faire pression sur toi, même avec les meilleures intentions du monde. Ne te fie qu'à tes intuitions, Trish.

Elle le dévisagea, pensive, se demandant comment il réagirait si elle lui avouait que son intuition lui dictait d'aller vivre avec lui, dans son cottage, et d'oublier le reste du monde. Elle s'offrit le luxe de caresser cette pensée un instant, car elle savait qu'elle ne pouvait se dérober à sa réalité.

Ils terminèrent leur promenade en silence, puis ils dînèrent dans un petit restaurant italien, non loin de chez Trish. Elle retarda au maximum l'instant de le quitter, en dégustant son dessert lentement, puis en demandant un café. Elle n'avait pas la moindre envie de rentrer chez elle. Elle se sentait étrangère au monde qu'elle venait de réintégrer, à un passé qu'on lui avait raconté en détail toute la journée, et seul le présent avec Andrew lui donnait l'impression d'être en harmonie avec elle-même.

— Tu reviens à Manhattan, demain ? lui demanda-t-elle, une fois qu'il l'eut raccompagnée devant les ascenseurs.

Elle lui aurait volontiers demandé de monter avec elle, mais la pudeur et, surtout, la crainte de paraître insatiable l'en retint.

— Non, car je dois terminer la conception d'un logiciel avant la fin de la semaine. J'ai pris du retard, et mon patron est à cheval sur les délais.

— Je suis désolée, dit-elle, sachant qu'elle était en grande partie fautive de son retard. Mais tu vas me manquer.

Elle avait l'air si triste qu'il s'approcha d'elle et posa les mains sur ses épaules.

— Tu peux toujours passer au cottage, les jours où tu auras tes séances avec le Dr Duboise. Du moins, si tu en as le temps. J'imagine que ta vie va reprendre son rythme, maintenant. Je suis même certain que de nombreuses soirées et fêtes vont être organisées en ton honneur.

— Quelle horreur ! s'exclama-t-elle spontanément.

Ses retrouvailles avec Janelle, Curtis, Darlene et Gary avaient déjà été assez éprouvantes, et elle s'imaginait mal affronter des amis, connaissances et relations qui lui demanderaient eux aussi si elle se souvenait d'eux.

— J'y assisterai seulement si tu m'accompagnes, d'accord ?

— Evidemment, répondit-il, si ému par son regard suppliant qu'il préféra lui cacher qu'il détestait les événements mondains et leur futilité.

Pour elle, il était prêt à tous les sacrifices.

— Merci, Andrew, dit-elle, s'inclinant pour l'embrasser.

Lorsque les lèvres de Trish effleurèrent sa joue, il crispa les mains sur ses épaules. Il n'avait plus envie d'être l'ami ou le confident, il voulait devenir son amant. Il mourait d'envie de tourner la tête, de s'emparer avidement de sa bouche. Il la presserait dans ses bras et l'entraînerait dans son appartement pour lui faire l'amour toute la nuit.

Au même instant, Trish recula, tendue, comme si elle avait deviné la

sensualité de ses pensées et s'en effrayait.

— Je crois que je ferais mieux d'y aller, conclut-elle rapidement en évitant de le regarder.

Puis elle pressa sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

Consterné, Andrew resta muet.

— Tu peux m'appeler aussi souvent que tu le désires, Trish, dit-il, espérant que sa voix ne trahissait pas l'intensité de sa passion.

Trish opina, toujours sans le regarder. Au moment où la porte de l'ascenseur s'ouvrit, elle faillit lui demander de monter avec elle. Mais à quoi bon ? Elle aurait beau retarder le moment de leur séparation, elle finirait toujours par se retrouver seule. Ou, plutôt, sans Andrew. Il avait sa vie à lui, et elle devait reprendre le cours de la sienne.

Elle lui adressa donc un petit signe amical, pendant que la porte de l'ascenseur se refermait. Une fois seule, elle s'appuya contre le miroir et essaya de se convaincre qu'elle était Patricia Radcliffe et qu'elle rentrait dans son bel appartement. Mais, étrangement, cette autosuggestion, au lieu de la rassurer, accentua son malaise et sa peur. En sortant de l'ascenseur, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas de clé. Elle pressa avec insistance sur la sonnette et fut soulagée lorsque Janelle ouvrit.

— Enfin te voilà ! s'exclama cette dernière avec un grand sourire. Quand je suis revenue, Sasha m'a dit que tu étais sortie dîner.

Elle regarda derrière Trish.

— Où est M. Davis ?

— Je l'ai quitté en bas.

Janelle leva le sourcil, étonnée.

— Ah bon ?

Trish ne se donna pas la peine de lui fournir des détails, d'autant qu'elle venait de remarquer Gary Reynolds dans le salon.

— Bonsoir, Patricia, dit ce dernier, se levant à sa vue.

— J'essayais de me débarrasser de Gary avant que tu ne rentres, lui expliqua Janelle avec une franchise brutale. Mais comme tu peux le constater, je n'y ai pas réussi.

— Je ne voulais pas m'attarder, mais je devais te parler de toute urgence, Patricia, déclara Gary. Et en présence de ma belle-mère qui crache son venin, c'est impossible.

Janelle soupira.

— Tu es décidément infernal, Gary ! Comment oses-tu tourmenter Patricia avec tes petits problèmes personnels ? Nous savons tous que ton père refuse d'injecter davantage de capitaux dans tes projets farfelus.

— Il s'agit donc d'un problème d'argent ? s'enquit Trish avec lassitude.

— Oui. Je voudrais évoquer mon héritage avec toi, dit-il d'une voix unie et avec un regard plus dur qui le vieillissait. Le problème, c'est Darlene. Elle nie l'évidence : elle refuse de penser que mon père est parti en mer, le jour de

la tempête, et qu'il s'est noyé. Elle reste convaincue que, tous les deux, vous avez monté une petite comédie à ses dépens.

— Ce qui est ridicule et improbable ! culpa Janelle, excédée.

— Je suis d'accord avec toi, mais Darlene n'en démord pas. Elle aurait soi-disant réuni des preuves prouvant que mon père est toujours en vie, et qu'elle entend soumettre à la police. C'est à toi de la convaincre qu'elle s'obstine dans l'erreur, Patricia. Tu dois absolument lui dire la vérité.

— Quelle vérité ?

— Tu dois lui dire que mon père est mort.

Trish se laissa tomber dans un fauteuil, atterrée par ces propos. Cette conversation était surréaliste.

— Tu sais bien que Patricia souffre d'amnésie ! protesta Janelle. Elle ne se souvient même pas de ce qui lui est arrivé, alors à plus forte raison de ce qui est arrivé à ton père.

— Mais elle sait qu'elle a failli mourir ! riposta Gary. De plus, si mon père était toujours vivant, on l'aurait retrouvé ! Si nous devons attendre qu'on retrouve son corps, du moins si la mer le rejette, il faudra un temps fou pour établir les circonstances de sa mort, et moi, j'ai besoin d'argent maintenant ! martela-t-il.

Trish n'en croyait pas ses oreilles. Le mépris que lui inspirait Gary se mua soudain en une vive indignation. Et quand de nombreuses insultes lui vinrent à l'esprit, elle comprit qu'elle avait un vocabulaire assez riche à son actif.

Son visage dut en tout cas exprimer son état d'esprit, car Janelle prit un air inquiet et s'empessa d'intervenir.

— Tu ferais mieux de partir, maintenant que tu as dit ce que tu avais à dire à Patricia, Gary.

Gary allait protester, mais un regard sur Trish le fit changer d'avis. Il se leva, et partit, la tête dans les épaules, mais il claqua la porte derrière lui pour marquer sa frustration.

Trish retint un sourire de satisfaction.

J'ai vraiment du tempérament...

Si elle en croyait la réaction de Gary et de Janelle, elle n'avait manifestement pas l'habitude de se laisser manipuler. C'était rassurant de penser que ses colères pouvaient être impressionnantes. Sa confusion et ses hésitations actuelles étaient donc dues à sa seule amnésie.

Gary était parti depuis quelques minutes lorsque la sonnerie déchira le silence revenu. Janelle et Trish échangèrent un regard exaspéré. Revenait-il ?

Janelle alla ouvrir. Trish se leva, tendue, des paroles acerbes au bord des lèvres.

— Regarde ! s'exclama Janelle en revenant.

Elle lui tendit un énorme bouquet de roses.

Le cœur de Trish battit plus vite. Andrew ! songea-t-elle avec tendresse. Il

était passé chez un fleuriste et avait commandé un bouquet pour elle, avant de quitter Manhattan ! Le cœur en fête, elle s'en empara et détacha l'enveloppe à la hâte. Mais son sourire s'évanouit lorsqu'elle lut le bristol.

« Je pense à toi et à notre avenir ensemble mon amour. Curtis. »

Trish tourna la tête pour dérober sa déconvenue à Janelle. La déception le disputait à la tristesse, et avec une telle intensité qu'elle avait l'impression d'avoir reçu un coup en plein cœur. Ce matin, elle avait évidemment été consciente de la possessivité de Curtis, mais la pensée qu'il l'aimait ou qu'ils avaient une liaison amoureuse ne l'avait pas effleurée. Elle n'avait même pas songé à lui, lorsqu'elle avait été assaillie par le souvenir sensoriel de ce baiser, près de la fontaine de Bethesda. Elle n'avait eu qu'une peur : que les insinuations de Darlene sur ses relations avec Perry soient fondées.

— On dirait que tu as un nouvel admirateur ! déclara Janelle, qui s'était évidemment méprise sur l'identité de son expéditeur. Andrew a l'air très sympathique. Le destin est étrange, n'est-ce pas, quand on pense à la façon dont il vous a réunis ?

C'était juste, pensa Trish, qui n'eut ni la force ni l'envie de corriger l'erreur de son amie, et encore moins de l'interroger sur la nature de ses relations avec Curtis et Perry. Sa vie devenait décidément de plus en plus compliquée.

— Je vais aller chercher un vase, reprit Janelle en enfouissant son visage dans le bouquet. Ces roses sont vraiment magnifiques. Elles ont toujours été tes fleurs préférées, n'est-ce pas ?

Au cours de la soirée, Trish avait senti des bribes de souvenirs tenter de percer sa conscience, et maintenant, l'idée qu'elle ait oublié jusqu'à sa fleur préférée cristallisait son désespoir et l'accablait.

— Je suis fatiguée, je vais me coucher, dit-elle brusquement à Janelle.

— Je comprends, tu as eu une journée difficile. Je regrette de n'avoir pas pu mieux t'aider.

— Tu m'as aidée, pourtant ! répliqua Trish avec vivacité.

Janelle sourit.

— Appelle, si tu as besoin de quoi que ce soit, d'accord ? J'ai ramené des dossiers, et je n'irai donc pas me coucher avant 23 heures. Je te signale que j'occupe la chambre d'amis, précisa-t-elle en souriant.

Puis elle ajouta, rassurante :

— Je suis tout près.

Avant de se mettre au lit, Trish se demanda si elle n'aurait pas dû avertir

Janelle de ses cauchemars récurrents. Si jamais elle se réveillait en hurlant, au cours de la nuit, elle lui causerait une peur terrible. Elle s'était déjà sentie assez humiliée d'avoir précipité à son chevet Andrew, et, ensuite, l'équipe de nuit d'Havengate.

Elle regretta soudain d'avoir quitté Havengate.

« Nous ne savons pas pendant combien de temps encore vous souffrirez d'amnésie, lui avait dit le Dr Duboise. Cela peut durer des semaines, mais aussi des mois. Vous ne pouvez pas vous enfermer ici, alors que vous êtes jeune, active, alors que vous connaissez votre identité et que votre vie vous attend ! Vous devez affronter votre réalité et réinventer votre existence. »

Et que faire de l'ancienne, que j'ai oubliée, que je suis forcée de réintégrer, qui me poursuit et me déplaît ? se demanda-t-elle, frissonnant dans sa nuisette, qu'elle aurait volontiers échangée contre le sweat-shirt d'Andrew.

A cet instant elle s'imagina Andrew devant la cheminée, la tête inclinée sur sa guitare et ses mèches châtain clair retombant sur son visage. Elle aimait tant l'entendre fredonner, lorsqu'il jouait... Penser à tous les moments qu'ils avaient passés ensemble lui réchauffa le cœur. Mais elle devait mettre un frein à son exaltation. Elle devait lui cacher son envie de tout lâcher pour lui, sans quoi il la repousserait et prendrait ses distances. Non seulement il n'était pas attiré par elle, mais, depuis qu'elle avait réintégré l'appartement et la vie de Patricia Radcliffe, il s'éloignait d'elle. Elle avait bien remarqué son mouvement de recul, tout à l'heure, lorsqu'il l'avait vue coiffée et vêtue avec une telle élégance. Sans compter son malaise, au moment de ses retrouvailles consternantes avec ses proches. Quel homme aurait envie de fréquenter une femme si mal entourée et de tomber amoureux d'elle ? Certes, il l'avait invitée à dîner, ce soir, mais c'était vraisemblablement par pure politesse.

Elle avait beau faire, sa vie d'avant lui déplaisait et ne l'intéressait pas. Seule l'intéressait la vie qu'elle avait commencée avec Andrew, au moment où il était venu à son secours.

Elle s'agitait dans un affreux dilemme : elle ne devait plus se raccrocher à lui ni rechercher son soutien, mais elle ne supportait pas la pensée qu'il sorte définitivement de son existence.

Elle finit par sombrer dans un sommeil agité, et fit un nouveau cauchemar.

Elle était piégée dans un labyrinthe aux murs immenses. Des faucons tournoyaient au-dessus de sa tête et la tourmentaient. Elle hurlait, se débattait. Sa peur l'empêchait de raisonner et de réfléchir à un moyen d'en sortir. Pire, Curtis, Perry, le Dr Duboise et Janelle, Gary et Darlene surgissaient devant elle à chaque instant et lui bloquaient le passage. « Laissez-moi ! » suppliait-elle, mais aucun ne l'écoutait, et tous la refoulaient au cœur du labyrinthe.

— Patricia ! Réveille-toi, par pitié !

Trish ouvrit les yeux, le cœur battant et le souffle court. Assise sur le bord de son lit, Janelle pressait sa main sur son nez en sang.

Trish comprit avec horreur qu'elle avait frappé son amie qui tentait de la tirer de son cauchemar.

— Eh bien, tu as un sacré crochet du droit ! lui dit cette dernière.

— Je suis désolée, balbutia Trish au comble de l'embarras.

Elle se leva et la suivit dans la salle de bains.

— J'ai fait un cauchemar, et je...

Elle n'acheva pas. A quoi bon lui raconter un cauchemar dont elle n'arrivait pas à décrypter le sens ? De plus, elle avait peur de blesser Janelle en lui révélant qu'elle y était l'une de ses persécutrices. Sa seule certitude, c'était l'omniprésence de sa terreur, inconsciente mais réelle. Et, d'ailleurs, elle était encore en sueur, et ses mains moites continuaient de trembler.

Janelle se pencha au-dessus du lavabo et pressa des mouchoirs en papier sur son nez, en continuant de la rassurer.

— Ça n'est pas ta faute, je me suis approchée de trop près, alors que tu te débattais... Je pensais que je serais assez forte pour te maîtriser, mais tu étais comme enragée !

Elles se rendirent ensuite dans la cuisine, où Trish prépara une pochette de glace pour soulager le nez de Janelle qui commençait à enfler.

— Ne te fais pas de souci, reprit Janelle lui souriant. Ça saigne, mais ça n'est pas grave. En revanche, je m'inquiète beaucoup pour toi. Ton cauchemar devait être vraiment horrible ?

— J'étais piégée dans un labyrinthe, confessa Trish d'un ton bref.

Elle était tracassée que le Dr Duboise ait fait partie de ses tourmenteurs. Par chance, Andrew en avait été absent.

— Je suis sincèrement désolée, reprit-elle, contrite. J'aurais dû te prévenir que j'avais des terreurs nocturnes, mais j'espérais bien dormir et ne pas te déranger, cette nuit.

— Tu en as vraiment souvent ?

Trish acquiesça.

— Qu'est-ce que ton psychiatre en pense ? s'enquit Janelle, de plus en plus inquiète. Il devrait te donner des anxiolytiques, des somnifères... ?

Trish sourit, amusée par sa candeur. Les comprimés la calmeraient peut-être, mais ils ne supprimeraient pas l'anxiété qui la tourmentait nuit et jour.

— Tu vas lui raconter ton cauchemar, lui demander son avis, n'est-ce pas ? insista Janelle.

— Je lui en parlerai demain après-midi, j'ai un rendez-vous avec lui.

Elle consulta sa montre et ajouta :

— Enfin, cet après-midi, car il est plus de 2 heures du matin.

Janelle passa un bras autour de ses épaules.

— Nous ferions mieux d'aller nous recoucher et essayer de dormir, si nous ne voulons pas avoir l'air de zombies. Pour mon nez, ne te tourmente pas, je trouverai une histoire pour expliquer pourquoi il est enflé.

Trish lui sourit avec reconnaissance.

Le lendemain, Janelle proposa à Trish de la conduire chez le Dr Duboise, mais Trish déclina son offre.

— Dans ces conditions, je vais demander au voiturier de sortir ta voiture, conclut Janelle. Mais si tu changes d’avis, appelle-moi au bureau.

Lorsque Trish sortit du grand hall de l’immeuble, à l’heure convenue par Janelle avec le voiturier, elle se figea en voyant une Porsche blanche garée devant. Elle hésitait, mais, à sa vue, le voiturier toucha sa casquette et la salua d’un sourire.

— Bonne journée, mademoiselle Radcliffe !

Trish se mit au volant, puis passa en revue les divers objets personnels qui se trouvaient dans sa voiture : des lunettes de soleil griffées, une paire de gants de conduite à sa taille et une très belle serviette en cuir monogrammée qui était vide.

Là-dessus, elle quitta Manhattan, prit le New Jersey Turnpike et la direction d’Havengate. Son amnésie n’avait pas affecté ses talents de conductrice, et c’était une vraie satisfaction.

Arrivée à Havengate, elle dut patienter près d’une demi-heure avant que le psychiatre puisse la recevoir. Ce dernier se confondit ensuite en excuses.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, mais nous avons eu une urgence.

Il lui fit signe de s’asseoir dans son fauteuil habituel, puis s’installa et ouvrit son dossier sur son bureau.

— Comment allez-vous, Trish ? demanda-t-il avec sa simplicité coutumière.

Ravie qu’il ne l’appelle pas Patricia, elle sourit et lui répondit sans détour :

— Je ne sais pas. Je me trouve toujours dans un état d’extrême confusion. C’est même pire... J’ai pris possession de la vie et de l’appartement d’une personne que je ne connais pas mais que je suis... Je suis incapable de vous expliquer ce que je ressens...

— Essayez tout de même. Prenez votre temps, je vous écoute.

Trish crispa les mains sur les accoudoirs de son fauteuil et commença par lui relater ses retrouvailles, houleuses, avec Janelle, Curtis, Gary et Darlene. Traduire ce qu’elle ressentait, sans l’appui de ses souvenirs et de l’expérience, lui fut difficile.

— J’aime bien Janelle, dit-elle avec concentration. Elle est patiente. Quant à Curtis, je n’éprouverais que de l’indifférence à son égard, si je n’étais gênée par l’intimité qu’il semble avoir eue avec moi. Comment être intime avec un homme que je n’arrive pas à reconnaître ?

— Voulez-vous être intime avec lui ?

— Non ! répondit-elle sans hésitation.

— Pourquoi ?

— Il me fait peur, mais je ne sais pas pourquoi.

Elle lui parla ensuite du bouquet de roses qu'il lui avait fait livrer, et de la déclaration d'amour qui l'accompagnait.

— Peut-être m'a-t-il vue dîner avec Andrew ? reprit-elle, songeuse. Et ces roses ont été sa façon de me dire que nous avons eu une liaison, peut-être ? Qu'en pensez-vous ?

Mais, comme à son habitude, le psychiatre resta silencieux. Il lui adressa un sourire rassurant et attendit qu'elle continue.

Trish essaya donc de décrire Darlene et Gary.

— Darlene est la deuxième femme de Perry Reynolds, mon associé. Gary est son beau-fils. Darlene est plus proche, par son âge, de son beau-fils que de son mari. Selon Darlene, Perry et moi aurions conspiré contre elle pour disparaître.

Et elle ajouta d'une voix tremblante :

— Darlene affirme que je simule mon amnésie. Et son beau-fils veut que son père soit déclaré mort pour toucher son héritage.

Le Dr Duboise se pencha, sans la quitter des yeux.

— Vous vous sentez piégée.

— Oui.

Enfin, la voix frémissante, elle lui raconta son cauchemar.

— J'avais beau faire, il y avait toujours quelque'un sur mon passage... Même vous.

— Vous essayez de plaire à tout le monde, et non d'agir selon vos désirs profonds. Faites ce qui vous plaît. Ne vous laissez pas manœuvrer, dit-il d'une voix calme.

— Mais je n'ai pas d'autre choix que de m'en remettre à mon entourage ! Je doute sans cesse de moi. Je doute de tout ! Je ne reconnais pas ma vie, mon appartement. Je ne reconnais pas ces personnes qui affirment être mes proches ! Je ne me souviens pas de ce que j'ai pu vivre avec chacun d'entre eux ! J'aimerais me conformer aux attentes de tous, mais le problème, c'est que je ne sais pas ce que l'on attend de moi. C'est si compliqué...

— Je résume : vous doutez de tout, vous ne vous souvenez de rien, vous pensez donc qu'il est normal de vous conformer aux autres et à leurs désirs, implicites ou non.

— Je vous répète que je n'ai pas le choix ! Je suis obligée de dépendre de mon entourage, de composer avec lui, sinon je serai complètement perdue !

— Mais vous avez des sentiments, des intuitions. Pourquoi ne pas vous y fier ?

— Je ne sais pas si je le peux...

— Pourquoi ? Vous êtes intelligente et courageuse. Vous arriverez à vous imposer et à imposer vos désirs, j'en suis convaincu.

Il se mit à rire.

— Si vos proches viennent vous embêter dans vos rêves, débarrassez-vous d'eux ! Même de moi !

Trish se mit également à rire. Quand elle sortit de sa séance, elle était plus détendue et certaine de réussir à surmonter ses défis. Puis, se souvenant qu'Andrew lui avait proposé de passer au cottage après l'une de ses séances à Havengate, elle se rendit chez lui sans lui téléphoner au préalable.

Andrew rentrait après avoir couru sur la plage, lorsqu'il vit une Porsche blanche, suivie par une Chevy bleue, qui s'approchait de son cottage. Il admira la Porsche tout en remarquant que la Chevy ralentissait pour s'arrêter derrière un bosquet. Sans doute une panne, pensa-t-il distraitemment, souriant de plaisir lorsqu'il reconnut Trish au volant de la Porsche. Elle se gara devant son cottage, à côté de sa vieille Ford. Leur différence de statut social lui sauta de nouveau aux yeux.

Andrew se remit à courir, impatient de la rejoindre. Trish lui adressa un petit signe en descendant de sa voiture, puis contempla sa foulée souple, et la sensualité qui se dégageait de sa personne. Le soleil de l'après-midi mettait en valeur son teint doré et jouait dans ses cheveux châtain clair aux reflets blonds. Elle s'adossa à sa voiture, et l'attendit avec un plaisir et un bonheur qui effacèrent toutes ses désillusions de la veille.

— Jolie voiture, dit-il alors qu'il la rejoignait et lui montrait la Porsche d'un mouvement de la tête.

— Il paraît qu'elle m'appartient..., avoua-t-elle avec un sourire hésitant.

— Tu possèdes peut-être même deux ou trois voitures de marques différentes dont la couleur convient à tes humeurs ?

Il avait plaisanté, mais elle comprit qu'il souffrait de leurs différences, et elle se rembrunit.

— J'espère que je ne te dérange pas ? demanda-t-elle, soudain intimidée.

— Pas du tout. Comme je n'arrivais pas à me concentrer, j'ai décidé d'aller courir pour me changer les idées. Comment s'est déroulée ta séance avec le Dr Duboise ?

Trish lui fit une réponse convenue et rapide ; maintenant qu'elle était avec Andrew, elle n'avait plus envie de penser à son amnésie, mais seulement à lui. Elle lui sourit, le contemplant avec tendresse et émotion.

— Tu veux boire quelque chose ? lui demanda-t-il avec ce qui lui parut être une politesse exagérée. Installons-nous sur la terrasse.

Sa réserve la déconcerta et l'intimida davantage. Il était las des drames de sa vie, conclut-elle, consternée et soudain décidée à refuser son invitation.

— Avec plaisir, s'entendit-elle toutefois répondre.

Elle le suivit sur la terrasse, s'assit et croisa les jambes.

— J'aimerais boire quelque chose de frais, s'il te plaît, lança-t-elle d'un air de défi qui fit sourire Andrew.

Elle était la féminité incarnée, pensa-t-il, contemplant ses jambes fines, sa robe en crêpe marine dont la simplicité était destinée à mettre en valeur l'élégance, et qui lui allait à la perfection. Trish portait aussi une fine chaîne en or avec de petites perles, ainsi que des boucles d'oreilles assorties qui étincelaient. Seuls les cernes violets sous son regard toujours fragile lui

rappelaient qu'elle avait frôlé la mort, une dizaine de jours plus tôt, et qu'elle luttait pour retrouver la mémoire.

Conscient que sa tenue jurait avec la sienne, survêtement, T-shirt et baskets, Andrew disparut vite dans la cuisine. Regardant machinalement par la fenêtre, il vit de nouveau la Chevy bleue, toujours derrière le bosquet. Il sortait la limonade du réfrigérateur lorsque Trish le rejoignit et s'assit sans parler.

— Tu ne veux pas que nous nous installions sur la terrasse ? demanda-t-il en prenant deux verres dans le placard.

Il les posa sur la table, prit place en face d'elle et les servit. Lorsqu'il eut étanché sa soif, il se rendit compte qu'elle était restée immobile.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il doucement.

— J'ai déjà eu ma séance avec le Dr Duboise, et je n'ai pas envie de t'ennuyer avec mes problèmes.

— Toi, m'ennuyer ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Tu me traites comme une inconnue, Andrew. Et pourtant je pensais que nous étions des amis. Hier soir, tu m'as même proposé de passer chez toi quand je voulais.

— J'étais sincère.

Il allait prendre sa main abandonnée sur la table, mais elle recula brusquement.

— Alors pourquoi ai-je l'impression de te déranger, soudain ? De te voler ton temps ?

Sa détresse la rendait agressive, mais elle continua sur le même ton.

— Je pensais que toi au moins tu étais sincère avec moi. Alors si tu veux que je parte, dis-le-moi et je partirai.

— Mais je n'ai pas du tout envie que tu partes !

Andrew s'approcha d'elle, l'obligea à se lever et l'attira dans ses bras. Il ne pouvait lui résister plus longtemps, se dit-il, ému par la vulnérabilité et la peur qui perçaient dans ses mots et dans son regard.

— Je veux vraiment que tu restes, insista-t-il, la regardant droit dans les yeux.

— Tu en es certain ?

Elle le scrutait toujours, tandis qu'il nouait ses mains autour de sa taille et la serrait plus fort contre lui.

— Oui, j'en suis certain, souffla-t-il d'une voix rauque.

Il prit sa bouche sans hésiter, certain que son baiser, mieux que des mots, lui prouverait sa sincérité. Il l'embrassa avec un abandon qui l'étonna et lui fit tout oublier. Il explora sa bouche, taquina ses lèvres de la pointe de la langue, laissant libre cours à son désir, tandis qu'elle se pressait contre lui avec élan. Elle était si proche, si tentatrice, et répondait à ses baisers avec tant d'audace et de sensualité qu'Andrew se sentit sur le point de perdre toute mesure. Et

avant de succomber totalement, il s'exhorta à la raison et recula avec effort.

— J'espère que je t'ai prouvé mon désir de t'avoir tout près de moi ? murmura-t-il.

— Je ne suis pas encore convaincue, déclara-t-elle sur le même ton. J'ai besoin de davantage de preuves.

Rieuse, elle noua de nouveau les bras autour de son cou, mais il sourit et emprisonna ses mains entre les siennes.

— Je pourrais même te donner des certitudes, mais je vais plutôt aller me changer. Ensuite, nous irons dîner quelque part. D'accord ?

S'ils restaient chez lui, il ne répondrait plus de rien.

— Il y a un petit restaurant de poissons et fruits de mer, sur la côte, pas très loin, ajouta-t-il avec vivacité. Ils ont une carte extraordinaire : saumon, crevettes et...

Elle se mit à rire.

— Ça va, j'ai compris, inutile de m'énumérer le menu ! Tu penses qu'il vaut mieux qu'on sorte.

— Oui.

Il lui adressa un petit sourire en coin, puis effleura ses lèvres avant de disparaître dans sa chambre.

Il prit une douche, choisit un pantalon en lin et une chemise bleu ardoise qui rehaussait son bronzage. A sa vue, Trish se demanda comment il faisait pour être aussi sexy sans effort.

— On prend ta voiture ou la mienne ? demanda Andrew.

— La tienne ! répondit-elle avec élan.

— C'est que je n'ai jamais conduit de Porsche, avoua-t-il avec un sourire en coin qui la fit rire.

— Prenons ma Porsche, si ça te fait plaisir !

En démarrant, Andrew remarqua que la Chevy bleue était toujours derrière le bosquet. Il prit la route, et les conduisit dans un petit restaurant construit sur pilotis qui donnait sur la plage. Sa carte proposait les meilleurs poissons et fruits de mer de la région.

Mais à leur arrivée, il regretta son choix ; il craignait en effet que la proximité de l'océan ne rappelle de mauvais souvenirs à Trish. Ses craintes furent cependant vaines, car elle n'eut d'yeux que pour lui.

Ils dînèrent à la lueur tremblotante de bougies, en écoutant un petit orchestre qui jouait du jazz. Trish était comblée. Ce soir, elle avait décidé de vivre pleinement l'instant présent sans se laisser tourmenter par son désir de retrouver son passé ou de programmer son avenir. Dégagée de ce souci, elle passa une soirée enchantée. Andrew et elle ne cessèrent d'échanger des sourires et des regards, et, grâce à cette communion intense et silencieuse, ils parvinrent à s'isoler des autres convives. Trish, émerveillée par leur complicité, forma le vœu impossible que cette soirée dure toujours. Emotionnellement éprouvée, elle accueillait ce répit avec soulagement et

exultait de vivre ce moment unique. Un moment hors du temps, en définitive.

Lorsqu'ils sortirent sur le parking du restaurant, Andrew remarqua la Chevy bleue, qu'il avait vue quelques instants plus tôt derrière le bosquet. Il se serait étonné de la coïncidence, et s'en serait éventuellement amusé, si la Chevy ne les avait suivis, à distance prudente, tandis qu'ils reprenaient la route.

Il garda donc un œil sur son rétroviseur arrière.

— Que se passe-t-il ? demanda Trish, étonnée par son silence et son visage fermé.

— Rien, répondit-il pour ne pas l'alarmer.

Que se passait-il ? Qui les suivait ? Pourquoi ?

— Pourquoi es-tu si tendu ? insista Trish, toujours intriguée. Il y a un problème avec la Porsche ?

— Non, tout va bien.

Il ne voulait pas l'effrayer inutilement. Après tout, il pouvait se tromper. Pour en avoir le cœur net, cependant, il ralentit délibérément, puis doubla plusieurs voitures, mais, quelques instants plus tard, la même Chevy bleue roulait derrière eux.

— A quoi joues-tu, à la fin ? demanda Trish.

— Je veux juste voir ce que ce petit bijou a dans le ventre ! répondit-il d'une voix qu'il s'appliqua à rendre légère.

Trish rit, ravie. Ils continuèrent la route en silence, et elle goûta le bien-être qui la saisissait chaque fois qu'elle était avec Andrew, puis songea à leur fin de soirée avec un plaisir sans partage.

Quelques instants plus tôt, elle avait laissé un message à Janelle, la prévenant qu'elle rentrerait tard. Du moins si elle rentrait, acheva-t-elle en son for intérieur, souriant d'avance à la perspective de passer la nuit dans les bras d'Andrew.

A mesure qu'ils se rapprochaient du cottage, toujours suivis, Andrew se rembrunissait. Il avait désormais la conviction que Trish avait été suivie depuis Manhattan jusqu'à Havengate et chez lui, et qu'on les avait épiés pendant leur dîner au restaurant.

Il tourna devant chez lui, vérifiant si la Chevy bleue les suivait. Au même instant, le conducteur ralentit, puis se gara derrière le bosquet, exactement comme il l'avait fait plus tôt, et éteignit ses phares. Que faire, maintenant ? se demanda Andrew. Appeler la police ? C'était exclu. Le conducteur de la Chevy ne les avait pas agressés, il n'avait commis aucun délit. De plus, Andrew hésitait à faire intervenir la police et à affoler Trish, déjà éprouvée.

Lorsqu'il se gara à côté de sa vieille Ford, il eut soudain une idée. Il ne coupa pas le moteur de la Porsche et se tourna vers Trish, puis il effleura ses lèvres tendrement.

— Merci pour cette magnifique soirée. On se revoit très vite ?

Il voulait qu'elle rentre chez elle tout de suite ? s'interrogea Trish, pétrifiée. Elle savait pourtant que, pendant toute la soirée, il avait contenu son

désir et son impatience de se retrouver enfin seul avec elle, pour une longue nuit sensuelle. Ses regards et sourires, au cours de leur dîner, avaient été sans ambiguïté.

— Tu sembles bien pressé ? demanda-t-elle, déçue et vexée.

— J'ai beaucoup de travail, dit-il, s'écartant d'elle à la hâte. Il faut vraiment que j'y aille.

— Alors, merci pour le dîner. Je suis désolée d'avoir pris ton temps, répondit-elle d'un ton raide.

— Tu rentres tout de suite à Manhattan ? demanda-t-il tandis qu'elle s'installait à la place du conducteur.

Trish lui adressa un petit signe de tête sec. Elle se sentait trop lasse pour chercher à comprendre la raison de ce revirement inexplicable. Quelque chose avait dû déraiper, à moment donné, mais quoi ? Son exaltation était retombée, et maintenant elle se sentait laminée. Au bord des larmes.

— Oui. Janelle m'attend, expliqua-t-elle d'une voix faussement enjouée.

Elle avait trop de fierté pour lui montrer sa déception.

— Sois prudente, surtout ! lui recommanda-t-il.

Puis il referma la portière et agita la main tandis qu'elle faisait demi-tour et s'éloignait.

Andrew attendit que Trish soit assez loin pour monter dans sa Ford. Au moment où la Porsche s'engagea sur la route principale, la Chevy bleue sortit de derrière le bosquet et la fila. Andrew démarra aussitôt et la suivit de loin, sans perdre des yeux la Porsche, qui tournait maintenant sur le Turnpike. La Chevy ne la perdit jamais de vue, et, en dépit de la circulation, elle arriva sur la Cinquième Avenue en même temps que Trish. Cette dernière, qui n'avait rien remarqué, s'engagea dans le parking souterrain.

La Chevy ralentit et continua. A un moment donné, il y eut un ralentissement et Andrew se retrouva juste derrière : il vit mieux le conducteur, un jeune homme qui parlait dans son portable et ne semblait pas conscient qu'il était suivi. Quelques blocs plus loin, il tourna et Andrew faillit perdre sa trace.

L'homme l'avait-il repéré ? Andrew accéléra tout de même pour ne pas le perdre de vue, mais en se demandant ce qu'il allait faire. Par chance, la décision s'imposa d'elle-même à lui. La Chevy bleue s'engagea dans le parking d'un magasin ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un instant plus tard, son conducteur y entra.

Andrew se posta en face de l'entrée et attendit. Quelques minutes plus tard, le jeune homme revint avec une cartouche de cigarettes. Andrew le rattrapa au moment où il déverrouillait les portières de sa Chevy.

L'homme le reconnut aussitôt, car il ouvrit de grands yeux.

— Je pense qu'il est temps de faire les présentations, non ? demanda Andrew, l'acculant contre sa portière.

— Du calme ! Ça n'est pas la peine de m'agresser.

— Alors expliquez-moi ce qui se passe.

— Rien. Rien du tout.

Andrew le saisit au collet.

— Pourquoi avez-vous suivi la Porsche de Patricia Radcliffe ?

— Je faisais une filature pour un client.

— Qui ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Si vous refusez, j'appelle la police !

— D'accord, je vais vous répondre !

Andrew le relâcha.

— Je travaille pour l'agence de détectives Decker.

— Le nom de votre client ?

— C'est confidentiel. Je vais perdre mon boulot, si je vous le révèle.

— Et vous croyez que vous allez le garder longtemps, si je porte plainte pour harcèlement ?

— Vous n'avez aucune preuve !

— Peu importe ! Pensez aux conséquences que vous causera une publicité aussi négative. Qui voudra engager un détective de l'agence Decker, incapable d'effectuer une surveillance ou une filature correctement ? Imaginez que les journaux s'emparent de cette histoire. L'occasion est trop belle ! De plus, vous savez comme moi que Patricia Radcliffe est une personnalité de la scène new-yorkaise.

Andrew était surpris par son propre aplomb, mais son inquiétude et son amour pour Trish lui donnaient une audace qu'il n'avait jamais soupçonnée. En tout cas, sa détermination impressionna le jeune détective, qui soupira.

— Ma cliente, c'est Mme Darlene Reynolds, avoua-t-il enfin. Selon elle, Patricia Radcliffe rencontre son mari clandestinement. Perry Reynolds est toujours porté disparu, mais elle reste convaincue qu'il s'agit d'une mise en scène. Elle m'a demandé de suivre Patricia Radcliffe, pensant qu'elle me conduirait jusqu'à son mari. Je l'ai déjà informée que Mlle Radcliffe n'avait rencontré que son psychiatre et qu'elle avait passé la soirée avec vous.

— C'est tout ?

Andrew était déçu. Il avait espéré que le jeune détective lui ferait des révélations sur l'événement à l'origine de l'amnésie et des cauchemars de Trish. Mais il ne s'agissait que d'une filature commandée par une femme jalouse et cupide.

— Je peux vous montrer ma licence de détective, si vous ne me croyez pas ! reprit le jeune homme en fouillant dans sa poche arrière.

Andrew la parcourut à la hâte.

— C'est bon. Mais si vous ou un autre détective de l'agence Decker s'avise de filer de nouveau Mlle Radcliffe, je vous jure que vous le regretterez. Vous m'avez bien compris ?

— Qu'est-ce que je vais raconter à mon patron ?

— Ça, c'est votre problème, mon vieux, répliqua Andrew en s'éloignant. Vous trouverez bien une explication.

Maintenant qu'il avait élucidé le mystère de la Chevy bleue et que son inquiétude avait disparu, il revit sa fin de soirée avec Trish et fut consterné d'avoir pris congé, ou plutôt de l'avoir congédiée, avec tant de précipitation et de froideur. Dès qu'il serait de retour chez lui, il téléphonerait à Trish pour s'excuser, puis pour l'informer des manigances de Darlene.

Malheureusement, lorsqu'il appela, ce fut Janelle qui répondit. Il demanda à parler à Trish, et perçut sa subite hésitation.

— Je crois qu'elle est déjà couchée.

— Pourriez-vous lui dire que c'est Andrew ? C'est important.

— Vous feriez mieux de rappeler demain.

— Que se passe-t-il, Janelle ?

— Patricia ne veut pas vous parler, c'est tout ce que je peux vous dire. Je suis désolée, Andrew. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous, ce soir, mais elle m'a fait comprendre que si vous appeliez, elle ne voulait pas être dérangée.

Andrew était consterné que Trish ait été humiliée et déçue par son attitude, et il regrettait de ne pouvoir s'excuser et s'expliquer tout de suite.

— Essayez de rappeler demain, conclut Janelle.

— Oui, vous avez raison. Merci, dit-il d'un ton brusque, s'en voulant de déverser sa frustration sur Janelle.

Après tout, elle n'était pas responsable de la situation, elle ne faisait qu'obéir aux instructions de Trish.

Après avoir raccroché, il s'en voulut d'être rentré directement chez lui ; il aurait dû rester à Manhattan et se rendre directement chez Trish. Une explication de vive voix aurait coupé court au malentendu dont il était responsable. En voulant la protéger et lui épargner des angoisses supplémentaires, il avait seulement réussi à être maladroit, et à la blesser.

Andrew eut envie de rappeler Janelle, de lui raconter sa découverte de la soirée, puis de lui demander de rapporter ses propos à Trish, mais il se ravisa. Il patienterait jusqu'au lendemain, et passerait chez elle, lorsqu'il se rendrait dans les bureaux de sa société.

* * *

La colère de Trish envers Andrew eut l'avantage de lui rendre sa lucidité ; elle devait assumer sa situation et accepter sa vie d'avant. Au fond de son cœur, elle savait qu'elle avait refusé de réintégrer sa vie d'avant son amnésie parce qu'elle avait eu le secret espoir de vivre un grand amour avec Andrew, dans son cottage au bord de la mer.

Elle avait peut-être été puérile de refuser de prendre ses appels et de

demander à Janelle de faire barrage, mais elle avait décidé de prendre ses distances une fois pour toutes, de ne plus se raccrocher à Andrew et à la sécurité qu'il offrait. Elle avait trop compté sur lui, et elle l'avait entraîné dans ses tracas. Il était temps qu'elle se prenne en main.

Mais tout de même, s'il lui avait proposé de passer la nuit chez lui, elle aurait accepté sans hésitation. Ils auraient fini la soirée devant la cheminée, ils se seraient aimés pendant des heures et elle se serait de nouveau évadée de sa réalité.

Tant pis...

Elle avait une vie à poursuivre et, surtout, des peurs insidieuses à surmonter. Seule.

* * *

— Aujourd'hui, je vais au bureau avec toi, annonça Trish à Janelle, le lendemain au petit déjeuner.

— Comme tu veux, dit Janelle, surprise et ravie. Mais tu n'as pas besoin de te précipiter.

— Je ne vais pas rester éternellement dans les limbes à me lamenter sur mon sort. Je dois regarder la réalité en face ! Et tant pis si je dois recommencer de zéro. Par chance, je n'ai pas oublié mes connaissances générales, mes habitudes, enfin, tout ce que j'ai appris. De plus, je ne perds pas espoir de recouvrer ma mémoire autobiographique !

Au fur et à mesure qu'elle prononçait ces mots, elle se sentait confortée dans sa décision.

Après le petit déjeuner, Trish passa en revue sa luxueuse garde-robe, cherchant une tenue appropriée à sa première journée de travail. Elle voulait que ses vêtements lui donnent l'assurance qui lui manquait et dont elle aurait grand besoin, car elle savait que l'épreuve serait difficile. Les secrétaires et tous ses employés s'empresseraient autour d'elle, l'interrogeraient sur son amnésie, et, pire, lui demanderaient si elle se souvenait tout de même d'eux.

Trish cherchait toujours lorsqu'elle remarqua soudain une housse, au fond de son dressing. Elle la sortit avec curiosité et en ouvrit la fermeture. C'était une robe de mariée ! constata-t-elle, pétrifiée. Une robe haute couture en faille ivoire bouillonnée, composée de plusieurs volants retournés de tulle lavande, et serrée à la taille par une ceinture en gros-grains lilas. C'était tout simplement une véritable splendeur...

Les larmes aux yeux, Trish s'assit sur son lit et posa la robe de mariée sur ses genoux, puis en caressa la faille. Elle souffrait d'une manière intolérable de son incapacité à se souvenir qu'elle avait été sur le point de se marier, et avec qui.

Levant les yeux, elle aperçut Janelle, muette et compatissante, qui s'approchait.

— Est-ce que je devais me marier avec Curtis ? demanda Trish, mue par

une impulsion.

Janelle opina et s'assit à côté d'elle.

— Que s'est-il passé ? insista Trish.

— Je ne sais pas très bien. Les invitations avaient été envoyées, tout était prêt. Mais, soudain, tu as changé d'avis. Tu as rendu sa bague à Curtis, et tu as tout annulé.

— C'était il y a longtemps ?

— Il y a environ deux mois. Curtis n'a pas accepté ta décision, et il ne l'accepte toujours pas, d'ailleurs. Il espère même que vous allez renouer.

Puis elle ajouta, la dévisageant attentivement :

— Tu penses qu'il a ses chances, avec toi ? Tu ne ressens vraiment rien pour lui ?

Trish lui lança un regard inexpressif.

— Non. Pour moi, c'est un inconnu.

— Tu ne te souviens pas de votre liaison ?

Trish secoua négativement la tête.

— Ne te fais pas de souci, conclut Janelle. La mémoire te reviendra bien un jour.

* * *

Pour son retour dans ses bureaux, Trish fixa finalement son choix sur une robe en crêpe bordée par un galon de dentelle brodée dont la coupe lui parut particulièrement seyante. Elle se fit un chignon torsadé et, lorsqu'elle se regarda dans le miroir, elle se jugea irréprochable. Sûre d'elle.

Janelle la conduisit dans le gratte-ciel où se trouvait Atlantis Enterprises.

— La société se trouve au trente-deuxième étage, l'informa Janelle avec un sourire rassurant, alors que l'ascenseur s'élevait. J'ai prévenu tout le monde que tu venais, ce matin, et j'ai demandé la discrétion. Je vais te montrer ton bureau ; ensuite, nous ferons tout notre possible pour faciliter ton retour. Et lorsque tu voudras rentrer à la maison, fais-le-moi savoir.

— Maintenant ! dit Trish.

Janelle se mit à rire tandis que l'ascenseur s'arrêtait au trente-deuxième étage. Trish soupira et lui adressa un regard d'envie. Dans son tailleur très chic, avec son air décidé, Janelle avait le profil d'une femme d'affaires qui assumait sa réussite sans complexe. « Ai-je été comme elle ? » se demanda-t-elle, essayant de calmer son appréhension croissante.

Dès qu'elles franchirent les portes vitrées et entrèrent dans les bureaux de sa société, deux réceptionnistes se levèrent. L'une elle se précipita sur Trish pour l'étreindre, tandis que la seconde avertissait ses collègues à la hâte.

Quelques instants plus tard, tout le monde l'entourait et lui souhaitait la bienvenue.

Dès cet instant, les visages inconnus se succédèrent devant ses yeux, mais les expressions amicales, souriantes et compatissantes la plongèrent dans le plus cruel embarras. De nouveau, elle ne reconnaissait personne.

Par chance, Janelle parvint à l'arracher à ses employés pour la conduire dans son bureau.

— Ta secrétaire est en congé pour raisons personnelles, mais nous avons engagé une intérimaire, lui expliqua-t-elle en lui montrant une jeune femme, installée dans le bureau devant le sien.

Puis elle ajouta à l'adresse de cette dernière :

— Agnes, nous ne voulons voir personne.

Lorsqu'elles se retrouvèrent seules, Trish garda le silence. Elle était étourdie et laminée par l'épreuve qu'elle venait de traverser.

— Je suis désolée, commença Janelle, j'avais donné des consignes, mais c'était inévitable... On te pensait morte et, soudain, tu réapparais...

Elle scruta son visage avec une vive inquiétude.

— Ça va aller ?

— Je ne sais pas, répondit Trish sèchement.

Comment lui expliquer qu'elle se sentait minable, en-dessous de tout ?

— Reconnais-tu quelque chose ? insista Janelle. Des gens ? Ce bureau ? Ou la vue ?

Pensive, Trish caressa la surface de son bureau. *J'ai passé des heures assise à cette place, mais je ne m'en souviens pas.*

Elle s'assit dans son fauteuil, l'observa sans le toucher, se contentant de croiser ses mains moites dessus. Son regard fut aussitôt attiré par une photo dans un cadre, qui la représentait avec un homme plus âgé.

— C'est mon père ?

Janelle opina. Trish ferma les yeux brièvement, se laissant absorber par les voix qui s'élevaient devant son bureau, et les bruits de circulation, plus diffus, qui montaient de la Cinquième Avenue, plus bas. Puis elle regarda autour d'elle, observa le mobilier luxueux, sans doute choisi par ses soins. Un canapé et deux fauteuils en cuir blanc entouraient une table basse sur laquelle étaient posés un bouquet et un service à thé.

Combien de tasses de thé ai-je bues, à cet endroit ?

Janelle gardait aussi le silence, et toutes deux sursautèrent en entendant le buzz de l'intercom. Trish appuya instinctivement sur le bouton, puis se figea tandis que la joie l'envahissait : elle se souvenait de ce geste, effectué sans doute des milliers de fois. C'était son seul éclair de reconnaissance de la matinée...

— Oui, Agnes ?

— Je sais que vous ne voulez pas être dérangée, mademoiselle Radcliffe, mais c'est important, s'excusa cette dernière. Un policier voudrait vous voir.

— Je m'en occupe ! s'exclama Janelle.

— Non ! intervint Trish à la hâte. C'est moi qui vais le recevoir.

Janelle allait répliquer, mais elle se ravisa et haussa les épaules.

— Si tu t'en sens capable...

Le lieutenant O'Donnel entra. C'était un homme corpulent qui avait la quarantaine. Dans son visage dont la rondeur était accentuée par sa calvitie dominait un nez busqué. Il portait des lunettes et ses tempes grisonnaient. Il n'avait pas l'air très intimidant, malgré un regard vif et perçant. Trish se détendit sitôt qu'il l'eut saluée et se fut présenté.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, mademoiselle Radcliffe. Nous avons rarement des affaires de disparition qui se terminent aussi bien. Je voulais juste vous poser quelques questions.

— Venez vous asseoir, dit Trish, lui montrant le canapé.

Elle adressa ensuite un regard interrogateur à Janelle.

— Je ne vois pas l'intérêt que tu restes, à moins que tu ne le désires ?

— Ma présence n'est pas utile. Mais je vais laisser la porte de mon bureau ouverte, au cas où tu aurais besoin de moi. Il jouxte le tien d'un côté, et celui de Perry de l'autre. Cela m'évite de cavalier d'un bout à l'autre du couloir. Quant au bureau de Curtis, il est à l'autre bout du couloir

Elle ajouta, avec un clin d'œil à Trish :

— Il tient à son intimité.

Enfin, elle sourit au policier.

— Je suis certaine que le lieutenant ne te retiendra pas longtemps.

Une fois que Janelle fut sortie, le policier s'installa dans l'un des fauteuils pendant que Trish prenait place sur l'élégant canapé, un peu anxieuse. Il allait évidemment l'interroger sur des faits dont elle n'avait pas souvenir.

Le lieutenant commença par lui poser des questions de routine, mais elle remarqua bientôt que ses questions s'orientaient insidieusement vers Perry Reynolds.

— Vous avez tous les deux disparu en même temps ? Le jour de la tempête, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.

— Oh oui, bien entendu, excusez-moi... Comme c'était votre associé, j' imagine que vous vous rencontriez beaucoup, mais vous ne vous en souvenez pas non plus ?

Il avait prononcé ces derniers mots avec un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

Lui aussi, il pense que je simule !

Le cœur battant avec une violence inouïe, elle s'appliqua à rester impassible.

— Nous avons recueilli une déclaration détaillée de Darlene Reynolds sur la disparition de Perry Reynolds.

Il sortit un document de sa serviette et le parcourut.

— Mme Reynolds affirme que vous aviez rendez-vous, le jour où il a... enfin, le jour où vous avez tous les deux disparu, rectifia-t-il. La coïncidence

est troublante, n'est-ce pas ? De plus, vous avez été retrouvée, mais pas lui.

Il la dévisagea par-dessus ses lunettes, attendant sa réponse. A cet instant, Trish comprit que le lieutenant O'Donnel, comme Darlene, la soupçonnait de savoir où était Perry Reynolds. Les paroles qu'il prononça ensuite confirmèrent son impression.

— Mme Reynolds ne croit pas un instant que son mari soit mort. Elle répand le bruit qu'il aurait mis sa disparition en scène. Avec votre complicité.

Il la regardait toujours par-dessus ses lunettes, qui avaient glissé sur son nez.

— Quel est votre avis sur la question, mademoiselle Radcliffe ? demanda-t-il d'une voix qui se voulait plaisante, mais qui était accusatrice.

La colère saisit subitement Trish.

— Mme Reynolds m'a déjà fait part de ses soupçons. Je n'ai pas pu lui répondre, et je ne peux pas davantage vous répondre.

O'Donnel rangea son document avec un soupir.

— Je reconnais que nous sommes face à une énigme...

Là-dessus, il se leva et la remercia de lui avoir accordé cet entretien.

— Peut-être nous reverrons-nous, lorsque vous aurez retrouvé la mémoire. Du moins, si vous la retrouvez.

Lorsqu'il ouvrit la porte, Trish aperçut Janelle devant son bureau et eut la certitude qu'elle avait écouté l'intégralité de leur échange.

— Harceler Mlle Radcliffe est inutile, lieutenant ! dit-elle au lieutenant. Elle est amnésique, vérifiez donc à l'hôpital Havengate. Mais peut-être ne savez-vous pas ce qu'est exactement une amnésie ?

— Je le sais. Perte de mémoire. C'est parfois bien pratique.

Il hocha brièvement la tête à leur adresse.

— Bonne journée, mesdames, dit-il en s'éloignant.

Il croisa Curtis, qui lui adressa un regard étonné.

— Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda ce dernier en s'approchant à la hâte.

Mais Trish était trop perturbée pour trouver la force de lui répondre.

— Le lieutenant O'Donnel doute que Trish soit amnésique, expliqua Janelle. De plus, il pense qu'elle sait où se cache Perry.

— C'est vrai, Trish ? lui demanda Curtis.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu vas t'imaginer ! s'exclama Trish, furieuse. Fichez-moi donc la paix, tous autant que vous êtes !

Curtis et Janelle échangèrent un regard entendu, comme s'ils avaient l'habitude de ses éclats.

Trish leur tourna le dos. Elle aurait bien quitté son bureau, mais pour aller où ? Elle n'avait nulle part où se réfugier.

La voix de Curtis lui parvint au travers de son désarroi.

— La police est toujours méfiante, en particulier quand elle a des soupçons et pas de preuves, dit-il tandis qu'il posait les mains sur ses épaules. Oublie cet inspecteur, Pat. Sois patiente, et tout rentrera bientôt dans l'ordre.

Trish se détourna et le dévisagea attentivement. Elle n'avait aucun déclic, ne trouvait aucun signe lui prouvant qu'ils avaient été amis et amants. La pensée qu'elle avait failli épouser cet inconnu l'épouvanta.

Elle eut envie de lui tourner le dos, de leur tourner le dos à tous et de reconnaître sa défaite, mais c'était impossible. Comment vivre sans passé et sans histoire ?

Désespérée, elle s'approcha de la fenêtre, fixa son attention sur les gratte-ciel qui se détachaient sur l'horizon de Manhattan.

Janelle lui avait expliqué qu'elle était née et qu'elle avait vécu à New York, à l'exception de quelques années qu'elle avait passées dans une école privée en Nouvelle-Angleterre. Elle était donc sur son territoire. Elle aurait dû se sentir à l'aise, dans ses bureaux très chic, avec la cacophonie qui montait de l'avenue, mais elle ne pensait qu'à la plage qui s'étendait devant le cottage d'Andrew, au cri des mouettes et au bruit incessant du ressac.

Perdue dans sa nostalgie, elle entendit Curtis et Janelle parler, mais elle ne fit pas l'effort de les écouter. Elle sursauta lorsqu'elle entendit la voix de Curtis toute proche.

— Janelle et moi, nous pensons qu'il vaudrait mieux que tu rentres chez toi. Nous allons nous occuper des affaires de la société jusqu'à ce que tu sois d'attaque pour en reprendre les rênes.

— Curtis a raison. Il est encore trop tôt pour que tu reprennes le travail, surtout avec les pressions que te font subir Darlene et la police, renchérit Janelle.

— C'est pour ton bien, Patricia, conclut Curtis d'autorité.

Patricia.

Elle tressaillit comme chaque fois qu'elle entendait son prénom. Pourquoi avait-elle le sentiment qu'on parlait d'une autre, dès qu'on le prononçait ?

— Oui, convint-elle avec un soupir résigné. Je pense, moi aussi, que c'est une sage décision. Je reviendrai quand j'irai mieux.

Quand elle se sentirait redevenue elle-même. *Patricia Radcliffe*.

— Il y a un très bon restaurant français, tout près, commença Curtis tout à trac.

Il hésita, puis continua.

— Si tu veux, nous pourrions aller y déjeuner et y parler tranquillement ?

Trish allait refuser mais elle se ravisa, consciente que, tôt ou tard, elle devrait faire face à son histoire avec Curtis. Elle préférait en entendre le récit de sa bouche que de celle d'une tierce personne.

— D'accord.

Voyant un vif soulagement passer sur le visage de Curtis, elle comprit à quel point la situation actuelle devait être difficile à vivre, pour lui. Non seulement elle avait brutalement rompu leurs fiançailles, mais elle ne se souvenait même pas de lui. Sa fierté devait en souffrir, Curtis n'étant pas homme à subir, mais plutôt à décider, songea-t-elle, surprise que cette pensée la mette mal à l'aise.

Janelle sourit.

— C'est une excellente idée !

— Je vais dans mon bureau pour appeler le restaurant et réserver une table, déclara Curtis. Tu m'accompagnes, Pat ? Qui sait si tu ne reconnaîtras pas quelque chose ?

A la façon dont il avait formulé la question, Trish comprit qu'ils y avaient passé des moments intimes et agréables.

— Très bien, dit-elle, résignée à subir une nouvelle épreuve.

Tandis qu'elle remontait le couloir au côté de Curtis, ils croisèrent plusieurs personnes qui leur sourirent et leur adressèrent un petit signe de tête, comme si les voir ensemble était un spectacle familier.

Trish sentit son moral dégringoler lorsqu'elle aperçut un cadre avec une photo d'elle et de Curtis, en bonne place sur son bureau. Le cliché avait été pris lors d'une soirée mondaine, si elle en croyait le décor — une salle de bal à la décoration opulente. Curtis portait un smoking, et elle, une robe longue à bustier de lamé brodé.

Il suivit son regard et sourit.

— C'était la fête annuelle de notre société, qui se déroulait au Waldorf Astoria. Perry a toujours aimé faire les choses en grand. Toi, en revanche, tu préfères les soirées moins ostentatoires. Vous vous disputiez tous les ans à ce propos !

— C'était difficile de travailler avec lui ?

— Parfois, répondit Curtis d'une voix réticente, comme s'il répugnait à porter un jugement sur son supérieur. Mais Perry était un homme d'affaires inégalable. Il aimait certes dépenser de l'argent, mais il savait aussi comment en gagner. Et nous en faire gagner.

— Tu penses que les soupçons de Darlene seraient fondés ? Qu'il aurait organisé sa disparition ? Avec Patricia ? insista Trish, en proie au malaise

comme chaque fois qu'elle parlait d'elle à la troisième personne, ou quémendait des indices sur son passé à ses proches.

Le visage de Curtis se crispa.

— Je ne sais pas. C'est vrai, vous aviez une relation de confiance, tous les deux. Mais je doute qu'il t'ait fait jouer un rôle si sordide. A moins qu'il n'ait pas eu le choix ?

* * *

Andrew avait du mal à se concentrer. Depuis la veille au soir, il n'avait cessé de penser à Trish. Il avait déjà téléphoné chez elle, mais Sasha l'avait informé qu'elle s'était rendue, avec Janelle, dans les bureaux d'Atlantis Enterprises.

Il consulta sa montre et se rendit compte qu'il était presque l'heure de déjeuner. Comme les bureaux d'Atlantis n'étaient qu'à quelques centaines de mètres de ceux de sa société, il décida de l'inviter au restaurant.

En espérant qu'elle accepterait.

Tandis qu'il louvoyait entre les passants, il se sentait exalté comme un adolescent à son premier rendez-vous. Jamais il n'avait éprouvé cette joie mêlée d'impatience et d'anxiété, jamais il n'avait été aussi amoureux... Trish cristallisait ses pensées, ses rêves et ses désirs. Il avait beau savoir que tout les séparait, il entretenait l'espoir insensé qu'ils réussiraient à surmonter les obstacles.

Il lui parlerait à cœur ouvert. Il lui révélerait, en y mettant les formes, que Darlene avait engagé un détective pour la surveiller. Et il lui répéterait qu'il serait toujours là, si elle avait besoin de lui.

Il se sentit pousser des ailes et accéléra le pas jusqu'à l'entrée du gratte-ciel où se trouvait Atlantis Enterprises. Mais quand il vit Curtis et Trish en sortir, il se figea net, sous le choc, le cœur battant à exploser.

Curtis arrêta un taxi, puis posa une main possessive sur le bras de Trish pour l'inviter à y monter. Enfin, tout sourires, il monta derrière elle. Le taxi repartit, et Andrew, toujours pétrifié, le suivit d'un regard incrédule. Puis, dégrisé et furieux, il rebroussa chemin, hanté par la vision de Curtis et Trish ensemble. S'il n'avait autant souffert, il aurait ri de sa naïveté. Mais qu'est-ce qu'il avait donc cru ? Il avait toujours su qu'il disparaîtrait de la vie de Patricia Radcliffe dès qu'elle aurait retrouvé son univers, ses amis et ses habitudes ! Quel imbécile il faisait ! Il s'était laissé emporter par ses sentiments, il s'était fourvoyé...

Et, maintenant, il était terriblement malheureux.

* * *

Le restaurant français était élégant et luxueux. Le chant cristallin de l'eau qui s'écoulait dans une fontaine à l'ancienne et de nombreuses plantes vertes

créaient une ambiance feutrée à souhait. Le service était efficace et silencieux. Le maître d'hôtel les salua comme des habitués, et Trish se crispa, lorsqu'il mentionna « leur » table, où il les conduisit.

Curtis tira sa chaise, puis s'assit en face d'elle. La table avait été dressée avec art — assiettes design en porcelaine, verres de cristal et couverts en argent, poinçon minerve. Puis Trish admira distraitement les reproductions de lithographies encadrées sur les murs, la salle, qui incarnait le luxe, et enfin le menu. Curtis lui avait répété que c'était son restaurant favori, mais, de nouveau, rien ne lui était familier.

Elle parcourut la carte, certaine que tout était délicieux, mais la haute cuisine était pour l'instant le dernier de ses soucis.

— Je te laisse commander, dit-elle en refermant son menu d'un geste las.

— Si tu veux. Tu prends comme d'habitude ? demanda-t-il sans hésiter.

— Qu'est-ce que je prends, d'habitude ?

Il s'empourpra.

— Excuse-moi. Evidemment, tu ne te souviens pas... Filet de bar grillé aux petits légumes. Et un verre de chardonnay-viognier de Californie.

A son ton directif, Trish se sentit aussi démunie qu'une enfant prise en défaut, et regretta d'avoir accepté son invitation à déjeuner. Elle détourna son attention de Curtis et feignit le plus vif intérêt pour une statue en ébène pendant qu'il passait leur commande.

Son dîner de la veille avec Andrew lui paraissait bien loin, désormais... Andrew était-il à New York, aujourd'hui ? Elle n'en savait rien, car ils s'étaient quittés si brutalement, sans convenir d'un nouveau rendez-vous... Certes, elle avait été blessée par son attitude, mais si elle avait été moins orgueilleuse, elle aurait accepté de lui parler, la veille au soir, et ils seraient peut-être réconciliés, à l'heure qu'il était.

— Patricia ?

Ce fut la voix impatiente de Curtis, plus que l'énoncé de son prénom, qui l'arracha à sa rêverie.

— Excuse-moi, j'étais distraite...

— Je te disais que la meilleure façon de gérer la situation, avec Darlene et la police, c'est de les ignorer. Tu n'as pas à subir ce harcèlement.

— A ton avis, qu'est-il arrivé à Perry ? coupa Trish avec une franchise qui la surprit.

Son entourage était le mieux placé pour lui donner des indices. Il était temps qu'elle prenne des initiatives et pose de vraies questions, au lieu de se laisser influencer.

Curtis fronça les sourcils.

— Honnêtement, je n'en sais rien. Perry semblait très préoccupé, la semaine dernière. Je savais qu'il avait des soucis, mais je pensais que c'était à cause de sa femme et de son fils. Gary lui demande sans cesse de l'argent, et

Darlene est une ambitieuse insatiable, qui s'est mis en tête de devenir l'une des reines de New York.

— Quelles étaient mes relations avec Perry ?

— Je ne saurais comment dire... En matière de relations, tu...

Il s'interrompt, et joua avec sa serviette, soudain embarrassé.

Trish se raidit. Allait-il évoquer la rupture de leurs fiançailles ? Elle baissa les yeux sur ses mains souples et nerveuses, et se sentit frissonner. Ces mains-là l'avaient caressée...

— Tu as froid ? lui demanda Curtis, qui se méprit sur sa réaction. La climatisation est toujours à son maximum, ici.

Elle opina, ravie qu'il lui fournisse cette explication.

— Tu ne te souviens vraiment pas de moi ? reprit-il, l'observant toujours avec attention.

— Non, Curtis, je suis désolée. Tout ce que je sais sur nous, c'est Janelle qui me l'a raconté.

Non seulement ma mémoire t'a oublié, Curtis, mais mon corps aussi. Et je n'ai aucune envie que tu m'étreignes. Je ne veux pas non plus me blottir dans tes bras, et m'emplit de ta présence ou de ton amour... Mon cœur ne bat vite que lorsque je suis avec Andrew.

Ses lèvres tremblèrent. A la pensée d'Andrew, elle ressentait un vide inimaginable.

De nouveau, Curtis se méprit sur sa réaction.

— Ne te fais pas de souci. Nous recommencerons tout en douceur. Je n'ai pas changé d'avis, en ce qui nous concerne. Certes, tu as rompu nos fiançailles, mais nous pouvons repartir de zéro. Je reconnais avoir été trop possessif, trop autoritaire... De plus, j'ai souvent laissé nos petits différends au bureau affecter nos vies personnelles, mais tout va changer, désormais ! Ton amnésie a finalement un côté positif : comme tu as oublié le passé, nous pourrons aller de l'avant plus facilement, et plus vite.

Trish ne répondit pas. Elle se sentait manipulée et, surtout, contrariée qu'il fasse tourner son amnésie à son avantage, et parle de réconciliation à la suite d'une rupture dont elle ne se souvenait pas.

Au même instant, le serveur vint avec leurs plats, et elle fit mine de s'intéresser au contenu de son assiette pour éviter de lui répondre. Quand elle leva son verre, Curtis leva aussi le sien.

— A nous, dit-il, plantant son regard noisette soudain plus chaleureux dans le sien. A l'avenir.

— Quel qu'il soit..., ajouta Trish, qui refusait d'entrer dans son jeu.

Curtis hésita, comme si ces derniers mots lui avaient déplu, mais il se ressaisit et lui adressa un sourire.

Un silence gêné tomba entre eux. Trish sentit son regard sur elle pendant tout le déjeuner. Elle s'efforça de l'ignorer pour se concentrer sur la nourriture, délicieuse, mais qu'elle n'apprécia guère, faute d'appétit. Curtis essaya à plusieurs reprises d'amorcer la conversation. En vain. Ce qu'ils

avaient en commun requérait des souvenirs qu'elle avait oubliés.

Lorsque le serveur vint leur présenter la carte des desserts, elle secoua la tête.

— Non merci, pas pour moi.

Curtis la scruta longuement, comme s'il cherchait à retarder le moment de sortir du restaurant, mais Trish marqua une telle impatience que, dépité, il finit par demander l'addition.

En sortant du restaurant, il lui prit le bras d'un geste possessif, et héla un taxi. Une fois qu'il s'arrêta devant les bureaux d'Atlantis, Trish prit la parole.

— Merci encore pour ce délicieux déjeuner. Je vais rentrer à la maison. Dis à Janelle que je la verrai, ce soir.

— Tu ne veux pas que je vienne avec toi ? Tu ne devrais peut-être pas rester seule ?

— Pourquoi ?

— Tu sembles déstabilisée. Tu devrais...

— Cesse de me donner des conseils, Curtis !

Elle eut aussitôt honte de sa virulence. La remarque de Curtis partait d'un bon sentiment. De plus, bien que perturbé par l'étrangeté de la situation, il se montrait plutôt patient et compréhensif. Il l'aimait toujours et, pourtant, elle ne se souvenait pas de lui et le regardait comme un intrus.

— Je suis désolée, Curtis, reprit-elle plus gentiment, mais j'ai vraiment besoin d'être seule.

Il acquiesça, et recula. Le taxi s'éloigna, puis se perdit dans la circulation de Manhattan. Après avoir donné son adresse au chauffeur, Trish rejeta la tête en arrière et pensa à Andrew. Devait-elle ravalier sa fierté et se rendre chez lui ? Ou lui téléphoner ?

Lorsque le taxi la déposa devant son immeuble, où le portier l'accueillit avec son sourire habituel, elle n'avait toujours pas pris de décision. Dans l'ascenseur, elle se regarda dans le miroir, apitoyée par le reflet de sa détresse. Quand cesserait-elle de se sentir comme une étrangère, de faire croire à son entourage qu'elle était chez elle, qu'elle était Patricia Radcliffe ?

Et s'il y avait eu méprise sur son identité ? songea-t-elle brusquement. Cette pensée l'avait souvent effleurée, au cours de ces derniers jours, mais maintenant, elle s'imposait et la tourmentait.

Préoccupée, Trish salua Sasha du bout des lèvres, et se rendit dans la bibliothèque. Là, elle consulta son Rolodex où elle trouva le nom, l'adresse et le numéro de téléphone du médecin traitant de Patricia Radcliffe. Elle lui téléphona aussitôt, et sa secrétaire lui confirma que ce dernier avait bien un dossier à ce nom.

Trish la remercia à la hâte, puis elle s'empressa de composer le numéro du Dr Duboise à Havengate.

— Trish ? Comment allez-vous ? lui demanda le psychiatre sans préambule.

Un rire nerveux lui échappa.

— Vous devrez attendre demain, pour avoir la suite des aventures de Patricia Radcliffe. Je vous jure que c'est un vrai feuilleton à rebondissements ! En fait, je vous appelle pour que vous me rendiez un service, docteur. J'aimerais que vous demandiez le dossier médical de Patricia Radcliffe à son médecin traitant.

— *Son* médecin ? demanda le Dr Duboise avec inquiétude.

— *Mon* médecin, si vous préférez. J'ai subi une batterie d'exams médicaux, en arrivant à Havengate, et j'aimerais que vous compariez mon groupe sanguin avec celui de Patricia Radcliffe. Je veux m'assurer qu'il n'y a aucune erreur sur la personne. Vous acceptez ?

— Bien entendu, répondit-il avec son naturel habituel. Et demain, vous m'expliquerez vos raisons.

Il se tut et reprit :

— Ne soyez pas trop impatiente, Trish. Donnez-vous du temps.

— J'aimerais justement le passer à Havengate, qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle avec espoir.

Il se mit à rire, car il avait évidemment compris son désir de fuir et de se cacher.

— Nous en parlerons demain, Trish, mais vous ne pouvez pas fuir et vous fuir éternellement.

— Justement, docteur. Je ne veux pas être moi...

— Vous pensez réellement qu'il y a erreur sur la personne, que vous n'êtes pas Patricia Radcliffe ?

— Oui ! En vérité, je ne l'aime guère... Enfin, disons que je ne m'aime guère. Oh, je ne sais pas...

— Attendez d'avoir la preuve que vous désirez, avant de porter un jugement. A demain.

Trish raccrocha et posa son front sur ses mains. Le doute grandissant sur son identité la contraignait à se demander si, après avoir perdu la mémoire, elle n'était pas en train de perdre la tête.

Le lendemain, Janelle proposa à Trish une séance de travail, dans la bibliothèque, sur les dossiers cruciaux de la société. Trish apprécia son initiative, mais même si elle avait gardé la plupart de ses informations et connaissances, elle fut vite perdue par ses explications trop rapides, souvent accompagnées de détails hermétiques. Pire, les réponses de Janelle aux questions qu'elle lui posa ne lui apportèrent qu'un surcroît d'informations inintelligibles.

Janelle se rendit compte qu'elle était frustrée et submergée.

— Ne t'en fais pas, tout reviendra. N'oublie pas que tu as passé des années à t'initier aux affaires de la société. Il paraît même que ton père venait avec toi au bureau au lieu de prendre une baby-sitter ! Et, après sa mort, tu y passais tout ton temps. Si tu ne t'étais pas associée avec Perry, tu serais sans doute déjà au bout du rouleau ! Alors pourquoi ne pas profiter de l'occasion qui t'est donnée pour ralentir le rythme ? Pourquoi te mettre autant sous pression ?

— Parce que j'ai un passé qui m'échappe, et que cette pensée me rend folle ! répondit Trish.

Mais elle fut soulagée lorsque Sasha les interrompit, quelques minutes plus tard, pour l'aviser qu'elle avait un visiteur.

« Andrew ? » se demanda-t-elle aussitôt, le cœur battant de joie.

— Qui est-ce ?

— Mme Reynolds.

Trish soupira et Janelle fit la grimace

— Tu veux que je te débarrasse d'elle ?

Trish fut tentée d'accepter sa proposition, mais elle se ravisa. Elle devait surmonter l'antipathie que lui inspirait Darlene, et qui était principalement due à la peur qu'elle n'ait raison, au sujet de ses relations avec Perry. Et s'il avait été son amant ? Ce qui aurait pu expliquer sa rupture avec Curtis ?

De nouveau, elle se répéta que sa guérison et la découverte de la vérité pourraient lui causer un choc terrible. D'un autre côté, cette vérité n'était-elle pas préférable au doute, à ces sensations éparses terrifiantes qui la tourmentaient jour et nuit ?

— Non, je vais lui parler, dit-elle à contrecœur. Mais viens tout de même avec moi, au cas où j'aurais besoin de ton soutien.

Darlene admirait la vue sur Central Park, lorsqu'elles entrèrent dans le salon. Elle portait une robe paréo en satin qui moulait son corps sensuel. Ses cheveux blonds étaient impeccablement coiffés et laqués. Lorsqu'elle tourna les yeux, Trish remarqua son maquillage délicat, qui mettait en valeur ses prunelles bleues de porcelaine et rehaussait sa bouche pulpeuse.

— J'espère que je ne vous dérange pas, commença Darlene de sa voix affectée. Je voulais téléphoner, mais j'ai préféré venir formuler mon invitation en personne.

« Invitation » ? se répéta Trish, méfiante. S'agissait-il d'une soirée prévue de longue date ?

Pour s'en assurer, elle jeta un regard rapide à Janelle. Mais son air interrogateur lui prouva qu'elle ne savait pas non plus à quoi Darlene faisait allusion.

— Quelle invitation ? demanda Trish avec calme.

Darlene ne se départit pas de son sourire.

— J'ai organisé une soirée en ton honneur, Patricia. J'ai pensé que c'était le moins que je puisse faire, pour exprimer notre soulagement de te voir de retour.

Trish cilla. Après l'avoir accusée et acculée, Darlene donnait une fête en son honneur ? Elle n'en croyait pas ses oreilles, et Janelle non plus, manifestement.

— Tu n'es pas sérieuse ! déclara son amie avec incrédulité. Tu ne crois pas qu'une cérémonie à la mémoire de ton mari serait plus appropriée ?

Le regard bleu de Darlene s'assombrit.

— Pourquoi honorer la mémoire d'un homme qui a décidé de disparaître et d'abandonner sa famille ?

Puis elle reporta son attention sur Trish.

— Je suis désolée de t'avoir accusée, Patricia, et de t'avoir impliquée dans la disparition de mon mari, mais je veux sincèrement me racheter. J'ai déjà contacté nos amis et connaissances. Tous sont enchantés par mon idée.

Janelle leva les mains, l'air dégoûté.

— Tu aurais tout de même pu soumettre ton idée à Patricia, avant de lancer tes invitations !

— J'en ai eu un instant l'intention, mais je me suis dit que Patricia serait intimidée et refuserait. La présence de ses amis l'aidera évidemment à guérir de son amnésie. Ce serait tout de même fantastique si cette fête lui permettait de retrouver la mémoire !

A la façon dont elle avait prononcé ce dernier mot, Trish comprit que Darlene doutait toujours qu'elle l'ait vraiment perdue.

Sa soirée a pour but de prouver que je simule mon amnésie.

Le subterfuge était évident, mais Trish s'en amusa. Et qui sait si cette

soirée, où seraient rassemblés tous ses proches, ne l'aiderait pas à guérir ?

Elle adressa à Darlene un sourire aussi faux que celui qui n'avait pas quitté ses lèvres trop carminées.

— C'est une idée délicieuse ! Merci infiniment, Darlene.

Janelle la regarda comme si elle était devenue folle, et secoua la tête, incrédule.

Darlene, quant à elle, parut ravie de son adhésion sans réserve, et l'informa aussitôt de l'heure et du lieu.

— Ce sera une soirée très simple mais habillée.

— Bien sûr, riposta Janelle sèchement. J'imagine que tu as déjà acheté une nouvelle toilette ?

— J'imagine que tu vas porter ta sempiternelle mais néanmoins adorable petite robe de velours, Janelle, répliqua Darlene d'une voix sucrée. Du moins, si elle te va toujours.

Puis elle reprit, à l'adresse de Trish :

— Je dois y aller. J'ai tant de choses à faire ! Ah, au fait, Curtis sera ravi de t'accompagner à cette soirée, Trish.

Trish cacha sa contrariété derrière un grand sourire, mais se rembrunit dès que Darlene fut partie.

— Je n'ai qu'un regret : que Perry n'ait pas étranglé cette idiote avant de disparaître, conclut Janelle en soupirant.

— Tu penses vraiment qu'il a mis sa disparition en scène ?

— Quand tu vois Darlene, la question ne se pose même pas !

* * *

Le lendemain, Trish était à cran lorsqu'elle arriva à Havengate. Elle courut plus qu'elle ne marcha vers le bureau du Dr Duboise. Comme dans les cauchemars, elle avait l'impression de faire du surplace. Et l'idée de savoir bientôt la vérité sur son identité lui donnait le sentiment de marcher sur un filin tendu entre deux falaises.

Que se passerait-il si le docteur n'avait découvert aucune correspondance entre son dossier et celui de Patricia ? Ce serait vraiment troublant, car son entourage n'avait jamais douté qu'elle soit Patricia Radcliffe. En vouloir la confirmation absolue était peut-être ridicule, en fin de compte... Certes, mais elle avait besoin d'avoir la preuve de son identité. Elle n'avait pas menti, en confiant au médecin qu'elle n'aimait pas Patricia Radcliffe. Et, soudain, une pensée l'effleura : ne refusait-elle pas d'être Patricia, par peur d'assumer une situation tragique dont elle aurait été responsable ? Coupable, même ?

Le Dr Duboise l'accueillit avec son air habituel, calme et serein. Il semblait même particulièrement détendu, comme si son cas ne lui causait aucune inquiétude. Il lui sourit et lui posa sa question coutumière.

— Comment allez-vous ?

— Je ne sais pas.

Le regard de Trish quitta son visage souriant et tomba sur le dossier en face de lui.

— Vous avez eu mon dossier médical ? demanda-t-elle plus brusquement qu'elle ne l'aurait voulu.

Il acquiesça.

— Qu'avez-vous découvert ? reprit-elle avec impatience.

Il l'observa avec attention.

— A votre avis, qu'ai-je découvert ?

— Que je ne suis pas Patricia Radcliffe ? répondit-elle avec espoir.

— C'est ce que vous voulez ?

— Dites-moi ! J'ai besoin de savoir ! s'emporta-t-elle. Suis-je Patricia Radcliffe, oui ou non ?

— Oui.

Elle le dévisagea, désappointée. Elle avait tellement espéré qu'il y aurait erreur sur son identité...

— Aucune chance qu'il y ait eu méprise ?

— Aucune.

Elle s'adossa à son fauteuil.

— Pourquoi avez-vous tellement espéré le contraire ?

— Parce que je n'aime pas ce que je découvre sur sa vie. Je veux dire *ma* vie...

Elle poussa un gros soupir.

— Qu'avez-vous découvert ? reprit le médecin.

— Que j'ai été fiancée à un homme autoritaire et ambitieux qui me laisse froide. L'idée qu'il m'ait touchée, qu'il me touche, me fait horreur. Et pourtant nous avons été intimes, je devrais donc ressentir quelque chose, en sa présence ?

— Peut-être que vos sentiments envers cet homme sont toujours présents, mais cachés en vous ?

— Je ne ressens rien. Rien de profond.

— Qu'entendez-vous par « profond » ?

— Je parle du véritable amour. Je suis sûre que je ne l'aime pas, confia-t-elle d'une voix unie. Vous m'avez recommandé de me fier à mes intuitions et à mes sentiments, vous vous en souvenez ? Eh bien, c'est ce que je fais, et je sais que je ne l'ai jamais réellement aimé. D'ailleurs, c'est moi qui ai rompu nos fiançailles, il y a environ un mois. Pourquoi ? Parce que je me suis rendu compte que je ne l'aimais pas ? Parce qu'il s'est passé un événement grave ?

— A votre avis ?

Elle resta silencieuse. Elle subissait trop de pressions et d'influences extérieures pour spéculer sur ce qui avait pu se passer avec Curtis, un mois plus tôt, ou sur ce qui se passait maintenant. Seuls ses sentiments pour

Andrew étaient authentiques. Et elle baissa les yeux pour ne pas trahir la douleur que lui causait sa pensée.

— Et en ce qui concerne les autres personnes de votre vie, reprit le psychiatre après un silence, ressentez-vous aussi ce décalage ?

Trish s'esclaffa.

— « Décalage » ? C'est une façon nuancée de dire les choses.

Elle lui raconta l'échec de son retour dans ses bureaux, puis son entretien avec le lieutenant O'Donnel et, enfin, les projets mondains de Darlene.

— Ce policier ne me croit pas, lorsque j'affirme tout ignorer sur la disparition de Perry. Je suis même sûre qu'il est convaincu que je simule mon amnésie.

Elle conclut avec un sourire ironique :

— Il doit penser que je suis assez machiavélique pour tromper tout le monde à Havengate.

— Nous avons reçu la visite de la police, reprit le Dr Duboise.

Trish ouvrit de grands yeux.

— Nous n'avons encore rien dit à votre sujet, Trish. Aucune information concernant le malade ne peut être révélée, tant sur sa vie privée que sur son diagnostic, sa maladie ou son traitement. Seules les dérogations prévues par la loi permettent de lever ce secret. Ce qui permettra de prouver que vous êtes amnésique, le cas échéant.

Trish soupira.

— Darlene est convaincue que je mens, continua-t-elle, songeant à son antipathie pour cette dernière. Cette soirée en mon honneur n'est qu'une ignoble mise en scène pour soi-disant me démasquer. Ce sera terrible de côtoyer des proches, amis et connaissances, qui ne sont que des étrangers à mes yeux, mais j'ai tout de même accepté d'être présente. Darlene aura la preuve que je suis vraiment amnésique. Sauf si je retrouve soudain la mémoire.

Les larmes lui montèrent aux yeux alors que la frustration et le désespoir l'envahissaient.

— Peut-être que les soupçons sur Perry et moi sont fondés, conclut-elle d'une voix tremblante.

— Peut-être pas. Continuez d'écouter votre intuition pour vous donner confiance.

Il lui adressa un sourire rassurant.

— Ne laissez rien ni personne vous en priver.

— Je vais essayer.

A la fin de sa séance, Trish avait retrouvé le moral. En sortant, elle se détourna pour regarder l'hôpital, et regretta de devoir rentrer à Manhattan. Elle s'approchait de sa Porsche à contrecœur lorsqu'elle sentit une présence. Elle fit volte-face et se figea en voyant Andrew.

— Andrew ! s'exclama-t-elle, si soulagée qu'elle s'adossa à la portière.

— Je suis désolé, je ne voulais pas te faire peur. Il faut absolument que je te parle...

Trish était si heureuse de le voir qu'elle l'écoutait à peine. Ce fut au prix d'un gros effort qu'elle réussit à se ressaisir et à prendre un air dégagé, presque indifférent.

— Me parler ?

— Tu as un peu de temps à m'accorder, avant de rentrer à New York ?

— Oui, je ne suis pas pressée.

Ils firent quelques pas. Andrew était mal à l'aise, se dit-elle, songeant à regret à leurs moments de bonheur.

Ils s'engagèrent dans une allée qui se perdait dans les jardins d'Havengate.

Andrew restait à bonne distance de Trish, mais il percevait sa proximité avec tant d'intensité qu'il avait du mal à réfléchir. De plus, la jalousie l'égarait. Il brûlait de lui demander si elle avait renoué avec Curtis. Mais il n'en avait pas le droit, sans compter qu'elle pourrait l'accuser de l'avoir espionnée.

Désespéré, il la dévisagea à la dérobée. Son visage était tendu et son regard soucieux. Il serra les poings pour contenir son désir de la serrer dans ses bras et d'embrasser les traces de ses larmes. Sa séance avec le Dr Duboise n'avait pas dû être facile.

— Comment vas-tu ? lui demanda-t-il enfin avec un petit sourire embarrassé.

— Bien, mentit-elle.

Elle ne voulait plus se décharger de ses soucis sur lui, et elle désirait seulement savourer sa présence durant la petite heure qu'ils allaient passer ensemble. Andrew était le seul être avec qui elle se sentait elle-même, même si elle n'était pas certaine de savoir qui elle était.

— Et toi ? l'interrogea-t-elle poliment. Tu vas bien ?

— Ça va.

C'était faux. Depuis qu'elle avait refusé de lui parler au téléphone et depuis qu'il l'avait vue avec Curtis, il ne pouvait plus se concentrer sur son travail.

Ils s'assirent sur un banc, un peu éloignés l'un de l'autre. Un silence gêné tomba. Trish songeait à son désir de se rapprocher et de se pelotonner contre lui. Un désir qui faisait cogner son cœur si fort qu'elle craignit qu'il ne l'entende.

— Il faut vraiment que je te parle, commença-t-il, toujours mal à l'aise. C'est important.

— Tu n'as pas besoin de m'expliquer quoi que ce soit ! lui dit-elle fièrement.

— Si ! Cela concerne ce qui s'est passé, l'autre soir après notre dîner.

— Tu as voulu mettre des distances entre nous ? Soit. Je ne t'en veux pas, répondit-elle de son ton le plus naturel.

— Tu pensais vraiment que je voulais terminer la soirée de cette façon ?
— Oui ! Tu as même été sans ambiguïté. J'ai compris le message : tu ne voulais pas de moi dans ta vie, point !

— C'est donc par dépit que tu as refusé de prendre mon appel, le même soir ?

— Evidemment !

— J'ai été maladroit et je le regrette. Pardonne-moi.

— Mais enfin, pourquoi est-ce que tu m'as repoussée ?

Andrew le lui expliqua. Quand il conclut en disant que le détective privé avait été engagé par Darlene, Trish resta bouche bée.

— Je n'arrive pas à y croire !

— Et pourtant je te jure que c'est vrai.

Il serra sa main.

— Je suis désolé, Trish. Darlene Reynolds reste convaincue que tu sais où se cache son mari.

— Tu ne devineras jamais ce qu'elle vient d'inventer ! Elle organise une soirée mondaine dans un club à la mode pour fêter mon retour. Plutôt, pour me prendre en défaut... Elle pense que je simule mon amnésie. La police aussi, d'ailleurs.

— La police ?

Trish lui relata son entretien avec le lieutenant O'Donnel et l'intérêt que ce dernier avait manifesté pour ses relations avec Perry.

— Le Dr Duboise m'a appris que la police était également venue l'interroger.

Ses lèvres tremblaient lorsqu'elle reprit :

— Darlene a réussi à convaincre la police que ma disparition était liée à celle de son mari, et que je feignais l'amnésie.

— Tu vas tout de même assister à sa soirée ? A ta place, je me méfierais. Qui sait ce que Darlene va inventer !

— Je suis sur mes gardes. Mais quoi qu'elle ait inventé pour me confondre, ça ne marchera pas, puisque je suis vraiment amnésique !

— Mais es-tu certaine de vouloir subir une nouvelle épreuve ? insista-t-il.

— Non, bien sûr, mais est-ce que j'ai le choix ? lâcha-t-elle sans conviction.

Passer la soirée dans une atmosphère de suspicion exigerait un courage qu'elle n'était pas certaine de posséder.

— Je suis sûr que tu seras à la hauteur.

— Tu crois ?

— Mais oui !

Il caressa une mèche de ses cheveux et la glissa derrière son oreille. Puis il caressa lentement sa joue. Elle était si belle, si parfaite, se dit-il avec émotion. Il voulait graver son visage dans son esprit pour se rappeler chaque détail, dès

le jour où leur séparation serait définitive.

— J'ai besoin d'un cavalier, dit-elle soudain.

Il ne répondit pas, et elle poursuivit :

— Tu n'as pas entendu ?

Il s'arracha à sa rêverie.

— Pardon ?

— J'ai besoin d'un cavalier !

— Je suis certain que tu n'auras pas à chercher bien loin pour en trouver un, répondit-il, s'efforçant d'être naturel, bien que la seule pensée de Trish et Curtis ensemble lui fût insupportable.

— Certes. Il est même tout près.

Elle se rapprocha de lui.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Andrew ne lui répondit pas, il était trop heureux. Alors, il l'embrassa. Sa seule réalité, ce fut l'explosion de chaleur et de désir qui le traversait, tandis qu'il la serrait dans ses bras. Tant pis si leurs relations étaient impossibles, le plus important, c'était cet instant divin. Il quitta sa bouche, pour l'embrasser partout sur le visage et dans le cou.

Trish se laissa envahir par sa plénitude et, quand Andrew recula et reprit ses distances, elle éprouva un vif sentiment de trahison et de déception.

— Non, il ne faut pas..., proféra-t-il d'une voix rauque.

Elle essaya de reprendre son souffle, déconcertée.

— Comment ça, « il ne faut pas » ?

— Je ne veux pas profiter de toi, Trish.

La dévisageant avec tendresse, il ajouta :

— Si tu savais comme j'ai envie de tout oublier pour te faire l'amour...

La seule idée de t'aimer une nuit entière me rend fou...

— Je ne comprends pas tes réticences. Nous sommes tous les deux adultes, célibataires...

Elle se tut et reprit :

— Tu n'es pas marié, n'est-ce pas ?

— Non ! Et je ne l'ai jamais été.

— Alors... ?

Il se leva.

— Marchons un peu. Je n'arrive pas à réfléchir quand tu es trop proche de moi, quand je te regarde.

Ils rebroussèrent chemin en direction du parking. Trish n'arrivait pas à comprendre le recul d'Andrew, alors qu'il éprouvait une passion égale à la sienne.

— Pourquoi as-tu peur de profiter de moi ? demanda-t-elle. Je suis responsable, je peux prendre mes décisions seule.

— En es-tu bien certaine ? coupa-t-il brusquement.

Elle se figea, frappée. Avec sa question, Andrew venait de résumer toute l'étendue de son problème. Il doutait de sa capacité à prendre des décisions vu

que l'expérience et la connaissance de son passé lui manquaient. Et maintenant, elle comprenait mieux sa prudence à s'engager dans une relation avec une femme qui avait perdu le fil de ses souvenirs et de son identité.

Trish était convaincue que son amour pour Andrew surmonterait tous les obstacles, mais peut-être ne l'aimait-il pas autant, pour en avoir la conviction.

Elle se força à sourire.

— J'accepterais volontiers que tu profites de la situation, mais je te comprends : je n'ai pas le droit de bouleverser ta vie.

Il cessa de marcher. Puis il posa les mains sur ses épaules et la regarda droit dans les yeux.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de toi, Trish !

— De moi ?

— Comment peux-tu être certaine de tes sentiments pour moi ? Tu es fragile. Profiter de ta vulnérabilité sur le plan émotionnel m'est impossible, tu comprends ?

Elle aurait voulu protester, mais elle soupira. Au fond de son cœur, elle savait que s'engager dans une aventure amoureuse, dans les circonstances actuelles, n'était peut-être pas le plus raisonnable.

— Je comprends, reconnut-elle à contrecœur. Mais je ne suis pas d'accord pour autant...

— Mais je suis là, prêt à te soutenir.

— Prêt à m'accompagner à la soirée que Darlene organise en mon honneur ?

— Et Curtis ? demanda-t-il, conscient qu'il était piégé.

— Quoi, Curtis ?

— Je pensais que ce serait lui qui t'accompagnerait ?

— Mais c'est toi que je veux.

Janelle et Curtis seraient sans aucun doute mécontents de son choix, songea-t-elle, mais l'idée d'avoir Andrew à ses côtés, pendant cette soirée, était infiniment rassurante. Soulagée, elle noua les bras autour de sa nuque et lui donna un ardent baiser.

Elle était radieuse quand, après une longue étreinte passionnée, il dénoua ses bras et lui ouvrit la portière de sa Porsche. Il soupira. Si elle ne partait pas tout de suite, il ne jurerait plus de rien...

— A samedi soir ! lui dit-elle en montant dans sa voiture. Au fait, c'est une soirée habillée.

— Impossible de venir en jogging ?

Elle se mit à rire, certaine qu'il porterait le smoking avec autant de grâce qu'un bermuda. Et, soudain, elle fut impatiente d'être à samedi, même si la soirée s'annonçait comme une véritable épreuve de force entre Darlene et elle.

Trish passa en revue ses robes de soirée, mais elle n'en trouva aucune qui lui convînt. Elles étaient trop moulantes, trop décolletées, trop ostentatoires, avec leurs sequins et leurs perles brodées. Et elle voulait avant tout plaire à Andrew, dont elle connaissait le goût pour la simplicité. De plus, en portant une toilette sobre, elle éviterait d'être au centre de l'attention, même si elle était la reine de la soirée.

L'entendant se plaindre qu'elle n'avait rien à se mettre, Janelle éclata de rire.

— Eh bien, allons faire du shopping !

Trish hésita, de peur de vivre de nouvelles expériences frustrantes et déplaisantes, mais si elle voulait que sa première sortie en public avec Andrew soit réussie, en dépit des circonstances, elle devait courir les magasins.

Elles se rendirent dans les boutiques de luxe de la Cinquième Avenue et de Madison Avenue, où Patricia Radcliffe était l'une des meilleures clientes, comme elle ne tarda guère à le découvrir. Dans l'une d'entre elles, Trish eut même droit à un tel accueil qu'elle en fut gênée. Elle fut soulagée lorsque Janelle réussit à l'arracher aux congratulations des vendeuses pour la conduire vers les salons d'essayage privés, où une jeune employée souriante se mit à sa disposition. Cette dernière fut étonnée de constater que Trish ne s'intéressait qu'aux robes de soirée sobres.

— J'aime beaucoup celle-ci, déclara Trish, qui trouvait à son goût une robe bustier au drapé mystérieux, à peine appuyé sur le corps, et qui prenait bien la taille.

La toilette était simplissime mais d'une folle élégance. De plus, la soie rose pastel mettait en valeur sa carnation et sa chevelure noire.

Janelle parut surprise par son choix, mais l'approuva sans réserve.

— A ton avis, Andrew va aimer ? demanda Trish avec élan.

— Andrew ? s'étonna Janelle.

— Oui, il a accepté de m'accompagner ! s'exclama Trish, toute joyeuse.

— Et Curtis ? Vous êtes tout de même ensemble.

— Tu ne m'as pas dit que j'avais rompu, il y a un mois ?

— Oui, mais il veut repartir de zéro, oublier les épisodes déplaisants qui

ont provoqué votre rupture.

Trish secoua la tête négativement.

— J'ai l'intuition qu'entre Curtis et moi, c'est vraiment fini.

— C'est donc le début d'une grande histoire avec Andrew Davis ?

— Je ne sais pas..., répondit Trish, pensive. On verra bien.

Andrew était en proie aux mêmes doutes au moment où il sortait de la boutique où il avait loué son smoking. Il se demandait s'il n'avait pas commis une erreur en acceptant d'accompagner Trish. Il détestait les mondanités, mais, surtout, il craignait de se sentir aussi déplacé qu'un clown à un mariage royal, dans le club très chic de Long Island où se déroulait la soirée.

Même s'il savait qu'il ferait face à la situation avec aisance, il redoutait d'éventuelles complications indépendantes de sa volonté. Et s'il subissait la jalousie de Curtis ? D'autres soupirants qui accapareraient Trish ? Elle qui était si belle, elle devait avoir beaucoup d'hommes à ses pieds, non ? Et si elle le délaissait ?

* * *

A la nuit tombée, Andrew arriva chez Trish, nerveux comme s'il se rendait à son premier bal.

— Je vous en prie, entrez, monsieur Davis ! dit Sasha en le regardant de la tête aux pieds.

Elle lui adressa un hochement de tête approuvateur et ajouta :

— Je vais vous conduire dans le salon et prévenir mademoiselle que vous êtes arrivé.

Trish était aussi nerveuse qu'Andrew, lorsqu'elle le rejoignit. Tous deux se regardèrent un instant sans parler. Elle savait que le smoking lui irait parfaitement, et elle fut émue par sa beauté et son élégance. Elle savait aussi que son cœur, qui ne cessait plus de battre pour lui, battait plus vite à sa vue, et en effet il s'emballa. En revanche, la passion et l'élan de sensualité qui déferlèrent dans ses veines la stupéfièrent. Le désir monta en elle, puissant et exaltant. Et elle songea qu'elle aurait préféré conduire Andrew dans sa chambre plutôt que de se rendre à une soirée mondaine avec lui.

La voyant rougir, Andrew se troubla. Il ignorait tout des règles et conventions qui régissaient les mondanités new-yorkaises. Aurait-il commis une erreur d'étiquette ?

— Il y a un problème ? demanda-t-il avec inquiétude. Il s'agit bien d'une soirée habillée, n'est-ce pas ?

— Oui, et ton smoking est parfait, dit-elle, contenant son désir de se jeter à son cou.

— Ouf ! Pendant un moment, j'ai pensé que j'avais gaffé...

— Pas du tout ! Tu es absolument parfait !

— Toi aussi..., avoua-t-il, le souffle plus court, sans cesser de la

contempler.

Ses cheveux noirs retombaient en boucles souples sur ses épaules, et formaient un contraste idéal avec sa peau, très blanche, et le rose pastel de sa robe. Elle ne portait qu'un rang de perles, et de petits brillants aux oreilles. Elle était follement élégante, mais sans ostentation. Andrew cherchait en vain, derrière cette jeune beauté resplendissante, la femme tremblante et angoissée qu'il avait secourue, deux semaines auparavant. De plus, il avait peine à croire que ce regard si doux et brillant lui soit exclusivement réservé.

Il resta donc immobile, ébloui, oubliant qu'il tenait toujours son bouquet de corsage.

Elle sourit et le lui montra d'un mouvement de la tête.

— C'est pour moi ?

Il tressaillit, soudain rappelé à la réalité.

— Excuse-moi... J'ai choisi un bouquet de corsage avec des roses, parce qu'avec les roses on ne se trompe jamais...

Il avait failli acheter une mini-orchidée cymbidium rose, mais il s'était ravisé, de peur de commettre une faute de goût. Pour autant, il ne savait pas si l'usage était d'offrir un bouquet de corsage ou un bracelet de fleurs.

— Les roses, c'est parfait, dit-elle alors qu'elle le sortait de la boîte.

Elle lui tendit la rose entourée de minuscules roses et rehaussée d'astilbe rose pour qu'il l'agrafe sur son bustier. Elle se rapprocha de lui, et ferma les yeux afin de mieux sentir les effluves épicés de son après-rasage.

Andrew agrafa le bouquet à son corsage, sans trahir sa nervosité, mais il savait que, si Trish lui donnait le moindre signe d'encouragement, il oublierait l'événement mondain auquel ils étaient conviés pour passer des heures infiniment plus sensuelles avec elle. L'idée de la partager avec d'autres lui devenait insupportable.

— Je crois que nous ferions mieux d'y aller, dit-elle doucement, comme si elle avait lu dans ses pensées.

Andrew s'arracha à ses fantasmes. Il savait que cette soirée serait peut-être l'occasion pour Trish de retrouver la mémoire, et il n'avait pas le droit de la priver de cette chance.

— Allons-y, déclara-t-il d'une voix ferme.

En sortant de l'ascenseur, il lui demanda s'il ne valait pas mieux prendre sa Porsche plutôt que sa Ford.

— C'est inutile, répondit-elle, Darlene nous envoie une limousine.

Dans le hall de l'immeuble, ils croisèrent Curtis qui entraînait. Andrew se raidit et adressa un regard interrogateur à Trish.

— Je pense que Janelle est prête, annonça-t-elle à Curtis avec un chaud sourire. C'est vraiment gentil d'avoir accepté d'être son cavalier.

— Je suis réputé pour ma gentillesse, répondit Curtis d'un air pincé, en adressant un regard glacial à Andrew. Je ne sais pas pourquoi Darlene nous a envoyé deux limousines ; une seule aurait convenu pour nous quatre.

Trish sourit sans répondre, et franchit le seuil de l'immeuble, consciente

du regard de Curtis, toujours sur elle.

Deux limousines noires étaient garées devant son immeuble. A leur vue, le chauffeur de la première leur sourit en ouvrant la portière à la hâte. Un peu emprunté, Andrew monta derrière Trish. Elle avait l'habitude de ce luxe, pas lui.

Au cours de leur trajet entre Manhattan et Long Island, Trish constata vite qu'Andrew était très mal à l'aise. Elle regretta de nouveau les jours où elle ignorait encore qu'elle était Patricia Radcliffe, célèbre femme d'affaires new-yorkaise à la tête d'une immense fortune. Ils s'aimaient, certes, mais tout les séparait. Il avait allégué son amnésie pour ne pas s'engager avec elle, mais n'était-ce pas plutôt leur différence de milieux qui le rendait si réticent ?

Elle tourna les yeux vers lui. Assis loin d'elle, il ne cherchait pas à se rapprocher. Elle le sentait inaccessible et lointain. Dépitée, déprimée, Trish frissonna et ajusta son étole autour de ses épaules. Elle chercha à nouer la conversation, mais après plusieurs tentatives qui se soldèrent par des échecs, elle finit par garder le silence. Lorsqu'ils arrivèrent enfin devant le club privé très à la mode qui s'élevait au bord de l'Hudson, ils descendirent de la limousine comme s'ils se fuyaient.

Ils furent aussitôt entourés par une demi-douzaine de personnes qui arrivaient en même temps qu'eux. Les commentaires affluèrent, joyeux, étonnés et affectueux.

— Patricia, quelle joie de te revoir !

— Nous étions consternés, lorsque nous avons appris que tu avais disparu.

— Mais tu es enfin de retour parmi nous ! On prétend que tu as perdu la mémoire ?

Conscient de la panique croissante de Trish, Andrew passa son bras autour de sa taille et la serra fermement contre lui. Ils entrèrent ainsi enlacés dans le club.

La salle de réception, immense, était éclairée par des lustres opulents. Les tables, toutes décorées de petits bouquets de roses, encadraient la piste de danse. Des musiciens avaient déjà pris place sur l'estrade à proximité.

Darlene s'approcha d'eux, la démarche ondulante, et les accueillit avec une joie factice. Son fourreau moulant de soie fleurie offrait aux regards un décolleté particulièrement audacieux. Elle portait avec ostentation une rivière de diamants, des bracelets et des bagues qui étincelaient de mille feux.

— Tout le monde est ravi de te revoir, Patricia. Cette soirée s'annonce comme un véritable succès ! s'exclama-t-elle. Votre table à tous les deux se trouve au centre, afin que nos amis voient combien tu es ravissante, malgré l'épreuve que tu viens de traverser.

Son regard passa rapidement à Andrew, auquel elle adressa un mince sourire approbateur.

— J'ai prévenu nos amis que Patricia venait accompagnée de l'homme qui lui avait sauvé la vie. Cela ne vous ennuie pas, Andrew ?

Puis, badine, elle poursuivit à l'adresse de Trish :

— Tu vas devoir partager ton héros, ma chère !

Crispé, Andrew s'efforçait de garder un sourire poli. Ils n'étaient pas arrivés depuis cinq minutes qu'il était déjà excédé. Trish aussi était mal à l'aise, constata-t-il, alors qu'il tirait sa chaise pour qu'elle prenne place et qu'il s'asseyait à côté d'elle.

Comme Darlene le leur avait précisé, leur table se trouvait au centre, proche de la piste de danse. Par chance, elle ne comportait que deux couverts, alors que les autres, plus grandes, en comportaient dix à douze. Au moins, ils auraient un semblant d'intimité, songea Andrew.

Malheureusement, Darlene ne cessait de conduire les invités à leur table, et ce défilé permanent empêchait tout échange avec Trish.

— Tu te souviens de Beverly Philips, Patricia ? s'exclama tout à coup Darlene. Tu as skié avec elle, dans le Colorado, l'hiver dernier.

Beverly Philips avait un visage fin de chatte gourmande, un nez constellé de taches de rousseur et des cheveux roux coupés très court. Trish l'observa avec attention, cherchant à se souvenir. En vain.

Son visage dut refléter son désarroi, car une immense déception se peignit sur les traits de Beverly.

— Je suis désolée, Beverly, lui dit-elle sincèrement.

Les larmes brillèrent dans les yeux de cette dernière, qui l'étreignit avec élan.

— Oh non, Patricia, c'est moi qui suis désolée !

Elle s'éloigna aussitôt, s'essuyant discrètement les yeux.

L'air irrité, Darlene lui emboîta le pas. Andrew, qui la suivit des yeux, la vit s'entretenir avec un couple auquel elle montra leur table. Elle faisait de grands gestes et semblait très fâchée. Elle ne relâcherait pas sa pression sur Trish, tant qu'elle n'aurait pas apporté la preuve qu'elle simulait son amnésie, songea Andrew, inquiet.

Les invités continuaient de se présenter à leur table, tous avec l'espoir de faire revenir la mémoire à Trish. Même ses connaissances les plus agréables et les plus polies ne pouvaient résister au désir de lui poser la question fatale : se souvenait-elle d'eux ?

— Tu te souviens de notre séjour à Las Vegas, l'an dernier, on s'était tellement amusées !

— Et tu te souviens de l'année où nous sommes allées skier dans les Rocheuses ? Tu avais décidé de...

Chacun insistait, agrémentait ses souvenirs de détails précis, comme si Trish allait soudain s'exclamer qu'en effet elle se rappelait et qu'elle les remerciait du fond du cœur de l'avoir tirée de son amnésie par leurs efforts.

Au bout d'un moment, Andrew comprit qu'ils n'auraient d'intimité que sur la piste de danse. Il se leva.

Il tendit la main à Trish.

— Voulez-vous danser avec moi, mademoiselle Radcliffe ? demanda-t-il avec une politesse exagérée.

Trish lui adressa un sourire de reconnaissance et se leva avec empressement. Andrew la conduisit vers la piste de danse où il l'enlaça. Trish ferma les yeux, posa sa joue sur son épaule et se nicha contre lui, apaisée et en sécurité dans ses bras.

Elle oublia cette soirée cauchemardesque alors qu'une délicieuse sérénité l'envahissait. Andrew était un excellent danseur, avec le sens du rythme, et il la guidait tout en douceur. Ils restèrent silencieux, s'abandonnant à la sensation de leur proximité physique et de leur intimité grandissante, oubliant cette foule bruyante et indiscreète qui bruissait autour d'eux. Ils dansèrent longtemps et ne regagnèrent leur table qu'à regret.

Ils venaient de reprendre leur place lorsque le beau-fils de Darlene s'approcha, avec, au fond des yeux, une expression mauvaise qui l'enlaidissait. Il posa les deux mains sur la table et se pencha vers Trish.

— Tu n'es pas lasse de ton petit jeu, Pat ? Tu sais exactement ce qui s'est passé, le jour de la tempête. Tu finiras bien par craquer et avouer la vérité. Mon père est mort, mais tu es trop lâche pour le reconnaître.

Assommée par la violence de ces accusations, Trish ne trouva rien à répondre. L'épouse de Perry voulait lui faire admettre que Perry était vivant, tandis que son fils s'efforçait de lui faire avouer le contraire. Pourquoi ? Elle n'était qu'un pion dans une guerre des nerfs épuisante et stérile dont elle ne comprenait pas le sens.

Elle se sentit envahie pas un sentiment de lassitude extrême. Pourquoi Gary voulait-il l'obliger à avouer que son père était mort ? Parce qu'il avait joué un rôle dans sa disparition ? Puis elle se posa la question qui la hantait depuis le début : pourquoi avait-elle verrouillé sa mémoire autobiographique ? Pourquoi refusait-elle de se souvenir des événements survenus le jour de la tempête ?

Sur ces entrefaites, Janelle et Curtis s'approchèrent. Gary leur adressa un regard belliqueux et s'éloigna sans dire un mot.

— Que se passe-t-il encore ? demanda Janelle, inquiète.

Trish secoua la tête, péniblement consciente des regards qui convergeaient sur eux. L'éclat de Gary n'était pas passé inaperçu, si elle en croyait les bribes de conversation qui lui parvenaient. Elle aurait voulu disparaître sous terre, tant elle avait honte, tant elle se sentait lasse.

— C'est Gary, tu sais comment il est, expliqua-t-elle avec un sourire forcé.

— Tu veux que j'aille lui parler ? proposa Curtis, avec son air efficace habituel. Il n'y a aucune raison pour que tu supportes le harcèlement de ce sale gosse gâté !

— Laisse tomber, Curtis, lui intima-t-elle avec un regard sévère.

Elle voulait à tout prix éviter un esclandre.

— J'allais me repoudrer le nez, tu m'accompagnes ? lui proposa Janelle au même instant.

Trish se leva, reconnaissante. Mais avant de s'éloigner, elle adressa un regard soucieux à Curtis et à Andrew, qu'elle savait hostiles l'un envers l'autre. Curtis allait-il rester auprès d'Andrew ou retourner à sa table ?

Andrew se posait la même question, et il décida de prendre la situation en main.

— Asseyez-vous, Curtis. Vous savez comment sont les femmes. Elles peuvent s'absenter longtemps.

— Oui, répondit Curtis d'un ton raide. Nous pourrions en profiter pour avoir une discussion franche, entre hommes. Je ne suis pas certain que vous compreniez combien votre présence est néfaste à Patricia : vous l'empêchez de retrouver la mémoire.

— Expliquez-vous, demanda Andrew, impassible.

Curtis hocha la tête et le regarda droit dans les yeux.

— Patricia doit réintégrer sa vie privée, professionnelle, afin d'avoir toutes les chances de retrouver la mémoire ou de progresser, malgré son amnésie. Votre présence la maintient dans un état de confusion et d'ambiguïté, qui est un frein dans le processus de guérison. Patricia doit accepter la vérité sur elle, et avoir la vie épanouissante qu'elle mérite.

— Je suis entièrement d'accord avec vous.

L'expression de Curtis se durcit.

— Dans ces conditions, pourquoi essayez-vous de tirer profit de sa confusion actuelle ? reprit-il. Si vous voulez de l'argent, nous trouverons un arrangement satisfaisant. J'ai effectué une petite enquête sur vous, et je sais que vous êtes un simple informaticien : vous ne refuserez donc pas de vous enrichir facilement.

Andrew sourit.

— J'ai moi aussi effectué quelques recherches sur vous, Curtis. Vous avez été un modeste employé dans plusieurs sociétés, avant d'entrer à Atlantis Enterprises. Vous avez des goûts de luxe, vous avez souvent vécu au-dessus de vos moyens et accumulé les dettes. Et c'est seulement lorsque Perry Reynolds vous a promu que vous avez eu les revenus nécessaires pour vous offrir cette vie de luxe à laquelle vous avez toujours prétendu. Il ne reste donc qu'à consolider votre position par un beau mariage avec Patricia Radcliffe, pour satisfaire vos ambitions. Et pour cela, vous êtes prêt à tout.

La colère se peignit sur le visage de Curtis.

— Mes relations avec Patricia ne vous regardent pas. Et je vous conseille de ne pas vous en mêler.

Il serra les poings de rage.

— Vous me menacez ? demanda Andrew froidement.

— Non, je vous donne un avertissement. Je peux très facilement me débarrasser de vous. Vous n'êtes rien, Davis.

Sur ces mots, il se leva et s'éloigna, le pas raide et la tête haute.

Curtis Mandel aurait-il un rapport avec les événements qui avaient causé la disparition de Perry et l'amnésie de Trish ? Andrew ne put s'empêcher de se poser la question, tout en le suivant des yeux, songeur. Cela aurait expliqué ses tentatives d'intimidation et son désir de l'évincer à tout prix.

Trish et Janelle revenaient lorsque Darlene les intercepta.

— Où étiez-vous donc passées ? Nous allons porter un toast au retour de Patricia et danser avant de couper le gâteau !

Trish secoua la tête.

— Ça suffit ! Je refuse d'être plus longtemps le centre de l'attention.

— Mais tu es la reine de la soirée ! Tout le monde veut te rendre honneur.

Elle parlait d'une voix si fausse que Trish n'y tint plus.

— J'ai perdu la mémoire, mais pas la tête, lui répondit-elle froidement. Tu as donné cette fête seulement pour me confondre, et moi, j'ai accepté d'y participer dans l'espoir de retrouver la mémoire. Hélas, nous sommes toutes les deux déçues dans nos attentes.

— Tu ne peux pas partir maintenant ! déclara Darlene, furieuse.

— Tu ne m'en empêcheras pas ! répliqua Trish, qui s'éloigna sans lui laisser le temps de protester.

— Bravo, lui dit ensuite Janelle d'un air approbateur. Cela dit, cette soirée n'est pas un échec total. Je t'ai vue danser avec Andrew. Et, tous les deux, vous faites des étincelles. C'est sérieux, toi et lui ?

— Comment veux-tu que j'aie des relations amoureuses sérieuses, dans mon état ? riposta Trish. Surtout avec Andrew, que je ne veux pas blesser.

— Et Curtis ? Il semble vouloir repartir de zéro, reprit Janelle. Tu devrais peut-être lui laisser un espoir ?

— Non, répondit Trish d'une voix ferme, soulagée de ne plus voir Curtis à leur table.

— Je ferais mieux d'aller le retrouver, déclara Janelle. Pourquoi certaines femmes ont tous les hommes à leurs pieds alors que d'autres en sont réduites à ramasser les miettes ? lâcha-t-elle avec amertume.

Elle s'éloigna, et Trish s'approcha à la hâte de sa table.

— Partons, lui dit-elle, voyant Andrew se lever.

Il sourit.

— Avec plaisir !

Malgré leur désir de s'éclipser au plus vite, ils ne purent éviter d'autres invités. Aucun de ces visages souriants, curieux ou inquiets n'évoquait quoi que ce soit pour Trish. A présent rodée à l'épreuve des questions et de la curiosité de ses interlocuteurs, elle réussit à appliquer un sourire sur son visage, dont elle ne se départit que lorsqu'ils furent sortis du club.

Trish et Andrew attendaient leur limousine quand ils virent deux hommes s'approcher. Trish reconnut immédiatement l'un d'entre eux : c'était le lieutenant O'Donnell, dont le pantalon froissé et la veste sport contrastaient avec l'élégance des hommes en smoking. De plus, le lieutenant était loin

d'avoir l'expression détendue et joviale des invités.

En apercevant Trish et Andrew, il prononça quelques mots à l'adresse de son jeune collègue, et s'approcha d'eux.

Il les salua d'un bref hochement de tête.

— Il paraît qu'on a organisé une soirée pour fêter votre retour, mademoiselle Radcliffe ?

Elle hocha la tête, troublée par son regard inquisiteur.

— Vous avez été invité, lieutenant ?

— Oh non, ma présence ici ce soir est officielle. Nous sommes venus voir Mme Reynolds. Nous avons du nouveau, concernant son mari.

Trish déglutit. Le visage du lieutenant, déjà très sombre, devint sinistre.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Le garde-côte a repéré un bateau en pleine mer. Ce dernier a été ramené au rivage et nous y avons fait une découverte stupéfiante, poursuivit le lieutenant sans la quitter des yeux.

Comme si elle pressentait la suite, Trish s'appuya contre Andrew pour puiser du réconfort en lui.

— Le corps de Perry Reynolds a été retrouvé, flottant dans la cabine du bateau. Mais il ne s'est pas noyé. Il est mort d'une balle dans la tête.

Trish dévisagea le lieutenant O'Donnel, complètement perdue. Son esprit refusait de donner un sens à ses derniers mots. Cette attitude de refus total et de dénégation la protégeait d'un choc qu'elle pressentait destructeur.

En revanche, Andrew réagit.

— Il se serait suicidé ?

— Cela semble improbable, car nous n'avons pas trouvé d'arme.

Le policier avait prononcé ces mots en regardant Trish.

— Mais nous avons fait des découvertes intéressantes. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous pour en parler tranquillement, mademoiselle Radcliffe ? Je suis certain que vous avez envie d'entendre tous les détails relatifs à cette affaire.

Trish contint un frisson. Pourquoi le lieutenant continuait-il de la dévisager avec un air aussi bizarre ? Puis elle comprit et se glaça : il la soupçonnait. Elle retint un sanglot et porta les mains à son visage.

Andrew resserra la pression de son bras autour de sa taille et reprit à l'adresse d'O'Donnel :

— Mlle Radcliffe a besoin de temps pour encaisser ce nouveau choc. Peut-être que demain...

Mais le lieutenant secoua la tête négativement.

— Non. La situation est grave. Mlle Radcliffe doit répondre à nos questions ce soir.

— Elle n'aura aucune réponse à vous fournir, protesta Andrew. Vous n'avez pas encore compris qu'elle souffrait d'amnésie ? ajouta-t-il, sarcastique.

Mais O'Donnel resta inflexible.

— Peut-être qu'un détail reviendra subitement à sa mémoire ? Dans tous les cas, nous devons l'interroger.

Andrew comprit qu'il était inutile de discuter plus longtemps. Il regarda Trish, blême à présent, et maudit O'Donnel.

A cet instant, leur limousine s'approcha et s'arrêta devant eux. Il y fit entrer Trish.

— Où se trouve le bureau de police ? demanda-t-il ensuite.

— Je vais vous en indiquer la route, car je vais monter avec vous dans la limousine. Mon collègue nous y rejoindra avec Mme Reynolds.

C'était un ordre, pas une requête, se dit Andrew, qui ne se laissa pas abuser par l'expression et le ton polis du lieutenant.

Le trajet jusqu'au bureau de police de Manhattan s'effectua dans un silence pesant. Si O'Donnel fut impressionné par le luxe de la limousine, il n'en laissa rien paraître. Pendant toute la route, il resta immobile, les mains croisées sur les genoux. Son regard imperturbable passait sans cesse de l'expression stupéfaite de Trish au visage soucieux d'Andrew.

En arrivant, Trish eut soudain très chaud, tandis que son détachement apparent se muait en une véritable panique.

— Tout ira bien, lui promit Andrew, serrant sa main tremblante dans la sienne.

Perdue dans son anxiété, elle entendit à peine le son de sa voix.

Une fois à l'intérieur, le lieutenant O'Donnel les conduisit dans la salle des interrogatoires. Trish entendit Andrew protester, mais O'Donnel lui déclara qu'il ne s'agissait que d'une « petite conversation », et non d'un interrogatoire dans les règles.

— Je vous autorise à rester avec Mlle Radcliffe si vous me promettez de garder le silence, déclara O'Donnel d'un ton sans réplique.

Trish s'assit à côté d'Andrew, fébrile. O'Donnel lui posa les mêmes questions que lors de sa première visite dans ses bureaux, et elle lui fit les mêmes réponses.

— Quand avez-vous vu Perry Reynolds pour la dernière fois ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Était-il avec vous, le jour de la tempête ?

— Je ne m'en souviens pas.

— L'avez-vous tué ?

Sa question si directe lui coupa le souffle. Elle soupira.

— Je ne m'en souviens pas, confia-t-elle, horrifiée de l'ignorer.

— Ça suffit, maintenant ! s'exclama Andrew, qui n'y tenait plus. Vous interrogerez désormais Mlle Radcliffe en présence de son avocat ! Nous partons.

Sur ces mots, il tendit la main à Trish, qui restait assise, le regard fixé sur O'Donnel.

— Pourquoi m'avez-vous posé cette dernière question, lieutenant ?

Le policier hésita.

— Peut-être que votre ami a raison, mademoiselle Radcliffe. Nous ne poursuivrons qu'en présence de votre avocat.

— S'il vous plaît, répondez-moi ! J'ai besoin de savoir. Qu'est-ce qui vous fait croire que je serais responsable de la mort de Perry Reynolds ?

Andrew allait de nouveau protester, mais, face à l'insistance de Trish, il reprit sa place et serra sa main. Il comprit, à sa tension, qu'elle mobilisait son énergie pour retrouver la mémoire, même en sachant que le retour de ses

souvenirs pouvait lui révéler une vérité dramatique et insoutenable.

O'Donnel posa les mains sur la table.

— Nous avons trouvé un sac de femme sur le bateau.

— Le mien...? demanda-t-elle, le souffle court.

Il acquiesça.

— Vous en êtes certain ? insista-t-elle, prise de terreur. Tous les sacs de femme se ressemblent. Il peut appartenir à une autre.

— Mais celui-là contient votre portefeuille et vos papiers d'identité. Voulez-vous que je vous le montre ?

Elle refusa. A quoi bon ? Elle ne le reconnaîtrait pas, de toute façon...

— Possédez-vous une arme, mademoiselle Radcliffe ?

Elle soupira.

— Je ne sais pas.

— Nous allons vérifier sur le registre des armes à feu.

Andrew sentit son cœur se nouer. Si Trish possédait une arme et si la balle qui avait tué Perry était du même calibre, le lieutenant O'Donnel aurait la preuve ultime qui lui permettrait de la mettre en examen. Andrew savait que Trish était incapable de commettre un meurtre, mais l'accumulation de preuves contre elle était terrifiante.

— Partons, Trish ! la pressa-t-il, de plus en plus inquiet.

Il se leva et lui tendit la main. O'Donnel ne les retint pas.

— Vous devriez appeler votre avocat, mademoiselle Radcliffe. En attendant, restez à notre disposition.

En sortant, Andrew et Trish croisèrent Darlene, avec le collègue du lieutenant O'Donnel. Elle pointa un doigt vengeur sur Trish.

— Pourquoi est-ce que tu l'as tué ? vociféra-t-elle. Son argent ne te suffisait pas ? Tu redoutais qu'il ne te trahisse ? Tu as préféré le supprimer !

Trish et Andrew ne répondirent pas, et passèrent devant Darlene dont les accusations les poursuivirent jusque dans la rue.

Sans le soutien et la prévenance d'Andrew, Trish aurait été incapable de couvrir les quelques mètres qui les séparaient de leur limousine. Il n'attendit pas que le chauffeur en sorte pour ouvrir la portière et presser Trish de monter. Le chauffeur leur adressa un regard inquiet.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

Andrew n'en avait aucune idée. Tout ce qu'il savait, c'est que Trish avait besoin de se ressaisir, au calme. Il la sentait sur le point de craquer, et il était conscient de ses efforts pour se maîtriser. Les accusations venimeuses de Darlene prenaient tout leur sens, après les révélations du lieutenant O'Donnel.

— Roulez pendant que nous décidons, répondit enfin Andrew.

— Non ! objecta Trish.

Elle se sentait piégée, opprimée. Ce qu'elle éprouvait maintenant était plus terrifiant que ses cauchemars. De nouveau, elle voulait fuir. Se cacher. De nouveau, un danger la menaçait, un sentiment de paranoïa l'envahissait... Des

images imprécises et effrayantes se succédaient dans son esprit. Toutes étaient scandées par la voix et les soupçons du lieutenant, et par ses propres réponses, toujours les mêmes. Elle posa la main sur la poignée de la portière.

— Je veux sortir !

Andrew la retint.

— Chez Mlle Radcliffe ! ordonna-t-il subitement au chauffeur.

Chez Mlle Radcliffe.

Des mots qui lui étaient étrangers. Qui n'avaient aucun sens...

On lui avait dit comment elle s'appelait, où elle habitait et à quel milieu elle appartenait. Elle avait accepté comme argent comptant tout ce qu'on lui avait raconté. Et bien qu'elle eût reçu la confirmation de son identité, elle ne parvenait pas à réintégrer sa vie. Et maintenant que le lieutenant O'Donnel et Darlene Reynolds l'accusaient de meurtre, elle ne savait plus à quoi se raccrocher.

Comment pouvait-elle se défendre, alors qu'elle ne savait pas où était sa vérité ? Alors qu'elle était dépossédée de ses souvenirs et de sa mémoire ?

Andrew la prit dans ses bras pour la réconforter. Il sentit son cœur affolé battre à tout rompre, et il l'étreignit avec tendresse, sans parler. A quoi bon prononcer des paroles convenues et absurdes, dans une situation pareille ? Sans compter qu'il était, lui aussi, complètement désarmé. Il était prêt à se battre pour Trish, mais contre qui, contre quoi ? Sa seule certitude, en cet instant, c'est qu'elle avait toutes les raisons de craindre pour l'avenir.

Trish posa sa tête contre la poitrine d'Andrew, ferma les yeux et essaya de respirer à son rythme. Les battements réguliers de son cœur parvinrent à l'apaiser, et lorsque la limousine se gara devant chez elle, elle avait retrouvé un semblant de calme.

Andrew la regarda saluer le portier d'un sourire et se diriger vers les ascenseurs comme si la situation avait été parfaitement normale. Cette attitude éveillait son admiration tout en l'inquiétant. Ne devait-il pas rester avec elle jusqu'au retour de Janelle ? Au même instant, Trish s'arrêta net au milieu du hall.

Elle fit volte-face, passa devant lui et ressortit dans la rue. Il la rejoignit à la hâte.

— Que se passe-t-il, Trish ?

Elle riva son regard au sien.

— Je veux rentrer avec toi. Chez toi.

Le premier moment de surprise passé, il lui sourit.

— C'est une bonne idée. Tu veux prendre quelques affaires chez toi, avant ?

— Non ! Partons tout de suite !

Andrew n'insista pas. Il passa son bras autour de ses épaules et elle se serra contre lui. Ils gagnèrent le parking, où il avait laissé sa Ford. En

apparence, rien ne laissait deviner l'épreuve qu'ils venaient de traverser. Ils ressemblaient à n'importe quel couple d'amoureux prêt à passer une bonne soirée. Andrew tourna un regard inquiet vers Trish, et conclut que son calme et sa raideur étaient pires que la panique qu'elle avait exprimée, quelques instants plus tôt. Il craignit soudain que, pour se protéger, elle ne se mure dans le silence et ne se rende totalement inaccessible. Il se promit de contacter le Dr Duboise dès le lendemain. Une fois mis au courant des tout derniers événements, le psychiatre accepterait de la recevoir en urgence.

Trish posa la tête sur son épaule et ne bougea pas pendant tout le trajet. Andrew mit la radio et tomba sur une station qui diffusait du jazz, la même musique sur laquelle ils avaient dansé, quelques heures plus tôt. Au souvenir de la sensualité de leur étreinte, de Trish nichée contre lui, il se rendit compte que la nuit à venir serait le point d'orgue de leur soirée.

Sa tendresse des premiers jours s'était muée en un sentiment profond et intense, un amour qui le remplissait de bonheur. L'avenir s'annonçait certes bien fragile, mais il ne reculerait devant aucun sacrifice.

— Je vais rester un moment sur la terrasse, murmura-t-elle, tandis qu'ils montaient l'escalier.

— Très bien. Pendant ce temps, je vais préparer du café, répondit-il, comprenant et acceptant son désir de solitude.

Restée seule, elle s'accouda à la rampe et contempla la lune au-dessus de l'océan. Le bruit des vagues, inlassable, montait de la plage, plus bas, et avait un effet apaisant sur ses nerfs à vif. Elle parvint donc à faire le point sur les révélations du lieutenant O'Donnel.

Perry Reynolds était mort. Il avait été tué d'une balle dans la tête. Son sac à main avait été retrouvé près de son corps, dans la cabine du bateau, et le lieutenant O'Donnel la soupçonnait.

C'était un cauchemar éveillé, se dit-elle, s'efforçant de prendre du recul, refusant cette réalité qui l'accablait. Elle avait toujours envie de fuir et de se cacher, mais elle comprit qu'elle ne pouvait fuir sa mémoire perdue.

La seule image à peu près tangible qui flottait dans son esprit était celle d'un homme grisonnant. Son associé. Pourquoi ne se souvenait-elle que de lui ? Parce qu'elle avait su avant tout le monde qu'il était mort ? Parce qu'elle l'avait tué ?

Andrew achevait de préparer le café quand le téléphone sonna. Il décrocha. C'était Curtis.

— Patricia est avec vous ?

— Oui, répondit Andrew posément.

— Je veux lui parler.

— Je suis désolé, mais elle a besoin de solitude.

— Vous préférez que je me rende chez vous ? demanda Curtis d'une voix autoritaire.

— Je vous le déconseille. De plus, il est tard, répliqua Andrew sans se

laisser démonter. Et Trish ne veut voir personne pour le moment.

— La situation est très grave. Je pensais que vous seriez prêt à tout pour aider Patricia. Or vous n'agissez pas dans son intérêt.

— Détrompez-vous, je ne pense qu'à la protéger. Et c'est pour cette raison que vous devrez attendre demain pour lui parler. Sur ce, bonne nuit.

Andrew raccrocha brutalement.

Quand il sortit sur la terrasse, Trish se détourna lentement et prit une grande inspiration.

— Tu es le seul à qui je peux me fier, Andrew, dit-elle tristement. Dis-moi ce que je dois faire... Qui est-ce que je dois croire ?

Il resta silencieux.

— Je t'en prie, Andrew, sois honnête avec moi !

— D'accord, répondit-il après une hésitation. Pour commencer, tu ne dois écouter que tes intuitions et tes sentiments. Ne laisse personne te dicter ta conduite ou tes certitudes.

— Mais tu sais bien que je suis dépendante des autres, pour reconstruire ma vie d'avant.

— Plus ou moins. Parce que, au fond de toi, tu sais qui tu es. Et tu dois avoir confiance en toi.

— Je ne sais pas si c'est possible.

— Ça l'est. Même si ta mémoire te fait défaut, tu ne peux être que toi, et personne d'autre.

Il sourit avant de poursuivre :

— Et maintenant, tout de suite, tu es cette très jolie femme dont la beauté resplendit au clair de lune. Tu es toi. Unique.

Un sourire tremblant étira ses lèvres, alors qu'elle détournait les yeux sur l'océan perdu dans la nuit.

— Les seuls moments où je me sens moi, c'est lorsque je suis avec toi, Andrew.

— C'est parce que je ne te juge pas et que je ne tente pas de te manipuler.

— Que s'est-il passé, le jour de la tempête ? reprit-elle d'une voix tourmentée. Pourquoi me suis-je échouée sur cette plage, alors que je devais être avec Perry ?

— Nous n'avons pas la certitude que tu étais avec lui, dit-il prudemment.

— C'est pourtant la seule explication... Sinon, pourquoi m'aurais-tu retrouvée sur la plage, ce jour-là, victime d'un traumatisme psychologique qui m'a rendue amnésique ? Est-ce que je suis traumatisée parce que je l'ai tué ?

— Qu'en penses-tu ?

— Par pitié, n'agis pas comme le Dr Duboise : il pose toujours des questions au lieu de répondre aux miennes !

— Très bien. Si tu veux mon avis, je ne pense pas que tu aies tué Perry Reynolds. Je doute même que tu possèdes une arme. Si je t'en donnais une, à

l'instant, tu ne saurais sans doute pas comment l'armer.

Une lueur d'espoir l'envahit, pour s'évanouir aussitôt.

— Peut-être parce que j'ai aussi oublié comment on utilisait une arme...

— Je ne crois pas. Rappelle-toi, le Dr Duboise t'a expliqué que tu avais perdu tes souvenirs autobiographiques, mais pas tes souvenirs cognitifs. Tu sais toujours comment conduire une voiture, ou jouer au volley. Si tu avais appris à manipuler une arme, tu ne l'aurais pas oublié.

— Mais O'Donnel ne voudra jamais me croire.

— C'est possible. Mais l'important, c'est de te fier à ton instinct. Au fond de toi, tu sais ce qui est vrai, et tu dois t'accrocher à cette certitude.

Sa voix s'adoucit lorsqu'il ajouta :

— Et surtout...

— Surtout quoi ?

— Tu dois me faire confiance.

— Ça ne sera pas trop difficile. Mais en retour, je veux la preuve que je peux m'en remettre totalement à toi.

Elle se pressa contre lui avec élan, et noua les bras autour de son cou.

Au regard qu'elle lui adressa, Andrew comprit que s'il la rejetait à cet instant, il blesserait sa confiance. De plus, à quoi bon lutter plus longtemps contre le désir qui les tourmentait ? Quoi que le passé ou le futur puissent leur réserver, ce soir, il lui donnerait son amour, dont elle avait tant besoin.

Il effleura ses lèvres, puis s'en empara avidement. Il sentit Trish trembler de désir dans ses bras, tandis qu'il la pressait passionnément contre lui. Les mots étaient inutiles, désormais ; ils s'en remettaient au désir qui n'avait cessé de grandir entre eux, depuis le premier jour, et dont ils allaient maintenant connaître l'apogée.

— On rentre ? demanda-t-elle, le souffle court.

— Le café va être froid.

— Je me fiche du café...

Elle rit doucement tandis qu'il la conduisait dans sa chambre à coucher, qui avait symbolisé le réconfort et la sécurité, le jour où il lui avait sauvé la vie.

Tandis qu'ils s'allongeaient, Trish ferma les yeux pour mieux sentir ses baisers et ses caresses, et la volupté qu'ils suscitaient. Elle se sentait complètement chérie, aimée et adulée, et en oubliait ses tourments. Faire l'amour avec Andrew lui redonnait la confiance et des certitudes qu'elle avait perdues.

Tandis qu'Andrew, fou de désir, caressait son corps nu, il comprit qu'il avait enfin découvert son âme sœur. Chaque frisson de Trish, né sous ses mains, par ses mains, était en harmonie avec ce qu'il éprouvait et le rendait heureux au-delà du possible. L'explosion finale de leur jouissance les exalta et les conforta dans la certitude de leur amour.

Ensuite, heureux et enfin apaisés, ils restèrent enlacés dans l'instant présent, où ni le passé ni le futur n'avaient de réalité ou de sens.

Ils étaient des amants qui s'étaient trouvés ; ils n'avaient d'autre envie que de demeurer au plus près du bonheur tout neuf qui venait de se révéler à eux, avant d'être de nouveau confrontés à l'adversité.

Andrew se réveilla très tôt, bien avant que le jour ne perce et n'effleure l'océan pour lui donner sa lumière argentée, si particulière, du début de matinée. Trish était blottie dans ses bras, et longtemps il resta immobile à savourer le contact de son corps tiède tout contre le sien. Elle respirait doucement, elle était détendue dans son sommeil. Il brûlait d'envie de lui faire de nouveau l'amour. Mais il savait que Trish, une fois réveillée, serait de nouveau la proie de ses tourments et devrait aussi se préparer à une journée difficile. Il valait donc mieux la laisser dormir, songea-t-il à regret.

Il se levait doucement quand elle s'étira et ouvrit un œil ensommeillé.

— C'est le matin ?

— Presque.

Il l'embrassa sur le front.

— Dors, mon cœur.

Elle soupira, referma les yeux en souriant imperceptiblement. Il fut tenté de se recoucher, de la serrer dans ses bras et de passer la journée à lui faire l'amour, mais de nouveau il parvint à se raisonner. Il se rendit donc dans la cuisine et, ouvrant son réfrigérateur, fut consterné par son contenu. Il décida de se rendre au marché, qui ouvrait aux petites heures du jour, pour acheter des fruits et des produits laitiers. Il ignorait ce que la journée leur réservait, mais il savait qu'ils devaient la commencer par un bon petit déjeuner.

En route, il fit un effort pour ordonner ses pensées. Il était désormais certain que la police ne lâcherait plus Trish. Avec la découverte du corps de Perry Reynolds et du sac à main, l'enquête criminelle démarrait véritablement, et elle était le suspect numéro un.

Il se répéta qu'il devait appeler le Dr Duboise, en début de matinée. Le psychiatre accepterait de rencontrer Trish dans la journée. Il espérait, quant à lui, que son patron lui accorderait quelques jours de congé.

* * *

Trish se réveilla en sentant une forte odeur de gaz. Elle respirait mal, et se redressa avec difficulté.

Il y avait une fuite de gaz dans la cuisine, songea-t-elle, en entendant le petit sifflement qui en provenait. Quand le gaz aurait totalement chassé l'air de la maison, elle manquerait d'oxygène et risquerait l'asphyxie. Elle devait sortir tout de suite ! Au même instant, elle fut prise de vertiges et de nausées, et comprit qu'elle était déjà gravement intoxiquée.

Elle tomba sur ses genoux et se traîna jusqu'au salon, plus proche que la cuisine, et vers la cheminée où elle s'empara du tisonnier. Dans un dernier effort, elle le jeta dans la vitre de la fenêtre toute proche. Elle eut un dernier réflexe, celui de fermer les yeux pour éviter les éclats de verre, puis elle s'évanouit.

* * *

En revenant du marché, Andrew remarqua qu'une vitre était cassée. Étonné, il se précipita dans son cottage. A peine était-il entré qu'une puissante odeur de gaz le fit reculer.

— Trish ! hurla-t-il.

Il entra la main sur le visage, et l'aperçut, inanimée, près de la fenêtre qu'elle avait certainement brisée pour éviter l'asphyxie. Il la transporta hors de la maison et la déposa à bonne distance. Elle était toujours inconsciente, mais elle respirait. Il s'empara de son portable pour appeler les urgences.

— Il y a une fuite de gaz chez moi, et mon amie est inconsciente !

Hurler était inutile, mais son anxiété était trop forte. Il donna son adresse et ajouta, le souffle court :

— Faites vite !

Il resta en ligne et s'exhorta au calme pour répondre aux questions de son interlocutrice. Lorsque les secours arrivèrent, il eut l'impression de les avoir attendus pendant une éternité. Les urgentistes examinèrent Trish, puis l'allongèrent sur un brancard. Par chance, ils acceptèrent qu'il monte dans l'ambulance avec eux.

Les urgences avaient manifestement alerté la compagnie du gaz, car Andrew vit le camion de la compagnie arriver, au moment où l'ambulance prenait la route pour l'hôpital le plus proche, qui se trouvait à environ dix minutes de chez lui. A leur arrivée, Trish avait repris conscience et respirait bien, grâce à son masque à oxygène.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, son regard parcourut l'ambulance et s'arrêta sur Andrew. Il serra sa main.

— Je suis là, ma chérie, tout va bien, lui dit-il de sa voix la plus réconfortante, malgré la terreur qui l'habitait toujours.

Une fois à l'hôpital, Trish fut transportée dans la salle des urgences et Andrew resta dans l'aire de réception jusqu'à ce qu'une infirmière lui fasse signe de s'approcher.

— Nous avons besoin de quelques informations sur la patiente.

Elle lui tendit des formulaires.

— Remplissez ce que vous pouvez.

Il n'eut aucun mal à remplir le premier, mais le second lui posa davantage de problèmes. Il devait en effet y relater les circonstances exactes de l'accident, et ce qui avait justifié l'intervention des urgences.

Le problème, c'est qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qui était arrivé. Trish dormait encore, lorsqu'il était parti au marché. Tout était normal, à ce moment-là.

Perplexe, il passa la main dans ses cheveux. Il ne s'était pas absenté longtemps. Qu'avait-il bien pu se passer, pendant ce laps de temps ? Incapable de trouver une réponse, il rendit les formulaires, sans avoir rempli le second.

— Puis-je voir mon amie ? demanda-t-il ensuite avec une impatience mal contenue.

— Dès que j'aurai des informations, je vous les transmettrai. En attendant, installez-vous dans la salle d'attente.

Insister était inutile, aussi Andrew se laissa tomber sur une chaise et attendit une bonne heure avant qu'un interne s'approche de lui. Il bondit de sa chaise, et le fixa avidement, cherchant sur son visage une information.

— Mlle Radcliffe a été installée dans une chambre. Vous pouvez la voir, maintenant.

— Comment va-t-elle ?

— Elle a eu de la chance. Elle sera remise dans vingt-quatre heures. Nous allons la garder en observation au plus tard jusqu'à demain.

Il sourit à Andrew.

— Calmez-vous. Elle va mieux que vous !

Trish pensa manifestement la même chose, car elle lui adressa un sourire réconfortant, derrière son masque à oxygène. Elle était épuisée et encore faible.

— Je t'aime, articula-t-elle lorsqu'il s'inclina sur elle.

— Je t'aime, chuchota-t-il.

Elle lui rendit son sourire, et referma aussitôt les yeux.

Il resta à son chevet jusqu'à ce qu'une infirmière vienne le prévenir que Trish dormirait toute la journée, et qu'il valait mieux qu'il revienne dans la soirée.

— Mlle Radcliffe sortira demain au plus tard, sauf en cas de complication, conclut l'infirmière.

Andrew opina, abattu malgré ces bonnes nouvelles. Il repensait à leur nuit ensemble, à son euphorie de ce matin, et à sa joie de se rendre au marché pour leur préparer un petit déjeuner en amoureux. Ce bonheur semblait être déjà si loin..., songea-t-il, malade de dépit et de frustration.

Quand il revint chez lui, il fut surpris de voir une voiture de police immatriculée dans le New Jersey garée devant son cottage. Était-ce la procédure habituelle, en cas d'asphyxie par le gaz ? A moins qu'il n'y ait eu une fuite généralisée de gaz dans les environs et d'autres victimes ?

Andrew croisa deux employés de la compagnie du gaz qui repartaient.

— On a fermé l'arrivée de gaz, et on a ouvert toutes les portes et fenêtres pour ventiler votre domicile. Il va falloir que vous alliez passer la nuit ailleurs. Demain, il ne devrait plus y avoir de trace de gaz chez vous. Ah, il y a un policier... Il est derrière la maison, il veut vous parler, dit le plus âgé des deux.

— Vous avez réparé la fuite ? s'enquit Andrew.

Les deux hommes échangèrent un regard. Le plus âgé retira ses lunettes d'un geste impatient.

— Il n'y a pas eu de fuite.

— Alors, que s'est-il passé ?

— Les boutons de commande de votre cuisinière ont été ouverts à fond. La flamme pilote était éteinte.

— Quoi ? s'exclama Andrew.

— Vous feriez mieux d'en parler avec le policier. Nous, nous avons terminé.

Figé par la surprise, Andrew les suivit du regard.

— Et surtout, pas un mot, d'accord ? entendit-il le plus âgé dire à son collègue. La police va sans doute ouvrir une enquête, et on va devoir témoigner.

La fuite de gaz aurait été d'origine criminelle ? La paranoïa que Trish ressentait, depuis le début, était donc justifiée. Elle était bel et bien en danger.

Andrew observa son cottage, cherchant de nouveau à reconstituer les faits. Quelqu'un avait surveillé sa maison. Quelqu'un avait su que Trish passait la nuit chez lui et qu'il était sorti au petit jour. Le criminel en avait profité pour s'introduire chez lui en son absence et ouvrir le gaz au maximum.

Là-dessus, il contourna la maison.

— Vous êtes M. Davis ? lui demanda le policier dès qu'il le vit. Je suis l'officier Baxley.

Baxley lui sourit aimablement, comme s'il effectuait une enquête de routine sur un incident domestique, et non sur une tentative de meurtre qui semblait inspirée d'un roman policier.

— Je suis le propriétaire, répondit Andrew. Je rentre de l'hôpital.

— Comment va la victime ?

— Bien. Elle est en observation, et elle sortira demain au plus tard.

— Ce sont de bonnes nouvelles. Tout est bien qui finit bien, et ça n'est pas toujours le cas, malheureusement. Vous vous doutez que nous allons ouvrir une enquête.

— C'est toujours le cas, lorsqu'il y a tentative de meurtre avec préméditation, répondit Andrew d'un ton bref.

— Tentative de meurtre ? répéta l'officier Baxley surpris.

— Oui. On s'est introduit chez moi dans l'intention de tuer mon amie.

Mais le policier secoua la tête.

— Je crains que vous n'interprétiez mal les faits, monsieur Davis. Il ne

s'agit pas d'une tentative de meurtre.

Il lui tendit un plastique qui renfermait une feuille de papier.

— Il s'agit d'une tentative de suicide : nous en avons même la preuve. Lisez cette lettre.

Sous le choc, Andrew mit du temps à réagir.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

— Regardez plutôt, insista l'officier. Nous avons trouvé cette lettre sur la table de votre cuisine. N'ouvrez pas le plastique, surtout, c'est une pièce à conviction. Lisez au travers, je vous prie.

Andrew lut avec incrédulité et stupeur.

« Je vous demande pardon, je ne peux simuler plus longtemps. Je ne voulais pas tuer Perry... »

— Il y a forcément une erreur ! s'exclama Andrew en lui rendant le sachet.

— Je comprends que vous soyez sous le choc, reprit Baxley, impassible.

— Plus que vous ne le pensez ! déclara Andrew, agacé.

— Par chance, votre amie a dû changer d'avis, à la dernière minute, car elle a brisé un carreau.

Il y avait trop de détails discordants, mais Andrew ne prit pas la peine de s'expliquer avec le policier, qui n'avait évidemment aucune idée de la situation dans son ensemble. Il avait besoin de temps pour ordonner les faits. Après quoi, il contacterait le lieutenant O'Donnel et les lui présenterait.

* * *

En fin d'après-midi, Trish ne portait plus de masque à oxygène et se reposait, lorsque Janelle entra dans sa chambre avec un sac renfermant quelques affaires de rechange et une trousse de toilette.

— Andrew m'a téléphoné au bureau ! commença-t-elle, son regard inquiet scrutant son visage. Il m'a expliqué qu'il y avait eu une fuite de gaz, chez lui. C'est terrible ! Tu vas bien ? Tout le monde a eu peur pour toi. Comment est-ce arrivé ?

— Je n'en sais rien, répondit Trish. Quand je me suis réveillée, ça sentait le gaz partout dans la maison.

— Et pendant ce temps, Andrew était au marché, pour acheter des fruits et je ne sais quoi ! s'exclama Janelle, l'air critique. Curtis est furieux que tu aies passé la nuit chez lui. Moi aussi ! Tu n'aurais jamais dû lui faire confiance.

— Andrew m'a sauvé la vie ! protesta Trish, sur la défensive.

— Encore heureux ! En tout cas, Darlene est furieuse contre toi, parce que sa petite fête a finalement été un échec, et elle t'en tient responsable. Elle a raconté à tout le monde que tu consultais un psychiatre, parce que ton attitude était dangereusement irrationnelle !

— Je suis vraiment désolée d'être partie si subitement, soupira Trish. Mais

je n'en pouvais plus d'être exhibée comme un animal de cirque.

Janelle lui serra la main.

— Entre nous, j'ai dit à Darlene que cette fête avait été une idée stupide, mais elle voulait...

Janelle hésita à poursuivre.

— Je sais, Darlene voulait me piéger, acheva Trish.

Son amie acquiesça et ajouta :

— Je finis par me demander si elle ne se couvre pas, ou si elle ne couvre pas Gary. Ne dit-on pas que la meilleure défense, c'est l'attaque ?

Trish ne répondit pas. Elle était trop fatiguée pour poursuivre cette conversation. Au même instant, elle entendit la voix d'Andrew dans le couloir et elle se sentit mieux. Simultanément, le souvenir de leur nuit lui revint à la mémoire. Elle rougit de plaisir et lui sourit en le voyant entrer avec un énorme bouquet de roses.

Andrew ignore Janelle pour se pencher sur elle et l'embrasser tendrement.

— Comment vas-tu, mon cœur ?

— Mieux.

Ils se sourirent, tendres et complices.

— Je vais demander un vase à une infirmière, dit brusquement Janelle, manifestement consciente de gêner.

Une fois qu'elle fut sortie, Andrew s'assit sur le lit de Trish.

— Tes analyses de sang sont bonnes, tu as vraiment eu de la chance...

— Qu'est-ce qui s'est passé au juste ? On a retrouvé l'origine de la fuite ?

Andrew s'était entretenu avec le Dr Duboise, au cours de la journée. Tous deux avaient convenu qu'il était le mieux placé pour apprendre à Trish qu'elle avait été victime d'une tentative de meurtre déguisée en suicide, et destinée à la faire accuser du meurtre de Perry.

— Oui, mais ça sent toujours le gaz, chez moi. Que penserais-tu de passer une nuit à Havengate jusqu'à ce que la maison redevienne habitable ?

Il souriait, mais sa proposition sonnait faux.

— Tu as parlé au Dr Duboise ? lui demanda-t-elle, plissant les yeux, soudain méfiante. Pourquoi ?

— Lui et moi avons décidé que tu avais besoin de repos et de calme, après ce nouveau drame. La chambre que tu occupais à Havengate t'attend. Je suis sûr que tu préfères passer la nuit à Havengate plutôt que dans cet hôpital ? De toute façon, le médecin qui t'a soignée a donné son accord.

Elle l'observait, toujours méfiante, mais elle ne lut que l'inquiétude et la tendresse dans son regard. Il était encore sous le choc et se faisait du souci pour elle, songea-t-elle en se reprochant sa paranoïa.

Elle lui sourit sans arrière-pensée.

— C'est d'accord.

Quand Janelle revint, ils lui firent part de sa décision.

— Ah bon ? J'avais pensé retourner chez moi et vous laisser

l'appartement, leur dit-elle.

Trish adressa un regard chargé d'espoir à Andrew, mais il secoua la tête.

— Peut-être dans un jour ou deux...

A ces mots, Trish pressentit que son séjour à Havengate durerait au-delà d'une nuit. Et, de nouveau, la méfiance l'envahit.

* * *

— Je suis contente de vous revoir, Trish ! dit Esther Sloan en lui souriant, lorsqu'ils arrivèrent à Havengate, tard dans la soirée. Si vous désirez voir le Dr Duboise dès maintenant, il se tient à votre disposition.

Trish regarda Andrew et acquit de nouveau la conviction, devant son expression fermée, qu'il ne lui avait pas dit toute la vérité.

Que se passe-t-il ? Que me reproche-t-on ? Suis-je menacée ? Par qui ? Par quoi ?

Complètement perdue, elle traversa le jardin au côté d'Andrew qui demeurait silencieux.

— Qu'est-ce que tu me caches ? demanda-t-elle enfin. Il s'agit du meurtre de Perry ?

— Non, répliqua Andrew, souriant avec effort. Essaie de ne plus y penser. Tout va bien !

Il avait du mal à contenir sa colère. Il était furieux que Trish soit la victime d'une machination. Cette fausse lettre de suicide lui en fournissait la preuve absolue.

— Je ne te crois pas ! s'exclama-t-elle, luttant contre ce sentiment de malaise, maintenant si familier, qui s'emparait d'elle.

Andrew eut envie de lui avouer la vérité, mais le regard traqué qu'elle leva sur lui lui rappela qu'elle était vulnérable, sur le plan émotionnel, et que le Dr Duboise était le plus habilité à lui annoncer des nouvelles traumatisantes.

Il la serra dans ses bras sans répondre, et ils restèrent longtemps étroitement enlacés.

— Nous trouverons bientôt les réponses, promit-il dans un murmure en lui caressant les cheveux.

Il lui cacha sa seule certitude, à savoir que la découverte du corps de Perry avait débusqué son meurtrier, et que ce dernier avait bien l'intention d'échapper par tous les moyens à la police.

Andrew embrassa tendrement Trish, avant de prendre congé, conscient de son désarroi. Non seulement elle était secouée par les événements qui s'étaient déroulés le matin, mais elle n'arrivait manifestement pas à comprendre la raison de son retour à Havengate.

— Appelle-moi, si tu ne peux pas dormir, lui dit-il. Nous resterons éveillés à deux.

— Promets-moi de me ramener chez toi, demain, après ma séance avec le docteur.

— Je pense plutôt que je vais m'imposer dans ton appartement pendant un jour ou deux, le temps que ma maison redevienne plus respirable, répondit-il d'un ton léger.

Le temps qu'elle obtienne la protection de la police, songea-t-il, se permettant de ne plus la quitter d'une semelle jusque-là.

Elle lui sourit.

— J'ai un très grand lit.

— Alors, nous pourrions en utiliser la moitié.

* * *

Lorsque Andrew revint chez lui, à la nuit tombée, deux voitures étaient garées devant son cottage, où toutes les lumières avaient été allumées. Il reconnut la voiture de police de l'officier Baxley, mais le second véhicule, banalisé, était immatriculé dans l'Etat de New York.

C'était sans doute celui du lieutenant O'Donnel. Pourtant, lorsqu'il l'avait contacté, dans la journée, ce dernier avait écouté attentivement son récit, sans marquer d'excitation.

— Vous ne comprenez donc pas ce qui se passe ? avait conclu Andrew, excédé. On essaie de faire accuser Trish du meurtre de Perry Reynolds !

— Calmez-vous, monsieur Davis. Il est trop tôt pour tirer des conclusions. Rappelez-moi où vous habitez ?

— Sur la plage, à quelques kilomètres de la frontière entre l'Etat de New York et celui du New Jersey.

Il lui en indiqua ensuite l'itinéraire.

— Cette juridiction ne relève pas de mon autorité, déclara le lieutenant. Bien entendu, si la tentative de suicide de Patricia Radcliffe a un lien avec mon enquête, nous coopérerons avec la police du New Jersey.

— Trish n'a pas tenté de se suicider ! s'obstina Andrew exaspéré.

Mais O'Donnel avait raccroché sans faire d'autres commentaires. Andrew s'était demandé si le policier allait venir sur les lieux, mener sa propre enquête, ou consulter Baxley et se fier aux conclusions de son rapport.

Tandis qu'il s'approchait de sa maison, il remarqua le ruban adhésif jaune de la police technique et scientifique qui l'entourait. Un expert était en train de relever des empreintes. Sa demeure était devenue une scène de crime.

Il avertit l'expert qu'il était le propriétaire des lieux, et passa sous le ruban.

O'Donnel et Baxley se trouvaient dans sa cuisine. Les deux policiers offraient un tel contraste, dans leur apparence, qu'il s'en amusa un instant, malgré la gravité de la situation. Baxley était un grand mince plutôt dégingandé, tandis que O'Donnel était trapu et plus rond. A la façon dont les deux policiers le dévisagèrent, Andrew comprit qu'ils formaient un front uni pour mener l'enquête, et se sentit soudain saisi par une peur vague mais bien réelle. Il redoutait en effet qu'ils n'accréditent la thèse du suicide de Trish.

— Je suis soulagé de constater que vous prenez cette affaire au sérieux, lieutenant O'Donnel, dit-il en adressant un signe de tête aux deux hommes.

— Le rapport de l'officier Baxley est très clair, de plus, étayé par la pièce à conviction, lui répondit ce dernier. Si la police scientifique relève des empreintes digitales autres que les vôtres et celles de Mlle Radcliffe, nous aviserons des suites à donner à cette histoire. C'est tout.

Baxley et O'Donnel semblaient donc douter qu'une tierce personne se soit introduite chez lui. Andrew avait la nette impression que l'enquête allait être bouclée.

— C'est tout ? répéta-t-il.

Il contenait sa colère, son envie d'insister et de convaincre les deux policiers que le suicide de Trish avait été une mise en scène.

— Oui, c'est tout pour le moment, déclara O'Donnel sans le regarder.

— Et si le meurtrier n'a laissé aucune empreinte, ce qui est vraisemblable ?

O'Donnel ignore sa question.

— Mlle Radcliffe a quitté brutalement la réception organisée en son honneur, hier soir. C'est d'ailleurs à cet instant que je vous ai croisés. Elle m'a semblé être dans un état de grande confusion. Précisez-moi quel était son état d'esprit... Peut-être avez-vous passé sous silence un détail important ? Vous seriez-vous disputés, d'où votre départ précipité ?

— Trish a décidé de quitter cette soirée, parce qu'elle ne supportait plus la pression que les gens exerçaient sur elle, en lui demandant inlassablement si elle se souvenait d'eux.

— Elle se sentait donc harcelée. Était-elle d'humeur instable et dépressive ?

— Vous voulez dire suicidaire ? Ma réponse est non ! Elle était évidemment bouleversée d'apprendre que Perry Reynolds avait été tué. Mais vous l'avez constaté de vos propres yeux.

O'Donnel se tut, et réfléchit.

— Alors vous vous êtes disputés plus tard dans la nuit ?

— Non. Au contraire.

Baxley sourit d'un air entendu, mais O'Donnel resta de marbre. Il mettait ses déclarations en doute, traduisit Andrew en son for intérieur.

— Nous allons étudier ces derniers éléments à la lumière de l'affaire qui nous occupe, et dans laquelle Mlle Radcliffe est directement impliquée, conclut-il d'une voix unie.

Le lieutenant O'Donnel faisait évidemment allusion au meurtre de Perry Reynolds. Le sac de Trish, retrouvé sur le bateau, puis sa lettre annonçant son soi-disant suicide renforçaient la certitude qu'elle avait tué Perry. Pour finir, Trish était fragile, sur le plan émotionnel et mental. Tout concourait à l'accuser, elle était une coupable toute désignée. Dans ces conditions, pourquoi chercher plus loin ?

O'Donnel avait perçu sa fureur, car il le rassura à la hâte.

— Quoi que vous en pensiez, monsieur Davis, nous étudions toutes les pistes concernant le meurtre de Perry Reynolds. Nous avons obtenu une commission rogatoire pour examiner la comptabilité d'Atlantis Enterprises. Un élément nouveau donnera peut-être un autre éclairage à la situation ?

Andrew jugea plus prudent de garder le silence. Il n'était pas dupe, il savait que le lieutenant O'Donnel cherchait maintenant le mobile et l'arme du crime pour mettre Trish en examen.

* * *

Ce matin-là, dès que Trish entra dans le bureau du Dr Duboise, elle comprit que cette séance serait différente des autres. Habituellement, le médecin était amical et serein, et il s'inquiétait de son humeur ainsi que de son état d'esprit. Ensuite, il la laissait parler. Mais cette fois, il orienta délibérément leur conversation, ce qui l'amena à se mettre aussitôt sur la défensive. Consciente d'être manipulée, mais sans savoir à quelles fins, elle fut d'abord réticente.

— Vous venez de subir une expérience difficile, Trish, commença-t-il d'un ton dégagé.

Sa décontraction apparente l'irrita.

— Vous le savez déjà : Andrew vous a tout raconté.

— Vous n'avez pas envie de m'en parler ?

— Pas vraiment, non, répliqua-t-elle d'un air de défi.

— Vous avez senti le gaz, au moment où vous vous êtes réveillée ? Vous

avez eu très peur ?

— J'ai compris qu'il y avait une fuite de gaz, dans la cuisine, en entendant un sifflement.

Elle se tut et garda le silence, jusqu'à ce qu'elle perçoive l'impatience du médecin. En général, il posait ses mains sur les bras du fauteuil et restait absolument immobile, mais, cette fois, il pianotait dessus.

— Je n'ai pas pu gagner la porte d'entrée, reprit-elle. J'ai donc été obligée de casser une vitre.

Elle frissonna à ce souvenir.

— Vous vouliez sauver votre vie ?

Trish lui adressa un regard incrédule.

— Evidemment ! Quelle question !

Puis la méfiance l'envahit, lorsqu'elle comprit qu'il mettait sa parole en doute.

— C'était juste une question, pas une affirmation, souligna le psychiatre, apaisant.

— Mais vous ne me croyez pas !

— Si, je vous crois.

Il riva son regard au sien.

— Il y a des divergences entre votre version et celle de la police.

— Que se passe-t-il à la fin, docteur ? demanda-t-elle, de plus en plus tendue.

— La fuite de gaz n'a pas été accidentelle. Les boutons du gaz de la cuisinière ont été ouverts au maximum. Volontairement.

— Mais vous ne pensez tout de même pas que je...

— Que vous avez voulu vous suicider ? acheva-t-il, soudain plus attentif.

La vérité s'imposa à elle.

— On a essayé de me tuer, n'est-ce pas ?

Elle ne s'était donc pas trompée... Elle avait eu raison depuis le début. Sa paranoïa se justifiait : elle était en danger. Ses cauchemars s'efforçaient de lui révéler ce que sa mémoire lui refusait.

Le Dr Duboise baissa ses lunettes sur le bout de son nez.

— De plus, on a retrouvé une lettre d'adieu.

— Une lettre d'adieu ? répéta-t-elle, incrédule.

— Vous allez de nouveau être interrogée par la police, Trish.

Cauchemar ou réalité ? Cette fois, elle ne savait vraiment plus. Et, tout à coup, elle se sentit furieuse contre Andrew. Pourquoi ne lui avait-il rien dit ? Pourquoi avait-il chargé le Dr Duboise de lui révéler la vérité ? Elle l'avait accablé de questions, mais il était resté évasif, fuyant. Il ne lui avait pas menti, mais n'avait pas non plus été franc. Elle ne pouvait donc faire confiance à personne ?

— Je sais que c'est une nouvelle épreuve, reprit le médecin avec

gentillesse. Comment puis-je vous aider à gérer la situation ?

Elle l'écoula à peine. Conscient de son trouble, le psychiatre conclut en disant qu'ils se reverraient plus tard, une fois qu'elle aurait surmonté ce nouveau choc.

Après l'avoir distraitement remercié, Trish sortit de son bureau à la hâte. Elle était plus frustrée que jamais d'être toujours privée de sa mémoire. Dépossédée de sa vie. De sa liberté.

* * *

Lorsqu'elle sortit de l'ascenseur, elle vit Andrew qui faisait les cent pas dans le hall de l'hôpital. Furieuse contre lui, elle l'ignora et marcha vers la sortie. Mais il se précipita pour la retenir.

— Trish, attends !

Elle fit volte-face, et lui adressa un regard glacé.

Andrew, consterné, resta muet. Il s'était certes attendu à ce que la révélation de son prétendu suicide lui cause un choc, mais pas à cette attitude distante et froide à son égard. Il avait le sentiment de faire face à une inconnue. Après un moment d'hésitation, il s'approcha et lui tendit la main, mais elle recula.

— Non, lâcha-t-elle d'une voix ferme. Je n'ai pas besoin de toi.

— Laisse-moi t'aider, Trish.

— M'aider ? Alors que tu m'as menti ? Que tu as été lâche ?

— J'ai seulement essayé de te protéger, en chargeant le Dr Duboise de te révéler la vérité. Je pensais qu'il y réussirait mieux que moi.

Il se tut et reprit avec tendresse :

— Trish, je sais que c'est dur...

— Dur de savoir qu'on cherche à attenter à ma vie ?

Un rire amer lui échappa.

— En réalité, je suis soulagée de savoir que je suis paranoïaque à bon droit ! Je préfère gérer la menace qui plane sur ma vie plutôt que les doutes qui m'habitent, depuis que je suis amnésique et que j'ai perdu mon sens critique.

— Trish, tu n'es pas seule ! Je suis là. Et je veux t'aider.

— Inutile. Je vais me fier à mon intuition et ne plus laisser personne me manipuler ! De cette façon, je pourrai avancer !

Toujours désespéré par la colère de Trish, Andrew fut néanmoins content d'entendre sa déclaration d'indépendance.

— De plus, je ne resterai pas à Havengate une minute de plus, annonça-t-elle d'un ton sans réplique.

— Tu es certaine que c'est la décision la plus sage ?

— Tu suggères que j'y passe le reste de mes jours ?

— Bien sûr que non ! Mais sois raisonnable ! Quelqu'un a peur que tu

retrouvés la mémoire, et il va continuer à te harceler.

— Tu veux que je me cache, lâchement, jusqu'à ce que O'Donnell accumule assez de preuves pour me mettre en examen ? Non merci ! Je préfère chercher de mon côté.

— De quelle façon ? demanda Andrew, soucieux.

— En rentrant chez moi.

— Et ensuite ?

— Je vais passer mes dossiers au crible. L'autre jour, Janelle et moi avons travaillé dessus, mais j'étais trop troublée et j'ai abandonné. Je vais me plonger dans la comptabilité de ma société. Je découvrirai peut-être une piste... Quoi qu'il soit arrivé à Perry, cela a un lien avec la société !

— Ou avec sa vie extraconjugale, s'il en avait une, compléta Andrew.

— Si je commence à poser des questions, au lieu de m'en poser, je finirai par découvrir la vérité !

— Je suis bon informaticien, je peux t'aider à faire tes recherches.

Dans un accès de fierté, elle eut envie de refuser, mais elle savait qu'il était le seul à pouvoir l'aider.

Et cependant, elle ne savait plus si elle pouvait compter sur lui. De plus, en acceptant son aide, ne se remettait-elle pas dans une position de dépendance ? Enfin, elle redoutait qu'il ne trouve la preuve de sa culpabilité dans le meurtre de Perry.

— Je ne te cacherai plus rien, promit-il, devinant ses pensées.

— Tu me le jures ?

Il opina.

— Alors, c'est d'accord.

— En ce cas, cela ne te gênera pas si j'emménage chez toi ?

Elle sourit et acquiesça, au plus grand soulagement d'Andrew : il pourrait la protéger jusqu'à ce que le lieutenant O'Donnell la place sous protection policière.

* * *

Jusqu'à Manhattan, ils parlèrent peu. Et à leur arrivée, Sasha leur annonça que Janelle avait regagné son propre appartement.

Trish fut soulagée de cette nouvelle. Janelle était remplie de bonnes intentions, mais elle la maternait un peu trop à son goût.

— Je ne sais pas combien de temps nous allons passer à éplucher mes dossiers comptables, dit-elle en conduisant Andrew dans sa bibliothèque. Je ne veux pas non plus que cela te retarde dans ton travail.

— Il n'y a pas de problème. J'attends la validation du logiciel que je viens de concevoir, pour passer à l'étape suivante.

Il lui sourit.

— Je suis certain que nous allons trouver une piste.

Là-dessus, il s'installa devant son ordinateur, et, en quelques minutes, fut tellement absorbé que Trish se sentit de trop. Pour ne pas le déranger, elle alla préparer du café dans la cuisine. Elle croisa Sasha qui lui annonça qu'elle avait un visiteur.

— Qui est-ce ?

La police ? Mais Sasha l'informa qu'il s'agissait de Curtis. Trish, soulagée mais contrariée, se rendit à contrecœur dans le salon.

— Bonjour, Curtis, lui dit-elle d'une voix contenue.

— J'ai appris ce qui s'était passé... Tu vas bien ? demanda-t-il, prêt à l'enlacer.

— Oui, répondit-elle en reculant.

Mais il réussit à l'êtreindre. Trish allait le repousser, mais elle se figea lorsque les effluves de son après-rasage lui parvinrent. C'était la même odeur qui avait provoqué son trouble, à Central Park. C'était donc Curtis qui l'avait embrassée près de la fontaine de Bethesda. Un immense soulagement l'envahit ; elle avait eu tellement peur que ce ne soit Perry...

— Tu ne pourras pas toujours te dérober, Patricia ! Il s'est passé trop de choses entre nous...

Il la serrait fort dans ses bras, mais elle savait au plus profond de son être qu'elle n'avait jamais aimé Curtis comme elle aimait et désirait Andrew.

— Je suis désolé, Patricia, tu ne mérites pas ce qui t'arrive, dit-il, s'inclinant sur elle pour l'embrasser.

Elle détourna la tête.

— Curtis, je t'en prie, non...

Elle ne savait pas exactement pourquoi elle avait rompu leurs fiançailles, mais c'était sans doute pour une bonne raison. Et cette certitude, soufflée par son intuition, la rassura.

— *Non* ? Tu voulais pourtant devenir ma femme, autrefois. Nous avons même de grands projets, pour la société. Tu ne t'en souviens pas ?

Subitement, il la repoussa. Son visage était devenu plus dur et ses yeux étincelaient de colère et de frustration.

— A quoi joues-tu, à la fin ? Tu veux me tourmenter ? Me tourner en ridicule ?

Trish eut soudain pitié de Curtis, trop orgueilleux pour accepter la rupture de leurs fiançailles.

— Tu as vraiment essayé de te suicider ? Ou est-ce encore un de tes petits jeux ? demanda-t-il d'un ton persifleur.

Elle se détourna sans répondre.

— Il paraît que tu as laissé une lettre d'adieu. Janelle prétend que ton héros t'avait laissée seule. Où était donc ton preux chevalier ? Et s'il avait tout manigancé pour t'extorquer de l'argent ? Je t'ai prévenue dès le premier jour ! Tu aurais dû te méfier.

— Curtis, arrête !

— Et hier soir, pourquoi as-tu quitté la fête organisée en ton honneur avec cette précipitation ? Tu étais pourtant entourée de tous tes amis, qui ne veulent que ton bien ! Tu es en danger, Patricia, tu dois être protégée !

— Vous avez raison, intervint Andrew qui s'approchait.

Curtis se détourna d'un bloc, furieux.

— Que faites-vous ici ? Vous devriez avoir honte d'avoir mis la vie de Patricia en danger !

— Curtis ! Ça suffit, maintenant ! coupa Trish. Andrew a accepté de regarder ma comptabilité, pour m'aider à comprendre ce qui se passe dans ma société.

Curtis parut soudain confondu.

— Mais... pourquoi ne me l'as-tu pas demandé ?

— Je pense que la réponse est évidente, répondit Andrew. Je ne travaille pas dans la société de Trish, je suis donc mieux placé que vous pour évaluer les informations de façon impartiale.

— Quel genre d'informations ? insista Curtis, troublé.

— Celles que je découvrirai.

— Et que ferez-vous, si vous découvrez vos fameuses informations ? interrogea Curtis d'un ton raide.

— Nous les montrerons à la police, répondit Trish.

A cet instant, on sonna de nouveau. Peu après, ils entendirent la voix du lieutenant O'Donnel s'élever dans l'entrée.

Andrew glissa sa main dans celle de Trish, qu'il sentit parcourue de frissons. O'Donnel entra dans le salon, et sourit en découvrant Andrew et Curtis.

— Le hasard fait décidément bien les choses. On m'a averti que vous étiez sortie d'Havengate, mademoiselle Radcliffe. Mais je ne m'étais pas attendu à trouver ces deux messieurs chez vous. J'espère que cela ne vous dérange pas, mais j'ai demandé à Mme Reynolds et à son beau-fils de venir nous rejoindre pour une petite conversation.

— Volontiers, répondit Trish d'une voix qu'elle ne reconnut pas.

Elle ne savait pas encore ce qui allait se passer, mais elle pressentait que le piège n'allait pas tarder à se refermer sur elle.

Trish se sentait la cible de tous les regards, tandis que chacun prenait place dans son salon. Curtis était sinistre, Darlene dédaigneuse, Gary méprisant et O'Donnel accusateur. Seul le regard tendre d'Andrew la soutenait.

— De quoi s'agit-il au juste, lieutenant ? commença Curtis comme s'il avait été le maître de cérémonie. En invitant Darlene et Gary chez Patricia, vous avez pris des libertés inadmissibles. Il s'agit d'une véritable intrusion.

— Si vous préférez, je peux tous vous convoquer dans mon bureau, répliqua O'Donnel d'un ton sec.

— Non, surtout pas, intervint Darlene. La ferme, Curtis ! J'en ai assez de tes airs de petit coq. Allez-y, lieutenant, nous vous écoutons. J'ai hâte de voir le malaise s'emparer de cette assemblée.

Gary eut un rire bref.

— Attention, chère belle-maman, tu pourrais en être la première victime...

— Moins que toi, qui fréquentes la lie de cette ville. Pas étonnant que Perry t'ait coupé les vivres. Il aurait d'ailleurs dû le faire il y a des années.

— C'est lui qui a...

— Ça suffit ! coupa Curtis, excédé.

Toutes ces voix haineuses formaient une véritable cacophonie dans sa tête, songea Trish, tourmentée. Elle avait envie de plaquer ses mains sur ses oreilles et de hurler. Le lieutenant O'Donnel, quant à lui, observait la scène avec un vif intérêt, sans manifester l'intention d'intervenir.

— Venons-en plutôt aux faits, dit enfin Andrew en regardant Curtis, Darlene et Gary avec une telle froideur que le silence retomba aussitôt.

— Oui, s'il vous plaît, lieutenant ! renchérit Curtis, toujours avec son air suffisant. Nous sommes impatients de vous entendre.

O'Donnel baissa ses lunettes sur le bout de son nez, et ouvrit son petit carnet.

— J'ai quelques révélations intéressantes. Nous avons découvert le lieu où Perry Reynolds avait acheté son nouveau bateau.

Il tourna les yeux sur Darlene et continua :

— Votre mari vous avait-il révélé qu'il avait acheté son bateau à Anchor Marina, dans le New Jersey ?

— Perry ne me disait jamais rien, riposta Darlene avec un geste indigné. Tout ce qui l'intéressait, c'était les affaires et son argent, qu'il gardait pour lui.

— En effet, renchérit Gary.

— Justement, à propos d'argent..., poursuit O'Donnel comme s'il venait d'y penser. Les enquêteurs chargés de vérifier la comptabilité de la société ont fait des découvertes étonnantes.

Andrew n'avait passé que quelques minutes dans la comptabilité informatique d'Atlantis Entreprises, mais il avait été troublé par les découvertes qu'il y avait faites. Il observa Trish, dont le visage était devenu d'une blancheur de craie, comme si les paroles du policier lui indiquaient la sortie du labyrinthe où elle était perdue depuis son amnésie. Il lui serra la main, mais elle ne répondit pas à sa pression.

— Quelles découvertes ? s'enquit Curtis.

— Je ne vois pas en quoi ça me concerne, déclara Darlene vivement. Je ne me suis jamais mêlée des affaires de mon mari.

— Ce qui ne t'a pas empêchée de dépenser son argent avec prodigalité, souligna Gary. Tu es tellement insatiable...

— Parle pour toi, mon pauvre Gary !

— Taisez-vous, tous les deux ! s'exclama Trish à bout de nerfs.

Ils se turent immédiatement.

Trish reprit son souffle pour calmer les violents battements de son cœur, tout en se concentrant sur les images qui affleuraient à sa conscience, prêtes à en jaillir.

— Vous vouliez peut-être ajouter quelque chose, mademoiselle Radcliffe ? demanda O'Donnel avec intérêt.

Elle le fixa longuement avant de répondre :

— Non. Pas du tout. Poursuivez, je vous prie.

— Etiez-vous consciente, mademoiselle Radcliffe, que des fonds de votre société ont été détournés ? Près de cent cinquante mille dollars pour la seule année dernière...

Trish resta muette de stupeur. Curtis intervint au même instant.

— Il y a un mois, je t'avais dit que je soupçonnais Perry de détourner de l'argent, mais tu avais refusé de me croire.

— C'est parce qu'elle était sa complice ! s'exclama Darlene. Tous les deux avaient l'intention de prendre la fuite sans me laisser un sou !

O'Donnel fronça les sourcils.

— Quelle a été la réaction de Mlle Radcliffe lorsque vous lui avez fait part de vos soupçons, monsieur Mandel ?

— Patricia s'est mise en colère, a nié la culpabilité de Perry. J'ai insisté, et elle m'a promis de jeter un coup d'œil dans la comptabilité de la société.

Curtis tourna les yeux vers Trish.

— Puis je me suis désintéressé de la question. Après tout, Perry était son associé, et si la société faisait faillite, Patricia était la seule qui avait quelque chose à perdre.

Les derniers mots de Curtis résonnèrent dans l'esprit de Trish comme un tocsin.

Andrew devina ses pensées. O'Donnel avait retrouvé des preuves de sa culpabilité, et maintenant, avec les révélations de Curtis, il avait le mobile du meurtre de Perry Reynolds.

— Avez-vous retrouvé trace de cet argent, lieutenant ? demanda Andrew, pour donner à Trish le temps de se ressaisir. Si c'est le cas, il vous mènera au coupable.

— Nous cherchons toujours, répondit O'Donnel. Mais l'auteur de ces détournements a sans doute placé cet argent sur des comptes off-shore.

— Perry ? Son meurtrier ?

— Je vois bien clair dans votre jeu ! s'exclama Gary en colère, poings fermés et prêt à agresser Andrew. Ça n'est pas parce que je suis couvert de dettes que j'ai souhaité la mort de mon père !

— Mais bien sûr que si, Gary, déclara Darlene, méprisante. Tu n'as pas attendu qu'on retrouve son corps pour réclamer son assurance-vie. Et une fois que tu auras perçu cet argent, tu vas le jouer et le perdre.

— Quant à toi, les huissiers sont...

Trish se leva, ce qui l'interrompit.

— J'en ai assez entendu, lieutenant. Je ne sais pas si Curtis m'a confié quoi que ce soit sur ses soupçons concernant un détournement de fonds. Que vous vouliez le croire ou non, je ne me souviens de rien. Et quand je retrouverai la mémoire, je vous jure que vous serez le premier à en être informé !

Elle sortit aussitôt.

O'Donnel la suivit des yeux, une expression résignée sur le visage.

Manifestement, les événements ne s'étaient pas déroulés comme il l'avait espéré, songea Andrew en l'observant. Il ne fut donc pas surpris de voir O'Donnel se lever, puis adresser un bref signe de tête à la ronde avant de quitter l'appartement sans autre forme de procès.

Andrew le suivit, incapable de supporter plus longtemps la vue de Darlene, Gary, et surtout de Curtis. Il chercha Trish et la trouva dans la salle à manger. Elle regardait la pluie tomber par la fenêtre. Elle semblait si vulnérable, si seule, qu'il se sentit pénétré de tendresse envers elle. Elle ne se détourna pas, lorsqu'il s'approcha, et il la sentit si tendue qu'il n'osa pas l'enlacer.

— C'était drôle, n'est-ce pas ? dit-elle tout à coup.

Son ironie le surprit, mais il répondit sur le même ton.

— Un vrai spectacle de cirque...

Elle alla s'asseoir sur le sofa, et fixa le sol. Il vint s'asseoir à côté d'elle.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-il avec calme.

— J'ai l'impression que je vais bientôt tomber d'une falaise que je ne vois pas...

Elle soupira et se blottit dans ses bras. Une immense fatigue l'envahissait, à présent, l'empêchant de réfléchir et d'analyser ce qu'elle ressentait. Elle sursauta lorsque le téléphone sur la table basse sonna.

— Tu veux que je réponde ? demanda Andrew.

Elle secoua la tête négativement. Un instant plus tard, Sasha entra dans la salle à manger, et s'excusa de les déranger.

— C'est Mlle Janelle. Elle aimerait vous parler, mademoiselle Patricia.

Trish opina et prit le combiné qu'Andrew lui tendait.

— Oui, Janelle ?

— Comment vas-tu ? lui demanda son amie avec anxiété. Curtis vient de m'appeler au bureau. Il est très agité. Il m'a dit que O'Donnel te soupçonnait. Je suis désolée. Veux-tu que je vienne ?

— Non. Andrew est là.

— Je comprends mieux pourquoi Curtis est énervé à ce point ! Andrew va rester avec toi ? Dans le cas contraire, je peux revenir et passer la nuit chez toi, si tu as peur d'être seule.

Trish hésita. Sa colère envers Andrew s'était maintenant dissipée, et elle était consciente d'avoir été injuste envers lui, le seul être en qui elle pouvait avoir confiance. Le souvenir de leur nuit revint soudain avec force et effaça tout le reste.

— Je ne serai pas seule, dit-elle dans un murmure, presque un soupir.

— Parfait. Curtis prétend que tu as demandé à Andrew de regarder dans la comptabilité de la société.

Janelle fit une pause et reprit :

— A mon avis, Curtis n'est pas totalement innocent. Je me suis souvent interrogée sur lui...

— Mais, selon Curtis, c'est Perry qui aurait détourné de l'argent.

— La meilleure défense, c'est l'attaque. Ne prête pas attention aux accusations de Curtis. Il est évidemment à cran, en ce moment. En tout cas, je suis contente qu'Andrew reste avec toi, ce soir.

— Moi aussi. Mais je pense que nous allons passer la nuit dans son cottage, dit-elle, mue par une inspiration subite.

Janelle éclata de rire.

— J'en étais sûre !

Une fois que Trish eut raccroché, elle tourna les yeux vers Andrew.

— Curtis a appelé Janelle, et il l'a informée des découvertes du lieutenant O'Donnel. Selon Janelle, ça ne serait pas Perry qui aurait détourné de l'argent, mais Curtis.

— Ce qui ne me surprendrait pas, déclara Andrew, conscient d'être partial dans son jugement.

— Je suis désolée d'avoir été aussi désagréable avec toi, ce matin, reprit Trish. Je sais que tu as agi dans mon seul intérêt. Tu me pardonnes ?

— Je te pardonne tout... Et si nous partions, maintenant, avant que le temps ne s'aggrave ?

— D'accord. Au fait, tu sais où se trouve Anchor Marina ?

— Sur la côte, à la frontière entre le New Jersey et l'Etat de New York. Pourquoi ?

— Ce nom ne me dit rien, mais j'aimerais que nous y passions, en allant chez toi. J'ai sûrement dû m'y rendre, puisque j'étais sur le bateau avec Perry. Peut-être que je me souviendrai de quelque chose ?

* * *

La pluie redoublait lorsqu'ils quittèrent Manhattan. Les nuages noirs s'étaient accumulés dans un ciel de plus en plus menaçant, et la radio lançait un avis de tempête.

— Peut-être ferions-nous mieux de passer à la marina demain ? proposa Andrew.

Il tourna les yeux vers Trish, dont l'expression concentrée le frappa. Elle s'était évidemment fait violence en lui demandant de se rendre à Anchor Marina ; elle était partagée entre la frustration due à son amnésie, son désir de retrouver la mémoire et la peur de ce qu'elle allait découvrir. Il craignit qu'elle ne s'impose une tension trop forte.

— Non ! Allons-y maintenant.

Ils quittèrent le Turnpike et continuèrent en direction d'Anchor Marina, nichée dans une petite anse qui offrait un accès facile à l'océan. Des bateaux de toutes les tailles se trouvaient à quai, et tandis qu'Andrew se garait, Trish observa les lieux.

Etait-elle vraiment venue ici avec Perry, pour admirer son nouveau bateau, acheté à cet endroit même ? C'était vraisemblable. En revanche, ce qu'elle ne comprenait toujours pas, c'est pourquoi ils étaient partis en mer malgré un avis de tempête...

Andrew observait son visage pensif et soucieux. Elle serrait les poings si fort que ses jointures avaient blanchi, et elle plantait ses ongles dans ses paumes. Il attendit patiemment, jusqu'à ce qu'elle secoue la tête et lui adresse un regard empli d'impuissance.

— Cet endroit ne me dit rien...

— Et si nous interrogeons le personnel du club nautique ?

— Tu ne penses pas que la police a déjà interrogé le chef de la base nautique et le personnel ?

— Sans doute, mais tentons notre chance.

— Si tu veux, dit-elle d'une voix résignée, tandis qu'ils se dirigeaient vers la base nautique, un garage de bateaux qui sentait le chanvre et le matériel de pêche.

Un homme au visage buriné et coiffé d'une casquette de base-ball répondit aux questions d'Andrew.

— Je travaillais, ce jour-là. J'ai déjà dit à la police tout ce que je savais, c'est-à-dire rien. Ça n'est pas mon boulot d'empêcher les gens de prendre la

mer, quand il y a un avis de tempête.

— Vous vous souvenez de m'avoir vue ? demanda Trish d'une voix qu'elle espérait impassible.

— Non. C'est aussi ce que j'ai dit aux flics, quand ils m'ont montré une photo de vous. Je ne me souviens pas non plus de tous ceux qui passent. C'est sûr, j'ai reconnu M. Reynolds, mais je n'ai pas fait attention à lui, ce jour-là. Je ne sais pas s'il était seul, quand il a pris la mer.

— Vous n'avez pas signalé qu'il n'était pas rentré à la marina ? intervint Andrew.

— Non. M. Reynolds avait peut-être décidé d'aborder ailleurs, ou de partir au large. Je vous ai déjà dit que ça n'était pas dans mes attributions de surveiller les mouvements des bateaux.

Trish s'approcha d'une grande fenêtre qui surplombait la marina. De gros nuages très bas pesaient sur la mer et une brume légère, fantomatique, flottait sur l'océan, nuançant les coques aux couleurs vives des bateaux de pêche. Le vent faisait battre la pluie sur les carreaux et martelait le toit. Elle ferma les yeux brièvement. Des images vagues flottaient dans son esprit, comme une houle légère, mais toutes disparaissaient avant qu'elle n'ait le temps de s'en emparer. Étaient-elles réelles ou nées de son imagination tourmentée ? Elle frissonna. La peur, de nouveau, la saisissait dans son étau.

La voyant trembler, Andrew s'approcha d'elle à la hâte.

Elle tourna vers lui un regard confus.

— Je sens qu'il y a quelque chose qui remonte, mais je n'arrive pas à m'en saisir. Ça n'est peut-être rien... Si j'étais déjà venue ici, je m'en souviendrais, tout de même ?

— Tu as raison, assura-t-il, lui souriant pour cacher sa déception. Mais le déplacement en valait tout de même la peine. Partons, maintenant, avant que nous ne soyons bloqués par la tempête.

Ils reprenaient la route lorsqu'un éclair fulgurant zébra le ciel, immédiatement suivi par le grondement sourd du tonnerre. Andrew mit les essuie-glaces à la vitesse maximale et prit la route qui longeait la côte. L'océan n'était plus qu'une masse mouvante d'écume dont les vagues s'abattaient furieusement sur les brisants et les roches du littoral.

Andrew ne cessait de jeter des regards à Trish. Elle était raide sur son siège, livide et le visage tendu.

— Ça va ? lui demanda-t-il avec anxiété.

Elle allait répondre, mais les mots se figèrent dans sa gorge alors que, dans son esprit, le mouvement de la voiture se confondait brusquement avec le tangage d'un bateau. Au même instant, des images surgies de l'oubli déferlèrent, puis emprisonnèrent son corps et son esprit, lui faisant complètement perdre la notion de l'espace et du temps.

Elle hurla et posa ses mains sur ses oreilles alors que le vent et le ressac

montaient en crescendo.

— Non ! Non !

Andrew, affolé, se gara sur le bas-côté. Quand il tenta de la prendre dans ses bras, elle le repoussa avec violence.

— Trish ! C'est moi ! C'est Andrew...

Elle le regarda confusément puis, avec un soupir, s'effondra sur sa poitrine. Elle referma les yeux. Les images continuaient de défiler à toute vitesse et à se superposer dans son esprit.

— Que se passe-t-il, Trish ? Parle !

Elle lui raconta l'étrange expérience qu'elle venait de vivre d'une voix tendue, basse et haletante qui obligea Andrew à se pencher pour mieux l'écouter. Elle s'efforça de lui décrire aussi précisément que possible le bouleversement qui s'était déroulé dans sa tête et dans son corps. Chaque mot qu'elle mettait sur ses impressions traduisait une horreur sans nom qu'il avait peine à imaginer.

Elle s'était vue allongée sur le pont du bateau. Chaque fois qu'elle tentait de se lever, elle était balayée par la violence des rouleaux, et retombait, sans forces, sur le pont. Enfin, les vagues l'avaient portée jusqu'au rivage.

— Qui était avec toi, sur le bateau ? demanda Andrew quand elle se tut.

— Il y avait quelqu'un, mais je ne sais pas qui...

Son esprit s'emplissait de nouveau de flashes.

— Te souviens-tu de ce qui s'est passé, avant que tu ne te retrouves sur le pont ?

Elle se mordit la lèvre inférieure si fort qu'elle la marqua. Elle aurait tout donné pour se souvenir, mais elle ne pouvait plus rien saisir d'intelligible, dans le tumulte qui agitait son esprit.

Elle finit par éclater en sanglots.

— Ça va aller, ma chérie..., dit-il, la serrant dans ses bras. Tu commences à retrouver la mémoire. Nous devons juste être encore un peu patients.

Comment pouvait-elle supporter pareille torture mentale ? se demanda-t-il, la réconfortant de son mieux.

Il attendit qu'elle se calme avant de reprendre la route, et Trish resta blottie contre lui, les yeux fermés et la tête baissée.

Lorsqu'ils arrivèrent chez lui, la pluie tombait, torrentielle. Ils sortirent de la voiture en toute hâte et coururent se mettre à l'abri. Trish s'installa sur le canapé tandis qu'Andrew s'empressait de faire du feu.

— Je vais nous préparer un thé, dit-il ensuite.

Il se rendait dans la cuisine quand il vit la lueur de phares percer la pluie.

— Qui ça peut bien être ?

La peur envahissait aussi Trish. Était-ce la police ? O'Donnel qui venait l'arrêter ? Le policier avait assez de preuves pour la mettre en examen..., songea-t-elle, refoulant son désir de fuir par la porte de derrière.

Andrew ouvrit et elle se leva, prête à affronter l'adversité.

Un immense soulagement l'envahit lorsqu'elle aperçut Janelle sur le pas de la porte. Simultanément, cependant, des images surgirent de sa mémoire et une autre pièce du puzzle s'ajusta.

— Non ! hurla subitement Trish.

Le sentiment de trahison qu'elle avait éprouvé à maintes reprises resurgit et s'intensifia.

Janelle était dans l'entrée, avec la tempête qui faisait rage en arrière-plan, et sur cette image s'en superposait une autre : Janelle, sur fond de pluie et de vent, devant la cabine du bateau, son arme braquée sur elle et Perry.

— C'était toi ! s'exclama Trish. C'est toi qui as tué Perry !

L'expression de Janelle se durcit alors qu'elle plongeait sa main gantée dans sa poche et en tirait une arme.

— Tu as donc retrouvé la mémoire, Patricia. Je le redoutais.

D'un geste, elle ordonna à Andrew de se rapprocher de Trish.

— Ça n'est pas exactement ce que je planifiais, mais le résultat sera le même. Deux amants trouvés morts dans les bras l'un de l'autre...

— Vous ne vous en tirerez pas impunément, coupa Andrew.

— J'aurais aimé que les choses soient différentes. Vraiment.

Janelle adressa un mince sourire à Trish.

— Même si les soupçons pesaient sur toi, je savais que, tôt ou tard, tu aurais un déclic et que tu retrouverais la mémoire.

— C'est pour cette raison que tu as été si présente, sous prétexte de t'occuper de moi, dit Trish, choquée par la trahison de celle qu'elle avait considérée comme son amie. Mais pourquoi as-tu tué Perry ?

— Les mobiles les plus fréquents sont l'argent et l'amour, révéla-t-elle d'un air dur. Perry et moi étions amants, lorsque sa première femme vivait encore. A sa mort, j'ai espéré qu'on se marierait, mais il m'a préféré Darlene, qu'il venait de rencontrer. J'ai décidé de me venger et de tirer profit de ma vengeance. Hélas, Perry s'est méfié et il a vite compris que quelqu'un détournait des capitaux de la société. Il m'a soupçonnée. Je l'ai entendu t'en parler à mots couverts, au téléphone, et te proposer un rendez-vous sur son nouveau bateau, où il t'expliquerait la situation sans crainte d'être entendu.

— Et vous l'avez suivie, dit Andrew, espérant détourner l'attention de Janelle de Trish.

Il ne savait pas pendant combien de temps elle parlerait, avant de mettre ses menaces à exécution. Il réfléchissait et essayait de trouver un moyen de lui arracher son pistolet.

Janelle tourna les yeux vers lui.

— Je n'avais pas le choix. Je les avais entendus parler de moi. Je devais me protéger.

Alors que la mémoire lui revenait par fulgurances, allumant une série de flashes dans son esprit, Trish enchaîna :

— Tu as tué Perry, puis je t'ai arraché ton arme. Nous nous sommes

battues et j'ai essayé de fuir. J'ai couru sur le pont, mais tu m'as rattrapée et tu m'as assommée.

— Je voulais te tuer, mais j'ai entendu quelqu'un arriver. J'ai eu peur qu'on entende le coup de feu. J'ai donc défait les amarres, et le bateau est parti au large, puis il a dérivé. J'avais espéré que la mer vous engloutirait, et que la page serait tournée.

— Tu ne m'as jamais aimée, n'est-ce pas, Janelle ?

Janelle eut un rire bref.

— Ces derniers jours, ç'a été facile de te flatter, de faire du shopping avec toi, d'agir comme si je connaissais ta vie amoureuse dans ses moindres détails. Ta naïveté était confondante... Le meilleur, ç'a été les soupçons que O'Donnell a faits peser sur toi. Mais je savais que tu pouvais retrouver la mémoire à tout moment. C'est pourquoi j'ai organisé ce suicide au gaz.

Andrew s'approcha.

— Ne bougez pas ! lui intima Janelle, braquant son arme sur lui.

— Andrew, obéis, par pitié ! s'écria Trish, qui le savait prêt à se sacrifier pour elle.

— Allez dans la chambre à coucher, maintenant, ordonna Janelle. Cette fois, je vous jure que tout se passera selon mes prévisions.

Ils obéissaient lorsque Andrew se détourna et plongea sur Janelle, lui immobilisant les jambes. Elle chancela, tomba, mais un coup partit de son arme.

Trish sentit une douleur cuisante traverser sa hanche, où elle porta les mains. Le sang en coulait déjà abondamment. Ses jambes la trahirent, et elle s'effondra, alors qu'elle sombrait dans l'inconscience.

Les urgentistes, les mêmes que la veille, se rendirent chez Andrew, suivis de près par l'officier Baxley. Après le coup de feu, Andrew avait assommé Janelle, qui se débattait toujours. Il l'avait ligotée, puis, désespéré, avait tenté d'arrêter l'hémorragie de Trish. Maintenant, son sang maculait sa chemise.

L'ambulance la conduisit dans le petit hôpital où elle avait été admise, la veille, et, comme précédemment, Andrew se retrouva dans la salle d'attente à faire les cent pas, à espérer que sa blessure n'était pas mortelle. Plusieurs heures s'écoulèrent avant que Trish ne sorte du bloc opératoire, mais, en définitive, les nouvelles furent bonnes et le pronostic vital positif. Sa blessure était sérieuse, mais pas grave. Le chirurgien expliqua à Andrew qu'elle se remettrait rapidement, une fois qu'elle aurait quitté les soins intensifs.

Rassuré, Andrew se rendait à la cafétéria lorsqu'il fut pris d'assaut par les journalistes. Les médias avaient été alertés, savaient que Janelle avait tué Perry Reynolds, et tenté par deux fois de tuer Patricia Radcliffe. Aveuglé par les flashes et agressé par des questions, Andrew recula, la main devant le visage. Il essayait de battre en retraite lorsque le lieutenant O'Donnel se fraya un passage parmi les journalistes et les photographes.

— Reculez, leur ordonna-t-il. Je ferai une déclaration le moment venu, mais en attendant, laissez-nous.

Il fit un signe à deux policiers de repousser les journalistes qui protestaient, puis il se tourna vers Andrew.

— Allons nous asseoir quelque part pour parler au calme. Vous semblez épuisé.

L'administrateur de l'hôpital leur proposa son bureau. Andrew se laissa tomber sur le canapé et prit sa tête entre ses mains, tandis que le lieutenant s'asseyait et sortait son petit carnet.

— Je suis désolé, mais je dois recueillir votre témoignage, maintenant. Nous avons eu les aveux complets de Janelle Balfour, mais j'ai besoin d'entendre votre version des faits. Que s'est-il passé exactement ?

Andrew se redressa et s'adossa au sofa. Fixant le plafond, il relata de son mieux ce qui s'était passé. Il expliqua également que Trish avait commencé à retrouver la mémoire, d'abord dans la voiture, puis au moment de l'arrivée de

Janelle.

— Mlle Radcliffe se souvient donc de tout, désormais, précisa O'Donnel.

— De beaucoup de choses, en tout cas.

Il lui faudrait peut-être du temps pour retrouver l'intégralité de sa mémoire. Et à ce moment-là, peut-être disparaîtrait-il de sa vie ? Elle aurait tant à faire : diriger sa société, assumer ses obligations et ses responsabilités.

Le lieutenant O'Donnel lui posa d'autres questions, puis il referma son carnet.

— Je vais demander au médecin s'il est possible d'interroger Mlle Radcliffe.

Il se tut et reprit :

— L'amnésie, ça n'est pas ma spécialité. Je me suis gravement trompé, sur cette affaire, reconnut-il.

— Oui, convint Andrew d'une voix brève.

Il aurait pu ajouter que Trish avait failli être tuée deux fois, par sa faute, mais il était trop fatigué et il garda le silence.

* * *

Une fois que Trish fut installée dans une chambre, Andrew se rendit à son chevet.

— Je suis là, mon ange, lui dit-il dès qu'elle fut complètement réveillée.

Elle tourna les yeux vers lui et lui sourit.

— Tu as une mine épouvantable.

— Merci, dit-il avec soulagement. Et toi, tu n'as jamais été aussi belle.

— menteur.

Il rit et lui recoiffa tendrement une mèche de cheveux.

— Je ne mens jamais. Tu es belle et je t'aime.

Elle lui adressa un sourire qui exprimait tout son amour.

— Où est Janelle ?

Andrew lui expliqua qu'elle avait été arrêtée et qu'elle était passée à des aveux complets.

— Tu peux te détendre, maintenant. Il n'y a plus de danger. Tout est fini, Trish.

Elle fronça les sourcils, comme si elle essayait d'ajuster toutes les pièces du puzzle.

— Ma mémoire est revenue ? Totalement ?

— C'est difficile à dire. Je pense que ça va tout de même prendre un peu de temps. Tu vas devoir être patiente.

— Je crois que je devrais passer tout ce temps avec toi, dans ton cottage, jusqu'à ce qu'elle revienne, dit-elle avec une étincelle malicieuse dans le regard.

Puis elle ferma les yeux et se rendormit.

Lorsque Curtis lui rendit visite, quelques jours plus tard, soucieux et avec un gros bouquet de fleurs, Trish se rendit compte qu'elle ne pouvait rester indéfiniment chez Andrew ; elle devait complètement réintégrer la vie et les fonctions de Patricia Radcliffe. Elle avait des responsabilités envers sa société et son personnel, qu'elle ne pouvait négliger.

Elle perçut le soulagement de Curtis, lorsqu'ils évoquèrent Atlantis Enterprises. Curtis affirma ensuite que son sens des affaires était revenu, plus aigu que jamais. Il évoqua aussi la possibilité de s'associer avec elle, maintenant que Perry était mort.

— J'ai besoin de réfléchir, Curtis. Nous en reparlerons plus tard.

— Bien sûr. En attendant, je vais faire le maximum pour que tout se déroule au mieux. Il y a une nouvelle employée, au service de la comptabilité, et elle va remplacer Janelle. Elle s'appelle Sarah Henderson. Elle est efficace, intelligente et elle prend les intérêts de la société à cœur. Je pense qu'elle va bien se débrouiller.

Trish contint un sourire, pendant qu'il continuait de vanter les mérites de Sarah Henderson. Elle comprit vite que Curtis ne lui portait pas seulement un intérêt professionnel et s'en réjouit, d'autant qu'il semblait avoir fait son deuil de leurs fiançailles rompues. Sans doute avait-elle rompu parce que Curtis était trop directif, parce que l'amour qu'il lui avait porté était motivé par l'ambition, le désir de s'investir davantage dans les affaires de la société. N'envisageait-il pas de devenir son associé, maintenant ?

Andrew ne fut pas surpris quand Trish lui confia qu'elle ne pouvait s'offrir le luxe de s'isoler dans son cottage ; il était depuis longtemps conscient des responsabilités qui l'attendaient.

Et il pressentit que le pire était à venir.

Ils s'aimaient, mais l'ancienne vie de Trish reprenait ses droits, et, au cours des semaines suivantes, il en eut la preuve. La distance entre eux s'accentua.

Ils déjeunaient ensemble aussi souvent que le permettait l'emploi du temps très chargé de Trish. Quand elle réussissait à ajourner une conférence ou des séminaires qui se déroulaient le week-end, ils passaient quelques heures romantiques au cottage. Andrew essaya bien de l'accompagner à quelques événements mondains qui exigeaient la présence de Trish, mais il se sentait de trop.

Lorsqu'il eut terminé la conception de son logiciel, son patron évoqua la possibilité qu'il se rende dans l'une de leurs filiales qui se trouvait en Europe, en Suisse plus précisément. Un informaticien chevronné devait en effet l'adapter aux besoins d'une grande société suisse. Andrew demanda à réfléchir avant de donner sa réponse.

La vie solitaire dont il se contentait, avant qu'une petite sirène ne vienne

s'échouer sur la plage devant son cottage, était terminée. Mais quel avenir pour lui et Trish ? L'idée de partir en mission, en Suisse, commença donc à faire son chemin dans son esprit, et même à le séduire, malgré la perspective d'une séparation prolongée avec Trish. Il évoqua le sujet avec elle. Elle en fut bouleversée.

— Tu penses sérieusement aller en Suisse ?

Elle le sentait déjà loin d'elle.

— Ce serait peut-être mieux. Pour toi et pour moi. Tu as repris ta vie, expliqua Andrew avec calme. Ta mémoire est revenue presque à cent pour cent. Ta vie professionnelle est bien remplie. Tu ne remarqueras même pas que je serai parti.

— Mais comment peux-tu dire une chose pareille ? s'indigna-t-elle.

Elle se sentait incapable de vivre sans lui.

— Tu ne peux pas partir !

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai besoin de toi !

Il lui adressa un sourire patient et tendre.

— Non. Tu es une femme forte et indépendante, capable de diriger une société en pleine expansion.

— Mais ça ne change rien à ce qui se passe entre nous ! A mon amour pour toi ! objecta-t-elle avec passion. J'ai besoin de toi, Andrew. De ton amour !

Trish déglutit avec difficulté. Elle avait besoin de sa force tranquille et de son soutien pour prendre des décisions capitales concernant la société que son père lui avait léguée, et pour surmonter le stress quotidien. Leur amour était assez fort pour survivre aux défis auxquels ils devaient faire face ! Hélas, quand il l'embrassa, tendre et nostalgique, elle comprit qu'elle l'avait perdu.

— Je ne peux pas vivre dans l'ombre de la femme que j'aime. Tu as retrouvé ta vie, Trish. Je suis content pour toi, mais maintenant je dois trouver la mienne.

— Et nous ne pouvons pas trouver *notre* vie, ensemble ?

Le silence d'Andrew fut éloquent.

* * *

Ils se virent peu, au cours des trois semaines qui précédèrent le départ d'Andrew. Trish n'avait jamais été aussi occupée, elle était sans cesse en réunion. Ils se téléphonaient le plus souvent possible, mais Andrew avait le sentiment qu'elle était ailleurs. Lointaine, même. Il ne cessait de se répéter que c'était mieux, que cela rendait son départ plus facile.

Quand elle vint au cottage, quelques jours avant qu'il ne s'envole pour la Suisse, elle lui sembla si exténuée qu'il lui proposa une petite promenade sur la plage.

— J'ai l'impression d'avoir couru pour attraper un bus, ou plutôt un avion, dit-elle en se blottissant contre lui.

Elle se mit à rire avant de répéter :

— Oui, un avion !

Il l'observa, intrigué par son regard bleu étincelant.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

— Que tu n'es pas le seul à vouloir changer de vie !

— Continue, tu m'intéresses.

— J'ai nommé Curtis à la tête de la société. C'est lui qui va la diriger, maintenant.

— Mais cette société, c'est toute ta vie ! s'exclama Andrew, confondu. Tu ne peux pas y renoncer !

— Je ne renonce pas, je délègue ! Je remets Atlantis Enterprises en de bonnes mains, et je me libère de l'héritage de Patricia Radcliffe.

— Tu es certaine de ta décision ?

Elle lui sourit et s'appuya contre lui.

— Je décidé d'écouter les impulsions de mon cœur, et de passer un peu de temps à l'étranger.

Il la serra dans ses bras.

— Où ?

— Je pensais à la Suisse.

— Vraiment ? demanda-t-il, exultant déjà.

Elle lui tendit ses lèvres.

— Imagine... Un petit chalet de montagne... Ce serait un endroit merveilleux pour un mariage. Du moins, si l'homme de ma vie se décide à demander ma main !

Le sourire de Trish était tendre, intime et triomphant. Andrew l'embrassa, et son baiser possessif, impétueux, valait toutes les demandes en mariage du monde.

Titre original : LOST IDENTITY

Traduction française : VÉRONIQUE MINDER

© 2002, Leona Karr. © 2010, Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85 boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Heather Graham

Le mystère de Moon Bay

David ici, à Moon Bay ? En apercevant au loin la silhouette de son ex-mari, Alex est furieuse. Pourquoi faut-il que l'homme qu'elle a tant de mal à oublier vienne précisément sur l'île où elle travaille depuis leur divorce ? N'y a-t-il pas d'autres sites à explorer, pour un chercheur sous-marin comme lui ? Mais elle sent sa colère se dissiper quand il lui révèle être au courant des meurtres inexplicables récemment survenus dans l'archipel, et craindre pour sa sécurité. Touchée par l'instinct protecteur dont David fait preuve à son égard, elle ne peut cependant s'empêcher d'être désemparée. Se pourrait-il qu'il l'aime encore ?

Leona Karr

Perdue dans la tempête

Une plage balayée par la tempête... qu'elle ne reconnaît pas... Alors qu'elle reprend conscience sur le rivage, transie et totalement perdue, Trish sent l'angoisse l'étreindre. Où est-elle ? Pire : que s'est-il passé et qui est-elle ? Frappée d'horreur, elle se rend brutalement compte qu'elle a tout oublié... et n'est plus certaine que d'une chose : avant l'accident qui l'a jetée sur cette plage, elle était en grand danger... Aussi n'accepte-t-elle qu'avec prudence la main tendue de l'inconnu qui, par miracle, se porte à son secours et l'héberge. Malgré sa généreuse attitude, Andrew Davis est-il digne de sa confiance ? Trish peut-elle croire en sa sincérité, — ou bien, au contraire, doit-elle écouter la peur qui lui commande de ne pas dire un mot de son amnésie ?



éditions  **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

